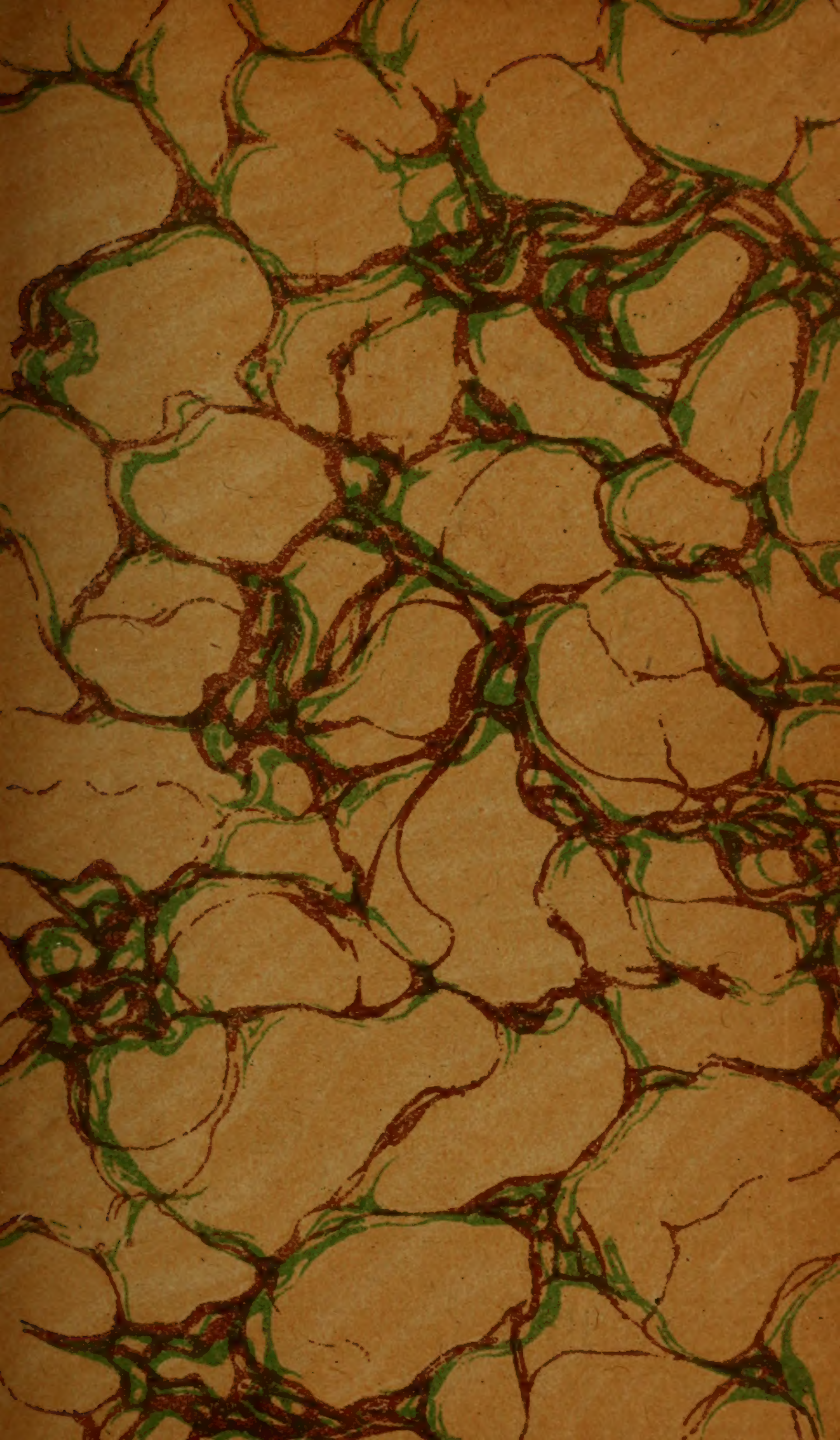






ESSAI SUR TAINE

SON ŒUVRE ET SON INFLUENCE

DU MÊME AUTEUR

Pascal : *L'homme, l'œuvre, l'influence* (2e édition, revue, corrigée et très augmentée, un vol. in-16, Paris, A. Fontemoing), 3 fr. 50.

Bibliographie critique de Taine (2e édition, revue et corrigée, un vol. in-8° de la Bibliothèque des Bibliographies critiques, Paris, A. Picard).

Sainte-Beuve : *Table alphabétique et analytique des « Premiers lundis » des « Portraits contemporains » et des « Nouveaux lundis »* (pour paraître prochainement, à la librairie Calmann-Lévy).

En préparation :

Le christianisme de Chateaubriand : les *Origines*, l'*Evolution*, l'*Influence*. Étude critique sur l'histoire des idées religieuses dans la littérature française du XIXe siècle.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT

VICTOR GIRAUD
Professeur de littérature française
à l'Université de Fribourg (Suisse).

ESSAI SUR TAINE

SON ŒUVRE ET SON INFLUENCE

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

AVEC DES EXTRAITS
DE QUARANTE ARTICLES DE TAINE NON RECUEILLIS DANS SES ŒUVRES

Ouvrage couronné par l'Académie française
(PRIX BORDIN)



Troisième édition

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1902

A M. ÉMILE BOUTROUX

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE
A LA SORBONNE

Hommage de mon respectueux et
reconnaissant dévouement.

V. G.

AVERTISSEMENT DE LA DEUXIÈME ÉDITION

—

La première édition de ce livre a paru il y aura bientôt un an. Elle avait l'honneur de faire partie des *Collectanea Friburgensia.* Elle était presque entièrement imprimée quand, de son propre mouvement, avec cette ingénieuse bonté dont, plus d'une fois déjà, j'avais éprouvé l'exquise et noble délicatesse, Mme Taine a bien voulu mettre à ma disposition les papiers inédits du grand écrivain qu'elle a recueillis dans cette hospitalière maison de Menthon-Saint-Bernard qui a vu naître et grandir les *Origines*. Là, parmi tous les chers souvenirs qu'a rassemblés la piété des siens, dans cette demeure familiale où tout parle encore de lui, aux bords enchanteurs de ce lac d'Annecy où il aimait à reposer son regard, j'ai passé dans l'intimité du maître quelques jours dont je garderai longtemps la mémoire émue et reconnaissante. J'ai feuilleté ses carnets, j'ai eu entre les mains les notes qu'il accumulait sur tous sujets dans ses fécondes années d'École normale, les programmes détaillés du cours de psychologie et de logique qu'il professait à Nevers, ses premières

thèses, ses manuscrits philosophiques, les plans, les réflexions saisissantes qu'il jetait sur le papier, et qui sont comme le premier jet, bouillonnant et hardi, des *Origines de la France contemporaine*. Surtout, j'ai pu lire presque en entier son admirable correspondance avec sa famille et avec ses amis. Il m'a paru que l'examen de ces précieux papiers confirmait bien plus qu'il ne démentait les conclusions de ma première enquête, et, par exemple, il y a dans les chapitres que j'ai consacrés au *Logicien* et au *Poète* telles ou telles vues, tels ou tels pressentiments que je me sentirais aujourd'hui beaucoup plus autorisé à maintenir et à défendre. Néanmoins, il y avait, comme bien l'on pense, plus d'une modification à apporter à mes premiers jugements, plus d'un point à préciser, plus d'une nuance à ajouter pour rendre plus complète, plus exacte, et, si je puis dire, plus intérieure, la ressemblance du portrait que j'avais essayé de tracer. Ces retouches indispensables, je me suis appliqué, dans cette seconde édition, à les faire avec tout le soin, toute la conscience dont je me suis senti capable. J'ai été gracieusement autorisé à exploiter et à citer largement les documents qui m'avaient été communiqués ; on m'a même permis de publier en appendice à mon travail quelques-unes des plus remarquables et des plus curieuses notes relatives aux *Origines* dont je parlais tout à l'heure. J'ai fait beaucoup d'emprunts à ces inédits : j'aurais pu en faire davantage encore. Mais la confiance appelle la discrétion. Et il faut laisser à qui de droit, je ne devais pas l'oublier, le soin d'utiliser plus complètement, dans une vaste biographie intellectuelle et morale, tous

les papiers que j'ai eus sous les yeux. Quand cette biographie aura vu le jour, on comprendra mieux l'admiration profonde, et l'espèce de vénération tendre que Taine faisait naître chez tous ceux qui l'ont bien connu. Le grand public voit surtout en lui, — et en un certain sens, il n'a point tort, — un grand esprit et un grand écrivain : il ne soupçonne guère, il soupçonnera peut-être un jour tout ce qu'il y a eu dans cette âme d'élévation morale, de passion pour le bien, d'ardeur aimante et d'inaltérable candeur. La publication de sa correspondance sera une révélation pour bien des gens : ils s'attendaient à trouver un auteur, et ils trouveront un homme, le plus aimable, le plus noble et le plus tendre des hommes, et, pour tout dire, un homme que je ne me repens nullement d'avoir, à plus d'une reprise, rapproché de Pascal.

Fribourg, août 1901.

P. S. — Cette troisième édition reproduit, à peu de chose près, la seconde. Si le public et la critique veulent bien me continuer leur bienveillance, il y aura lieu sans doute, un peu plus tard, d'ajouter quelques nouveaux traits à cette première esquisse, de corriger les erreurs qui m'auront échappé, et d'enrichir ce livre des vues nouvelles qui m'auront été suggérées.

Novembre 1901. V. G.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Voici comment ce livre est né :

En 1891, me trouvant alors à l'École normale, j'avais pu mettre à exécution un projet vieux déjà de plusieurs années, et, longuement, amoureusement, j'avais étudié les œuvres de Taine. Un travail assez développé était sorti de là, qu'un maître extrêmement distingué et qui fut toujours pour moi la bienveillance même, M. Georges Lyon, n'avait pas jugé trop indigne d'être communiqué à Taine lui-même. On sait la proverbiale et accueillante bonté de Taine pour les jeunes gens en qui il croyait trouver un peu de ce souci passionné de la vérité qui restera, je crois, le plus beau trait de son génie et de sa nature morale. Il lut mon manuscrit, y mit quelques notes, et écrivit, à ce sujet, une lettre curieuse à plus d'un titre, et que voici. Je n'en ai retranché qu'une phrase trop indulgente.

23, rue Cassette,
9 décembre 1891.

CHER MONSIEUR,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et de plaisir l'étude manuscrite que vous avez bien voulu m'envoyer. Le portrait est flatté : ce n'est pas à moi de m'en plaindre. Je serais

très heureux si, en effet, mes livres avaient eu sur la jeunesse l'influence qu'on m'attribue; nous ne travaillons que pour cela, mais comme les ouvriers des Gobelins, derrière notre toile, sans jamais savoir avec exactitude si les spectateurs, qui sont devant la toile et qui en parlent avec bruit, ont daigné comprendre ou même regarder.

Je remercie donc beaucoup votre jeune ami, et je lui avoue que j'ai toujours aimé, sinon la métaphysique proprement dite, du moins la philosophie, c'est-à-dire les vues sur l'ensemble et sur le fond des choses. Mais le point de départ de mes études n'est pas une conception à priori, une hypothèse sur la nature; c'est une remarque toute expérimentale et très simple, à savoir que tout abstrait est un *extrait,* retiré et arraché d'un concret, cas ou individu, dans lequel il réside; d'où il suit que, pour le bien voir, il faut l'observer dans ce cas ou individu, qui est son milieu naturel; ce qui conduit à pratiquer les monographies, à insister sur les exemples circonstanciés, à étudier chaque généralité dans un ou plusieurs spécimens bien choisis et aussi significatifs que possible. — La doctrine, si j'en ai une, n'est venue qu'ensuite; la méthode a précédé; c'est par elle que mes recherches se sont trouvées convergentes. M. V. Giraud a très bien vu leur liaison et leur unité; en somme, depuis quarante ans, je n'ai fait que de la psychologie appliquée ou pure.

Je le remercie aussi de ne m'avoir pas rangé, comme l'a fait M. Bourget, parmi les pessimistes. Être pessimiste ou optimiste, cela est permis aux poètes et aux artistes, non aux hommes qui ont l'esprit scientifique. — Pour la religion, ce qui me semble incompatible avec la science moderne, ce n'est pas le christianisme, mais le catholicisme actuel et romain; au contraire, avec le protestantisme large et libéral la conciliation est possible. — Quant au déterminisme, M. Giraud a grandement raison de dire,

qu'à mes yeux, il n'exclut pas la responsabilité morale; bien au contraire, il la fonde; selon moi, les difficultés apparentes de la question sont toutes verbales; on ne fait pas attention au sens exact des mots nécessité, contrainte, initiative, obligation, etc. — Très probablement, je n'aurai pas la force d'écrire le traité de la volonté auquel il fait allusion; je suis trop vieux et trop fatigué pour porter ce dernier fardeau; je le laisse à d'autres plus jeunes.

J'ai pris la liberté de noter au crayon sur le manuscrit quelques rectifications ou indications peu importantes...

Bien cordialement à vous.

H. Taine.

Cette lettre fit naître en moi une pensée bien naturelle. Ces pages où le maître qui avait passionné ma première jeunesse avait bien voulu voir un portrait peut-être « flatté », mais reconnaissable de lui-même, pourquoi ne deviendraient-elles pas le point de départ d'une étude plus complète, plus approfondie, plus mûrie surtout, d'une véritable monographie en un mot? Et depuis cette époque, il ne s'est guère passé d'année où la réflexion, la lecture n'enrichît de quelque trait nouveau, de quelque nuance encore inaperçue l'image intérieure que je me formais du génie de Taine et de son œuvre. Moins de deux ans après le jour où, dans le simple raccourci d'une lettre familière, il faisait tenir cette sorte de testament intellectuel qu'on vient de lire, il nous quittait, et la mort, si cruelle depuis quelques années aux lettres françaises, comme pour nous consoler de nous l'enlever si tôt, faisait

surgir de toutes parts les témoignages émus de la reconnaissante admiration qu'il avait conquise, les preuves de plus en plus palpables du profond et large sillon qu'il avait tracé dans l'histoire des idées de son temps. Puis, quelques publications posthumes vinrent nous donner l'illusion que le grand mort était encore des nôtres, qu'il n'avait pas encore dit son dernier mot sur toutes les questions qui nous agitent et nous obsèdent. De tout cela, j'essayais de faire mon profit. De jour en jour, l'image que je portais en moi me semblait devenir plus vivante, plus exacte et plus nette. Aujourd'hui, je sens bien que le relief n'en pourrait plus guère que décroître. Telle qu'elle est, je voudrais essayer de la fixer sur la toile, du moins mal que je vais pouvoir.

Je sais les objections qui m'attendent. Eh quoi ! dira-t-on, moins de dix ans après la mort de Taine, tenter une étude d'ensemble sur cette œuvre considérable, aux aspects multiples et variés, n'est-ce pas bien téméraire, et même quelque peu chimérique? Est-ce qu'une foule de faits importants, essentiels, de documents révélateurs ne nous font pas, ne nous feront pas encore longtemps défaut, et comment, sans ces faits, sans ces documents, faire œuvre sérieuse de critique et d'historien? Et surtout, ne sommes-nous pas trop près encore de l'auteur des *Origines*? Est-ce que le recul, la perspective ne nous manquent pas pour le juger avec clairvoyance, avec sérénité, avec équité? Est-ce que son œuvre a produit toute la série de ses plus lointaines conséquences, et aurons-nous donc la prétention de prévoir et de prédire l'avenir?.....

Toutes ces objections sont très fortes, très spé-

cieuses ; je me les suis souvent adressées à moi-même. Indiquer comment j'ai essayé d'y répondre, ce sera dire, en même temps, comment j'ai conçu ma tâche.

Il est bien évident que cet « essai de monographie » ne saurait, en aucune façon, se présenter comme définitif. D'abord, il n'y a pas de monographie « définitive ». Quand bien même on entendrait par monographie une simple collection de faits ou d'anecdotes, une longue suite d'analyses, un copieux inventaire bibliographique, quel érudit pourrait se vanter d'avoir, sur un sujet donné, épuisé *in æternum* toutes les informations qu'il comporte ? Les faits nouveaux, les textes inédits, les documents uniques, les éditions rares sortent tous les jours des archives, des bibiothèques publiques ou privées, — et jusqu'au jugement dernier, comme chacun sait, l'on découvrira des lettres de Voltaire. Mais si une « monographie » vraiment digne de ce nom consiste essentiellement dans la mise en œuvre personnelle de ces données toutes matérielles de l'érudition positive, dans une étude approfondie et dans une interprétation originale des ouvrages d'un grand écrivain, enfin dans un jugement motivé sur sa personne et sur son génie, sur son œuvre et sur son influence, comment le mot : « définitif » peut-il venir à la pensée et sous la plume de celui qui se rend loyalement compte des conditions mêmes de son entreprise ? Non seulement les données positives augmentent ; non seulement les esprits diffèrent de justesse et d'envergure ; mais les idées changent, mais les points de perspective se renouvellent. Telle portion d'une œuvre auprès de laquelle nos pères passaient inattentifs ou railleurs, au choc d'un esprit plus pénétrant, d'un

événement inattendu ou, simplement, de préoccupations nouvelles, s'éclaire tout à coup d'une vive lumière, se charge en quelque sorte d'un sens tout nouveau ; telle autre, au contraire, rentre dans l'ombre pour n'en plus jamais sortir. Chaque génération, pourrait-on dire, conçoit ses grands hommes à sa manière : elle a besoin, pour se les représenter, d'une « monographie » à son usage, qui durera autant qu'elle — et qu'on refera après elle. Nous ne parlons plus de Bossuet ni de Voltaire comme l'on en parlait il y a un demi-siècle. Il fut un temps où les études de Saint-Marc-Girardin sur Rousseau paraissaient suffisantes ; et il y a trente ans, le *Pascal* que vient de nous donner M. Boutroux aurait quelque peu surpris les lecteurs de Renan et de Scherer.

Et, sans doute, il y a là, comme en tout, une question de mesure ; assurément, il est des monographies qui peuvent à bon droit être considérées comme à peu près définitives : par exemple, tel livre récent sur Du Bellay[1] qu'on ne refera probablement jamais ; tout au plus en récrira-t-on quelques chapitres. Mais la même conscience et le même talent appliqués à Rabelais, à Calvin ou à Montaigne auraient-ils abouti au même résultat ? Les très grands écrivains sont ceux qui ont agité les plus hauts et les plus vastes problèmes, problèmes insolubles peut-être, mais problèmes que l'humanité ne saurait se dispenser d'examiner bien en face, sans abdiquer toute noblesse et sans se renoncer elle-même, et problèmes, enfin, qui communiquent de

1. *Joachim du Bellay*, par Henri Chamard (Lille, Le Bigot frères, 1900).

leur éternité à ceux qui en ont été anxieusement préoccupés. Voilà pourquoi les très grands écrivains sont toujours pour nous des contemporains, mêlés à notre existence, vivant de notre vie, changeant avec nous, évoluant à mesure que nous évoluons nous-mêmes. Voilà pourquoi, quels que soient la probité et l'art des peintres qui se succèdent, leur portrait est éternellement à l'étude ; toujours, quelque part, un ou plusieurs chevalets sont dressés pour fixer quelque trait nouveau de leur physionomie changeante. Leur survivance est le signe et la mesure de leur grandeur. J'ai quelque raison de croire que Taine est du nombre de ceux dont on tracera bien des portraits.

Mais il faut bien que quelqu'un commence. Et l'on a, d'ailleurs, commencé dès le lendemain de la mort de Taine. Pourtant, il manquait alors — et il manque toujours — bien des éléments d'information qui ne manqueront assurément pas aux biographes de l'avenir. Ne parlons pas, si l'on veut, des témoignages contemporains et des travaux critiques, lesquels ont, du reste, bien leur importance, et dont nous possédons déjà un assez grand nombre. Mais la publication des œuvres posthumes de Taine n'en est encore qu'à ses débuts, et, à en juger par ce que nous en connaissons aujourd'hui, — quelques fragments de la *Correspondance,* quelques pages échappées des fameux « carnets » où il consignait régulièrement ses impressions sur les hommes et sur les choses, — elle sera pour le critique et pour l'historien du plus vif, du plus précieux intérêt. Elle leur permettra, sur bien des points, de préciser, de confirmer ce que nous autres, nous ne faisons guère que pressentir ; elle leur fera découvrir dans son œuvre

des intentions inaperçues, des « dessous » insoupçonnés ; et le portrait qu'ils pourront tracer gagnera en richesse de nuances, en complexité et en profondeur, bref, en vérité et en vie. Ils seront bien heureux !

Mais, tout de même, les œuvres sont là, et l'on ne saurait en aucun cas en négliger l'étude[1]. Cette étude, j'ai essayé de la faire aussi consciencieuse, aussi approfondie qu'il m'a été possible. Je ne me suis pas contenté de lire — ou de relire — dans une édition quelconque les livres de Taine. J'ai comparé entre elles les éditions successives qu'il en a données, j'en ai examiné les variantes. Même, lorsque l'ouvrage avait tout d'abord paru dans un journal ou dans une *Revue*, je me suis reporté le plus souvent que j'ai pu au texte primitif, afin de saisir tout près de la source le premier état de la pensée de Taine. En un mot, j'ai traité l'auteur des *Origines* comme on ne traite guère que les anciens, ou tout au plus les grands écrivains de notre XVIIe siècle français. Je ne me vante pas d'avoir épuisé tout ce que ces recherches, à la fois très minutieuses et très intéressantes, peuvent fournir de renseignements utiles, parfois essentiels, sur les idées et sur le style d'un auteur de premier ordre. Je suis, au contraire, persuadé que je laisse beaucoup, je ne dis pas à glaner, mais à récolter après moi. Il me suffirait d'avoir mis en goût les chercheurs.

1. « ... Par delà ces renseignements si minutieux et tellement circonstanciés qui nous montrent les dehors visibles de l'homme, nous avons, lorsqu'il s'agit d'un grand écrivain, des documents d'espèce unique qui nous introduisent jusque dans son fond le plus intime, qui nous révèlent les limites et la portée de son intelligence, les préférences secrètes de son âme, les plus vives et les plus délicates impressions de sa sensibilité, l'allure et les élans de son imagination, bref, tout le train courant de sa pensée. Ces documents, ce sont ses livres. » (Taine, *Sur l'étude de la littérature anglaise*, *Débats* du 19 janvier 1887).

Je ne m'en suis pas tenu là. Comme tous ceux qui ont beaucoup écrit au jour le jour, Taine, trop difficile pour lui-même, avait laissé mainte page de lui dans les journaux ou *Revues* auxquels il avait collaboré. En dépouillant avec soin la *Revue de l'Instruction publique,* le *Journal des Débats,* le *Temps,* la *Nouvelle Revue de Paris,* la *Revue des cours littéraires,* j'ai retrouvé plus de soixante articles de l'auteur de la *Littérature anglaise,* — de quoi composer encore deux ou trois volumes d'*Essais de critique et d'histoire.* Il n'y avait là *pas une* page banale, *pas une* qui ne fût de quelque intérêt, et parfois, comme on le verra, d'un intérêt capital; et c'était merveille de voir le grand écrivain, toujours avec la même maîtrise de pensée, toujours — ou presque toujours — avec la même perfection de forme, aborder les sujets les plus divers et parler avec une égale compétence de *La Rochefoucauld* ou de *Mendelssohn et la musique allemande,* de *Léonard de Vinci* ou de *Fustel de Coulanges,* de *Stendhal* ou de *Renan,* de *l'Esprit moderne en Allemagne* ou de *Challemel-Lacour,* de *Cournot* ou de *Daudet,* de *M. Renouvier* ou d'*Auguste Comte*... J'ai tiré un très grand parti de ces pages perdues, presque inédites, que Mme Taine, j'ose l'espérer, ne voudra pas condamner à un injuste oubli, et dont elle m'a permis de publier, en appendice à mon livre, les extraits les plus essentiels.

Grâce à ces « documents » de toute première main et, jusqu'à ce jour à peu près inutilisés, j'ai pu reconstituer, avec une assez grande précision, la biographie intellectuelle et morale de Taine. J'ai pu refaire, non pas jour par jour, mais presque année par année, l'histoire de sa pensée; j'ai pu retrouver l'époque exacte à

laquelle telle ou telle grande influence — l'influence positiviste, par exemple — a commencé à s'exercer sur son esprit. Des points restés obscurs se sont ainsi trouvés éclaircis, des idées erronées et pourtant courantes, rectifiées. Et ce que j'en dis n'est que pour m'excuser d'avance des obscurités et des erreurs que, sans aucun doute, j'ai encore laissé subsister dans ce travail.

Enfin, il va sans dire que j'ai tenu à m'entourer de tous les secours extérieurs qui étaient de nature à me faciliter ma tâche. Depuis un demi-siècle bientôt, on a beaucoup écrit sur Taine, soit en France, soit à l'étranger. J'ai dépouillé de mon mieux cette vaste « littérature », et je crois bien, ou du moins j'espère n'avoir rien négligé d'essentiel. Bien rarement ces travaux m'ont été inutiles et j'ai tâché d'en faire passer la substance dans ce livre. J'ai retiré, ce semble, un double profit de ces lectures. D'une part, elles m'ont permis, je n'ose dire de mesurer, mais tout au moins de caractériser avec une certaine précision l'influence exercée par Taine. En second lieu, elles m'ont servi à compléter, à contrôler, à rectifier les impressions que j'avais emportées de l'étude personnelle des textes. Il y a des idées dont on n'est sûr que lorsqu'on en retrouve l'expression dans des écrivains dont la justesse d'esprit et la fine pénétration sont connues de nous de longue date. Il y a des formules qui ne nous viennent sous la plume que lorsqu'on en a découvert l'ébauche et comme le pressentiment dans ces mêmes écrivains. Il en est d'autres qu'on n'aurait pas trouvées tout seul, qui sont pour nous comme des traits de flamme éclairant tout un aspect de l'œuvre qu'on étudie et qu'on ravit avec reconnaissance à ceux qui les ont inventées. Il faut, comme

disait Taine, « ajouter à son esprit tout ce qu'on peut puiser dans les autres esprits », et c'est à quoi précisément sert la critique. Elle est un moyen d'entrer plus profondément dans la personnalité d'autrui, de diminuer la part du mystère qui nous dérobera toujours le fond de l'âme individuelle, et c'est grâce à elle que nos impressions confuses se simplifient et se précisent, que les mille expressions balbutiantes qui s'agitent en nous, qui s'efforcent d'arriver à la pleine lumière de la conscience, qui aspirent à l'être en un mot, reçoivent enfin la consécration de l'existence verbale. — On avait la bonne fortune, en ce qui concerne Taine, de pouvoir recueillir les opinions et les jugements de la plupart des esprits supérieurs de ce temps. Ils sont bien rares, en effet, ceux dont l'avis compte, et qui n'ont pas tenu à honneur de s'expliquer publiquement sur le compte de l'auteur de *l'Intelligence*. Je les ai écoutés parler; j'ai laissé leurs paroles faire leur chemin dans mon esprit, j'ai laissé leurs impressions se fondre peu à peu avec la mienne; je les ai souvent cités; j'aurais voulu les citer davantage encore; je voudrais avoir donné l'envie de les lire et peut-être en ai-je facilité les moyens. S'il y a ici quelques pensées justes, il n'est pas douteux que je ne les leur doive.

Mais tout ceci, on en convient volontiers, ce sont des matériaux de travail; c'est de l'érudition en un mot; et l'érudition, on en convient plus volontiers encore, pas plus en critique qu'en histoire, n'est son objet à elle-même. Elle est nécessaire; elle est totalement insuffisante et il faut laisser les manœuvres vaniteux se donner pour des architectes. Réunir des matériaux, c'est bien · les mettre en œuvre, c'est mieux encore. Et cela

ne se peut faire sans beaucoup d'art et un peu de philosophie. — Je souhaiterais n'y avoir point complètement échoué. Mais il y a deux ou trois points qui impliquent, d'ailleurs, des questions de méthode et sur lesquels j'aimerais à préciser ce que j'aurais désiré faire.

D'abord, estimant qu'en critique, comme ailleurs, la méthode doit varier avec l'objet qu'on étudie, j'ai pensé que si la méthode de Taine était applicable à quelqu'un, c'était à Taine tout le premier, et je me suis efforcé de la suivre, sans m'y asservir toutefois. J'ai donc fait appel, — et l'on sait assez que je n'étais pas le premier à le tenter, — pour expliquer son œuvre et son génie, à la « faculté maîtresse », au « moment », au « milieu », à la « race » même ; et ce que l'on trouvera donc, au moins dans la première partie de ce travail, c'est l'esquisse d'un « portrait psychologique », comme ceux dont Taine nous a laissé tant de beaux et vigoureux modèles. Mais Taine, selon moi, avait un défaut, ou du moins une habitude à laquelle j'ai cru devoir renoncer. Sa critique est *statique*, si je puis ainsi dire ; elle ne suit pas l'individu dans toutes les phases de son développement, de son évolution intime. « Pour expliquer les faits, dit bien profondément M. Sorel, Taine les lie ; pour les montrer, il les arrête. » C'est cela même. Il prend l'homme à un moment donné de sa vie, il ne se préoccupe pas des diverses époques de sa pensée, il examine son œuvre en bloc, comme si elle avait été produite tout entière le même jour ; le mouvement, le *devenir*, la vie peut-être lui échappent. Son esprit est construit de telle sorte qu'il immobilise, qu'il *cristallise* l'objet de son étude. On aurait pu, et l'in-

convénient n'eût peut-être pas été très grand, — car il a moins changé que beaucoup d'autres, — lui appliquer cette méthode. Il a paru qu'il valait mieux essayer, quoique ce ne fût pas chose très facile, d'employer une méthode plus vraiment historique, plus *successive* en quelque sorte, plus soucieuse de la chronologie. Et de même, on ne s'est pas contenté de faire la « biographie psychologique » de Taine. Son œuvre ayant une valeur en soi, une valeur de fond et de forme indépendante de la structure propre de son esprit, on s'est appliqué à l'étudier en elle-même et pour elle-même. Enfin, les questions d'influences exercées ou subies, dont Taine ne semble pas s'être jamais beaucoup soucié, ont, au contraire, vivement attiré mon attention ; j'ai tâché de les mieux poser en ce qui regarde l'auteur des *Origines* ; peut-être en ai-je éclairci quelques-unes ; si j'en juge par les recherches que m'ont coûtées les pages que je leur ai consacrées, ces questions si délicates et si complexes sont encore très loin d'être toutes résolues. — Sur tous ces points, à ce qu'il me semble, la critique depuis Taine a réalisé quelques progrès, ou si l'on préfère, s'est enrichie de quelques préoccupations nouvelles. Il y aurait eu quelque imprudence à n'en pas tenir compte.

A un autre point de vue, on n'admet plus guère aujourd'hui, comme Taine l'avait cru quelque temps, que le critique doive s'abstenir de porter un jugement sur l'œuvre qu'il étudie. Le voudrait-il d'ailleurs — et l'exemple de Taine est là pour nous le prouver — qu'il ne le pourrait pas. J'avais pour le caractère de Taine un trop profond respect pour lui refuser ce dernier hommage d'une libre appréciation de son génie et de ses travaux. Celui qui a écrit : « Il n'y a au monde qu'une

œuvre digne d'un homme, l'enfantement d'une vérité à laquelle on se livre et à laquelle on croit, » celui-là a une sorte de droit imprescriptible à ce que — même par delà la tombe — on lui dise la vérité tout entière. J'ai largement usé du droit que j'avais de n'être point, sur toutes les questions qu'il a successivement abordées, de l'avis de Taine et de le contredire. Aussi bien, lui-même y paraît inviter ses plus ardents admirateurs et peut-être le meilleur critique de Taine est-ce encore Taine lui-même. En appliquant successivement aux objets les plus divers le même inflexible système, il en a fait éclater à tous les yeux la relative insuffisance et la fragilité partielle ; et rien, quand on l'étudie d'un peu près, n'est d'un plus instructif spectacle que de voir le conflit presque tragique qui s'engage, et de plus en plus, entre sa pensée et les délicates réalités morales sur lesquelles elle s'exerce : comme si elles voulaient lui marquer une répugnance invincible à se laisser imposer des cadres qui n'étaient pas faits pour elles, glaise trop fluide glissant des rudes mains du sculpteur. Pour moi, je l'ai déjà laissé entendre. Taine avait enchanté ma première jeunesse. Aujourd'hui, je crois l'aimer et l'admirer tout autant qu'autrefois ; mais je suis moins sûr qu'autrefois de la justesse et de la durée, de l'efficacité surtout de certaines parties de son œuvre et de sa doctrine. Que faudrait-il penser d'un esprit qui, à trente ans et au-delà, jugerait toutes choses comme à vingt, et à qui la réflexion, l'étude et l'expérience de la vie n'auraient servi qu'à le fortifier davantage dans ses idées et, sans doute, dans ses préjugés juvéniles ? Le plus grave reproche, peut-être, que l'on puisse adresser à Taine, c'est précisément de s'être à vingt

ans, — et peut-être plus tôt, — enfermé dans un système clos dont il n'avait pas suffisamment vérifié et éprouvé les principes, dont il n'est depuis jamais sorti qu'à son corps défendant et qui, à son insu, lui fournissait des réponses toutes faites aux questions qu'il renouvelait dans le détail par son patient et dur labeur. J'ai donc marqué respectueusement, mais librement, les points principaux sur lesquels il m'était impossible d'accepter les conclusions de Taine. Et pourtant, on ne trouvera pas dans ce livre une critique détaillée, une discussion en règle des doctrines de l'auteur de *l'Intelligence*. Quelques mots en passant, de rapides indications au détour d'un développement, çà et là de courtes notes au bas des pages, voilà tout ce à quoi j'ai cru devoir réduire mon intervention personnelle. Et voici très simplement les raisons de cette extrême réserve et de cette volontaire sobriété de critique.

Quoi qu'on pense de Taine et de sa philosophie, il est incontestable qu'il a eu sur les idées de son temps une vaste, une profonde influence. « La machine à penser et à raisonner qu'il avait construite, a dit justement M. Boutmy, est celle dont deux générations de suite se sont servies ; pendant quarante ans, toutes les idées dominantes ont porté la même marque d'origine, la sienne. La troisième génération commence à tenter d'autres voies. » Et si cela est vrai, ne serait-il pas quelque peu téméraire de vouloir, dès aujourd'hui, indiquer avec une trop grande précision ce qu'il y a d'éphémère et d'illusoire dans cette œuvre considérable, si proche de nous, si vivante encore, et qui, sans doute, n'a pas encore déroulé sous nos yeux toute la suite ininterrompue de ses effets? Il faut laisser le temps faire

son œuvre, saper définitivement les parties caduques, mettre en valeur les parties solides et saines, distribuer sur toutes ce mélange d'ombre et de lumière qui donne tout leur prix aux monuments du passé. — D'autre part, il ne suffit pas de critiquer, il faut reconstruire. Ruineux ou non, l'édifice intellectuel que Taine a bâti de ses fortes mains a abrité deux et presque trois générations. Cela seul suffirait à le rendre respectable. Mais quand on en a mesuré les larges assises, quand on en a visité les multiples et vastes dépendances, quand on s'y est reposé quelques heures, quand on en a longuement contemplé les puissantes proportions et la majestueuse harmonie, on est comme effrayé à l'idée qu'on pourrait vous prier de le rebâtir. On consulte ses forces, et on les sent insuffisantes. On veut bien signaler quelques vices de construction, quelques détails manqués, quelques aménagements qu'on eût souhaités plus confortables; on consent à préparer quelques matériaux, à donner quelques modestes conseils de bon sens et d'expérience personnelle à l'architecte de l'avenir; tout au plus, plus tard, beaucoup plus tard, mettra-t-on à son service une sincère bonne volonté et un ardent désir d'être utile et, sous sa direction, essaiera-t-on de travailler à l'une des ailes du nouveau monument. — Enfin, quand j'aurais eu en métaphysique et en psychologie, en esthétique et en histoire, en sociologie et en critique des idées plus originales et plus intéressantes que celles que je découvre en moi, ce n'est pas de moi qu'il s'agit ici, mais de Taine; ce n'est pas de mes vues personnelles apparemment qu'on sera curieux, mais des siennes. Ce que me demanderont ceux qui ouvriront ce livre, c'est

avant tout de m'oublier moi-même, de m'effacer derrière l'écrivain dont je leur présente le portrait, c'est d'entrer assez intimement dans la familiarité de son œuvre et de son génie pour leur en offrir une image épurée, plus nette et peut-être plus claire que celle qu'ils pourraient se former eux-mêmes en lisant ses livres. Il ne faudrait pas que Taine revenant au monde pût dire de son historien ce que Socrate, paraît-il, disait de Platon : Que de choses me fait dire ce jeune homme auxquelles je n'ai jamais songé !

N'ayant pas les excuses que pouvait alléguer Platon, je me suis tenu le plus près possible de mon modèle. Le plus que j'ai pu, je l'ai laissé parler, se raconter et se peindre lui-même. Il fallait à tout prix que le lecteur entendît sa voix, vît son geste, et reconnût son accent. Et puis, c'était sa méthode. Et puis, qui sait si la critique, comme le voulait déjà Sainte-Beuve, ne consiste pas essentiellement à savoir lire, et à conduire son public aux bons endroits des livres qu'on a lus? Au risque de me faire accuser d'érudition facile et même de pédantisme, j'ai multiplié les citations, les notes et les références. Là encore cependant, nos maîtres nous ont donné l'exemple. Voit-on le *Port-Royal*, les *Origines de la France contemporaine*, sans notes au bas des pages? Ignore-t-on que ces notes, si succulentes et si précises, sont parfois plus instructives que le texte? Il y avait là, d'ailleurs, un moyen pour ceux qui me liront de vérifier mes dires et de pousser plus loin leur enquête, et pour moi d'élargir quelque peu l'horizon et le cadre de cette étude. J'aimerais que ce livre pût être lu sans trop d'ennui du grand public, et en même temps pût servir d'instrument de travail aux

chercheurs qui le pratiqueront. De là aussi les appendices que j'ai joints au volume. « Le plus vif plaisir d'un esprit qui travaille, a dit encore Taine, consiste dans la pensée du travail que les autres feront plus tard. »

Chaque génération, disais-je tout à l'heure, se fait de ses grands hommes une « monographie » à son usage. Je voudrais que cet essai, si imparfait, si provisoire qu'il pût être, présentât quelques-uns des traits qui ont gravé l'image de Taine dans l'esprit de « ceux qui avaient vingt ans en 1889 », et auxquels M. de Vogüé adressait une éloquente *Préface* qu'ils n'ont pas oubliée.

Il n'est pas de livre si modeste qui n'ait besoin, pour être mené à bonne fin, de la collaboration, parfois extrêmement active, de bonnes volontés multiples et dévouées. Celui-ci ne fait pas exception à la règle et je ne suis même pas bien sûr de rendre ici très exactement à César tout ce qui appartient à César.

Cette étude doit beaucoup à l'École normale, aux amitiés que j'y ai formées, aux maîtres que j'y ai eus. Je souhaite que M. G. Lyon y reconnaisse l'esprit de

rigoureuse exactitude historique qu'il essayait de nous inculquer et dont il nous donnait de si ingénieux exemples. M. G. Monod, dont les *Maîtres de l'histoire* m'ont été d'un si constant et si précieux secours, et qui avait connu Taine, a bien voulu, et je l'en remercie vivement, me fournir diverses indications dont j'ai tâché de faire mon profit. Enfin, l'on retrouvera souvent à travers ces pages la trace de l'enseignement et des livres de M. Brunetière : tous ceux qui ont pratiqué ce maître original et hardi savent tout ce que l'on peut prendre chez lui d'idées fortes et fécondes : ce serait pour moi un devoir, si ce n'était surtout un plaisir de dire combien je lui suis redevable.

Ce ne sont pas là les seules obligations que j'aie contractées. Feu M. Charles Bénard, qui fut professeur de Taine au collège Bourbon, M. Charaux, qui a été son condisciple à l'École normale, surtout M. de Vogüé, dont on sait la touchante et profonde affection pour l'auteur des *Origines,* m'ont permis de les « feuilleter », comme lui-même aimait à dire, et de puiser à pleines mains dans le trésor de leurs souvenirs. M. Lachelier et M. Boutmy qui ont écrit sur Taine de très beaux articles, lesquels, n'étant pas encore recueillis en volume, ne sont peut-être pas connus du grand public comme ils le mériteraient, m'ont gracieusement autorisé à en publier d'importants extraits. Non content de s'intéresser à ce travail, M. Boutroux n'a cessé de me prodiguer ses encouragements et ses conseils et il a bien voulu me permettre d'inscrire son nom en tête de ce volume. Je les prie tous ensemble de recevoir l'expression de ma sincère reconnaissance.

J'ai aussi toute sorte de remerciements à adresser à

M. de Spœlberch de Lovenjoul, dont tous les travailleurs connaissent les collections uniques, l'étonnante érudition et la complaisance infatigable ; à l'un de mes jeunes camarades d'École normale, M. Augustin Leger, qui a eu l'amabilité de me communiquer les notes qu'il avait recueillies, pour une intéressante étude, encore inédite, sur *Taine et l'Angleterre,* et qui s'est livré pour moi, au British Museum, à un très fastidieux supplément d'enquête ; à mon collègue et ami, M. Gustave Michaut, dont l'esprit méthodique et précis, dont l'information étendue, dont le goût si sûr, dont l'inépuisable obligeance enfin, depuis six ans que nous travaillons côte à côte, ont été par moi si souvent mis à l'épreuve : je ne dirai jamais assez tout ce que ce livre lui doit.

Enfin, j'ose espérer que Mme Taine voudra bien me permettre de lui exprimer publiquement ma respectueuse et profonde gratitude. Elle m'a aidé dans toutes mes recherches. Bien loin de se laisser décourager par la liberté même de ma critique, elle a tout fait pour en favoriser la complète expression. Elle m'a libéralement fourni tous les renseignements que j'avais à lui demander. Plus d'une fois, sa bienveillance a prévenu ma curiosité. On ne saurait avec plus de délicatesse, de bonne grâce accueillante et d'active générosité servir les vrais intérêts d'une illustre et chère mémoire. Je voudrais m'être rendu entièrement digne d'une confiance qui m'a vivement touché.

Un dernier mot. Ce livre, sous une forme un peu différente, il est vrai, de celle sous laquelle il se présente aujourd'hui au public, a d'abord été professé, durant le semestre d'été 1897, à l'Université de Fribourg en

Suisse. S'il offrait un intérêt qui parût durable, je souhaiterais qu'on en rapportât l'honneur à la sympathie dont je me suis senti, en professant ce cours, encouragé et soutenu jusqu'au bout.

Fribourg, septembre 1900.

VICTOR GIRAUD.

ESSAI SUR TAINE

SON ŒUVRE ET SON INFLUENCE

CHAPITRE I

HISTOIRE DE SA PENSÉE ET DE SES LIVRES

« C'est la passion qui a la raison pour vêtement. »

Prévost-Paradol à Gréard,
7 septembre 1851.

Toute œuvre de critique ou d'histoire se ramène, suivant Taine, à « un problème de psychologie » ; et lui-même ne prétendait-il pas n'avoir jamais été qu'un psychologue ? « Depuis quarante ans, écrivait-il peu avant sa mort, je n'ai fait que de la psychologie appliquée ou pure [1]. » Quoi qu'on pense de ce point de vue, il faut tout d'abord s'y placer, — quitte à le dépasser ensuite, — pour étudier Taine. Pour lui appliquer sa méthode, sous les multiples influences de la « race », du « milieu », du « moment », il faut dégager, il faut voir se développer et s'épanouir ses

1. Dans une autre lettre datée du 12 décembre 1890, à propos d'un article dont il était l'objet, Taine écrivait à l'auteur, M. Georges Fonsegrive : « Pour la première fois depuis trente ans, voici enfin un article dont l'auteur veut bien entendre ma pensée maîtresse et montrer au public l'objet, la méthode et la doctrine de toutes mes études ; en effet, comme vous le dites avec une parfaite justesse, je n'ai jamais fait que de la psychologie appliquée ou de la psychologie pure, chacune des deux aidant l'autre. »

« facultés maîtresses ». A faire ainsi l'histoire tout intérieure de son génie, à en pénétrer la structure, on gagnera du moins d'entrer plus avant dans l'intimité de sa pensée et de son âme ; on pourra démêler ce qu'il a mis de lui-même dans ses œuvres ; on saisira mieux le lien qui les unit entre elles et celui qui les rattache à leur auteur. Conçues par le même esprit, nourries de la même sève, nous ne les verrons que plus tard vivre d'une vie indépendante et propre. Donnons-nous tout d'abord le spectacle de leur éclosion ; et sur la tige encore féconde, ne cueillons pas trop tôt les fleurs éclatantes par lesquelles elle se survivra.

I

Hippolyte-Adolphe Taine est né à Vouziers, le 21 avril 1828, dans ces Ardennes qu'il a tant aimées, auxquelles il a dû ses premières et plus vives impressions de la nature, et dont il a plus d'une fois chanté l'âpre, sévère et puissante beauté. Si l'on aimait comme lui à rapprocher les choses de l'ordre intellectuel ou moral de celles de l'ordre physique, on le comparerait volontiers à l'un de ces « chênes énormes et silencieux » de son pays ; ou, si l'on tient à des comparaisons plus humaines, ne pourrait-on pas évoquer à son sujet l'image de ces rudes et laborieux bûcherons, ses compatriotes, dont il nous a dit quelque part la vie presque sauvage, « vie muette, pleine d'étranges rêves, féconde en légendes » ? Assurément il était des leurs, le travailleur acharné, « le grand bûcheron », comme l'appelait familièrement About, et l'admirable « élévation » qui termine l'article sur *Sainte-Odile* n'a pu être écrite que par un de leurs frères.

Il semble que les provinces frontières aient gagné, à leur éloignement même de Paris, d'avoir conservé une

physionomie assez originale. « La race est distinguée, disait Michelet de la population des Ardennes ; quelque chose d'intelligent, de sobre, d'économe, la figure un peu sèche et taillée à vives arêtes. Ce caractère de sécheresse et de sévérité n'est point particulier à la petite Genève de Sedan, il est presque partout le même. Le pays n'est pas riche. L'habitant est sérieux. L'esprit critique domine... » Il est plus d'un de ces traits qui peuvent s'appliquer à Taine. Et peut-être aussi n'est-il pas inutile de rappeler que c'est là, sur ce coin du sol français si souvent foulé par les armées étrangères, que sont nés le savant et mystique Gerson, Mabillon, l'une des gloires de l'érudition nationale, enfin le grave, méthodique et puissant Turenne. Turenne et Taine ! Un Sainte-Beuve ne se serait-il pas plu à rapprocher ces deux noms ? Et s'il y a un « génie ardennais » comme il y a un « génie breton », serait-on très loin de la vérité en essayant de le définir : la gravité dans la force ?

Ce sont là des traits qui, sans doute, n'ont rien de contradictoire à la nature même du génie français, — car enfin, ils sont bien Français, les Pascal et les Bossuet, les Corneille et les Lamennais ; — et pourtant, peut-on dire qu'ils fassent partie intégrante et nécessaire de sa définition ? Du moins, on ne saurait caractériser ainsi ni La Fontaine, ni Voltaire ; et il faut se défier de toute définition de l'esprit français qui ne s'applique ni à La Fontaine, ni à Voltaire. Mais songeons d'autre part que les Ardennes ne sont pas fort éloignées de l'Allemagne[1], que, s'il y a eu quelque part en France mélange

[1] Géographiquement et géologiquement, la région des Ardennes se rattache étroitement à la région germanique ; elle représente l'affleurement sur notre frontière de cette grande masse schisteuse qui se continue par le Tannus jusqu'au delà du Rhin. L'Argonne (où est né Taine), patrie des grands bois historiques, forme la transition entre cette région et le bassin de la Seine (Voyez : A. de Lapparent, *Description géologique du bassin parisien et des régions adjacentes*, p. 106-109).

et fusion de races, ce dut être sur cette frontière, ouverte de tous côtés aux invasions et aux influences du dehors, et qu'il n'est donc pas étonnant que, sans cesser d'être français, l'esprit des habitants rappelle à certains égards l'esprit plus austère et moins souple des peuples du Nord. Or, aptitude aux grandes idées générales, et en même temps goût de l'érudition patiente et massive, tendance invincible à la poésie, au rêve, même au mysticisme, et tout à la fois culte inquiétant de la force, de la violence même : tels sont bien, semble-t-il, les caractères les plus saillants du génie allemand[1]. Mais ne sont-ce pas là quelques-uns aussi des traits principaux du génie de Taine ? Et certes, je n'ai garde d'oublier tout ce que cet adversaire de l'esprit classique a dû à l'esprit classique ; je sais qu'il a eu en propre les plus heureux dons du génie français. « Ma forme d'esprit, écrivait-il, est française et latine... » Sa *forme,* oui, sans doute, mais sa forme seule. Comme on l'a dit excellemment, « Taine avait une imagination germanique, administrée et exploitée par une raison latine »[2].

1. Ce n'est pas aux Allemands qu'il nous faut demander une définition exacte du génie allemand ; les peuples, comme les individus, ne se connaissent jamais bien eux-mêmes. Voyez pour plus de précision, au tome V de l'*Histoire de la littérature anglaise*, la belle étude de Taine sur *Carlyle*, déjà publiée dans les *Débats* en octobre et novembre 1860 ; — dans les *Mélanges de critique religieuse* d'Edmond Scherer, l'article sur *Hegel et l'hegelianisme*, daté de 1861 ; — dans les *Etudes sur la France contemporaine* de M. Georges Renard, les pages consacrées à *l'Influence de l'Allemagne sur la France de 1870 à 1885* ; — dans les *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine* de M. Paul Bourget, l'étude sur *Amiel* (cf. en particulier le chapitre intitulé : *l'Influence germanique*) ; enfin, dans les récentes *Etudes d'histoire de la philosophie* de M. Emile Boutroux, les beaux articles sur *Kant* et sur *Jacob Bœhme*.

2. Emile Boutmy, *Taine, Scherer, Laboulaye* (Paris, A. Colin, 1901, p. 35). Ce témoignage a d'autant plus de valeur à mes yeux que M. Boutmy est assurément l'un des hommes qui ont le mieux connu Taine, et qui l'ont aimé au point de modeler leur pensée sur la sienne et d'évoluer avec lui. L'admirable étude qu'il a consacrée à son maître au lendemain de sa mort, — étude qu'on serait tenté de trouver trop brève, si la suggestive et volontaire concision n'en augmentait pas le prix, — fait autant

Ces dispositions natives de son esprit, legs lointain de la race, apparaissent déjà à plus d'une reprise au cours de son hérédité familiale. Il appartenait à une famille de petits bourgeois et de fonctionnaires qui, de longue date, avait pris pied dans le pays : ce n'était en aucune façon une famille de « déracinés ». Le père était avoué à Vouziers, le grand-père avait été sous-préfet à Rocroy. Sous l'ancien Régime, plusieurs Taine remplirent les fonctions d'échevin. L'un d'eux, au XVIIIe siècle, avait été surnommé par son entourage *Taine le philosophe*. L'auteur de la *Littérature anglaise* avait des tantes qui, toutes confinées qu'elles fussent, au fond de leur province, dans une vie dévotieuse et étroite, avaient gardé un très libre esprit, un goût très vif pour les choses anciennes ou belles, meubles, poteries, arbustes ; l'une d'elles aimait à philosopher avec son neveu, lui écrivant de longues lettres où elle discutait et réfutait ses théories, opposant système à système, syllogisme à syllogisme [1]. On le voit, le don philosophique, le goût du beau étaient de tradition dans la famille ; et le neveu de Taine, M. Chevrillon, le philosophe-poète de *Terres mortes*, n'est certes pas fait pour rompre avec cette tradition.

C'est dans ce milieu simple, laborieux, paisible que grandit l'enfant. Il en garda toujours au fond de l'âme la

d'honneur à celui qui l'a inspirée qu'à celui qui l'a écrite ; et je n'en saurais trop recommander la lecture. — Un écrivain italien, M. G. Barzellotti, dans l'un des meilleurs et plus intéressants ouvrages qu'on ait écrits sur Taine (on vient justement de le traduire en français sous ce titre *la Philosophie de H. Taine*, Paris, Alcan, 1900) s'est sur ce point entièrement rencontré avec M. Boutmy. Il définit Taine (p. 11) « une intelligence foncièrement française, fécondée par des idées d'origine et de tradition germaniques », et son livre est, pour une bonne part, l'illustration de ce point de vue.

1. Je dois la plupart de ces détails sur les origines, la famille et les premières années de Taine à Mme Taine elle-même. — Voir aussi dans les *Images de France* de M. Emile Hinzelin, l'étude intitulée *l'Arbre de Taine à Vouziers*, et dans le *Journal* du 25 janvier 1900, l'article de M. Maurice Barrès sur *la Maison natale de M. Taine*.

douce et bienfaisante image. Un idéal de vie calme, régulière et modeste, beaucoup de travail dans beaucoup de tendresse, les intimes satisfactions du foyer domestique unies aux pures joies de l'intelligence, voilà sans aucun doute sous quelle forme il apprit à concevoir l'existence et le bonheur. Les observateurs superficiels seuls ont pu s'y tromper : Taine était un simple et un candide : et, en dépit des apparences, en dépit de certains engouements et de certains paradoxes, ce n'est ni dans Balzac, ni dans Stendhal, ni dans Musset (et je l'en félicite) qu'il a appris à vivre sa belle vie morale. Il lui est arrivé, je le sais, de voir le monde et de juger les hommes avec des partis pris d'artiste, de poète — et de poète romantique. Mais, même dans ses *Carnets de voyage,* si durs pourtant aux mœurs provinciales, voyez-le, à Douai, comme il « rêve naturellement au bonheur calme », bourgeois, des petites villes et des gens simples : « Avoir une maison à soi, tout entière en briques vernies !... Comme on serait heureux d'être heureux ! » Voilà, à peine voilé par un peu d'ironie, le vrai Taine, celui que seuls quelques intimes ont bien connu, celui qui parlait en termes si touchants de sa mère, « l'unique amie qui occupait la première place dans son cœur », celui enfin dont la sensibilité frémissante, naïve et un peu craintive devait, sous des formes violentes et indignées, se donner si libre carrière dans les *Origines.*

Taine avait douze ans quand il perdit son père. Celui-ci, « esprit très fin et très cultivé », rimeur même à ses heures de chansons qu'on se rappelle encore dans le pays, n'eut sans doute pas le temps d'exercer sur son fils une bien profonde influence. Mais, l'automne venu, il aimait à faire avec lui de longues promenades dans la forêt voisine : « Je me souviens du long silence où nous tombions lorsque, lieue après lieue, nous retrouvions toujours les têtes rondes des chênes, les files d'arbres étagés et la senteur

de l'éternelle verdure[1]. » Ainsi se forma cette âme qui resta toujours plus éprise des « choses naturelles » que des « œuvres d'art », et à qui « rien ne semblait égal aux montagnes, à la mer, aux forêts et aux fleuves[2] ». Tandis que le père enseignait lui-même à l'enfant les premiers éléments du latin, un oncle lui apprenait l'anglais ; et, par une curieuse coïncidence, il eut, pour ainsi dire, en même temps la révélation littéraire des deux génies que nous avons cru trouver à ses origines.

La longue maladie du père, le deuil précoce et la douleur inconsolée de la mère assombrirent singulièrement ses premières années. Cette brusque révélation des dures réalités de la vie lui laissa tout un fond de tristesse qui plus d'une fois a percé dans ses livres[3]. Nos impressions d'enfance nous informent à notre insu : ce sont elles qui déterminent le tour de notre sensibilité, notre façon de voir et de juger le monde et les hommes ; et quand nous nous sentons joyeux ou sombres, le plus souvent nous ne faisons que nous souvenir. Joignez à cela deux internats successifs et loin des siens, l'un à Rethel, et l'autre à Paris, et les souvenirs un peu moroses qu'il paraît en avoir emportés : sa santé chétive, ses goûts de réflexion solitaire et précoce s'accommodaient mal de ce « régime antisocial et antinaturel ». Enfin, en 1842, il est élève externe de quatrième au collège Bourbon ; il vit à Paris avec sa mère et ses deux sœurs ; il a quatorze ans, et déjà il est le plus réfléchi et le plus méthodique des écoliers ; déjà, nous dit-on, il se livre à des études personnelles. — Si, comme c'est probable, il a déjà les yeux ouverts sur son temps, quelles leçons va-t-il y puiser, quelles impressions décisives le « moment »

1. *Les Ardennes* (*Derniers Essais de critique et d'histoire*, p. 47).
2. *Voyage en Italie*, t. I, p. 4.
3. Les premières pages du roman que Taine a essayé d'écrire plus tard, et qu'il n'a pas achevé, évoquent précisément ces funèbres scènes.

précis où il s'éveille à la vraie vie de l'intelligence va-t-il déposer au fond de sa personnalité morale ?

La France « s'ennuyait-elle » déjà en 1842 ? Ce qui est bien certain, c'est qu'elle n'en laissait encore rien paraître. Nul doute que le régime d'alors ne dût réaliser pour Taine l'idéal d'un « bon gouvernement », lui qui pensa toujours qu' « on peut payer cher des chefs capables, une politique suivie, des élections libres, et la surveillance du gouvernement par la nation[1] ». Ainsi pensait d'ailleurs toute la bourgeoisie libérale ; et l'on sait combien un Augustin Thierry, par exemple, a regretté la monarchie de Juillet. — Le clergé, lui, avait d'excellentes raisons pour ne point partager ces regrets. Si, sous la Restauration, il avait eu le tort de compromettre par ses maladresses l'œuvre de rénovation religieuse qu'un Chateaubriand, au début du siècle, avait loyalement tentée, on lui faisait alors durement expier ses fautes passées. La Révolution de 1830 avait eu un caractère nettement antireligieux, et la royauté de Louis-Philippe, fidèle à ses origines, se crut trop tenue de donner satisfaction aux rancunes dont les Béranger et les Courier s'étaient faits les haineux interprètes. Aussi, durant ces dix-huit années, tandis que Lamennais échoue misérablement dans sa généreuse, mais imprudente et surtout prématurée tentative de conciliation entre « l'Église et le siècle », voyons-nous le « voltairianisme » s'insinuer à nouveau dans les

1. Citons ici la phrase tout entière. Il s'agit du portrait peu flatté que trace Thackeray de la société anglaise : « Devant ce tableau frappant de vérité et de génie, on a besoin de se rappeler que cette inégalité blessante est la cause d'une liberté salutaire, que l'iniquité sociale produit la prospérité politique, qu'une classe de grands héréditaires est une classe d'hommes d'État héréditaires, qu'en un siècle et demi, l'Angleterre a eu cent cinquante ans de bon gouvernement, *qu'en un siècle et demi la France a eu cent vingt ans de mauvais gouvernement*, que tout se paye, et qu'on peut payer cher des chefs capables, une politique suivie, des élections libres, et la surveillance du gouvernement par la nation. » (*Hist. de la litt. anglaise*, t. V, p. 112).

esprits et transformer peu à peu autour de lui l'atmosphère morale[1]. Il en est bien peu, parmi ceux qui eurent vingt ans vers 1848, qui échappèrent à cette influence. Et, comme toujours en France, cette résurrection du voltairianisme se traduisait, dans les faits, par une baisse de l'idée religieuse et par une diminution de la préoccupation morale.

Un instant, on aurait pu croire que ce recul momentané du spiritualisme chrétien allait se faire au profit de l'éclectisme. Mais, à partir de 1830, la carrière proprement philosophique de Victor Cousin est terminée. Il est pair de France, académicien, ministre ; il expurge lui-même ses anciens ouvrages et organise sa philosophie d'État. Or, si cette philosophie, en raison même de ses insuffisances, était de nature à satisfaire des collégiens et à rassurer la bourgeoisie censitaire de Louis-Philippe, elle était trop superficielle et trop inconséquente, elle avait à l'égard du christianisme une attitude trop équivoque, elle restait trop étrangère au mouvement scientifique pour prétendre longtemps à la maîtrise des intelligences. De fait, elle ne tarde pas à être battue en brèche de toutes parts. Au sein même de l'école, des velléités de pensée originale se produisent : et, sous mille formes et par mille fissures, c'est l'idéalisme allemand, c'est le panthéisme spinoziste, c'est le monisme hegelien qui, discrètement, mais sûrement, pénètrent dans la place — cette fois pour

1. Sainte-Beuve, qui a été l'un des ouvriers, et peut-être aussi l'une des victimes de cette transformation, — je songe en parlant ainsi à la distance qui sépare les premiers volumes du *Port-Royal* (première édition) des *Nouveaux Lundis*, — a raconté, avec son exactitude et sa pénétration habituelles, les principales et instructives vicissitudes par lesquelles a passé chez nous la réputation de Voltaire dans un article des *Causeries du Lundi* (t. XIII, p. 1-5) : « Le combattant et le chef de parti Voltaire continue toujours, y disait-il (l'article est de 1854). Comme un général mort, mais dont le nom promet des victoires, on l'a attaché sur son cheval, et la bataille se rengage autour de lui, comme autour du plus guerroyant. » — Voyez encore, au tome IV des *Nouveaux Lundis*, les deux articles intitulés : *Quatre moments religieux au XIXe siècle.*

n'en plus sortir. En 1842, Émile Saisset traduit et commente avec admiration Spinoza. M. Bénard, — qui fut professeur de Taine au collège Bourbon, — a déjà publié le premier volume de sa traduction de l'*Esthétique* de Hegel. Et il n'est pas jusqu'au prudent « directeur » du *Dictionnaire des sciences philosophiques*, cette *Somme* de la philosophie éclectique, Adolphe Franck lui-même, qui ne se détache peu à peu de la pure doctrine cousinienne : plus tard, dans ses *Essais de critique,* il avouera même qu' « il est bien difficile de tracer exactement la limite qui sépare le théisme du panthéisme ». Les Vacherot [1], les Lachelier peuvent maintenant venir : « le joug du spiritualisme officiel », — le mot est de M. Lachelier [2], — ne pèsera plus longtemps sur les esprits ; et parmi ceux même qui défendront l'éclectisme contre Taine, il ne se trouvera personne pour en relever les ruines.

Jamais pourtant doctrine n'eut plus besoin d'unir toutes ses forces contre de plus nombreux et plus redoutables adversaires. Cousin avait cru « mettre à bas », — selon l'amusante expression de Taine dans la première édition de ses *Philosophes classiques* [3], — la philosophie du XVIII[e]

1. Vacherot, dont l'idéalisme présente de si remarquables rapports avec celui de Renan, — tous deux sont d'ailleurs des disciples de Hegel, — a été a l'Ecole normale l'un des maîtres de Taine. Dans une note qui nous a été conservée par M. Monod (*Renan, Taine et Michelet*, p. 67-68), il a caractérisé avec un rare bonheur et une vive sympathie le talent précoce du jeune normalien. Taine, lui aussi, l'admirait et l'aimait beaucoup, et il n'est pas douteux qu'il ait fortement subi son influence. Lorsque Vacherot, à la suite de sa polémique avec Gratry, dut quitter l'Ecole, tous les élèves allèrent lui faire leurs adieux, et ce fut Taine qui porta la parole en leur nom (*Livre du centenaire de l'Ecole normale*, p. 292). Plus tard, il l'a représenté sous les traits de M. Paul dans les *Philosophes classiques*. « M. Paul a été peint d'après M. Vacherot ; et à l'époque de la publication, les amis de M. Vacherot ont reconnu le modèle dans le portrait. » (*Note inédite de Taine*).

2. Premier article sur *l'Idée de Dieu*, de Caro (*Revue de l'instruction publique*, 16 juin 1864).

3. « Comment on met à bas une philosophie », lisait-on dans la 1[re] édition (p. 363). Et dans les éditions actuelles : « Comment périt le sensualisme » (p. 373). Le ton, on le voit, est devenu moins irrespectueux.

siècle; et voici que cette philosophie, qui fut celle de Cabanis et de Stendhal, semblait renaître en même temps que le voltairianisme. Aussi bien, elle n'avait jamais abdiqué : « En 1845, nous dit Taine, MM. Saphary et Valette professaient encore la philosophie de Condillac dans deux lycées de Paris[1]; » — et l'un de ces lycées est précisément le collège Bourbon où Taine fut élève. Et l'on sait aussi les violentes et souvent victorieuses attaques des socialistes, des positivistes, des spiritualistes chrétiens ou indépendants, de tous ceux, en un mot, à qui « le moi solitaire » ne pouvait suffire. J'ai déjà signalé plus haut l'action dissolvante des théories hegeliennes, que Cousin lui-même avait contribué jadis à faire connaître, mais qui, maintenant, viennent prêter main-forte aux doctrines positivistes et, sous forme de philosophie du « devenir », ruinent, elles aussi, dans les esprits la croyance à l'infaillibilité de la raison individuelle et abstraite, et leur inculquent à leur tour le respect des faits, le goût de la science positive, et le souci de la réalité objective. Comme pour encourager ces aspirations nouvelles, les sciences exactes font coup sur coup d'admirables découvertes et, par leurs applications immédiates et pratiques, allument cette fièvre d'industrialisme dont le règne de Louis-Philippe restera sans doute dans l'histoire le vivant symbole. Les premiers chemins de fer, les premiers télégraphes électriques, l'invention de la photographie sur papier datent de cette époque ; et, en chimie comme en physique, en astronomie comme en histoire naturelle, combien d'autres inventions, combien d'autres découvertes se pressent, pour ainsi dire, dans l'intervalle de ces dix-huit années ! Il semble vraiment que la face du monde va être transformée par la science... Et voilà, en effet, que peu à peu,

1. *Origines de la France contemporaine*, éd. in-8°, t. Ier, p. 265, note 1. — Voir aussi Picavet, *les Idéologues* (Paris, Alcan, 1894, p. 563-567).

de toutes ces découvertes, de toutes ces influences et de toutes ces doctrines, se dégage une idée unique, grosse d'équivoques et de mécomptes, mais plus capable qu'aucune autre alors de séduire et d'entraîner les intelligences : l'idée de la SCIENCE va devenir, pour un demi-siècle, l'idée directrice de l'esprit humain. Le rôle qu'a joué, dans la conduite et dans la pensée humaines, l'idée *chrétienne* au moyen âge, l'idée de l'*art* au XVIe siècle, l'idée de la *règle* au XVIIe, l'idée de la *raison* au XVIIIe, — l'idée de la *Science* va le jouer dans la seconde moitié du XIXe. Encore une fois, pour parler comme Taine, le « modèle régnant » a changé. Ce ne sera plus « l'honnête homme », comme au XVIIe siècle, le « philosophe », comme au XVIIIe, le héros « mélancolique » et incompris, comme à l'époque d'Oberman et de René : le « savant », « l'homme de science » va détrôner le poète romantique. Et bientôt Renan, dans l'un des livres les plus curieux qu'il ait écrits[1], va trouver et développer la formule nouvelle :

1. Je ne sais pas, en effet, de livre qui exprime mieux, avec plus de force, d'exactitude et de naïveté même, l'état des esprits et des doctrines vers le milieu du XIXe siècle en France. On y saisit aussi sur le vif l'origine de certaines idées appelées à une grande fortune, et qui sont, d'ailleurs, — on ne l'a pas assez remarqué, — communes à Renan et à Taine. Tous deux, par exemple, ont confondu la *science* et la *philosophie* : voyez dans l'*Avenir de la science*, p. 91, les subtiles explications fournies par Renan sur cette confusion, — l'une des plus fâcheuses, selon moi, qu'on puisse faire, — et que lui, du moins, a commise de propos délibéré. — Tous deux se sont fait de l'histoire, de la littérature, de la critique une conception presque identique : voyez les pages 174, 175, 191, 211, etc., de l'*Avenir de la science*. Citons au moins quelques lignes caractéristiques : « ... Comme chaque nation, écrit Renan, a d'ordinaire lié sa vie suprasensible en une gerbe spirituelle, qui est sa littérature.... *la vraie psychologie de l'humanité consisterait surtout dans l'histoire des littératures... La vraie littérature* d'une époque est celle qui la peint et l'*exprime*... La critique a admiré jusqu'ici les chefs-d'œuvre des littératures, comme nous admirons les belles formes du corps humain. *La critique de l'avenir les admirera comme l'anatomiste*, qui perce ces beautés sensibles pour trouver au-delà, dans les secrets de l'organisation, un ordre de beautés mille fois supérieur. » Cette « critique de l'avenir », ce sera celle de Taine, et Renan en parle déjà la langue : on a là en germe la doctrine dont les *Essais de critique et d'histoire* et l'*Histoire de la littérature anglaise* seront les applications

La science est une religion, s'écrie-t-il dans l'*Avenir de la science*[1] ; et ce mot-là, ses contemporains, et Taine tout le premier, vont le redire et s'en enivrer avec lui.

Cette idée, disons mieux, cette « religion » nouvelle ne pouvait manquer d'exercer son action dans le domaine de l'art et de la littérature. On était alors en pleine crise littéraire : l'échec retentissant des *Burgraves,* en 1843, venait de consommer la banqueroute finale du romantisme. Depuis plusieurs années déjà, on pouvait pressentir ce dénouement. Discrètement, à petit bruit, quelques-uns d'entre les plus chauds partisans de l'école nouvelle, un Sainte-Beuve, un Mérimée, un Vigny, un Gautier préparaient une « conversion », ménageaient une retraite, ou, simplement las de la lutte et du bruit, s'enfermaient dédaigneusement dans leur « tour d'ivoire ». D'autres, moins conscients ou moins habiles, un Musset, une George Sand, un Balzac évoluaient dans le sens de leur tempérament individuel ou de l' « esprit du siècle » et, dans leur théâtre ou dans leurs romans, — romans socialistes ou romans réalistes, — remplaçaient les « confessions » d'autrefois par une imitation plus scrupuleuse du réel. — Les influences étrangères qui, jadis, avaient favorisé et peut-être déterminé la prestigieuse fortune du romantisme, agissent maintenant en sens contraire ; et ceux qui en ont été chez nous les représentants ou les intermédiaires, les continuateurs de Mme de Staël et de son groupe, un Cousin, un Guizot, un Villemain, reviennent et prêchent le retour à l' « étude attentive des grands écrivains du XVIIe siècle[2] » ;

successives. Mais l'*Avenir de la science,* écrit en 1848, n'a été publié qu'en 1890, et l'on ne peut soupçonner Taine de s'être inspiré de Renan. La vérité est qu'ils s'inspirent l'un et l'autre de Hegel, dont ils sont nourris tous deux, au moins autant que du « divin » Spinoza. (Cf. *Avenir de la science,* p. 84, 172).

1. P. 108.

2. Villemain, *Tableau de la littérature au XVIIIe siècle,* dernière leçon (édition de 1847, t. IV, p. 410) ; le cours a été professé en 1827,

or, depuis M. Brunetière, nous savons tout ce qu'il entre de vrai « naturalisme » dans l'œuvre de ces grands écrivains [1]. — De fait, le « classicisme » semble renaître : six semaines après la représentation des *Burgraves*, Ponsard fait applaudir sa « tragédie » de *Lucrèce*, — « la chose qu'on joue à l'Odéon », comme disait Hugo ; — Rachel, au Théâtre-Français, nous rend l'intelligence des chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine ; Augier va donner *la Ciguë* (1844)... Mais on ne remonte pas le cours des âges ; et les poètes de la seconde moitié du XIX[e] siècle ne referont pas plus la *Phèdre* ou le *Misanthrope*, que Corot, par exemple, — c'est vers le même temps qu'il s'affranchit de ses premiers maîtres, — ne refera les toiles de Claude le Lorrain. Le romantisme littéraire est bien mort en 1843 ; mais son œuvre n'aura pas été inutile. Il a échoué dans son effort pour substituer à une littérature à idées une littérature à images ; mais il a éveillé des exigences qu'il faudra désormais satisfaire : les lecteurs de Hugo et de Michelet ont perdu le goût des idées pures et du langage abstrait ; et la pensée, pour les convaincre et pour les séduire, aura besoin d'être revêtue de poésie.

II

Telles étaient les impressions qui, dans ces fécondes

1828, 1829. Dès 1834, Guizot avait envoyé Nisard « professer à l'Ecole normale les doctrines de ses études sur *les Poètes latins de la décadence* » ; cette nomination avait alors une signification d'autant plus nette que l'un des candidats à la chaire était Victor Hugo en personne : on se demande d'ailleurs avec inquiétude quels cours de littérature française aurait bien pu professer l'auteur de la *Préface de Cromwell*. Enfin, c'est en 1842 que Cousin « découvre » le véritable texte de Pascal et lit à l'Académie son mémorable *Rapport sur la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées*.

1. Voir notamment Brunetière, *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, 1[re] série, 2[e] édition et sqq., *le Naturalisme au XVII[e] siècle*.

années de la première jeunesse, — celles où les fortes personnalités se forment, et prennent ou se donnent le pli de l'avenir, — des quatre coins de l'horizon venaient comme assaillir l'esprit du jeune Taine, et s'y graver en marques ineffaçables. Doué d'un « esprit remarquable par la *rapidité de conception,* la finesse, la subtilité, la force de pensée [1] », d'une merveilleuse mémoire et d'une rare puissance de volonté, il avait « une ardeur et une avidité de connaissances » qui faisaient l'admiration de tous ses maîtres. Personne n'était mieux préparé que lui à recueillir tout le bénéfice de la culture classique, telle que l'Université d'alors l'entendait et la pratiquait. S'il est vrai que sa « forme d'esprit » fût « française et latine », qu'il ait eu naturellement le goût des « classifications progressives » et des développements « oratoires » [2], on ne saurait nier que ces prédispositions natives n'aient été encouragées et renforcées par l'éducation qu'il reçut. Amour de la précision et de la clarté, sens et souci de la composition, en un mot, intelligence des grandes œuvres de l'art classique, ce sont là des qualités qu'il dut pour une bonne part à l'enseignement universitaire. Et de son propre aveu, il lui dut autre chose encore : « Les hommes de notre génération et de notre métier, disait-il bien longtemps après, lui ont

1. L'expression est de Vacherot, dans la note dont j'ai déjà parlé plus haut. « Esprit net, souple, fertile en ressources », disait de lui Émile Saisset.

2. Il faut citer ici tout entière cette note de Taine sur lui-même (elle date de 1862) qu'a publiée M. Monod (*op. cit.*, p. 98-99) : « Ma forme d'esprit est française et latine : classer les idées en files regulières, avec progression, à la façon des naturalistes, selon les règles des idéologues, bref oratoirement... Je me souviens fort bien qu'à dix ou onze ans, chez ma grand'mère, je lisais avec intérêt une discussion de je ne sais plus qui sur le *Paradis perdu* de Milton. C'était un critique du XVIIIe siècle, qui démontrait, réfutait en partant des principes. L'histoire de la civilisation de Guizot, les cours de Jouffroy m'ont donné la première grande sensation de plaisir littéraire, à cause des classifications progressives. Mon effort est d'atteindre l'essence, comme disent les Allemands, non de primesaut, mais par une grande route, unie, carrossable. Remplacer l'intuition (*Insight*), l'abstraction subite (*Vernunft*), par l'analyse oratoire ; mais cette route est dure à creuser. »

une obligation particulière. Si nous avons entrevu quelques idées en critique et en histoire, c'est la rhétorique qui nous les a suggérées. On nous disait que le discours doit être approprié au caractère de l'orateur. Cela nous conduisait à étudier ce caractère : nous allions à la bibliothèque, au Musée du Louvre, au Cabinet des estampes ; nous découvrions par degrés en quoi un moderne diffère d'un ancien, un chrétien d'un païen, un Romain d'un Grec, un Romain contemporain d'Auguste d'un Romain contemporain de Scipion. Nous tâchions d'exprimer ces différences, nous commencions à deviner la véritable histoire, celle des âmes, la profonde altération que subissent les cœurs et les esprits selon les changements du milieu physique et moral où ils sont plongés. Il est possible que nous ayons mal marché dans cette voie ; en ce cas, la faute est à nous. Mais, pour la voie, elle est large, elle mène loin, et nous remercions nos maîtres de nous y avoir engagés [1]. » Enfin, quand je songe combien Taine aimait le latin, avec quelle facilité il écrivait dans cette langue qu'il définissait « l'art vivant d'écrire et de penser [2] », je me demande si le style qu'on lui connaît, — ce style où « les diverses parties de la pensée sont opposées membre à membre pour que la symétrie des tours mette en lumière la symétrie des idées » et où « la phrase, construite avec la force d'un système, se développe avec la noblesse d'une période [3] », — je me demande si ce style ne devrait pas

1. Discours prononcé au 19e banquet de l'Association des anciens élèves du Lycée Condorcet (29 janvier 1878).

2. Cité par M. Albert Sorel, *Discours de réception à l'Académie française*. Dans les derniers temps de sa vie, nous dit M. Sorel, il lisait « du César ou du Salluste, revenant au latin, comme l'homme épuisé revient au lait qui a nourri son enfance, reposant sa pensée indocile sur les mots nets et pleins, dans l'avenue des idées alignées ».

3. C'est en ces termes que, dans un article non recueilli de la *Revue de l'instruction publique* (12 avril 1855) sur l'*Histoire de Washington* par C. de Witt, Taine caractérise le style de son ami. Il me semble qu'on ne saurait mieux définir le style de Taine lui-même.

quelque chose à la longue pratique des œuvres de Cicéron et de Tite-Live[1].

Il est un point plus important de la biographie intellectuelle et morale de Taine qu'on aimerait à éclaircir. Il était en rhétorique quand, au sortir d'une crise que nous commençons enfin à mieux connaître, son futur ami, Renan, quittait Saint-Sulpice pour vivre en toute liberté sa vie de savant et d'écrivain. Précoce et sérieux comme il l'était, Taine n'eut-il pas, dès le collège, à se poser la grave question de la croyance? N'eut-il pas, lui aussi, « sa crise religieuse »? Et s'il l'eut, quels en furent les caractères, et comment en est-il sorti? Question délicate, complexe entre toutes, que nous ne pouvons trancher encore, mais qu'il faut dès maintenant soulever. On prête, en général, trop peu d'attention à ces sortes de problèmes. On oublie qu'il n'en est pas de plus important dans la vie des hommes de pensée; et que, suivant l'âge et les conditions où il se pose, suivant la nature et la qualité de l'âme qui l'envisage, suivant l'intérêt plus ou moins passionné qu'elle y prend, suivant la solution qu'elle en donne ou qu'elle en accepte, c'est non seulement toute la vie intérieure de l'homme qui s'organise et se décide : c'est sa pensée même qui se fixe, c'est l'œuvre future qui se dessine et qui s'annonce. J'imagine qu'il dut en être ainsi pour Taine. Je ne puis rassembler ici tous les indices qui me font croire, en ce qui le concerne, à une crise sinon plus longue, tout au moins plus douloureuse que ne le fut celle de Renan[2]. Mais, si l'on sait un jour de lui tout ce

1. Un examen attentif de sa thèse latine (*De personis platonicis*) ne pourrait, je crois, que confirmer cette hypothèse. Taine ne serait d'ailleurs pas le premier de nos grands écrivains de qui l'on puisse dire pareille chose ; et il suffit de rappeler l'exemple de Descartes et de Bossuet.

2. J'emprunte à une notice sur l'un des camarades d'École normale de Taine, l'abbé Barnave, par M. Charaux, le curieux témoignage suivant : « Un jour, qu'à brûle pourpoint, sans circonlocutions ni exorde, comme c'était assez son habitude, Taine lui eut dit : « Explique-moi donc, Bar-

qu'il en faut savoir, personne ne doutera plus qu'il y ait eu dans l'homme qui a si bien parlé de Marc-Aurèle et de Rembrandt une âme infiniment plus proche de celle de Pascal que de celle de Béranger. — Un peu plus tard, à l'École normale, après avoir causé avec un camarade resté profondément chrétien, il disait : « H... (probablement Heinrich) est fait pour être catholique comme je suis fait pour ne l'être pas[1]. » Je ne sais : mais il ne me semble pas qu'il en soit venu là du premier coup. Aux alentours de la vingtième année, on nous le représente demandant aux poètes, puis aux romanciers, à Stendhal, à Balzac, le secret du bonheur, et, déçu par les uns, desséché par les autres, descendant alors « au fond du scepticisme », trouvant enfin « le repos absolu de l'âme, qui exclut tout doute, et qui enchaîne l'esprit comme avec des nœuds d'airain » dans « une sorte de piété sombre » pour l'immuable Dieu de Spinoza[2]. A tous ces signes, comme à

nave, l'acte de foi ; j'entends là-dessus tant d'insanités qu'il n'est pas possible que ce soit là l'enseignement de ton Eglise et ta croyance à toi. » Barnave, sans rien dissimuler du mystère et de ses profondeurs insondables à l'œil de l'homme, fit de son mieux le commentaire du *rationabile sit obsequium*. Taine aussitôt de répondre : « Je m'en doutais, on vous calomnie ; rien après tout n'est plus logique, rien même n'est plus scientifique. L'acte de foi tel que tu viens de me l'exposer, c'est un acte de bon sens. Je voudrais croire. » Barnave a rappelé trop souvent, et toujours dans les mêmes termes, cette réponse à plusieurs de ses amis pour qu'elle ne soit pas de tout point authentique. » (*Annuaire de l'association des anciens élèves de l'Ecole normale*, 1898, p. 66). — Le même *Annuaire* contient une très intéressante notice du regretté M. Ollé-Laprune sur Vacherot : l'évolution philosophique et morale de Vacherot, qui rappelle par plus d'un trait celle de Taine, y est très exactement décrite ; et l'on s'y rend fort bien compte des « affinités électives » qui existaient entre l'élève et le maître. Cette notice a paru depuis, augmentée de quelques notes, à la librairie Perrin (Paris, 1899).

1. Cité par Th. Froment, *H. Taine, sa vie et son œuvre* (*Correspondant*, 25 mars 1893).

2. A. Sorel, *Discours de réception*. — Je crois pouvoir aujourd'hui, en combinant diverses données, dater assez exactement la crise dont je parle : elle a dû se produire pendant les mois d'août et de septembre 1847. Quand Taine entra, en octobre 1847, dans la classe de M. Bénard, elle devait être terminée ; il était alors en pleine possession de son spinozisme.

bien d'autres, comme à sa foi toute religieuse dans la « Science », je crois reconnaître en lui un fond d'exaltation mystique qui s'est souvent traduit dans son œuvre; et je ne puis souscrire à ce jugement de M. Faguet : « Taine était un positiviste pur, un positiviste sans mysticisme... Personne ne fut moins religieux [1]. »

Les âmes fortes et hautes s'accommodent mal du scepticisme ; si elles y tombent, ce n'est jamais pour bien longtemps. Le doute leur pèse et leur devient promptement insupportable. Elles sont trop passionnément éprises de certitude pour que, une foi venant à leur manquer, elles ne s'en forgent pas bien vite une autre. Ce fut le cas de Taine ; « T'estimes-tu assez peu, écrivait-il à son compagnon d'angoisses métaphysiques, à Paradol, t'estimes-tu assez peu pour confier ta vie aux hasards d'une opinion douteuse ? *Et ne sais-tu pas que le doute, si ce n'est celui de Pascal, est une lâcheté* [2] ? » Et encore : « Avec mon *adoration* pour les vérités de raison, et *la confiance absolue que j'ai dans le pouvoir de l'intelligence,* je ressemble à un catholique qui ne sait parler que de l'Église et de la foi [3]. » Mais cette foi nouvelle n'avait pas été conquise sans luttes intimes et sans déchirements douloureux : témoin cette admirable page où l'on sent passer comme un souffle de la grande âme tragique et frémissante de Pascal : « Tu as été, disait Taine à Paradol, tu as été au fond du scepti-

1. E. Faguet, *Hippolyte Taine (Revue bleue*, 11 mars 1893). M. Faguet a, depuis, repris et développé la même pensée dans la longue et pénétrante étude qu'il a consacrée à Taine, et qui fait partie de la *Troisième série* de ses *Politiques et moralistes du XIX*e *siècle* (Paris, Lecène et Oudin, 1900) : « Taine, dit-il, peut-être seul, a eu, dans la science, la piété sans la foi et le zèle sans la croyance. » J'avoue humblement que M. Faguet ne m'a point convaincu. Au reste, tout l'article est à lire, et de près, comme d'ailleurs tout ce qu'écrit celui que M. Jules Lemaître a justement appelé « un des cerveaux supérieurs de ce temps ». Je me demande cependant si Taine se serait bien reconnu dans ce portrait, et s'il n'y eût pas surtout reconnu... M. Faguet lui-même.

2. Lettre inédite du 1er septembre 1848.

3. Lettre inédite à Paradol du 30 mars 1849.

cisme avec moi ; nous en avons rapporté une goutte de liqueur empoisonnée qui flétrira toutes nos croyances, et ne pourra trouver son remède que dans la science absolue. Tu ne veux pas du remède ; eh bien ! je te jure que la maladie te suivra, et que tu auras beau t'étourdir ; *elle te prendra à la gorge* au milieu de tes efforts les plus passionnés pour le service de tes opinions chéries. Ne te souviens-tu pas que nous avons poussé le doute jusqu'aux extrêmes limites, que nous avons tout nié, patrie, devoir, pensée, bonheur, et que nous avons triomphé dans la destruction ? Ce n'est pas impunément qu'on prend une telle nourriture... Je te dis que tu as le scepticisme au cœur, et que tu le conserveras, cet hôte importun, jusqu'à ce que tu veuilles m'imiter... *Je saurai ! je croirai ! Je sais déjà et je crois ! Ah ! si tu voulais !...* La science est une ancre qui fixe l'homme ; qui ne l'a pas peut être poussé aux écueils qu'il redoute le moins [1]. »

De très bonne heure, on l'a vu, Taine avait choisi pour maître celui que longtemps après il appelait encore « notre cher et vénéré Spinoza [2] ». Le génie métaphysique de l'auteur de l'*Ethique*, la tranquille hardiesse de sa pensée, l'austérité et la volontaire obscurité de sa vie ne pouvaient manquer d'exercer sur lui la puissante séduction qu'ils ont exercée sur tant d'autres [3]. Sous cette souveraine influence, une certaine idée de la nature et de la vie s'impose, peut-être pour toujours, à son esprit. Dès le collège,

1. Lettre inédite à Paradol du 18 avril 1849.

2. Ce qu'on pourrait appeler la période spinoziste de la pensée de Taine paraît avoir été précédée d'une très courte période sensualiste et presque matérialiste. Dans une lettre à Paradol, il gradue les diverses philosophies. Au plus bas degré est, selon lui, la philosophie sensualiste et matérialiste ; vient ensuite le spiritualisme ; et enfin, le panthéisme. A propos de la première conception, il écrit : « C'est là où tu en es, *où j'en étais il y a dix-huit mois*, où en était le monde au temps de Lucrèce et au commencement du XIX[e] siècle. » (Lettre inédite du 25 mars 1849).

3. Voir, entre autres, le *Spinoza* de M. Brunschvicg (Paris Alcan, 1894).

on aurait pu dire de lui ce que Vacherot, un peu plus tard, en a dit : « La devise de Spinoza sera la sienne ; *Vivre pour penser.* » Quand, en 1847, il entra en philosophie, il était déjà philosophe, et déjà disciple fervent de Spinoza : sa foi au spinozisme était inébranlable ; il s'y était enfermé comme dans une forteresse, dont jamais plus, si j'en crois un de ses maîtres [1], il n'est sorti : la négation absolue du libre arbitre était le premier article de son *credo,* et, sur ce point surtout, on venait se heurter à un parti pris, à « une fermeté d'esprit indomptable ». On conçoit d'ailleurs très bien qu'une philosophie toute spéculative, et qui, prétendant expliquer avec la dernière rigueur l'énigme du monde, met l'infini dans la nature et, sans jamais cesser de faire appel et de satisfaire aux plus impérieuses exigences de l' « esprit géométrique », ouvre en même temps à l'imagination les plus vastes et les plus hautes perspectives, on conçoit, dis-je, qu'une pareille doctrine ait dû être accueillie et saluée comme une libératrice par une jeune intelligence, encore inéprouvée par la vie, affamée de « vérité pure », éprise de logique abstraite et d'ardentes ou somptueuses images. « Les premières idées paraissent aussi belles que l'or ; leur éclat enivre ; on ne se lasse pas de les manier et de les accumuler ; on les fait rouler les unes sur les autres, et chatoyer au soleil ; on éblouit ceux devant qui on répand son trésor, et on s'éblouit soi-même. Luxe heureux dont nous nous corrigeons trop certainement et trop vite, et que nous reprochons aux autres en regrettant de ne plus l'avoir [2]. »

1. Feu M. Charles Bénard qui fut, comme je l'ai dit, son professeur à Bourbon, et dont je résume ici une très intéressante lettre qu'il m'avait fait l'honneur de m'écrire (voir aux Appendices). M. Bénard déclarait que si Taine « avait profité de ses leçons sur les différentes parties du cours de philosophie classique, il ne croyait pas avoir exercé sur son élève, quant au fond, la moindre influence ».

2. Article sur le *Ménandre* de Guillaume Guizot (*Revue de l'Instruction publique* du 10 mai 1855).

De ce luxe-là, Taine ne s'est jamais corrigé ; et si on peut lui adresser un reproche, c'est d'être resté trop fidèle à ces premières idées générales, « les filles aînées de son esprit, les plus chères, si charmantes » qu'il n'a jamais pu se dérober à leur séduisant et obsédant souvenir. Si son « goût immodéré pour les classifications, les abstractions et les formules », son amour passionné de la démonstration et de la preuve, — cet amour qui lui faisait dire d'une sonate de Beethoven : « C'est beau comme un syllogisme », — ne datent pas de cette première rencontre avec Spinoza, il n'est guère douteux que son philosophe de prédilection ne l'ait encouragé à « sacrifier trop souvent la réalité » aux formules, et les faits aux abstractions.

Il semble qu'il faille rapporter à la même époque la première action sur son esprit des théories condillaciennes, action dont on retrouve la trace jusque dans la dernière édition de *l'Intelligence*. Si, dans l'*Ancien Régime*, il a fini par se montrer assez sévère pour l'ingénieuse, superficielle et « dangereuse » doctrine du seul vrai philosophe français du XVIIIe siècle, il a commencé par le louer beaucoup, — peut-être par réaction contre Cousin et son école, — et par lui beaucoup emprunter. S'il a toujours attaché une très grande importance à l'étude des sensations, si sa première œuvre philosophique, sa thèse, a failli être un nouveau *Traité des Sensations*, on reconnaît là l'influence de Condillac. — Enfin, il n'est pas jusqu'à cet éclectisme si impatiemment « subi », si spirituellement raillé auquel Taine ne soit plus redevable qu'on ne le croit d'ordinaire, et qu'il ne le croyait apparemment lui-même. Je sais qu'on trouve de tout dans l'éclectisme, et qu'il ne faut pas s'exagérer la portée de certaines coïncidences. Néanmoins, par la prédominance singulière qu'il a constamment accordée à la psychologie sur toutes les autres branches de la philosophie, par l'ambition, assurément bien

injustifiée, qu'il avait eue de la constituer comme « science », par le souci constant qu'il a montré de rapprocher les unes des autres, et même d'assimiler, au moins dans leurs méthodes, les « sciences morales » aux « sciences physiques », Cousin est souvent tout près de Taine[1] ; et celui-ci, plus d'une fois, n'a fait que demeurer plus fidèle que Cousin lui-même aux premiers dieux de Victor Cousin.

C'est au milieu de ces préoccupations d'un ordre tout spéculatif que surgirent les événements de 1848. Taine, qui fut témoin de « l'écroulement d'hommes et d'idées qui se donnait alors en spectacle à Paris », en fut-il aussi « troublé et excité » que son ami Prévost-Paradol[2] ? Se

1. Il serait facile de multiplier les citations et les preuves. M. Brunetière a exhumé (*Evolution de la critique*, p. 202, 203) une page curieuse de l'*Introduction à l'histoire de la philosophie*, où la théorie de l'influence souveraine du climat et du milieu physique est déjà très nettement exposée. — Ailleurs, c'est en se fondant sur l'expérience, que Cousin, « dans la science de l'homme comme dans celle de la nature », prétend arriver à des « classifications exactes ». Et, dans les *Fragments de philosophie contemporaine* (préface de la 1re édition), il songe à réaliser « l'alliance tant cherchée des sciences métaphysiques et physiques non par le sacrifice systématique des unes aux autres, mais par l'unité de leur méthode ». — On notera que des préoccupations du même ordre ont toujours hanté la pensée du P. Gratry (voyez à ce sujet un intéressant article de Frédéric Morin sur *la Discussion de MM. Saisset et Gratry*, dans la *Revue de l'Instruction publique* du 20 décembre 1855). Toutes ces idées qui me paraissent en grande partie de provenance allemande et hegelienne étaient alors dans l'air, et l'un des grands mérites de Taine a été de les préciser, de les systématiser, de leur prêter l'autorité de sa dialectique et de son style.

2. Voyez le beau livre de M. Gréard sur *Prévost-Paradol* (Paris, Hachette, 1894, p. 16). M. Gréard y complète un peu les indications que nous a fournies M. Sorel sur « la crise intellectuelle et morale » que Taine, vers cette même époque, venait de traverser : « Prévost-Paradol, nous dit-il, achevait à peine sa seconde rhétorique, quand il avait abordé avec Taine les plus hauts problèmes de la métaphysique Après des discussions prolongées avec l'infatigable élan de la jeunesse durant de longues promenades et poursuivies parfois jusqu'au milieu de la nuit, « ils avaient d'un même mouvement jeté toutes leurs idées, toutes leurs croyances dans l'abîme du scepticisme ». Pour Taine, ce n'était que le scepticisme cartésien, le doute par provision ; et dès son entrée à l'Ecole, il avait travaillé froidement, géométriquement, à renouer l'enchainement de sa pensée, à se refaire des principes ».

crut-il appelé comme lui à chercher un remède au péril social ? Il semble bien que le mot de Pascal : « Travaillons donc à bien penser » fut la seule leçon qu'il tirât du spectacle des faits, la seule réponse qu'il opposât aux raisonnements pressants de son ambitieux ami. Sa foi toute juvénile dans « les inébranlables données de la métaphysique » était encore trop ardente, il se sentait trop peu fait pour l'action, pour qu'il en fût autrement. Mais il apprit dès lors à se défier de la foule, de ses instincts obscurs, de ses violences toujours prêtes ; sous l'homme civilisé, il vit l'homme de la nature : il en fut moins enchanté que Jean-Jacques[1] : et, de cette première rencontre avec la « réalité humaine », il emporta surtout l'ardent désir et l'impérieux besoin de « rentrer définitivement au couvent », de vivre de la pure vie de l'esprit, « à mille lieues au-dessus de la pratique et de la vie active », dans une cité tout idéale, où les cœurs et les volontés fussent toujours étroitement soumis aux rigides arrêts de l'intelligence.

Cette cité tout idéale, ce fut l'École normale qui lui en offrit le premier modèle. Comme beaucoup de jeunes gens épris des choses de l'intelligence, et qu'une saine éducation familiale et un caractère paisible ont mal préparés aux hasards de la carrière d'homme de lettres, Taine voyait dans le professorat le meilleur moyen de concilier avec sa passion pour l'étude ses goûts de vie régulière et son sin-

1. Sainte-Beuve remarque bien profondément quelque part, à propos de Montesquieu (*Causeries du Lundi*, t. VII, p. 54) que l'auteur de l'*Esprit des Lois* « aurait eu besoin d'une révolution (ne fût-ce que d'une Fronde comme en vit Pascal) *pour lui rafraîchir l'idée de la réalité humaine*, cette idée qui se recouvre si aisément durant les temps calmes et civilisés ». Cette salutaire « expérience », qui a manqué à Montesquieu, n'a pas manqué à Taine ; et c'est là, M. Sorel l'a finement noté, qu'il faut chercher l'origine de ses conceptions sociales. Ajoutons, pour être complet, que cette première expérience devait être suivie d'une seconde, plus douloureuse encore, celle de la Commune, dont on ne saurait, je crois, s'exagérer l'influence sur la pensée de Taine.

cère désir d'être utile. Entré en 1848 à l'École, le premier d'une promotion fameuse, aimé et bientôt respecté de tous ses camarades et même de ses maîtres, dans ce nouveau milieu dont les idées et les aspirations répondaient si bien aux siennes, il s'épanouit, se développa en tous sens ; sa pensée se mûrit, se fixa, prit confiance en elle-même et dans sa force. Et ceux de ses condisciples qui lui ont survécu le revoient encore tel qu'il était alors, le Taine de leurs jeunes années, « dont le pur et calme visage, écrit l'un d'eux, le regard doux et un peu voilé, la tête légèrement penchée, l'attitude ordinaire, celle du disciple qui écoute et qui médite, sont encore aussi présents à mon esprit que si je venais de le quitter hier [1] ».

Ce qu'était, à cette époque, ce milieu de l'École normale, tant d'autres, depuis Sainte-Beuve, l'ont dit et si bien dit, qu'on n'y saurait rien ajouter. Lorsqu'il quitta l'École, en 1838, Michelet disait d'elle : « J'aimais ce grand et noble auditoire, unique au monde pour l'intelligence rapide, qui comprenait toujours au premier mot, même d'avance, où la parole semblait si peu nécessaire, où ma pensée, indiquée seulement, me revenait plus vive dans l'éclair du regard [2]. » Peu de promotions, sans doute, auraient mieux mérité pareil témoignage que celles où, avec les noms de Taine et d'About (je ne parle ici que des morts), se pressaient ceux de Challemel-Lacour et de J.-J. Weiss, d'Eugène Yung et de Paul Albert, de Prévost-Paradol, de Sarcey et de Fustel de Coulanges [3]. L'École

1. J'emprunte ce joli et vivant portrait à une lettre qu'a bien voulu m'écrire M. C. Charaux.

2. Cité par F. Bouquet, *Notice* sur Chéruel (*Annuaire de l'association des anciens élèves de l'École normale*, 1892, p. 6).

3. Voici en quels termes, dans un article des *Débats* (2 mai 1866) sur un ouvrage posthume de Géruscz, les *Mélanges et Pensées*, Prévost-Paradol parle de l'École normale de son temps : « ... Au milieu de cette jeunesse curieuse et hardie qui ne voyait partout que des problèmes à résoudre et qui se flattait bien d'en venir à bout, *qui eût fait volontiers dater de son entrée dans le monde toute science et toute philosophie,*

normale fut pour Taine ce qu'elle a été pour bien d'autres, « la chère patrie de l'intelligence » et de l'amitié. Mais, comme pour bien d'autres aussi, les avantages qu'il en retira n'allèrent pas sans quelques inconvénients : il y contracta, et pour bien longtemps (je laisse ici la parole à Sainte-Beuve), « un peu de violence ou de superbe intellectuelle, trop de confiance aux livres, à ce qui est écrit, trop d'assurance en la plume et en ce qui en sort ». Les « séminaires », même « intellectuels », — le mot est encore de Sainte-Beuve, — n'apprennent pas la vie ; on s'y persuade trop aisément que ce sont les idées abstraites qui mènent le monde et les hommes. Et Taine tout le premier a fini par le reconnaître : « Il faut aller à l'École, aimait-il à dire, mais il n'y faut pas rester [1]. »

Dès les premiers mois de son séjour rue d'Ulm, sa vocation était déclarée, et son plan d'études nettement tracé. « Je veux être philosophe », écrivait-il à Paradol ; et, pour mériter ce nom, il « voulait une instruction complète » : études philosophiques, historiques, littéraires, théologiques [2] même, son ambition était de devenir

et qui cependant était plus ou moins pénétrée de philosophie allemande... »

1. Cité par G. Monod, *Notice* sur Taine (*Annuaire de l'association des anciens élèves de l'Ecole normale*, 1894, p. 40).

2 J'ai eu entre les mains une liasse de notes sur le *Christianisme* qui ont été prises à l'Ecole normale, et dont la simple vue est déjà fort instructive. Ce sont, pour une bonne part, des analyses et des extraits de l'Evangile et des Pères de l'Eglise, le tout accompagné de réflexions personnelles et de commentaires. Si ces notes témoignent çà et là de quelque inexpérience, d'un manque d'initiation préalable, d'un peu de précipitation et d'impatience à conclure, et à conclure dans le sens d'un certain dogmatisme philosophique, elles manifestent, par contre, d'excellentes habitudes d'esprit, le goût de l'étude directe et personnelle des questions, le besoin de recourir aux textes originaux, bref, le sens et le souci des méthodes historiques et critiques. Mais surtout elles nous font toucher du doigt l'extraordinaire puissance de travail que Taine a déployée durant ses trois ans d'Ecole (il disait plus tard qu'il avait alors consacré une année environ à l'étude des origines chrétiennes), et elles nous montrent combien à cette époque sa pensée était préoccupée du problème religieux.

« spécial en toutes choses » ; il se réservait, après sa sortie de l'École, l'étude « des sciences sociales, de l'économie politique et des sciences physiques ». Nous savons par ses biographes avec quelle ardeur méthodique il réalisa ce vaste programme : ses camarades comme ses maîtres, chacun devait l'aider à le remplir. Quel que fût d'ailleurs le mérite personnel d'hommes comme Jules Simon, Saisset, Berger, Chéruel, Egger, Havet[1], — je mets à part Vacherot, à qui il dut assurément beaucoup, — on ne voit pas qu'ils aient exercé la moindre influence sur la direction générale de sa pensée, et qu'il leur ait dû autre chose que des vues et des connaissances de détail. Tout au plus, en le mettant en garde contre les tendances simplistes et *a prioristes* de son esprit, — ses registres d'alors témoignent de ces irrésistibles tendances, — l'ont-ils quelque peu incliné à une étude plus scrupuleuse des faits, à une observation plus attentive du réel. Mais si les maîtres ont commencé cette réforme, ce sont les camarades qui l'ont achevée. « Un souffle puissant, écrit M. Gréard, agitait à cette époque et pénétrait l'École... L'observation des faits en philosophie, en morale, en histoire, en littérature » était devenue la passion dominante. « On dévorait les articles de Sainte-Beuve. Balzac excitait l'enthousiasme... On suivait avec la même curiosité réfléchie les

1. Peut-être ne serait-il pas impossible de préciser ce que Taine a dû à quelques-uns de ses maîtres à l'École normale. C'est M. Jacquinet, on le sait, qui lui a révélé Stendhal. Ne seraient-ce pas Berger et Chéruel, tous deux élèves, et élèves enthousiastes de Michelet, qui lui auraient appris à admirer et à aimer le grand historien ? Enfin, je soupçonne l'*Essai sur Tite-Live* d'être redevable en plus d'un point à l'enseignement de Berger . les leçons de ce dernier sur l'écrivain latin, en particulier sur les harangues dont il a parsemé son œuvre, étaient, paraît-il, tout à fait remarquables. Très au courant, sur toutes les questions de littérature et d'histoire romaines, des derniers résultats de l'érudition allemande, peut-être ce professeur, qu'on s'accorde à nous représenter comme si savant et si modeste, n'est-il pas sans avoir comme collaboré à l'œuvre et à la gloire de Taine et de Fustel de Coulanges. (Voyez sur Berger dans l'*Annuaire des anciens élèves de l'École normale*, en 1870, la notice de Vacherot).

découvertes de la chimie et de l'histoire naturelle, les progrès de la physiologie... On lisait un physiologiste allemand fort en vogue, le professeur Burdach. Prévost-Paradol, entré fort avant dans ce mouvement d'idées, se dérobait aux explications de Boissonade pour suivre les démonstrations de Magendie. » Chose curieuse ! il semble que ce soit Paradol qui ait entraîné Taine, qui lui ait appris que « la grande loi de l'unité du monde, philosophiquement démontrée par Spinoza, était confirmée par les résultats de l'observation scientifique contemporaine [1] », et qui ait contribué à faire de lui, le métaphysicien endurci, un adepte et un fervent de la science positive. « Je t'ai donné Spinoza, disait Taine ; tu m'as donné Burdach et Geoffroy Saint-Hilaire. Je t'ai initié à la métaphysique : tu m'as appris la physique et la physiologie. Frères en philosophie, en politique, en littérature, nos deux esprits sont nés ensemble et l'un pour l'autre, et si je te perdais, il me semble que je perdrais tout mon passé [2]. » C'est vers le même temps que, de lui-même ou par l'intermédiaire de M. Bénard [3], de Vacherot ou de J.-J. Weiss, il découvre Hegel et fait probablement plus ample connaissance avec Gœthe, « le père de la grande culture contemporaine » [4] ; il se met à l'allemand pour lire dans le texte les œuvres du philosophe et du poète ; et,

1. Cette idée, si contestable à mon gré, et qui a au moins le très grand tort d'être une idée de « philosophe » peut-être insuffisamment informé des choses de la science, et non pas une idée de vrai « savant », Taine et Paradol ne devaient malheureusement pas en être les derniers adeptes. Je la retrouve dans un livre tout récent, et d'ailleurs assez médiocre, *la Doctrine de Spinoza exposée et commentée à la lumière des faits scientifiques*, par Émile Ferrière (2 vol., Paris, Alcan, 1899).

2. M. Gréard, à qui j'emprunte toutes ces citations (voyez son *Prévost-Paradol*, p. 14-19), nous dit que « Paradol avait copié ces lignes sur une carte qu'il a longtemps portée avec lui parmi ses notes intimes ».

3. Pendant son séjour à l'École normale, M. Bénard lui prêtait des ouvrages de Hegel.

4. L'influence de Gœthe sur Taine a été très finement mise en lumière par M. Barzellotti, *op. cit.*, p. 35-43.

sous cette double influence longtemps et fortement subie, viennent peu à peu s'atténuer les contrastes de son esprit, s'ordonner et se fondre les éléments divers, parfois contradictoires, qu'il a empruntés aux autres systèmes. Déjà, sans doute, s'esquisse et se précise dans sa pensée l'idée de la « science » telle qu'il va la concevoir et l'exprimer bientôt, et tous ses contemporains avec ou d'après lui.

A ces influences, toutes philosophiques et scientifiques, il en faut joindre d'autres, surtout littéraires : « A la vérité, dit très justement M. Faguet, l'École normale n'avait jamais été romantique; en général, elle ne l'était pas plus en 1850 qu'elle ne l'avait été en 1830; mais certains écrivains, à demi romantiques seulement, semblent avoir eu sur elle beaucoup d'influence à cette date. Je veux parler de Balzac, de Stendhal, de George Sand, des deux premiers surtout. » Et M. Faguet, dans une page que j'aimerais à reproduire, montre très bien en quoi la généralité, la simplicité, la vigoureuse largeur des types créés par Balzac, et la fine, exacte et minutieuse psychologie de Beyle ne pouvaient manquer de ravir d'aise le demi-classicisme des normaliens de 1850[1]. On sait de reste qu'à cet égard Taine fut et demeura le plus normalien des normaliens. Et il le fut encore en professant toujours une très vive admiration pour Sainte-Beuve[2], qui, revenant alors

1. Emile Faguet, *les Normaliens dans le théâtre et le roman* (*Livre du centenaire de l'Ecole normale*, p. 603-604).

2. Les mémorables articles de Taine sur Balzac ont d'abord paru dans les *Débats* en février et mars 1858 : en les recueillant dans les *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*, il les a remaniés et retouchés comme, du reste, la plupart de ses autres articles : personne n'a fait avec plus de conscience et de scrupules son rude métier d'écrivain. — Il a souvent parlé incidemment de Stendhal et de Sainte-Beuve : sur ce dernier, on trouvera dans les *Derniers Essais* toute une étude, et, dans la *Préface* de la *première* édition des *Essais de critique*, une admirable page qui n'a pas été conservée dans les éditions ultérieures, et qui aurait bien mérité de l'être. On sait que Taine s'était chargé du *Sainte-Beuve* de la collection des *Grands écrivains français* : M. Gréard a pris sa succession. Voir dans le *Temps* du 30 mars 1898 un fort bel article de M. A.

de Liège (septembre 1849), commençait dans le *Constitutionnel* ses *Causeries du Lundi,* et, maintenant allégé de bien des illusions, guéri de bien des blessures, s'apprêtait à devenir « le Sainte-Beuve psychologue, physiologiste, le grand botaniste moral de la fin ». En 1875, à un « stendhalien » qui lui demandait un article sur Beyle et Sainte-Beuve, Taine répondait, déclinant cet « honneur » : « Ce sont nos deux maîtres en critique, et j'ai plusieurs fois aperçu dans le lointain une étude complète sur eux : ce serait en raccourci toute la psychologie moderne ; l'un a fait les races, les groupes, les époques, la psychologie générale ; l'autre, les individus, la psychologie biographique... Ils sont les deux fondateurs de la critique psychologique et de l'histoire naturelle de l'homme[1]. » C'est dire avec assez de précision ce qu'il leur a dû à tous deux.

Mais si toutes ces influences ont laissé leur trace, — et leur trace profonde, — sur la pensée comme sur le style de Taine, elles ont le tort, à nos yeux, de lui être trop communes avec d'autres esprits, ses contemporains. Si elles ne lui ont pas été imposées du dehors, — on ne subit jamais que les influences qu'on est comme prédestiné à subir, — du moins on voudrait en trouver d'autres qui lui fussent plus personnelles, qui nous fissent pénétrer davantage dans l'intimité de son esprit et de son cœur. Et ces influences existent. Rappelons-nous en quels termes émus, tout vibrants d'une admiration communicative, il

Sorel sur *Taine et Sainte-Beuve*. — Sur Stendhal, on trouvera un très intéressant article de Taine dans la *seconde* édition des *Essais de critique* (1866), c'est la seule qui le contienne, avec la toute récente édition définitive des *Derniers Essais* ; l'article avait d'abord paru dans le second numéro de la *Nouvelle Revue de Paris* (1er mars 1864). — La *Revue des cours et conférences* a publié, en 1896, une série de leçons sur Taine, dues à M. Edouard Droz, l'auteur d'une thèse distinguée sur le *Scepticisme de Pascal* ; l'une de ces leçons est consacrée à *Taine et Stendhal*.

1. Lettre à M. Albert Collignon, rédacteur en chef de la *Vie littéraire* (*Vie littéraire* du 28 octobre 1875).

a parlé, à plusieurs reprises, de Musset, son poète préféré, de Marc-Aurèle, son moraliste de prédilection : « Je lis Musset et Marc-Aurèle, écrivait-il. Je trouve dans l'un tous les ennuis, dans l'autre le remède universel... C'est mon catéchisme, *c'est nous-mêmes...* » — « C'est moi-même », aurait-il pu dire ; et le noble empereur a fait peu d'élèves qui fussent plus dignes de lui. Enfin, l'on n'a pas assez dit tout ce que Taine doit à Michelet, à Guizot, à Macaulay. Il aimait et admirait Michelet, au point de s'en faire blâmer par Sainte-Beuve, et il lui fut presque aussi redevable que Renan[1] ; le premier, il lui a rendu justice, en le plaçant au rang de nos grands écrivains et de nos grands poètes, et en définissant son histoire « l'épopée lyrique de la France[2] ». D'autre part, les vastes généralisations historiques de Guizot et ses « classifications progressives », « la précision, la mâle énergie », et parfois « l'éloquence admirable, entraînante et contenue » de son style, « la

1. M. Faguet, dans son étude sur *Ernest Renan* (*Politiques et moralistes du XIXe siècle*, 3e série), a très finement analysé la profonde influence qu'a exercée Michelet sur l'auteur de la *Vie de Jésus*. Le *La Fontaine*, sous sa forme primitive, *l'Essai sur Tite-Live* reflètent avec une grande fidélité cette même influence. Et l'on croirait entendre Michelet quand on lit dans la *Préface* de l'*Ancien Régime* cet aveu significatif : « Avec de telles ressources, on devient presque le contemporain des hommes dont on fait l'histoire, et plus d'une fois, aux Archives, en suivant sur le papier jauni leurs vieilles écritures, *j'étais tenté de leur parler tout haut.* »

2. Nous pardonnera-t-on de faire un peu de « critique de texte » ? L'épithète : *lyrique*, qui exprime d'ailleurs si bien la nature du génie de Michelet, a été ajoutée après coup : et si l'on se reporte au texte primitif de l'article (*Revue de l'Instruction publique* du 22 février 1855), on voit que Taine avait d'abord écrit : « *l'épopée de la France* ». — Les citations qui suivent concernant Guizot sont empruntées pour la plupart à un article déjà cité sur le *Washington* de Cornélis de Witt, et où l'on trouve une très belle page sur Guizot, qui serait à rapprocher du célèbre article des *Essais de critique et d'histoire*. — Pour les ressemblances entre Macaulay et Taine, voir surtout *Littér. angl.*, V, p. 172, 174, 175, 189. Quand Taine s'occupa plus tard de l'éducation littéraire de ses neveux ou de ses enfants, il leur donnait à analyser tantôt quelque *Provinciale* de Pascal, tantôt un sermon de Bourdaloue, tantôt un discours de Macaulay.

grandeur de ses vues, son élévation morale, l'autorité et l'ascendant de sa science et de sa conviction », son goût très vif pour les choses d'Angleterre, tout, dans ce « Bossuet protestant », devait plaire infiniment au futur auteur de l'*Histoire de la littérature anglaise*. On caractériserait assez bien son œuvre et son génie d'historien philosophe en disant qu'il a essayé d'unir et de fondre en lui les dons si divers de Guizot et de Michelet. Et c'est peut-être parce qu'il avait trouvé dans Macaulay comme la première ébauche de son propre idéal, qu'il a su si bien comprendre le grand écrivain anglais, et que, dans les pages si pénétrantes et si sympathiques qu'il a écrites sur lui, on serait parfois tenté de chercher son propre portrait.

Si j'écrivais ici la biographie en quelque sorte tout extérieure de Taine, j'aurais à insister sur son échec à l'agrégation et sur les premiers déboires de sa vie universitaire. Mais ces événements ne nous intéressent qu'autant qu'ils ont eu un retentissement dans sa vie intellectuelle et morale. Or, à ce point de vue, il ne faut pas plus s'en exagérer qu'en diminuer de parti pris l'importance. Il est vrai, Taine ne s'est jamais posé en martyr. Quand il crut devoir quitter l'Université, il le fit sans fracas, avec une simplicité tranquille et ferme, digne de tout éloge ; et, d'autre part, « il était incapable de céder consciemment à des ressentiments personnels ». Mais les échecs immérités et les tracasseries mesquines n'étaient pas faits non plus pour le réconcilier avec « le spiritualisme officiel », et pour le détacher d'une philosophie à tout prendre plus conséquente et plus haute : Spinoza et Marc-Aurèle valaient bien Victor Cousin, — je dis même comme précepteurs de morale. « Si par bonheur tu peux t'affranchir, lui écrivait Paradol, viens t'enfermer ici à Babylone et sape dès demain leur Jérusalem. » Le conseil fut entendu ; et ce furent *les Philosophes classiques*. — Mais, en attendant le jour de la revanche, Taine était allé professer la philoso-

phie à Nevers. Et là, loin de tous les siens, loin de ses amis, « loin de la liberté et de la science », « gâté par l'École », condamné à la solitude intellectuelle, en butte à mille petits ou gros ennuis, il conçut pour la vie de province et pour l'existence du fonctionnaire ce mépris un peu facile, « aristocratique », — l'aveu est de lui, — et hautain qui, renforcé par dix autres années de vie parisienne, devait plus tard s'étaler presque naïvement dans ses *Carnets de voyage*. Ajoutez à tout cela le contre-coup nécessaire des événements politiques : le coup d'État de 1851, l'établissement brutal du second Empire, « l'oppression pesant sur tout caractère indépendant, sur tout esprit libre », « l'Église catholique alliée à un gouvernement répressif, et son clergé apparaissant non seulement comme l'organe efficace, mais encore comme le promoteur central de toute répression » : à la vivacité même de ces paroles, empruntées pourtant aux beaux et impartiaux articles sur *l'Église*, on peut mesurer la profondeur et la durée de l'impression produite ; on entrevoit la raison de certains dédains et de certaines représailles ; on s'explique les longs partis pris du penseur froissé par la vie, exilé de l'action, à l'égard des nécessités religieuses ou sociales ; et l'on comprend toute la portée et tout le sens de son mot à Paradol : « Taisons-nous, obéissons, *vivons dans la science*[1] ».

Cette « science » où il voulait vivre, elle venait justement de lui apparaître dans toute sa radieuse et austère beauté. « J'ai lu Hegel, nous a-t-il avoué, tous les jours, pendant une année entière, en province ; il est probable que je ne retrouverai jamais des sensations égales à celles qu'il m'a données. De tous les philosophes, il n'en est aucun qui soit monté à des hauteurs pareilles, ou dont le génie approche de cette prodigieuse immensité. C'est Spinoza multiplié par Aristote, et assis sur cette pyramide

1. Lettre du 11 décembre 1851.

de sciences que l'expérience moderne construit depuis trois cents ans[1]. » Et ailleurs, dans une lettre intime : « J'essaie de me consoler du présent en lisant les Allemands. Ils sont par rapport à nous ce qu'était l'Angleterre par rapport à la France au temps de Voltaire. J'y trouve des idées à défrayer tout un siècle... » Et il aura beau, un peu plus tard, se ressaisir, multiplier les réserves, songer, en lisant Hegel, à Condillac et à Voltaire, et déclarer enfin la *Philosophie de l'Histoire* « une belle chose, quoique hypothétique et pas assez précise » ; entraîné, et séduit, et repris, si je puis dire, par l'un des génies de sa race, il va lui confier, sinon pour toujours, au moins pour bien longtemps, la direction générale de sa pensée ; il se proposera de préciser et de clarifier, de « reforger » les idées allemandes, de les « exposer en style français », et c'est à une tâche de ce genre qu'il va convier tous les penseurs. — Est-il vrai, comme il l'a prétendu, qu'à ce système (celui de Hegel) venait aboutir tout le mouvement de la pensée publique ? En tout cas, c'est bien à ce système que venait aboutir tout le mouvement de sa propre pensée : les idées de Spinoza et celles de Gœthe, celles de Condillac et celles de Marc-Aurèle, celles de Vacherot et celles de Sainte-Beuve, Balzac et Stendhal, Michelet et Guizot, Musset et Macaulay, Burdach et Geoffroy Saint-Hilaire, — en attendant Auguste Comte, Stuart Mill et Carlyle, — quels contrastes d'idées et de sentiments, de lectures et d'études, et de styles enfin n'aurait pu concilier et unir cette audacieuse et subtile philosophie qui, confondant la métaphysique et la science, le réel et le rationnel, l'idée et le fait, l'absolu et le relatif, identifiant les contradictoires, renouvelait dans les esprits leur idée de la nature et de l'homme ? « Si on

1. *Philosophes classiques*, 1re édition, p. 126-127. — Il avait tout d'abord songé à consacrer sa thèse française à « une exposition de la logique de Hegel ». (Lettre du 30 octobre 1851, citée par G. Monod, *op. cit.*, p. 81).

l'applique à la nature, on arrive à considérer le monde comme une échelle de formes et comme une suite d'états... composant par leur ensemble un tout indivisible... qui ressemble par son harmonie et sa magnificence à quelque Dieu tout-puissant et immortel. Si on l'applique à l'homme, on arrive à considérer les sentiments et les pensées comme des produits naturels et nécessaires, enchaînés entre eux comme les transformations d'un animal ou d'une plante ; ce qui conduit à concevoir les religions, les philosophies, les littératures, *toutes les conceptions et toutes les émotions humaines comme les suites obligées d'un état d'esprit* qui les emporte en s'en allant, qui, s'il revient, les ramène, et qui, si nous pouvons le reproduire, nous donne par contre-coup les moyens de les reproduire à volonté[1]. » Ces lignes sont de 1860 ; mais elles ne sont que le développement et le commentaire de celles-ci, qui sont de

1. *Histoire de la littér. angl.*, t. V, p. 273, 274. — Voyez encore sur Hegel un court, mais substantiel article de M. Herr dans la *Grande Encyclopédie*, et surtout l'étude déjà citée d'Edmond Scherer. Après plus de trente années écoulées, je ne crois pas qu'il ait paru en français une exposition plus complète et, à tout prendre, plus claire de cette philosophie. Il suffit presque de la lire pour se convaincre que l'idée et la « religion de la Science », telles qu'elles ont régné chez nous de 1850 à 1880 environ, sont en grande partie d'origine allemande et hegelienne : à cet égard, la plupart de ceux qui se sont fait un nom dans le domaine des idées, — les Taine, les Renan, les Scherer tous les premiers, — sont beaucoup plus les tributaires intellectuels de Hegel que d'Auguste Comte. — L'histoire si intéressante de l'influence hegelienne en France n'est pas faite encore. Il semble que chez nous cette influence se soit particulièrement exercée, — en dehors de l'ordre proprement philosophique, — dans trois principaux domaines : en exégèse, — en histoire, — et en esthétique ; et peut-être pourrait-on distinguer trois principaux moments dans l'histoire de son développement : 1° vers 1830 (après les célèbres cours de Cousin) ; — 2° vers 1850 (c'est l'époque où Taine, Renan, Scherer découvrent Hegel) ; — 3° vers 1860 (après les tentatives de vulgarisation de ces trois écrivains). Et comme si le débat devait mettre aux prises quelques-uns des plus grands écrivains du siècle, il faut noter que, dès 1833, Lamennais pressentait et dénonçait par avance le parti que « les ennemis de la religion » allaient tirer de ces idées d'outre-Rhin (Voir une lettre presque prophétique de Lamennais à Montalembert, 31 août 1833, dans la *Revue de Paris* du 1er nov. 1897).

1851 : « La psychologie vraie et libre est une science magnifique sur *qui* se fonde la philosophie de l'histoire, qui vivifie la physiologie et fonde la métaphysique ». — Sous l'influence de Hegel, Taine a trouvé sa voie; il est désormais en possession de ses idées maîtresses : la philosophie l'a conduit à la psychologie, et il va considérer l'immense domaine et les innombrables dépendances de l'histoire comme un vaste champ d'expériences psychologiques. Quel que soit le sujet qu'il traite, il ne sera nulle part dépaysé, puisque l'âme humaine est partout et toujours son objet direct ou lointain, et que toute voie lui est bonne pour en constituer la science. Que cette science de l'homme, comme celle de la nature, aboutisse à d'inébranlables certitudes, c'est ce qu'il ne met pas un instant en doute, puisque, comme l'autre, elle est fondée sur l'universel déterminisme. Et en attendant qu'elle fournisse un jour à l'humanité « une morale, une politique, une religion nouvelle », elle pacifie l'esprit du penseur, elle en chasse le doute, elle lui donne un suffisant et noble emploi de la vie. Bien plus tard, dans une lettre que, de concert avec Renan, il publiait, un peu avant la guerre de 1870, pour patronner une souscription destinée à élever un monument à Hegel, il disait : « Hegel reste encore, malgré ce que son œuvre eut de hasardeux et d'inachevé, *le premier penseur du XIXe siècle.* Sa conception de l'univers fut la plus large et la plus haute ; *elle a donné la paix et des motifs suffisants de vertu à une foule d'âmes,* en développant leur sympathie pour tout ce qui est et tout ce qui peut être[1]. » N'y a-t-il pas là comme un écho et un vivant souvenir des fortes « sensations » éprouvées, des grandes lumières entrevues, et des énergiques résolutions prises plus de vingt-cinq ans auparavant?

En 1852, Taine a vingt-quatre ans. Il est à la veille de

Débats du 25 janvier 1870.

revenir à Paris et de commencer sa carrière d'écrivain. L'esprit le plus ployable en tous sens, le plus sensible aux actions du dehors, doué d'une faculté d'absorption et d'assimilation incroyable, et en même temps d'une constance et d'une fidélité à lui-même singulières, toutes les influences[1] qui s'exerçaient autour de lui, il les a non pas subies, mais acceptées, mais accueillies ; sans jamais laisser fléchir la rigidité de ses cadres, il se les est « converties en sang et en nourriture » ; il en a enrichi la substance même de sa pensée, il en a forgé le dur et brillant métal de son style. A l'âge où tant d'autres commencent à penser, lui, il a trouvé et il va « suivre sa vocation » ; il a découvert « dans le vaste champ du travail l'endroit où il peut être le plus utile » ; il est prêt à y « creuser son sillon ou sa fosse » ; pour lui, « le reste est indifférent [2] ». — Si, comme Renan, il avait, à ce moment-là, songé à écrire tout un livre pour y exprimer les « pensées de la vingt-cinquième année », l'ouvrage, sans doute, eût été d'un autre ton ; il y aurait eu moins de philologie et moins d'exégèse ; mais on y eût trouvé autant d'idées, autant d'érudition précoce ; on y aurait vu aussi « dans son naturel, atteint d'une forte encéphalite, un jeune homme vivant uniquement dans sa tête et croyant frénétiquement à la vérité » ; et, entre autres ressemblances, le livre aurait pu avoir le même titre : *l'Avenir de la Science*.

III

S'il fallait en croire un de ses camarades d'École nor-

1. Sauf pourtant celle du criticisme kantien qui, peut-être, ne donnait pas une suffisante satisfaction aux besoins de certitude *absolue* qu'éprouvait cette puissante intelligence, l'une des moins disposées au scepticisme que l'on connaisse (voir G. Barzellotti, *op. cit.*, p. 33).

2. *Philosophes classiques*, 1re édition, p. 337. C'est de Vacherot que Taine parlait en ces termes.

male, Fritz Rieder, Taine n'était pas « un esprit littéraire »[1]. Ce fut pourtant par un livre de « littérateur » qu'il débuta à vingt-cinq ans. Il est vrai que ce livre, l'*Essai sur les fables de La Fontaine,* était une thèse de Sorbonne. Ses « juges patentés » ayant refusé, comme hétérodoxe, l'étude sur les *Sensations,* force avait été au candidat de choisir un sujet moins compromettant[2]. Il est facile d'entrevoir les raisons qui lui dictèrent son choix. La Fontaine était pour lui presque un compatriote : bien loin de partager à son égard les faciles dédains que certains romantiques, un Rousseau, un Lamartine, lui avaient prodigués, il l'aimait beaucoup, et de longue date ; son « génie, grec et flamand », le ravissait ; il comprenait et sentait à merveille cet art si foncièrement, si consciemment « *naturaliste* » ; et, comme pour mieux admirer le poète, il allait jusqu'à l'opposer, non sans excès, à tout son temps. Or, sur presque tous ces points, ses goûts personnels se trouvaient à peu près d'accord avec ceux qu'il pressentait chez ses juges : le culte de La Fontaine a toujours été de tradition dans l'Université ; en faveur de ses *Fables,* les plus sévères lui ont pardonné et ses *Contes* et sa vie même : et, pour s'en bien convaincre, Taine n'avait qu'à se rappeler l'enseignement et les livres de l'un de ses maîtres, l'excellent Eugène Gérusez[3].

1. Dans une lettre intime citée par G. Monod (*Notice sur Rieder, Annuaire des anciens élèves de l'Ecole normale,* 1897, p. 60) : « Ce n'est pas un esprit littéraire, écrivait Rieder de Taine, mais il sait tout embrasser sans rester à la superficie. Son défaut, c'est un peu trop de confiance dans ses forces... *Il porte un peu trop sa philosophie partout, même dans la musique...* »

2. La thèse latine qu'il avait présentée en même temps avait pour titre *De cognitione rerum externarum.* Le manuscrit en a été conservé. Les conclusions en sont nettement idéalistes.

3. Gérusez était un fervent de La Fontaine. Il lui a consacré un long et amoureux article dans ses *Essais d'histoire littéraire* (1836), puis dans son *Histoire de la littérature française* (1852) ; entre temps, il avait publié (1843) une édition classique des *Fables,* copieusement et ingénieusement annotée. Toutes ces publications n'ont probablement pas

Au reste, la philosophie pure ne devait rien perdre, ou peu de chose, à cette infidélité apparente. Sous sa forme *primitive*[1], en effet, le *La Fontaine* ne relève pas, à proprement parler, de la critique littéraire, mais de l'esthétique. Ces deux cents pages ont avant tout pour objet de vérifier une certaine « théorie de la fable poétique », de déterminer les « conditions du beau ». Dès les premières lignes, d'ailleurs, on était loyalement averti : « Le lecteur dira (lisait-on dans l'*Avertissement*) : Ceci n'est pas un *Essai sur les fables de La Fontaine*. En effet c'est une Étude sur le beau.., De là les raisonnements, les abstractions, le système... » Et à la page suivante, l'auteur annonçait nettement son intention de « faire de la critique littéraire une recherche philosophique ». Il a tenu parole ; et nous ne pouvions attendre moins d'un lecteur assidu et d'un disciple de Hegel.

Le disciple de Hegel se retrouve davantage encore, si

été inutiles à Taine. Mais surtout, si l'on en croit les *Souvenirs d'un journaliste* de Sarcey, ce premier livre serait particulièrement redevable aux leçons d'Hatzfeld : « J'ai trouvé, écrit Sarcey, dans le *La Fontaine* de Taine nombre d'idées que Hatzfeld nous avait développées et qui m'avaient frappé par leur justesse et leur originalité ». Taine professait pour Hatzfeld, qui avait été son professeur de rhétorique, la plus affectueuse gratitude, et sa correspondance comprend plusieurs lettres fort intéressantes à l'adresse de son ancien maître. Il lui écrivait à la date du 13 août 1847 en lui annonçant ses succès du concours général : « Tous ces heureux succès, c'est à vous que je les dois... Sans vous, je n'aurais jamais eu ni ordre, ni clarté, ni méthode .. Si je réussis plus tard, ce sera grâce à vos leçons, car vous m'avez appris à travailler et à conduire mon esprit ».

1. J'insiste à dessein là-dessus : le *La Fontaine* que nous lisons aujourd'hui ne ressemble plus du tout à la thèse de 1853, et ce n'est pas le titre seul, *La Fontaine et ses fables*, qui a été modifié. « Ce livre, comme le *Voyage aux Pyrénées*, a été refondu et récrit presque en entier », déclarait Taine dans l'*Avertissement* de sa 3e édition (1861) ; et rien n'est plus exact. Or, si l'on veut bien se rendre compte de tout ce que Taine emprunte alors à Hegel, ce sont les deux premières éditions qu'il faut lire, et l'*Esthétique* de Hegel à portée de la main. (Cf. *Essai*, pp. 1-22, et *Esthétique*, trad. Bénard, 2e édition, 1875, t. I, pp. 9-10, 148-154, etc.). « Avoir lu Aristote et Kant, écrivait Sainte-Beuve, et le prouver à chaque ligne en parlant de La Fontaine, là est le tour singulier et comme la gageure. » A la place d'Aristote, et surtout de Kant, mettez Hegel : et vous aurez la note juste et la très exacte vérité.

c'est possible, ou, du moins, il est plus aisément reconnaissable dans l'*Essai sur Tite-Live*. Aussi bien, le très ingénieux et suggestif programme qu'avait tracé l'Académie en mettant au concours pour 1854 « une Étude critique et oratoire sur le génie de Tite-Live », invitait comme de lui-même les concurrents à prouver qu'ils avaient lu la *Philosophie de l'Histoire* : il y avait là pour Taine une occasion admirable d' « exposer en style français », sur un théâtre retentissant, quelques-unes des idées qu'il avait puisées dans l'œuvre, depuis peu découverte par lui, du philosophe allemand[1], et il se devait à lui-même de ne pas la laisser échapper[2]. Il fit plus. « Toutes les idées élaborées depuis cinquante ans en Allemagne, écrivait-il un peu plus tard, se réduisent à une seule, celle du *développement* (*entwickelung*), qui consiste à représenter toutes les parties

1. « Je viens de lire la *Philosophie de l'Histoire* de Hegel », écrivait Taine à Paradol le 24 juin 1852. Et c'est à ce propos qu'il ajoutait la phrase que j'ai déjà citée : « C'est une belle chose, quoique hypothétique et pas assez précise. » (G. Monod, *les Maîtres de l'Histoire*, p. 85.) — Je rappelle ici une fois pour toutes que le beau livre de M. Monod est aujourd'hui la base indispensable de toute étude sérieuse sur Taine, et qu'on ne saurait faire la biographie intellectuelle de l'auteur de la *Littérature anglaise* sans suivre son historien presque pas à pas.

2. Il y a lieu de rapprocher, par exemple, le chapitre de l'*Essai sur Tite-Live* intitulé *la Philosophie dans l'histoire*, de l'*Introduction* du livre de Hegel (*Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte*, édition Gans, Berlin, 1848 ; *Einleitung*, pp. 3-98), et les pages où Taine essaie de reconstruire la philosophie de l'histoire romaine (p. 171-180) du chapitre où Hegel a traité le même sujet (*Vorlesungen*, etc. : *Die römische Welt*, pp. 344-414). On a là comme l'abrégé anticipé de *la Cité antique* ; et la question se poserait de savoir si Fustel de Coulanges a connu directement, par la lecture même des ouvrages de Hegel, ces idées qu'il devait mettre si habilement en œuvre, ou bien s'il ne les a connues qu'à travers l'*Essai sur Tite-Live*, qu'il avait assurément lu et pratiqué. Il se pourrait aussi qu'elles lui fussent venues par l'intermédiaire de Berger. — L'ouvrage de Hegel n'a pas été traduit en français, mais on en trouvera un résumé très clair et très fidèle dans un livre que je n'ai vu signalé nulle part, mais qui m'a paru excellent : *Hegel et la philosophie allemande*, par A. Ott, Paris, 1844, in-8° : l'auteur est un disciple de Buchez. (Voir aussi sur cette partie de l'œuvre de Hegel le livre si mal fait, et qu'on a traduit en français je ne sais trop pourquoi, de l'Anglais Robert Flint, *la Philosophie de l'Histoire en Allemagne*, Germer-Baillière, 1878).

d'un groupe comme solidaires et complémentaires, en sorte que chacune d'elles nécessite le reste, et que, toutes réunies, elles manifestent, par leur succession et leurs contrastes, *la qualité intérieure* qui les assemble et les produit. » — Ou, en d'autres termes, « il y a en nous une *faculté maîtresse,* dont l'action uniforme se communique différemment à nos différents rouages et imprime à notre machine un système nécessaire de mouvements prévus ». On a reconnu dans ces derniers mots une phrase de la fameuse *Préface* de l'*Essai sur Tite-Live,* et l'on saisit maintenant la véritable origine de la théorie séduisante dont l'*Essai* est en partie la première et triomphante application[1].

Reçu docteur le 30 mai 1853, Taine, sept mois après, avait achevé son *Tite-Live* : il était épuisé. Forcé de prendre quelque repos, de sortir de sa vie claustrale, de rouvrir les yeux au monde et à la vie, il redevient « un homme pour lequel le monde extérieur existe » ; l'imagination « incomplète » peut-être, mais si puissamment pittoresque qui était la sienne, jusqu'alors presque tout entière tournée vers les faits de la vie intérieure, s'éveille comme d'un

1. L'expression même de *faculté maîtresse* (*vorherrschende und überwiegende... Seelen-Vermögen*) se trouve déjà dans la *Philosophie de l'Histoire* de Frédéric Schlegel, et la théorie que cette expression symbolise à nos yeux depuis Taine y est déjà très ingénieusement développée (voir notamment la 5e et la 6e leçon) ; il est vrai que l'écrivain allemand en fait l'application bien plutôt aux peuples qu'aux individus. — L'ouvrage de Schlegel a été traduit en français, en 1836, par l'abbé Lechat (Paris, 2 vol. in-8°), et il est à noter que le traducteur français, pour rendre l'expression allemande que j'ai rappelée plus haut, rencontrait presque la célèbre formule de Taine : « l'élément intellectuel ou la *faculté souveraine* », disait-il (t. I, p. 183). — Enfin, l'on pourrait sans paradoxe soutenir que la théorie, sinon la formule même de la *faculté maîtresse*, a été, je n'ose dire inventée, mais en tout cas très nettement entrevue et définie par Pascal le jour où il jetait sur le papier la note suivante : « *Talent principal, qui règle tous les autres.* » (*Pensées*, édition Michaut, 683 ; Brunschvicg, 118). Cette *pensée* ne figurait pas dans les éditions de Port-Royal et de Bossut, et elle a été publiée pour la première fois par Faugère.

long sommeil ; il découvre à nouveau le vaste univers ; et, dans ce retour au réel, dans l'effort qu'il fait pour saisir la diversité ondoyante des couleurs et des formes, il apporte une telle fougue juvénile, une telle fraîcheur, une telle sincérité, une telle naïveté d'impressions, qu'à le juger, semble-t-il, d'après ses « carnets » d'alors, on se pourrait croire en présence d'un Daudet s'exerçant à la traduction « littérale et spontanée des sensations », en vue d'un roman futur. — Quelle part dans cette transformation, à tout prendre heureuse, convient-il de faire à la nature, à la volonté et aux circonstances ? Il est difficile de le dire : mais ce qu'on est en droit d'affirmer, c'est qu'ici encore, — comme du reste dans tous les moments décisifs du développement de Taine, — l'action de la volonté n'a fait que renforcer et redoubler celle de la nature et des circonstances ; peu de penseurs et peu d'écrivains, je crois, se sont mieux connus, ont mieux su dominer, discipliner et exploiter à l'aide d'une volonté plus indomptable les dons que la réflexion et l'expérience leur faisaient découvrir en eux. Maîtres et amis[1] lui avaient reproché bien souvent d'abuser des formules, des raisonnements, du système, de négliger l'observation minutieuse et nécessaire des faits, de la réalité concrète et positive ; lui-même, quand il faisait son examen de conscience intellectuelle, devait bien s'avouer qu'ils avaient quelque peu raison. Sans rien sacrifier des besoins essentiels de sa pensée, il va désormais chercher à moins mériter de pareils reproches. « Son effort » sera

1. Dans un article sur le *Tite-Live (Revue de l'Instruction publique,* 12 juin 1856), Paradol rendait un juste hommage à la « belle intelligence » de son ami, à sa « puissance singulière de travail (dans laquelle l'extrême facilité et l'extrême opiniâtreté se rencontrent) » ; mais il aurait voulu le « modérer », le « régler » : il critiquait très vivement, au nom même de Spinoza, cette assimilation de la critique littéraire à la science naturelle ; et il ajoutait : « La rare puissance d'investigation et d'exposition de M. Taine, les mâles qualités de sa pensée et de son style nous semblent convenir aux libres recherches de la philosophie pure plutôt qu'aux devoirs nombreux et délicats de la critique. »

toujours « d'atteindre l'essence, comme disent les Allemands » ; mais il fera de « l'objet » une étude plus attentive et plus circonspecte. « On se souvient peut-être, dit-il quelque part, de ce raisonneur qui mettait ses inspirations en formules et me donnait les mathématiques du paysage[1]. » Ce « raisonneur », c'est lui-même, et ce sera lui toujours ; seulement, ses impressions seront ou s'efforceront d'être de plus en plus riches, de plus en plus fines, nuancées et exactes. Et si la plus grande partie de son œuvre est d'un critique et d'un historien, c'est sans doute parce que la critique et l'histoire lui permettaient mieux que tout le reste d'agir sur un plus large public, d'intéresser plus d'esprits à sa doctrine et à l'œuvre philosophique qu'il rêvait : c'est aussi parce qu'il sentait bien que sur ce terrain il ne serait pas tenté de se dérober au contrôle indispensable de l'expérience, d'échapper à l'étreinte et de fuir le contact si salutaire, de la vivante, de l'humaine réalité.

Cette réalité, par toute sorte de moyens, il allait essayer de lui arracher son secret. Déjà, dans son cours de philosophie à Nevers, « il alliait, selon la très juste observation de M. Monod, la psychologie et la physiologie ». De retour à Paris, une fois débarrassé des examens et des concours, il éprouve le besoin de compléter ses études scientifiques : il suit des cours d'anatomie, de médecine mentale, s'entretient avec des savants, des spécialistes, de mathématiques, de botanique, de chimie, de physiologie ; dans ces conversations, dont la *Préface* de la seconde édition des *Philosophes classiques* nous a conservé le bruyant écho, il confirme et éprouve son idée hegelienne de l'unité de la science ; il y puise le goût des faits précis, des termes, des comparaisons et des métaphores scientifiques, peut-être aussi des expressions

1. *Voyage aux eaux des Pyrénées*, 1re édition, p. 76. La phrase n'a pas été conservée dans les éditions actuelles.

fortes et un peu vives, pâle reflet de celles qui, paraît-il, ont cours dans les amphithéâtres ; en un mot, il y contracte ce tour d'esprit positif qu'on a si souvent signalé chez lui et qui, parfois, l'a fait prendre à tort pour un pur positiviste. Les heureuses tentatives qu'il fait vers le même temps pour compléter son éducation artistique le poussent dans la même voie. A Paris, il a retrouvé son ami Planat, le futur Marcelin de *la Vie parisienne,* « érudit et penseur », qui « prétendait que l'histoire des mœurs pendant les trois derniers siècles est à la bibliothèque des estampes [1] » : celui-ci l'introduit dans le monde des artistes, lui fait connaître Gustave Doré ; et c'est l'époque où Courbet, on sait avec quel fracas, prêche son « réalisme », d'abord par ses toiles, les *Casseurs de pierres,* 1850, les *Baigneuses,* 1853, puis, ouvrant son Exposition particulière, 1855, enfin se faisant théoricien à son tour. Les *Emaux et Camées,* les *Poèmes antiques* viennent de paraître ; Dumas a fait jouer *la Dame aux camélias* ; il va donner *le Demi-monde,* Augier *le Mariage d'Olympe* et *les Lionnes pauvres.* Comment, de toutes ces leçons, de tous ces exemples et de toutes ces œuvres, ne se serait-il pas dégagé pour Taine le pressant conseil et comme l'obligation impérieuse d'étudier scrupuleusement la nature et, suivant le mot du poète, de se plonger dans son sein pour en mieux pénétrer les lois ?

Justement, en cette même année 1854 qu'on nous signale avec raison comme « une date importante dans la vie de Taine », une occasion exceptionnelle s'offrit à lui de chercher non plus seulement dans les livres, mais dans la nature même, la confirmation de ses pressentiments,

1. *Philosophes classiques,* édit. actuelles, p. III. Voir sur Marcelin l'article des *Derniers Essais de critique et d'histoire.* C'est à Marcelin qu'est dédié, à partir de la 3e édition, le *Voyage aux Pyrénées,* et Taine y parlait de son ami en ces termes : « S'il y a ici quelques bonnes idées, la moitié lui en appartient ; je les lui rends. »

l'application de ses théories naissantes : durant un voyage de deux mois aux eaux des Pyrénées, il put tout à son aise, l'histoire aidant, observer l'homme dans ses rapports avec son milieu naturel. Là, il eut comme la révélation positive de l'action, d'après lui toute puissante, que les faits de l'ordre physique exercent sur tout l'être humain. Ce jour-là, la fameuse « théorie du *milieu* » était née. Qu'on ouvre, en effet, presque au hasard, le livre que Taine a rapporté de son voyage, ce livre « aussi étrange, disait About, aussi varié, aussi curieux, aussi puissant, aussi capricieux, aussi accidenté que les Pyrénées [1]» elles-mêmes : à chaque instant, la joie de sa découverte perce et éclate en de vives et tranchantes formules : « Avais-je raison ? s'écrie-t-il quelque part. Y a-t-il une chose qui ne soit d'accord avec le reste, et dont le soleil, le climat, le sol ne rendent raison ? » Et ailleurs : « Ainsi les impressions incessantes du corps et de l'âme finissent par modeler le corps et l'âme ; la race façonne l'individu, le pays façonne la race. Un degré de chaleur dans l'air et d'inclinaison dans le sol est la cause première de nos facultés et de nos passions ». Ailleurs enfin, comme pour mieux signaler le lien étroit qui rattache cette idée aux divinations hegeliennes : « Le climat façonne et produit les bêtes aussi bien que les plantes. *Le sol, la lumière, la végétation, les animaux, l'homme sont autant de livres où la nature écrit en caractères différents la même pensée* [2] ». Les vagues intuitions que Taine avait pu trouver chez Montesquieu et chez Stendhal [3] ont maintenant pris corps : la théorie de

1. *Revue de l'Instruction publique* du 16 août 1855.
2. *Voyage aux eaux des Pyrénées*, 1re édition, p. 76, 79, 194. Dans les éditions actuelles, la phrase : « Le climat façonne et produit les bêtes aussi bien que les plantes », a été supprimée.
3. « Mon but, écrivait Stendhal dans l'*Introduction de l'histoire de la peinture en Italie*, mon but est d'expliquer comment chaque civilisation *produit* ses poètes. » Et dans un autre endroit : « Le climat tempéré et la monarchie *font naître* des admirateurs de Racine ; l'orageuse liberté et les

la *race* est déjà entrevue: celle du *milieu*, pour être sinon complète, du moins suffisamment reconnaissable, n'a plus guère besoin que d'un mot, d'une formule abréviative, qui sera prochainement fournie par Auguste Comte[1]. — Quand, au mois de septembre 1854, Taine quitte Toulouse pour rentrer à Paris, je cherche en vain, parmi les éléments essentiels de son œuvre future, celui qui lui fait encore défaut.

« Il y a une anatomie dans l'histoire humaine comme dans l'histoire naturelle. » Car « si l'on décompose un personnage, une littérature, un siècle, une civilisation, bref, un groupe naturel quelconque d'événements humains, on trouvera que toutes ses parties dépendent les unes des autres comme les organes d'une plante ou d'un animal. » Il suit de là que le critique qui veut « saisir et suivre les causes », convaincu que l'histoire peut et doit « devenir une science », s'appliquera « pour tout groupe naturel d'événements humains » à « remonter jusqu'à la force maîtresse » d'où ce groupe « reçoit son unité, sa nature et son être », à « enfermer dans sa formule » cette force génératrice, l'une de celles qui « circulent à travers

climats extrêmes *produisent* des enthousiastes de Shakspeare. » M. Faguet, qui cite ces deux mots (*Histoire de la langue et de la littérature française* publiée sous la direction de M. Petit de Julleville, t. VII, p. 651-652), remarque avec raison que Stendhal n'en a rien su tirer. — Dans une lettre à Havet, du 29 avril 1864, Taine faisait la déclaration suivante . « Mon idée traîne par terre depuis Montesquieu ; je l'ai ramassée, voilà tout. » (G. Monod, *op. cit.*, p. 117). On sait que Montesquieu lui-même l'avait « ramassée » dans l'abbé Dubos.

1. Je dois dire cependant que, bien avant de faire ample connaissance avec Comte, Taine avait déjà trouvé non seulement la théorie, mais la formule même dont il devait faire la fortune. Dans une lettre inédite à Edouard de Suckau, datée du 23 juillet 1853, et dans laquelle il félicite son ami de songer, pour écrire son livre sur Marc-Aurèle, à reconstituer les alentours de son personnage, je lis en effet ceci : « Un animal n'est vrai que dans son milieu. » Mais ce n'est là encore, semble-t-il, pour Taine, qu'une vue et qu'un mot ; et il faudra attendre l'étude approfondie qu'il fera en 1860 du *Cours de philosophie positive* pour que la théorie, définitivement baptisée, ait vraiment droit de cité dans la pensée de Taine et dans l'histoire des idées.

les êtres, et par qui palpite l'univers éternel ». Telle est la « méthode » qu'il faut désormais suivre en critique; tel est « l'instrument » qui, « fabriqué par Aristote et Hegel », pourra seul nous donner la vérité. Ces lignes sont datées de 1858 [1] : Taine aurait pu les écrire trois ans plus tôt : avant de publier son premier article, il est bien évident qu'il les avait dans l'esprit.

« La monographie, a-t-il dit ailleurs, est le meilleur instrument de l'historien ; il la plonge dans le passé comme une sonde et la retire chargée de spécimens authentiques et complets. On connaît une époque après vingt ou trente de ces sondages ; il n'y a qu'à les bien faire et à les bien interpréter [2]. » A la *Revue de l'Instruction publique,* à la *Revue des Deux-Mondes,* au *Journal des Débats,* partout où Taine donnera quelque article, partout il composera des monographies, partout il appliquera la méthode qu'il vient d'exposer ; et chacune de ses études successives sera une contribution nouvelle à cette « grande *enquête sur l'homme* » qu'il a entreprise et qui, d'après lui, est, depuis Sainte-Beuve, la définition même de la critique moderne. Qu'il étudie Guillaume Guizot ou La Rochefoucauld, Racine ou Balzac, Cousin ou Maine de Biran, toujours il s'efforcera de démêler la « faculté maîtresse » de l'écrivain dont il parle, d'expliquer et de « reconstruire » avec elle son esprit et son œuvre, son caractère et son talent.

1. *Préface* de la *première* édition des *Essais de critique et d'histoire* (1858). A partir de la seconde édition (1866), cette *Préface* a été remplacée par celle qu'on lit dans les éditions actuelles, et qui semble faire plus de concessions, au moins verbales, aux partisans de la liberté.

2. *Discours de réception à l'Académie française* (*Derniers Essais*, p. 167-168). — On notera que ce goût des « monographies » est commun à Renan et à Taine (cf. *Avenir de la Science*, p. 228, sqq.), mais qu'à tout prendre, — et ils ont eu grandement raison, — ils ne s'y sont pas trop asservis. Car ni les *Origines du christianisme*, ni l'*Histoire de la littérature anglaise* ne sont à proprement parler des « monographies ». Et je me demande si, par leurs conseils, ils n'ont pas enfoncé dans d'ingrates et peu utiles recherches de détail plus d'un excellent esprit qui était né pour les études d'ensemble.

Les sujets auront beau varier : la méthode ne changera pas. Et ainsi sont nées tant de monographies instructives[1], tant d' « essais de critique et d'histoire » qui, indépendamment de leur intérêt propre, ont été avant tout, pour l'auteur, comme autant d'applications d'une même méthode, comme autant d' « expériences » psychologiques pratiquées sur des « sujets » différents.

Ainsi conçue et ainsi pratiquée, la critique ne peut avoir pour objet et pour fonction que de constater des faits et d'en rechercher les lois ; comme la science positive, elle doit renoncer « à juger », à « préférer », à « classer » : toute intention esthétique et toute préoccupation morale doivent en être rigoureusement absentes. Et il faut convenir que Taine a fait tout ce qui était en lui pour soutenir cette étrange gageure ; il s'est essayé, et il a quelquefois réussi, à ne s'intéresser aux œuvres qu'en raison de leur signification psychologique. Mais quoi ! il est Taine : il est

1 Peut-être, pour se bien rendre compte à quel point Taine était préparé à cette tâche, peut-être faut-il avoir vu et feuilleté quelques-unes des innombrables notes qu'il avait accumulées sur toute espèce de sujets à l'Ecole normale. On est vraiment stupéfait de la somme prodigieuse de connaissances qui se trouvent ici rassemblées. Evidemment, du jour où il eut à vivre de sa plume, il n'eut qu'à puiser sans compter, suivant les besoins et les hasards de la production périodique, dans ce riche trésor d'informations et de réflexions de toute sorte. Il y avait là matière à bien plus d'articles qu'il n'en a écrits. « Que d'espaces, a dit M. Boutmy, il avait sondés ou au moins reconnus autour de ceux qu'il a mis en culture ! » Je n'en donnerai qu'un seul exemple. Taine, on le sait, n'a jamais eu l'occasion de parler de Pascal directement et pour lui-même. Or, il y a d'autant plus lieu de le regretter que les notes qu'en seconde année d'Ecole il avait recueillies sur l'auteur des *Pensées* constituent, dans leur concision saisissante, l'une des études les plus complètes, les plus pénétrantes et les plus personnelles que je sache. Plus avisé que Sainte-Beuve, il met déjà en doute l'aventure légendaire du pont de Neuilly. Les ingénieuses et justes formules, les vives images jaillissent spontanément sous sa plume. A propos de la première conversion de Pascal et des lettres qu'il écrit à cette époque : « Pascal, dit Taine, parle avec une austérité dure de nouveau converti, une farouche aversion pour le monde, une dévotion âpre. *Cette dévotion est comme un réseau d'épines qui l'enveloppe tout entier* ». Nous avons été privés, je crois, d'un bel article.

l'homme qui a appris à penser dans Spinoza et dans Hegel; non seulement il a une méthode; mais il a, quoiqu'il s'en défende, une philosophie, un système; à son insu peut-être, ses idées de derrière la tête, ses préférences littéraires, ses sympathies philosophiques ou morales percent ou se donnent carrière : il n'a pas parlé dans les mêmes termes, avec la même faveur, de Fléchier que de Michelet, de Jean Reynaud que de Marc-Aurèle; dès son premier article, il donnait la préférence au « *réalisme* » de La Bruyère sur « le goût classique et les habitudes littéraires du XVIIe siècle » français ; et à qui faire croire qu'il n'a composé *les Philosophes classiques* que pour « définir » la « faculté maîtresse » de Victor Cousin et pour décrire le talent de Jouffroy ? La vérité est que de ses moindres pages toute une philosophie se dégage; et cette philosophie, écho ou reflet de son état d'esprit d'alors, est avant tout un acte de foi dans la puissance absolue de la raison, un hymne en l'honneur de « l'avenir de la Science ». « Séparons donc la science de la poésie et de la morale pratique, comme nous l'avons séparée de la religion... Gardons à chacune son domaine, et surtout gardons à la philosophie le sien... La science ne doit pas se plier à nos goûts; nos goûts doivent se plier à *ses dogmes*... Elle est à mille lieues au-dessus de la pratique et de la vie active; elle est arrivée au but et n'a plus rien à faire ni à prétendre, dès qu'elle a saisi la vérité[1]. »

1. Ces lignes sont datées de 1855, et elles sont extraites du premier article que Taine ait donné à la *Revue des Deux-Mondes* (sur *Ciel et terre*, par Jean Reynaud). On observera qu'au moment même où Taine proteste avec tant d'éloquence contre cette « confusion des genres », il en commet sans s'en douter une bien autrement grave, en confondant, comme il le fait, la science et la philosophie. Enfin, n'est-ce pas lui qui a écrit (*Litt. angl.*, t. V, p. 395) : « Dans une tête anglaise, l'esprit religieux et l'esprit positif vivent côte à côte et séparés. Cela fait un mélange bizarre, et j'avoue que j'aime mieux la manière *dont les Allemands ont concilié la science et la foi ?* » Et, sans doute, cette « conciliation » n'est pas celle de Jean Reynaud ; ce n'est pas non plus celle

Les éclectiques avaient tenu un autre langage. Il s'agissait dès lors, pour Taine, tout en leur appliquant sa méthode, de les déposséder du rang qu'ils occupaient encore dans l'opinion, et, par tous les moyens en son pouvoir, par l'ironie, par la dialectique, par l'érudition, par l'éloquence, de ruiner leur doctrine pour tâcher d'y substituer la sienne. A peine en possession d'une tribune, c'est à cette œuvre qu'il va consacrer son principal effort, et c'est cette double intention qui a dicté les articles, puis le livre des *Philosophes français du XIX*e *siècle*. Toutes les objections que ses réflexions, ses lectures, ses études lui avaient suggérées jusqu'alors contre la « philosophie régnante, officielle » qu'il avait lui-même si longtemps et si impatiemment « subie », il les a réunies dans ces pages : et dans les éditions successives qu'il en a données, 1857, 1860, 1868, si le ton est parfois adouci, l'argumentation s'est fortifiée et enrichie de tout ce que l'expérience, je n'ose dire de la vie, mais des livres, lui a fourni de raisons nouvelles et peut-être plus décisives pour réfuter la doctrine cousinienne. Le livre fit un peu scandale[1] : il provoqua des réfutations et des répliques ; mais il acheva de conquérir à Taine le grand public. Toutes proportions

de Pascal, laquelle vaut assurément mieux. Mais si, du propre aveu de Taine, « elle lui a donné *la paix* et des motifs suffisants de vertu », le principe en est donc bien le même que celui qu'il critique si vivement, et n'a rien en soi d'illégitime et de répréhensible. On pourrait ajouter que « concilier » n'est pas « confondre » ; et la vie intellectuelle, comme la vie morale, est faite de pareilles « conciliations » entre des exigences en apparence contradictoires.

1. « Ah ! mes amis, quel tapage ! quel bouleversement ! Non, vous n'imaginez pas l'émoi que causa dans toute l'Université ce coup de pied donné au travers de la philosophie officielle de Cousin, par un jeune iconoclaste, audacieux, impertinent et grave. C'est de là que date l'influence que Taine a prise sur toute la jeune génération. Un des hommes les plus spirituels de ce temps, qui entrait dans la vie juste à l'heure où Taine publiait son premier livre de philosophie, me disait : — Vous ne pouvez vous figurer l'empire que Taine a eu sur nos âmes ; il a été notre maître de penser et d'écrire. » (F. Sarcey, *Mes Souvenirs*, *Gaulois* du 6 mars 1893).

gardées, il fut pour lui, pour sa réputation et pour son œuvre, ce qu'a été pour Renan la publication de la *Vie de Jésus*.

De fait, — et Sainte-Beuve l'a bien senti, — d'ores et déjà, il est avec Renan le chef de la « jeune école ». Il n'a pas trente ans ; il est plein de vigueur et de sève, d'activité et de légitime ambition : amis et adversaires, chacun s'accorde à lui prédire « un bel avenir » : « il sait à fond les langues anciennes, les langues modernes, les philosophies et les littératures ; il a la clef de tous les styles » ; il pense, mais avec plus de force et de fougue, comme l'on pense autour de lui ; moitié par instinct, moitié par système, il écrit comme les meilleurs écrivains ses contemporains ; presque aussi bien que Gautier, mieux assurément que ce Paul de Saint-Victor qu'il a tant aimé, « il sait faire des métaphores qui se suivent ». Par toute sorte de sympathies, de rencontres et de « correspondances », son naturalisme de pensée et d'expression fait écho au naturalisme contemporain, à celui de Flaubert, de Dumas fils et de Leconte de Lisle ; il n'est pas jusqu'à la situation politique qui ne trouve en lui un résigné, presque un indifférent[1]. « Ceux qui écriront un jour, dira bientôt J.-J. Weiss, l'histoire des révolutions politiques et morales du XIXe siècle, seront amenés à conclure que le rétablissement de l'Empire dans l'État et l'invasion triomphante du système de M. Taine dans le monde intellectuel sont deux faits corrélatifs[2]. » Sa haute moralité, son discret stoïcisme, sa courtoise, mais ferme indépendance, la fière probité de sa pensée et de son style lui assurent ce que n'a jamais pu conquérir entièrement Sainte-Beuve : l'autorité. — Sa

1. « Pour moi, *qui aime fort peu la politique*, et beaucoup l'histoire... » (Article sur *Troplong et Montalembert*, *Essais de critique et d'histoire*, 1re édition, p. 369).

2. J.-J. Weiss, article sur les *Essais de critique et d'histoire* (*Revue de l'Instruction publique* du 15 décembre 1859).

volonté et la nature l'ont comme prédestiné à être ce qu'il a été en effet : la conscience intellectuelle de son temps.

IV

Pour donner toute sa mesure et pour remplir tout son effort, il ne pouvait lui suffire, comme à l'auteur des *Lundis*, de se disperser en études fragmentaires et isolées, en articles de revues ou de journaux, en « essais de critique et d'histoire »: il avait hâte, en un mot, de construire son *Port-Royal.* Commencée et annoncée dans la *Revue de l'Instruction publique* le 17 janvier 1856, publiée et essayée presque tout entière par fragments successifs[1] dans cette même *Revue*, dans les *Débats*, la *Revue germanique*, la *Revue nationale*, la *Revue des Deux-Mondes*, l'*Histoire de la littérature anglaise* était achevée à la fin de 1863, et durant ces sept

1. L'idée maîtresse et le dessein général, le plan intérieur même du livre paraissent avoir été arrêtés de très bonne heure, — de trop bonne heure peut-être, — dans l'esprit de Taine. Toute l'*Histoire de la littérature anglaise* est esquissée avec une extrême précision dans l'article sur *Troplong et Montalembert* qui date d'*avril 1857* (Voir *Essais de critique et d'histoire*, 1re édition, p. 391-394 [éd. actuelles, p. 305-309], le passage qui commence par ces mots · « A travers la littérature anglaise, vous découvrez à tous les âges cet homme passionné, concentré, intérieur... ». Bien mieux encore, dans le dernier paragraphe de l'article sur Dickens, qui a paru dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er *février* 1856, Taine caractérise avec tant de netteté le génie anglais et son histoire, qu'on ne pourrait mieux résumer que par cette page toute l'*Histoire de la littérature anglaise* elle-même. Et cette page figurait déjà telle quelle dans la *Revue*. Il me semble que nous surprenons ici sur le fait les procédés de conception et de composition de Taine. Un sujet étant donné, il commence par l'étudier sommairement, et par s'en faire une première idée aussi exacte, aussi précise que possible. Cette vue générale, au lieu de la retenir uniquement à titre d'idée directrice, d'hypothèse à vérifier, à son insu, il la considère comme un programme à développer, comme une sorte de théorème à démontrer. Elle exerce un tel empire sur sa pensée qu'il devient presque incapable de voir les faits qui la démentent ou qui l'infirment. Ainsi s'expliquent, je crois, la plupart des erreurs ou des inexactitudes qu'il a commises. Il est de ceux qui, s'ils ne découvrent pas la vérité du premier coup, ne la découvriront jamais, j'en ai peur, par tâtonnements successifs.

années, elle est demeurée l'occupation, non pas unique, mais principale de Taine. Lui-même, dans la magistrale *Introduction* de ce livre célèbre, il a donné quelques-unes des raisons qui l'ont poussé à l'écrire, de préférence à tout autre; il en est d'autres aussi qu'il n'a pas dites, mais qu'on peut aisément deviner. Et les voici, ce semble, les unes et les autres.

Après avoir, dans une série d'études de psychologie individuelle, éprouvé la valeur de sa méthode historique et critique, il abordait enfin l'histoire d'« une grande littérature complète », et il allait « y chercher la psychologie d'un peuple ». Le dessein était original assurément : il n'était pourtant pas absolument nouveau. Sous l'influence de Hegel, de très bonne heure en Allemagne on avait ainsi conçu la critique[1], et il suffira de rappeler ici les « beaux travaux » sur la littérature allemande de Vilmar, Hillebrand, Gervinus, Rosenkranz, Julian Schmidt[2], « ad-

1. « Aujourd'hui, dans presque tous les livres d'histoire écrits en allemand, on reconnaît l'influence lointaine ou prochaine de Hegel ; c'est à son école, directement ou indirectement, que les auteurs de tant de doctes manuels ont appris à classer, à généraliser, à concevoir les époques historiques comme des moments, à chercher les causes intérieures, le développement spontané, le devenir incessant des choses. » (Taine, article sur *Th. Ribot*, etc., *Débats* du 4 mars 1874, et *Derniers Essais*, p. 116) ; — Cf. aux Appendices les extraits de l'article sur *l'Esprit moderne en Allemagne*. Jusqu'à quel point du reste Taine s'est-il inspiré des critiques allemands dans sa *Littérature anglaise* et ailleurs ? C'est ce que je laisse à de plus compétents que moi le soin de dire avec exactitude. Mais je serais assez tenté de croire que cette influence sur lui a été assez forte. « J'avoue, écrivait-il dès 1858, que je serais fâché de voir des hommes comme M. Sainte-Beuve, M. Renan, M. Carlyle, *M. Weber*, M. Macaulay, se réduire à provoquer des actes d'admiration envers les œuvres des autres. » (Article sur *M. de Sacy*, *Nouveaux Essais*, 7e édition, p. 177.) Ailleurs enfin, dans l'*Introduction* de la *Littérature anglaise* (éd. actuelles, t. I, p. XLVI) : « C'est dans ses écrits (ceux de Stendhal), chez Sainte-Beuve, *chez les critiques allemands* que le lecteur verra tout le parti qu'on peut tirer d'un document littéraire. » Voilà, si je ne me trompe, des indications qui s'éclairent et se précisent singulièrement les unes les autres.

2. Comme si l'influence hegelienne devait partout produire les mêmes effets, on peut rapprocher la conception que ces divers écrivains et Taine

mirables critiques, disait J.-J. Weiss, quand ils ne manquent pas de style et ne tombent pas dans le système ». Mais par contre, ni en France [1], malgré les exemples de Stendhal, de Sainte-Beuve et d'Émile Montégut, ni en Angleterre, malgré celui de Carlyle, on ne s'était bien avisé de tout ce que l'histoire littéraire pourrait, dans cette voie, découvrir de vérités ou d'idées nouvelles, de rapports féconds et inaperçus : il y avait donc là une place à prendre, une tradition à raffermir et à renouer, presque une école à créer. Joignez à cela que la littérature française, si *sociale*, si classique, et, comme telle, plus « humaine » encore que « nationale », se prêtait moins, sans doute, qu'aucune autre à une « expérience » comme celle que Taine voulait tenter [2] ; que d'ailleurs, chez nous, il exis-

avec eux se sont faite de l'histoire littéraire de celle d'un autre hegelien, Francesco De Sanctis, dans sa *Storia della letteratura italiana* (2 vol., 1870), ouvrage qui, pour l'ingéniosité pénétrante de la méthode et l'ampleur des vues générales, vaut presque l'*Histoire de la littérature anglaise.* Voir sur De Sanctis un article de Marc-Monnier dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er avril 1884, et dans les *Scritti vari* de M. P. Villari (Bologne, 1894), l'étude intitulée *Francesco De Sanctis e la critica in Italia,* et parue d'abord dans la *Nuova Antologia* du 1er février 1884.

1. Je vois pourtant signalé dans la *Revue de l'Instruction publique* du 9 mars 1854 un ouvrage français qu'on dit médiocre, mais dont le titre, à cette date, ne laisse pas d'être assez significatif : *Tableau historique des littératures anciennes et des littératures modernes, considérées en elles-mêmes et dans leurs rapports avec le climat, la religion, les mœurs et les institutions sociales*, par Camille Turles (1 vol. in-12, Paris, 1854, chez Mme veuve Maire-Nyon). Si Taine, ce qui est probable en lisant ce numéro de la *Revue*, à laquelle il devait bientôt collaborer, a vu ce titre, j'imagine qu'il a dû rêver quelque peu là-dessus.

2. « Chose étrange, disait déjà Emile Montégut en 1857, le peuple français est le seul qui n'ait pas d'instinct de race. » (*Libres opinions morales et historiques, Du génie français ;* édition de 1858, p. 35). Voir du même, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre 1851 et du 15 novembre 1856, les études intitulées : *Du génie de la race anglo-saxonne et de ses destinées ; le Caractère anglais jugé par un Américain* (Emerson). Ce dernier article a été recueilli dans les *Essais sur la littérature anglaise,* qui contiennent aussi sur l'*Histoire de la littérature anglaise* de Taine une étude admirable d'intelligence, de sympathie et de mesure. On ne dira, je crois, jamais assez tout ce que Taine (il en convenait volontiers lui-même) a dû à Emile Montégut.

tait déjà une grande histoire systématique de notre littérature, celle de Nisard, et qu'il eût été peut-être imprudent de la refaire sitôt. Au contraire, l'Angleterre elle-même ne possédait pas l'équivalent, même lointain, — les Anglais en convinrent de bonne grâce[1], — du livre qu'il se proposait d'écrire sur elle. La littérature anglaise, si originale, et, comme on l'a très bien dit, si *individualiste*, si fortement empreinte du même génie national, lui offrait, d'autre part, mille secours divers pour la démonstration de sa thèse. Enfin et surtout, il y avait, si je l'ose dire, accommodation parfaite et comme une sorte d'harmonie préétablie entre le génie anglais et celui de Taine. Dans aucune autre littérature, en effet, il n'aurait pu trouver des œuvres et des écrivains dont l'intelligence lui fût plus accessible, dans l'intimité desquels il pût mieux entrer comme de plain-pied. Là, du moins, l' « esprit classique » n'avait pas ou avait peu exercé de ravages, et l'on pouvait médire de Pope sans se faire accuser de trop d'injustice envers l'esprit anglais. A Shakspeare, à Milton, à Swift, à Byron, il pouvait payer sans compter le juste tribut d'admiration que, par un reste de romantisme persistant, il eût été tenté de refuser à Racine ou à Bossuet. Son goût grandissant de réalité positive, son amour de la force, de l'« énergie » allait trouver où se prendre ; en même temps, son amour des somptueuses images, de la poésie pure allaient trouver à se satisfaire. Bien loin d'être

Mais qui donc nous donnera sur cet esprit encyclopédique, si ingénieux, si pénétrant, si fécond en idées, et en idées justes et élevées, l'étude détaillée, précise, définitive qui le mettrait à son vrai rang, et à laquelle il aurait tant de droits ?

1. Voir aux Appendices les extraits d'articles de la *Revue d'Edimbourg* et de M. W. F. Rae sur le livre de Taine. En français, il existait un ouvrage fort estimable, mais assez incomplet, sur le sujet qu'allait aborder Taine : c'était une *Histoire critique de la littérature anglaise depuis Bacon jusqu'au commencement du XIXe siècle (Morale, roman, genre épistolaire)*, par L. Mézières (Paris, Baudry, 1834, 3 vol. in-8°). Le livre même avait eu en 1841 les honneurs d'une seconde édition.

dépaysé, comme tant d'autres auraient pu l'être, il va se rencontrer là avec des génies de sa race ; son demi-germanisme est aussi le leur ; pour les bien comprendre et pour les bien expliquer, il n'aura qu'à traduire fidèlement, naïvement, ses impressions de lecteur ; son instinct lui servira de goût. De là tant d'expressions trouvées de génie, tant de jugements définitifs, et dont nul ne dépassera l'heureuse exactitude ; de là, cette « enthousiaste violence de paroles » et ce « chaud jaillissement d'images » qu'admirait Émile Montégut et qui lui faisait dire de l'*Histoire de la littérature anglaise*, qu'elle était « le résultat d'une *lune de miel littéraire* ». Et puis, quelle joie pour le critique d'initier ses compatriotes à ces merveilles encore presque inconnues pour eux, de leur révéler ce génie distinct du leur et dans lequel il pénètre si bien lui-même, et, tout en démontrant une thèse qui lui est chère, d'enrichir leur âme, leur esprit et leur goût !... — Si comme je le crois, pour écrire un chef-d'œuvre, il faut une étroite adaptation de l'auteur à son sujet, Taine a été bien inspiré pour sa gloire de se faire l'historien de la *Littérature anglaise*.

Et cependant, ce livre qui marque une date si importante dans l'histoire littéraire et dans l'histoire des idées du siècle qui vient de finir, si Taine avait été entièrement libre d'organiser comme il l'eût voulu sa vie intellectuelle, il ne l'aurait probablement pas écrit. Il s'était promis de « suivre sa vocation », et sa vocation, il le croyait du moins, était d'être uniquement philosophe. S'il avait consenti à suivre sa fortune d'écrivain et de critique littéraire, à prendre part aux concours académiques, à écrire des articles, à souhaiter le succès, c'était pour vivre d'abord ; c'était aussi pour se préparer un public, pour conquérir des lecteurs : « J'ai remercié, disait-il, Prévost de son obligeant article. Critiques ou louanges, cela m'est égal. L'essentiel, c'est de faire jouer un peu de trompette... *Mon seul but est de ga-*

gner une autorité. Je voudrais, quand j'écrirai ma psychologie, qu'une partie du public se dise : Il y a un animal à deux pieds muni d'une plume, ayant les idées d'une telle couleur et le style d'une telle façon. Ce bipède dira peut-être là-dessus des choses claires et nouvelles. Lisons[1]. » Mais le moment n'était pas venu encore d'écrire, ou tout au moins de publier sa psychologie. Il fallait encore quelque temps se résigner à la littérature. Il eut l'idée d'un livre sur Shakspeare. Son éditeur lui demanda une *Histoire de la littérature anglaise*[2]. Il semble avoir hésité longtemps à entreprendre une œuvre d'aussi longue haleine. Enfin, il accepta quand il vit sans doute tout le parti que sa philosophie même pourrait tirer d'un sujet pareil. Mais, plus d'une fois, au cours de son travail, la lassitude le prenait ; la philosophie pure se vengeait d'être ainsi involontairement ajournée ; exilé dans la critique littéraire, la spéculation abstraite lui semblait de loin si attirante et si belle ! « Que de temps j'ai mis à ce livre ! écrivait-il quand il fut achevé. Ai-je eu raison ? J'y ai appris beau-

1. Lettre inédite à Edouard de Suckau du 8 juillet 1856.

2. On sait que les *Philosophes classiques* ont paru tout d'abord par articles dans la *Revue de l'Instruction publique.* Le premier article sur Cousin était accompagné de la note suivante : « La *Revue* a déjà inséré, dans son numéro du 14 juin 1855, un article de M. Taine sur *Laromiguière.* Cet article et ceux que la *Revue* se propose de publier sur les principaux écrivains du XIX[e] siècle, sont empruntés à une série de volumes qui doivent paraître à la librairie de MM. L. Hachette et C[ie]. » S'il faut en croire cette note, et aussi la rubrique générale de l'article, *Etudes sur les principaux écrivains du XIX[e] siècle*, les *Philosophes classiques* auraient eu pour origine l'heureuse initiative d'un intelligent éditeur, bien plutôt qu'un dessein très arrêté d'avance, et un désir de représailles de la part de Taine. On sait aussi que l'idée du *Voyage aux Pyrénées* vient de M. Hachette. Et si l'on songe que les *Origines* ont été pour ainsi dire dictées au grand écrivain par le spectacle des malheurs publics, on peut en conclure qu'une bonne part de son œuvre historique et littéraire, et en particulier ses deux plus assurés chefs-d'œuvre, ont été comme arrachés à Taine par des circonstances extérieures indépendantes de sa volonté. On ne se fait pas sa vie, et après tout, cela est peut-être heureux parfois.

coup d'histoire. *Mais la philosophie valait mieux, et certainement je vais y revenir*[1]. »

Il serait sans doute un peu long de rechercher et d'énumérer toutes les « sources » de ce livre célèbre ; et l'on pense bien que l'active curiosité de Taine n'a dû laisser échapper aucun des travaux français ou étrangers qui pouvaient lui faciliter la réalisation de son dessein[2]. A Émile Montégut, à Guizot, à Augustin Thierry, à Philarète Chasles, par exemple, il emprunte non seulement des vues de détail, mais quelques-unes des maîtresses pièces de son système. « Ceux qui viennent après lui, disait-il de Philarète Chasles, et profitent de son exploration pour recommencer le même voyage admirent, après expérience et contrôle, la hardiesse de ses percées, l'abondance de ses recherches, la justesse de ses indications, la fécondité de ses vues... La principale idée qui circule dans ses quatorze volumes est celle de la différence qui sépare les races germaniques des races latines... Personne plus que lui n'a insisté sur cette idée, et personne n'en a mieux vu les suites infinies[3]... » Et ailleurs, dans un article où il louait fort Ottfried Müller, cet « érudit de génie », d'avoir si

1. Lettre inédite à Edouard de Suckau du 22 février 1863.

2. Un critique contemporain qui connaît très bien Taine, qui même s'en est souvent et très heureusement inspiré dans l'excellente *Histoire de la littérature latine* qu'il nous a donnée récemment (Paris, Hachette, 1897), et que je louerais davantage s'il m'en avait laissé le droit, M. René Pichon, m'a reproché très justement dans le *Bulletin critique* de n'avoir pas fait à Mme de Staël la place qui lui revient parmi les devanciers de Taine. « Mme de Staël, écrit-il, a eu sa part dans la transmission de la théorie des milieux, entre Montesquieu et Cousin ou Villemain. Il aurait été intéressant de rapprocher, ce me semble, les chapitres de la *Littérature* sur l'Angleterre et la *Littérature anglaise*, le livre XIV de *Corinne* et les *Notes sur l'Angleterre*, les livres IV et IX du même roman et le *Voyage en Italie*. Sur bien des points, notamment sur l'esprit classique, sur les mœurs polies de l'ancien régime, sur l'âme latine et l'âme germanique, Mme de Staël a indiqué, superficiellement, mais vivement, avec son esprit de mondaine curieuse, ce que Taine devait démontrer avec sa précision de savant. »

3. *Débats* du 27 mai 1866.

bien compris « que chaque peuple, comme chaque homme, est un individu, une personne distincte..., et que la véritable histoire est celle qui, prenant son caractère à son origine, en suit, à travers les siècles, les transformations et les effets », il ajoutait : « A mon avis, cette découverte, qui est presque contemporaine, a renouvelé toutes nos études. Augustin Thierry la faisait, de son côté, en cherchant les causes des grands événements dans les différences de races[1]. » C'est dire, je pense, assez clairement que la conception que Taine s'est faite de la *race* anglaise, procède en ligne directe des *Études de littérature comparée* et surtout de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*.

Parmi les écrivains anglais qu'il fit, si je puis dire, collaborer à son œuvre, — je néglige, bien entendu, les auteurs un peu spéciaux, les Turner, les Warton, les Froude, — quatre, surtout, me paraissent alors avoir exercé une assez forte action sur sa pensée. J'ai déjà parlé de Macaulay : mais j'imagine que Taine dut refaire sérieuse connaissance avec lui, ne fût-ce que pour le présenter, on sait avec quelle compétence et quelle sympathie, — en avril 1857, — à ses lecteurs. « Pour aller chez ses voisins, un Français doit faire deux voyages. Quand il a franchi la première distance, qui est grande, il aborde sur Macaulay » : par la « position intermédiaire de son esprit entre l'esprit latin et l'esprit germanique », le grand historien doit l'attacher et le séduire ; et il « revient volontiers à l'éloquence continue, à la raison vigoureuse, aux prévisions modérées, aux théories prouvées de ce généreux et solide esprit ». — Mais « qu'il se rembarque : il lui faut entreprendre une seconde traversée, aussi longue, pour parvenir, sur Carlyle, sur un esprit foncièrement germanique, sur le vrai sol anglais ». Carlyle, en effet, est

1. *Débats* du 6 novembre 1865.

un *voyant*, un mystique ; mais c'est, avant tout, un hegelien anglais : « il traduit en style poétique et religieux la philosophie allemande » ; et c'est pourquoi, en dépit de ses excentricités « maladives » et « démoniaques » de pensée et d'expression, Taine lui a su gré de leurs conceptions et de leurs tendances communes ; c'est pourquoi il a recueilli, précisé, assagi plus d'une de ses divinations ; peut-être même lui a-t-il emprunté quelques-uns de ses procédés de style ; et, en tout cas, à son contact, « l'humoriste plein de verve et de bizarrerie [1] » qui était en lui achève de se libérer. — Mais, si original que soit Carlyle, ce n'est pourtant pas lui que Taine a présenté aux lecteurs français en ces termes : « Tous les demi-siècles, et plus ordinairement tous les siècles ou tous les deux siècles, paraît un homme qui *pense*... En ce moment, la scène est vide en Europe... Dans ce grand silence, et parmi ces comparses monotones, voici un maître qui s'avance et qui parle. On n'a rien vu de semblable depuis Hegel [2]. » Et ce maître, c'est Stuart Mill. Et assurément, Taine fera tout d'abord sur son œuvre d'expresses réserves : au nom de ses maîtres allemands, il lui reprochera de méconnaître entièrement le pouvoir et le rôle de l'abstraction, de se faire de la notion de *cause* une idée aussi incomplète qu'inexacte, et, partant, de « mutiler l'esprit humain » :

1. L'expression est de Marcelin, dans la *Vie parisienne* du 23 août 1863, à propos du *Voyage aux Pyrénées*. C'est dans son premier numero (3 janvier 1863), que la *Vie parisienne* a commencé la publication des « humoristiques » *Notes sur Paris*, par Frédéric Graindorge. L'article sur Carlyle est de deux années antérieur.

2. *Le Positivisme anglais : étude sur Stuart Mill* (1864), *Préface*. Cette *Préface*, intéressante à plus d'un titre, a, naturellement et malheureusement, été supprimée, quand l'opuscule a définitivement pris place au tome V de la *Littérature anglaise*. Cette étude sur Stuart Mill avait d'abord paru, — avec quelques variantes par rapport au texte actuel, — dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1861 : la publication du *System of Logic* (1859) en avait été l'occasion. Il est fort probable que ce fut en cette même année 1859 que Taine fit la connaissance de Stuart Mill.

mais, sans parler des vues concordantes ou nouvelles dont il retrouvait l'expression dans ses livres, et dont il devait faire son profit, c'est bien Mill qui achèvera de lui enseigner tout le prix de l'expérience, et qui encouragera puissamment son goût croissant pour l'observation précise et minutieuse. — Enfin, il ne se pouvait pas que les travaux de Buckle ne fissent une vive impression sur lui : justement, le premier volume de l'*Histoire de la civilisation en Angleterre* venait de paraître (1857) ; et si, dans ce livre mémorable, il pouvait constater bien des lacunes, bien des idées qu'il devait juger contestables, du moins il y trouvait cette rigueur de méthode, ce goût des « tout petits faits, bien choisis, importants, significatifs, amplement circonstanciés et minutieusement notés », qui, de plus en plus, allaient devenir une des exigences les plus impérieuses de son esprit[1]. Surtout, l'un et l'autre, Buckle et Stuart Mill, ils lui révélèrent le positivisme.

1. Voir sur Buckle et son œuvre un bien remarquable article de Charles de Rémusat dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er novembre 1858. J'y relève, entre autres intéressants passages, les lignes suivantes : « ..... Tout le monde parle par tout pays du caractère ou du génie national. Ce paraît être le résultat de toutes les circonstances qui agissent, soit sur l'organisation, soit sur la nature morale de la portion de l'humanité qu'elles ont entourée dès son berceau. Il se peut aussi que, dès l'origine, cette portion de l'humanité eût de *certains traits ineffaçables* sans être nécessairement primitifs : *ce sont les caractères de la race*... Il existe des races distinctes qui peuvent se mêler, mais qui ne sauraient se résoudre l'une dans l'autre, en sorte qu'une d'elles, après les avoir absorbées, restât ce qu'elle a toujours été. J'insiste sur ce point, parce qu'*en ce moment l'ethnographie joue un grand rôle*, non seulement dans l'opinion commune, mais dans la science, et cependant *M. Buckle l'a entièrement négligée*... L'auteur d'un livre qui dénote beaucoup d'instruction et d'esprit, M. de Gobineau, *a entrepris d'expliquer toute l'histoire par l'inégalité essentielle des races humaines*..... » (p. 38). — Soyons assurés que cette page a passé sous les yeux de Taine, et que l'indication qu'elle renferme n'a pas été perdue pour lui. L'ouvrage de Gobineau, aujourd'hui bien oublié, au moins en France, avait pour titre : *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855). L'auteur était très lié avec Renan, et celui-ci semble bien avoir puisé à pleines mains dans son livre, ainsi que Wagner et que Nietzsche (voir A. Hallays, *le Vicomte de Gobineau*, dans *les Débats* du 6 octobre 1899). — Si, d'ailleurs, Buckle, dans son analyse des éléments constitutifs de la civilisation

Car, jusqu'ici, on ne l'a pas assez observé, Taine (chose curieuse et presque paradoxale) n'avait fait encore aucun emprunt à la seule philosophie pleinement originale qu'ait produite la France au XIX[e] siècle. Lui-même, d'ailleurs, l'a loyalement reconnu : « La plupart des personnes qui lisent, écrivait-il en 1864, étaient, je suppose, dans le même état que moi à l'endroit de M. Comte. On le connaissait par parcelles ; on avait parcouru des extraits ou des comptes-rendus de ses ouvrages, et l'on s'en était tenu là, non sans bonnes raisons, du moins apparentes... On en était là quand on vit quelques parties du système refleurir et attirer d'illustres adhésions : Charles Robin, Littré, *Buckle, Stuart Mill.* Là-dessus, l'examen recommença ; aujourd'hui il est en train de se faire. *Je l'ai entrepris pour mon compte il y a trois ou quatre ans,* et je pense que tout homme amateur de science et de philosophie doit le faire. » L'examen dut être fructueux, si l'on en juge par les résultats. Sans doute, Comte « n'est point un esprit délicat et élevé, à la façon des grands philosophes, tels qu'Aristote et Hegel[1]... Mais il a trouvé une conception digne de l'attention universelle, et il a fait preuve, en la développant, d'une vigueur et d'une persistance admirables... Pour la première fois, un homme a examiné ce que c'est que la *science,* non pas en général, d'après une idée spéculative, et, pour ainsi dire, en l'air, comme ont fait les autres philosophes, mais d'après des sciences existantes et effectives... Ce sont là des questions de premier ordre..., car la naissance et le développement des sciences positives est depuis trois siècles l'événement

anglaise, n'a fait aucune place à l'idée de « race », en revanche, et en bon disciple de Comte, il a fortement insisté sur le climat, sur le sol, sur l'alimentation, sur le « milieu » physique et moral, et il y aurait une instructive comparaison à établir entre son livre et celui de Taine.

1. Dans son étude sur *Stuart Mill* (*Revue des Deux-Mondes* du 1[er] mars 1861), Taine parlait de « la grossièreté prosaïque de M. Comte ». La dureté des termes est ici, on le voit, bien atténuée.

capital de l'histoire. Aucune autre construction humaine, ni l'État, ni la religion, ni la littérature, ne peut se considérer comme inébranlable... Au contraire, l'accroissement des sciences est infini... On peut prévoir qu'il arrivera un temps où elles régneront en souveraines sur toute la pensée comme sur toute l'action de l'homme, sans rien laisser à leurs rivales qu'une existence rudimentaire, pareille à celle de ces organes imperceptibles qui, dans une plante ou dans un animal, disparaissent presque absorbés par l'immense accroissement de leurs voisins[1]... » Jamais peut-être encore le culte et la « religion » de la science n'avaient été affirmés dans un aussi superbe et aussi confiant langage ; et il n'est pas indifférent de savoir que la lecture du *Cours de philosophie positive* a singulièrement encouragé ces espérances et fortifié cet impatient dogmatisme.

Ce n'est pas, du reste, la seule conviction qu'il y ait puisée. « La théorie du « moment » et du « milieu », a-t-on dit fort justement[2], qui est capitale dans l'œuvre

1. Article sur le *Cours de philosophie positive,* 2e édition, avec préface de Littré (*Débats* du 6 juillet 1864). — C'est donc en 1860 ou 1861 que Taine a « découvert » Auguste Comte. J'ai tout lieu de croire que cette « découverte » est un peu postérieure à la *rédaction*, sinon à la *publication* de l'article sur Stuart Mill. On notera que c'est vers le même temps (1860) que Taine remanie son *La Fontaine* et ses *Philosophes classiques* (voir surtout la *Préface* de la seconde édition), non pas précisément dans un sens positiviste, mais de manière à faire entendre qu'il connait très bien maintenant le positivisme, — et que, tout en en profitant, il le dépasse. La *Préface* de la seconde édition des *Philosophes classiques* a paru dans la *Revue de l'Instruction publique* du 12 janvier 1860 ; et les quatre premiers chapitres du *La Fontaine* actuel ont été publiés dans les *Débats* des 28 avril, 2, 3 et 4 mai 1860.

2. Lévy-Brühl, *la Philosophie d'Auguste Comte*, introduction (Paris, Alcan, 1900). Le livre est fort remarquable, et il est à lire, même après l'admirable étude que M. Emile Faguet, dans la seconde série de ses *Politiques et moralistes du XIXe siècle,* a consacrée à l'œuvre de Comte. Mais il est arrivé à M. Lévy-Brühl, à plus d'une reprise, d'attribuer à l'influence de Comte des effets qu'il y aurait bien plutôt lieu, je crois, de rapporter à l'influence de Hegel ; par exemple cette « transformation de l'idée de vérité », que, d'après lui, on devrait à Comte (Cf. là-dessus l'art. déjà cité d'E. Scherer sur *Hegel et l'hegelianisme*). M. Lévy-Brühl écrit aussi à un autre endroit : « Taine, il est vrai, doit beaucoup à Spi-

de Taine, n'était, certes, pas inconnue au XVIIIe siècle. Mais c'est Comte qui l'a généralisée en rapprochant Lamarck de Montesquieu, c'est lui qui a enseigné à Taine la définition générale, à la fois biologique et sociale de l'idée de milieu ». — Il est vrai : mais en empruntant à Auguste Comte la formule expressive[1] qui traduisait, d'ailleurs, si bien ses propres conceptions, Taine sut en tirer un parti inattendu ; et il a fait mieux que de l'inventer, puisque c'est bien lui qui en a consacré la fortune.

C'est de toutes ces influences combinées qu'est sortie l'*Histoire de la littérature anglaise*. Mais ai-je dit suffisamment ce que Taine y mit de lui-même, et s'imagine-t-on bien ce livre mémorable sans l'esprit systématique qui simplifie, abstrait et coordonne, sans « l'élan impétueux de la logique intraitable », sans le besoin passionné de la démonstration et de la preuve, surtout sans ce luxe inta-

noza et à Hegel, davantage encore à Condillac. Parmi les contemporains, il semble se rattacher surtout à Stuart Mill et à Spencer. Mais c'est de Comte qu'il procède à travers eux. Là se trouve l'origine de la plupart de ses idées directrices. Sa conception de l'histoire littéraire, de la critique, de la philosophie de l'art, son effort, en un mot, pour transporter aux sciences morales la méthode des sciences naturelles, tout cela dérive principalement d'Auguste Comte. »

Ce langage est, historiquement, un peu inexact, et je pense que ceux qui m'ont bien suivi jusqu'ici sont à même de le rectifier. En fait, l'influence de Comte, chez Taine, s'est surajoutée, et assez tardivement, à celle de Hegel ; elle l'a précisée, fortifiée, non contredite ; et dans les cadres, d'ailleurs si souples et si larges que lui avait fournis le philosophe allemand, les idées et les formules positivistes ont trouvé comme un naturel abri. La théorie du « moment », celle même du « milieu » sont déjà, et non pas seulement en germe, dans Hegel : Taine, nous l'avons vu, les appliquait avant de bien connaître Comte ; et cela ne veut, certes, pas dire qu'il ait lu Comte sans profit, ni qu'il n'ait pas été très heureux de trouver chez lui « la définition biologique et sociale de l'idée de milieu ». Il devait même s'emparer d'autant plus volontiers de cette idée qu'il la voyait confirmée par les récents travaux de Darwin. L'*Origine des espèces* est de 1859, et elle est citée dans l'*Introduction* de l'*Histoire de la littérature anglaise*, même sous sa première forme (l'*Histoire, son présent, son avenir* dans la *Revue germanique* du 1er décembre 1863).

1. C'est dans la 40e et dans la 43e leçon du *Cours de philosophie positive* que Comte a exposé sa théorie et justifié l'emploi du mot *milieu*. Voir notamment la 3e édition (t. III, p. 302-303, 309, 430 et sqq.).

rissable d'images éblouissantes par lesquelles l'historien semble vouloir rivaliser avec les poètes et les romanciers qu'il étudie? « En effet, l'histoire est un roman vrai, et pour manifester aux yeux les particularités, les agitations, les combats de l'âme, il faut les procédés du roman, toutes les couleurs de la description, toutes les forces de l'éloquence, de la raillerie, de la passion, aussi bien quand on représente les générations passées que lorsqu'on peint les mœurs de notre temps[1]. » Nul, à cet égard, n'a mieux prêché d'exemple que l'historien de la *Littérature anglaise*; nul ne s'est plus constamment efforcé de sympathiser avec les esprits et les âmes du passé. Mais on ne sympathise vraiment qu'avec ce que l'on aime déjà par avance; et la critique ainsi conçue n'est au fond qu'un moyen de prendre plus nettement conscience de ses secrètes préférences et de les fortifier en soi. C'est ce qui est arrivé à Taine: il avait déjà des goûts très anglais quand il s'est mis à l'étude de la civilisation anglaise: de son long commerce avec elle, il a rapporté des goûts plus anglais encore. L'individualisme anglo-saxon, sous ses différentes manifestations, a achevé de le conquérir; et, de plus en plus, il lui empruntera les principaux traits de son idéal politique, religieux, social. Dans ses voyages en Angleterre, il avait eu la révélation du protestantisme et, comme tant d'autres, il s'était laissé séduire à cette forme demi-religieuse et demi-morale de la libre-pensée contemporaine[2]: « J'ai bien un idéal en poli-

1. Article sur l'*Histoire de la littérature grecque* d'Ottfried Müller. Après le développement que je viens de citer, Taine, d'ailleurs, s'empresse d'ajouter: « Sur ce point, Müller est insuffisant. »

2. Même disposition, notons-le, chez Prévost-Paradol (cf. Gréard, *op. cit.*, p. 91). Taine, lui, est si profondément, si naïvement convaincu de la supériorité du protestantisme sur le catholicisme que, durant ses nombreux voyages en Angleterre, il a entièrement négligé d'étudier sur place le catholicisme anglais, si vigoureux pourtant, si original et si plein d'avenir. A lire les *Notes sur l'Angleterre*, on pourrait croire qu'il n'y a pas un seul catholique par delà la Manche. Pas un mot sur Manning, sur Newman, sur le mouvement d'Oxford. Et telle est la force des idées

tique et en religion, écrivait-il en 1862, mais je le sais impossible en France... Si le protestantisme libre, comme en Allemagne sous Schleiermacher, ou à peu près comme aujourd'hui en Angleterre ; si les libertés locales, comme aujourd'hui en Belgique, en Hollande, en Angleterre aboutissaient à une représentation centrale[1]... » Et il se rendait bien compte que ces rêves n'étaient pas éclos en France. Dans une *Préface* qu'il écrivait en 1871 pour la traduction anglaise de son *Histoire de la littérature anglaise*, il disait : « Un étranger a cet avantage que l'habitude ne l'a point émoussé ; involontairement il est frappé par les grands traits ; de cette façon il les remarque. C'est là toute mon excuse ; je la présente au lecteur anglais avec confiance, parce que, si j'examine mes propres idées sur la France, j'en trouve plusieurs qui m'ont été fournies par des étrangers *et notamment par des Anglais.*[2] »

Essayons de nous bien représenter Hippolyte Taine au lendemain de l'*Histoire de la littérature anglaise.* Il n'a que trente-cinq ans et il a déjà écrit dix volumes. Disgrâces, critiques, maladie même, rien ne l'a empêché d'aller jusqu'au bout de sa pensée et de son effort. Il n'a pas triomphé de toutes les résistances ; mais, par sa sincérité, par son énergie, par son labeur, il a forcé l'estime et le respect. Dans une œuvre aux larges et puissantes assises, riche de signification et de perspectives, il a su fondre presque tous

a priori que, l'épisode le plus caractéristique peut-être de l'histoire des idées religieuses pendant les deux ou trois derniers siècles parait lui avoir complètement échappé. Pareillement, l'auteur des *Notes sur l'Angleterre* aurait-il parlé comme il l'a fait (p. 210-211) du *Common Prayer Book* s'il avait su que le livre officiel de la liturgie anglicane n'est qu'une déformation et une mutilation des livres de la liturgie catholique, et que, de plus en plus, dans les temples anglicans eux-mêmes, on abandonne la copie pour revenir à l'original ?

1. Cité par M. Sorel, *Discours de réception à l'Académie française.*

2. *History of English Literature, by* H.-A. Taine, *translated by* H. van Laun (Edinburgh, 1871, 2 vol. in-8°), *with a Preface by the author (two pages in French).* Ces deux pages sont datées de Paris, octobre 1871.

les aspects, tous les contrastes, toutes les ressources de son génie de penseur et d'écrivain : il y a mis sa méthode et son érudition, il y a déployé sa conception de l'homme, de la vie et de l'univers, il y a répandu à profusion « les plus éclatantes fleurs et, si j'ose ainsi parler, les plus hauts et les plus rouges pavots qui puissent tenter une main d'artiste[1] ». Que vont lui importer les réfutations, les répliques, les anathèmes ? Il se sent soutenu par les plus « libres esprits » d'entre ses contemporains : à ses côtés ou derrière lui, les Renan, les Scherer, les Sainte-Beuve, les Flaubert, les Leconte de Lisle, les Dumas fils, tous, animés de son esprit, fortifiés par son exemple, poursuivent, chacun dans sa voie, rectifient et complètent cette « grande *enquête sur l'homme* » à laquelle il a voué son existence tout entière ; tous, ils croient à la Science, et ils ne croient guère qu'à elle. La *Vie de Jésus* vient de voir le jour[2], *la Cité antique* va paraître[3]. « La science approche enfin et approche de l'homme ; elle a dépassé le monde visible et palpable des astres, des pierres, des plantes, où, dédaigneusement, on la confinait ; c'est à l'âme qu'elle se prend, munie des instruments exacts et perçants dont trois cents ans d'expérience ont prouvé la justesse et mesuré la portée. » A ces lignes qui expriment si fortement ce qu'on pourrait appeler la philosophie de l'*Histoire de la littérature anglaise,* à cette conviction qui est comme « l'âme invisible et présente »

1. Expression de Taine, à propos de Paul de Saint-Victor (*Débats* du 16 novembre 1866).
2. Mercredi 24 juin 1863.
3. Mars 1864. — Taine fut parmi les trop rares critiques qui rendirent publiquement hommage au mérite de *la Cité antique :* il n'avait « qu'une objection à faire » à l'auteur : c'est de « croire trop fermement aux contes et aux amplifications de Tite-Live, de Plutarque et de Denys d'Halicarnasse ». (*Débats* du 16 novembre 1864). Par contre, « les efforts de Taine pour expliquer le caractère anglais par le climat et le mode d'alimentation faisaient sourire », paraît-il, Fustel de Coulanges (Guiraud, *Fustel de Coulanges*, p. 195). — Les oppositions de ces deux grands esprits sont d'autant plus curieuses à noter que leur évolution intellectuelle et morale me paraît avoir été sensiblement la même.

du livre, combien, parmi les contemporains de Taine, auraient refusé de souscrire ?

Et cependant, regardez-y d'un peu près : dans ce livre même, tout plein de la joie et de l'orgueil de savoir, — *libido sciendi,* — la joie n'est pas complète, l'orgueil n'est pas toujours triomphant ; tout à côté des phrases qui chantent les conquêtes de la science nouvelle, il en est d'autres qui résonnent tristement, douloureusement, et qui trahissent comme un regret ou comme une plainte : « Longtemps encore les hommes sentiront leurs sympathies frémir au bruit des sanglots de leurs grands poètes... Notre génération, comme les précédentes, a été atteinte par la maladie du siècle et ne s'en relèvera jamais qu'à demi. *Nous parviendrons à la vérité, non au calme*[1]... » Ces accents-là ne partent pas d'une âme qui trouvera pour toujours dans la science seule l'entier apaisement de son inquiétude. Taine n'a déjà plus le fier détachement de ses jeunes années et de ses premiers écrits. Et il aura beau nous répéter le mot de Gœthe : « Tâche de te comprendre et de comprendre les autres » ; il aura beau nous convier à la critique, « coûte que coûte, sans aucun égard aux conséquences agréables ou désagréables ; » les « divinations » des « révélateurs », comme il les appelle, les « nobles songes » des poètes sont allés réveiller dans son cœur des échos de longue date assoupis. Au contact de Byron, peut-être, de Carlyle, de Milton surtout, il a eu la révélation d'un « autre ordre », comme eût dit Pascal. Et il ne se défendra plus, comme il l'eût fait jadis, de faire servir la science à ses préoccupations nouvelles. « Dans cet emploi de la science et dans cette conception des choses il y a un art, une morale, une poli-

1. *Litt. angl.*, 4e éd., t. III, p. 420-421. Les dernières pages de l'étude sur Byron d'où sont tirées toutes ces citations, et celles qui précedent et qui suivent, forment la vraie conclusion philosophique et morale de l'*Histoire de la littérature anglaise* : elles n'ont pas varié d'un seul mot depuis le jour où elles ont paru (15 octobre 1862) dans la *Revue des Deux-Mondes*.

tique, une religion nouvelle, et *c'est notre affaire aujourd'hui de les chercher.* »

V

« La scène est presque religieuse. La lumière tombe d'aplomb de la lanterne du dôme, éclairant tranquillement les caissons dorés de la voûte, les personnages à grands costumes de Paul Delaroche, et venant mourir sur la tête des assistants. Ceux-ci, étagés en un vaste demi-cercle, font face au professeur qui, devant sa table, dans l'enfoncement formé par deux colonnes de porphyre, rappelle assez volontiers un ministre protestant dans sa chaire, portant barbe et lunettes, et parlant simplement à des hommes comme lui. L'assistance est recueillie plus qu'on ne l'attendrait de ces jeunes têtes barbues, chevelues, aux yeux vifs, aux bouches moqueuses. Le professeur semble aussi jeune que ses élèves. L'éloignement efface les traces que la fatigue ou la maladie ont pu laisser sur son visage, et l'on ne distingue qu'une tête énergique, à cheveux noirs et drus, à barbe châtain. Du reste, vêtu de noir, habit boutonné ; sur la table, son chapeau, ses gants, quelques feuillets de notes au crayon, c'est toute la mise en scène[1]. »

C'est le Marcelin de la *Vie parisienne* qui s'exprime en ces termes ; et peut-être a-t-on reconnu là le cours de Taine à l'École des beaux-arts.

Il y avait été nommé au lendemain de l'*Histoire de la littérature anglaise,* en octobre 1864, comme par compen-

1. *Le cours de M. Taine à l'Ecole des beaux-arts* (*Vie parisienne* du 18 fév. 1865). — Une jolie vignette représentant cette scène sert d'illustration à l'article. Dans un coin, le portrait de Taine, qui, malgré les lunettes, ressemble étonnamment, — je dédie cette observation à M. Barrès, — à celui d'Alfred de Musset.

sation à ses déboires académiques [1] ; il succédait à Viollet-le-Duc dans la chaire d'esthétique et d'histoire de l'art. Cette nomination fut, nous dit-on, « une des grandes joies de sa vie ». Taine était né professeur : il aimait l'enseignement pour les commodités de tout genre qu'il procure à ceux qui veulent apprendre ; il l'aimait aussi pour l'enseignement lui-même, pour la joie de voir sa pensée féconder d'autres pensées, se prolonger et revivre en elles, se réchauffer et se rajeunir à leur foyer ; il l'aimait enfin pour les responsabilités, souvent si lourdes, qu'il implique et qu'il entraîne, et dont il allait prendre de jour en jour une conscience plus nette, plus scrupuleuse et plus inquiète. Le professorat est, de toutes les fonctions sociales, celle qui s'accommode le moins du dilettantisme esthétique ou même scientifique. Taine avait une nature morale trop fine et trop élevée pour tarder bien longtemps à s'en apercevoir.

Au premier abord cependant, il semble qu'il ait vu surtout dans ses occupations nouvelles l'occasion d'appliquer à un nouveau sujet d'études la méthode qu'il venait de pratiquer avec tant de succès. Et, de fait, il devait être bien tentant pour un esprit de sa trempe d'expliquer par la « race », le « milieu » et le « moment » la production des œuvres d'art. « Parmi les œuvres humaines, l'œuvre d'art semble la plus fortuite » : combien il serait « utile », — et intéressant et glorieux, — de « démêler les conditions précises et les lois fixes » qui en déterminent la délicate éclosion, d'en définir exactement la nature et l'objet, le caractère et le rôle, bref, de constituer une *esthétique* vraiment « moderne, historique et non dogmatique, n'imposant pas de préceptes, mais constatant des lois » ! Taine, il est vrai, dans cette ambitieuse tentative, avait eu un

[1] On sait que l'Académie s'était refusée à décerner le prix Bordin à l'*Histoire de la littérature anglaise*.

devancier et un maître[1], — un maître dont il devait fortement s'inspirer, — Hegel lui-même, et l'on ne sait pas assez tout ce que la *Philosophie de l'art* a dû au *Cours d'esthétique* que, quarante ans auparavant, professait à l'Université de Berlin le philosophe allemand. Mais dans cette œuvre, la moins caduque peut-être d'un penseur de génie, il y avait bien des généralisations hâtives, bien des vues paradoxales, ou insuffisamment poussées, ou peu conformes à la réalité des faits, en un mot, bien des parties vieillies et que des recherches ultérieures[2] étaient venues démentir :

1. Disons : deux maîtres, pour être juste envers tout le monde ; et le second de ces maîtres, — j'en vais emprunter l'aveu à Taine, — n'est ni plus ni moins que Théodore Jouffroy. Voici, en effet, en quels termes l'auteur des *Philosophes classiques* parlait du *Cours d'esthétique* de Jouffroy : « Pour tout dire, *il est le seul livre sur le beau qu'on puisse lire après l'*Esthétique *de Hegel*. Nulle part M. Jouffroy n'a mieux montré son genre de talent... Nulle part il n'a touché de plus près la vérité. Pour l'y faire entrer, il suffirait presque de supprimer sa mauvaise métaphysique, de traduire ses formules, de les réduire par l'analyse. Il n'y aurait qu'une notation à changer. Cela fait, *on fondrait aisément les idées de Hegel et les siennes*, et on verrait qu'aux deux extrémités de la science, la description anatomique de nos sentiments et la construction métaphysique du monde s'accordent pour conclure que la beauté est un *développement apparent ou réel* (c'est Taine qui souligne), lequel, étant conçu par nous, passe en nous. » (*Les Philosophes français au XIX*e *siècle*, 1re édition, p. 231). — Il n'est pas mauvais d'observer que ces lignes, qui pourraient servir de préface à la *Philosophie de l'art* ont été écrites en 1856, et qu'ainsi, à cette date, Taine avait déjà dans l'esprit les grandes lignes de sa méthode et de sa doctrine esthétique.

2. Une page que Taine a cru devoir supprimer en recueillant en volume, sous le titre de *Philosophie de l'art en Grèce*, huit articles qu'il avait d'abord publiés dans les *Débats* en 1869, donnera bien, je crois, une idée de la manière dont il a utilisé les études des érudits, surtout allemands, ses devanciers. Ces articles ont pour titre *la Civilisation et l'art en Grèce*, et portent pour sous-titre la bibliographie suivante : « *Geschichte der Griechischen Plastik*, von J. Overbeck. — *Künstler Geschichte*, von Brunn. — *Griechische Geschichte*, von Curtius. — *Griechische Mythologie*, von Preller, etc. — Becker's *Charicles*. » Voici cette page : elle forme le début du premier article (3 juin) : « L'antiquité classique et surtout la Grèce antique sont depuis cent ans une sorte de bien propre et de patrimoine de l'érudition allemande ; outre les recherches de détail et les éditions savantes, on voit paraître au delà du Rhin, presque chaque année, des résumés, des vues d'ensemble, de grands manuels, quelque histoire complète ; le lecteur n'a qu'à jeter les yeux sur la savante traduction d'Ott. Müller, par M. Hillebrand, pour savoir combien là-bas le travail est quotidien et incessant. Mais quand on

il fallait élaguer, préciser, corriger, compléter; il fallait surtout repenser à la française cette immense « pâtée » germanique, la transposer et la traduire à l'usage des « honnêtes gens », « écrire en style exact » — et poétique — une esthétique qui, par sa richesse, son éloquence et sa profondeur, fût digne à la fois de Phidias et de Vinci, de Rubens et de Rembrandt. On sait de reste si Taine y a réussi.

C'est que, avec cette admirable sincérité qu'il portait en toutes choses, il s'est peint lui-même au naturel dans cette œuvre nouvelle, y mettant sans doute toute son expérience des livres, mais aussi toute son expérience de la vie et de l'art. Lui-même, dans une page mémorable, a pris soin de nous décrire les dispositions foncières de sa nature d'artiste, de démonter en quelque sorte sous nos yeux l' « instrument, âme ou esprit », qu'il portait en lui. « En poésie comme en musique, en architecture ou en peinture, ce qui le touche par excellence, c'est le naturel, l'élan spontané des puissances humaines, quelles qu'elles soient et sous quelque forme qu'elles se manifestent... L'instrument ainsi construit a été promené dans l'histoire, surtout parmi les œuvres littéraires, longtemps aussi parmi les œuvres d'art, à travers les estampes et les musées de France, de Belgique, de Hollande, d'Angleterre et d'Allemagne. Comparaison faite, il s'est trouvé sensible d'abord et *au-dessus de tout à la force héroïque ou effrénée*... C'est cet instrument que j'emporte aujourd'hui

veut en rendre compte au public, on s'aperçoit que dans un journal ou dans une revue française ordinaire, la chose est presque impossible ; l'œuvre est trop technique ou trop abstraite ; presque jamais pour nous elle n'est assez littéraire ; nous sommes obligés de la repenser pour la comprendre ; le moule de notre esprit est différent. Voilà pourquoi, au lieu d'analyser les doctes et minutieuses histoires d'Overbeck et de Brunn, je vais tâcher ici de présenter au lecteur *les idées d'ensemble que la lecture des principaux ouvrages allemands, jointe à l'étude personnelle des monuments et des textes, peut suggérer* sur la civilisation, l'art et notamment sur la statuaire des anciens Grecs. »

en Italie (février 1864)... » Nous saisissons maintenant l'origine des « impressions » et des jugements esthétiques, toujours si personnels et parfois si tranchants, dont Taine a parsemé la *Philosophie de l'art*, et qui font de ce livre le digne pendant de l'*Histoire de la littérature anglaise*. Nous saisissons en même temps le lien étroit qui le rattache à ceux de ses ouvrages que j'appellerais volontiers *exotériques*, les *Notes sur la province, sur la Belgique et la Hollande, sur l'Angleterre*, le *Voyage en Italie*. En un certain sens, ces « Notes de voyage » sont comme les cartons où le grand peintre auquel nous devons de si beaux portraits de Rubens et de Rembrandt a puisé les éléments de ses grandes toiles, le « papier-journal » de ses « expériences » artistiques.

Mais dans ce long journal en plusieurs volumes, — « journal auquel il manque des pages, et, de plus, tout personnel », — l'homme se révèle à nous par ses saillies d'observateur morose, par la vivacité un peu païenne de ses impressions de nature et d'art, par son besoin insatiable et tenace d'interroger, de comprendre et de juger, surtout peut-être par l'inaltérable candeur de sa confiance en autrui. Si l'on veut connaître Taine tout entier, si l'on veut, vers ces années de la pleine maturité, se rendre un compte exact de sa nature d'esprit, du tour particulier de sa philosophie, de la qualité de son expérience, en un mot explorer jusque dans ses profondeurs la source d'où ont jailli tant d'œuvres éclatantes et fortes, ce sont ces *Notes sur Paris, sur la province* et *sur l'étranger*, pages échappées des fameux « carnets », qu'il faut surtout lire et méditer. Or, à les lire ainsi rapprochées les unes des autres, — la chronologie même y invite, — on ne peut s'empêcher d'être frappé de l'accent de tristesse qui s'en dégage. De quelque côté qu'il se tourne, vers le passé, vers le présent, quel que soit l'objet, homme, société, nature, sur lequel se porte son regard, partout Taine n'aperçoit que laideurs,

larmes et misères. Il en convient volontiers d'ailleurs : « Peut-être, écrit-il, y a-t-il un défaut dans toutes mes impressions : elles sont pessimistes. Il vaudrait mieux, comme Schiller et Gœthe, voir le bien, comparer tacitement notre société à l'état sauvage. Cela fortifie et ennoblit. » Et certes, il s'y efforce : sa philosophie, et l'art et la science aidant, il revient à des pensées plus sereines : « S'il y a une minute saine et désirable dans la vie, c'est celle où, quittant les tracasseries de sa fourmilière, l'âme perçoit, comme disent les vieux sages, l'harmonie des sphères, c'est-à-dire la palpitation de l'univers éternel... Cette contemplation seule est une délivrance. » Mais il semble que cette stoïque gageure soit maintenant pour lui plus difficile à tenir qu'autrefois : « Que de ruines et quel cimetière que l'histoire !... *Quand l'homme a parcouru la moitié de sa carrière,* et que, rentrant en lui-même, il compte ce qu'il a étouffé de ses ambitions, ce qu'il a arraché de ses espérances, et tous les morts qu'il porte enterrés dans son cœur, alors la magnificence et la dureté de la nature lui apparaissent ensemble... [1] » Relisez toute la page, l'une des plus poignantes et des plus belles que jamais poète ait écrite, rapprochez-en telles autres de *Graindorge,* ce livre d'une amertume si âcre et si passionnée qu'à travers Carlyle il nous rappelle et Voltaire et Swift, et qu'il n'a pas su plaire au goût essentiellement modéré de Sainte-Beuve [2] : manifestement, celui qui s'est complu à ces « déclamations » et à ces invectives n'a pas

1. *Voyage en Italie*, t. II, p. 80.

2. Voir dans la *Correspondance* de Sainte-Beuve (t. II, p. 172-174), une lettre à Taine, datée du 16 juin 1867. Taine avait, à ce qu'il semble, consulté Sainte-Beuve pour savoir s'il devait, ou non, publier *Graindorge.* Sans être trop affirmatif, le critique lui déconseilla plutôt la publication : « En fait, lui disait-il, *Graindorge* sera critiqué et vous sera reproché... Je n'aime pas ce masque de *Graindorge*, qui n'est pas un masque du tout, qui est déplaisant par sa crudité et qui n'a aucune vraisemblance... Ces crudités déplaisent. »

trouvé dans sa philosophie « la sérénité du cœur » : sa sensibilité d'homme, sinon d'artiste, est de plus en plus mal à l'aise dans le dur cercle d'airain où il a voulu enfermer sa pensée ; à chaque instant, elle s'en évade ; et, dans son douloureux et noble effort pour se frayer une voie et pour se ménager une issue, elle brise à son insu les fines et robustes mailles qu'a forgées la puissante dialectique des stoïciens, de Spinoza et de Hegel.

Il n'est plus, en effet, tout à fait l'un des leurs, ce probe et lumineux esprit qui, durant son *Voyage en Italie,* se livrant à des conjectures sur l'avenir du catholicisme, cherchant à en reconnaître et à en saisir les forces constitutives et actives, l'autorité gouvernementale et morale et le mysticisme, déclare qu' « on ne voit pas de terme à sa durée [1] », et, signalant le danger que, « dans un siècle ou deux », pourra lui faire courir « l'intervention du nouveau protestantisme », s'empresse aussitôt d'ajouter : « Si le catholicisme résiste à cette attaque, il me semble qu'il sera désormais à l'abri de toutes les autres. Toujours la difficulté de gouverner les démocraties lui fournira des partisans ; toujours la sourde anxiété des cœurs tristes ou tendres lui amènera des recrues ; toujours l'antiquité de la possession lui conservera des fidèles. Ce sont là ses trois racines, et *la science expérimentale ne les atteint pas,* car elles sont composées, non de science, mais de sentiments et de besoins [2]. » Or, qu'est-ce à dire, sinon que la science n'est pas tout l'homme, et qu'au-dessus d'elle s'ouvre un « ordre » nouveau, tout aussi légitime qu'elle-même, et qui échappe à ses prises ? Et ne voit-on pas poindre là, à travers quelques inexactitudes et quelques

1. On rapprochera ces déclarations du célèbre article de Macaulay sur l'*Histoire des Papes* de Ranke (1840) : « Je ne vois, disait l'historien anglais, parlant de l'Eglise catholique, aucun signe qui indique le terme prochain de sa longue domination... »

2. *Voyage en Italie,* t. I, p. 389.

vestiges d'anciens préjugés, l'idée qui devait s'épanouir et prendre corps dans les derniers chapitres des *Origines*? Et de même qu'il ne craint pas d'infliger un démenti à « son cher et vénéré » Spinoza, de même Taine ose argumenter contre Stendhal, ce « grand admirateur » des Italiens qu'il « admire tant » lui-même : « Vous louez leur énergie, leur bon sens, leur génie ; vous dites avec Alfieri que la plante homme naît en Italie plus forte qu'ailleurs, *vous vous en tenez là*... C'est prendre l'homme isolément, à la manière des artistes et des naturalistes, pour voir en lui un bel animal puissant et redoutable, une pose expressive et franche. *L'homme pris tout entier est l'homme en société et qui se développe*... [1] » Tenir un pareil langage, ce n'est plus de la « contemplation » : c'est presque de « l'action ».

L'écho de ces préoccupations nouvelles ne pouvait manquer de se retrouver dans la *Philosophie de l'art* : l' « ordre » esthétique entretient des rapports trop étroits avec l' « ordre » moral pour qu'il en fût autrement. On sait que des cinq petits volumes où Taine a condensé la substance de son cours d'esthétique, l'un, publié en 1867, a pour titre : *De l'Idéal dans l'art*. Titre significatif, inspiré d'ailleurs de Hegel [2], mais titre un peu inattendu de la part du « naturaliste » que Taine croit fermement être resté. Et pourtant, comme nous aurions tort de l'en croire sur parole ! Car si nous ouvrons le livre, qu'y trouvons-nous ? Au lieu de cette critique purement « contemplative », explicative et descriptive que nous serions en droit d'attendre, nous découvrons une critique très préoccupée de « classer » et de « juger », de fonder sur autre chose que sur de simples impressions personnelles les arrêts qu'elle édicte, et qui ne s'appuie sur la science positive que pour

1. *Voyage en Italie*, t. I, p. 17.

2. Comme aussi le titre général de *Philosophie de l'art* qui, en 1882, dans l'édition définitive, a été transporté de la première partie du cours à l'ensemble des cinq parties.

lui emprunter la rigueur de sa méthode et l'objectivité de ses affirmations. Bien mieux, grâce à la théorie de la « bienfaisance du caractère » conçue comme étant l'un des principes essentiels « qui assignent à chaque œuvre son rang dans l'échelle », voilà toute la morale qui rentre dans l'esthétique. « Toutes choses égales d'ailleurs, l'œuvre qui exprime un caractère bienfaisant est supérieure à l'œuvre qui exprime un caractère malfaisant : » et donc, *Polyeucte* est supérieur à *Macbeth,* et *Andromaque* à *Phèdre.* Et le principe est si contestable que des esprits, peu suspects cependant d'épicurisme esthétique et de dilettantisme moral, — on le leur a assez reproché, — en ont été comme scandalisés. Mais, en revanche, quel jour singulier cette conception, plus digne assurément de la *Critique de la raison pratique* que de la *Critique du jugement*[1], jette sur le fond de la pensée de Taine à cette date, sur la nature de ses dispositions intimes ! Et comme nous voilà loin, semble-t-il, du jour où il se disait « qu'un palais « est beau, même lorsqu'il brûle », et qui sait ? peut-être « surtout lorsqu'il brûle » !

Mais on ne se défait pas en un jour des idées ou des prédilections que, dans l'enthousiasme de la vingtième année, on s'imagine volontiers être le pur écho de la vérité pure. Assurément, on peut extraire des ouvrages exotériques de Taine, surtout du *Voyage en Italie,* certaines pages qu'il n'eût probablement pas écrites quelques années auparavant. Mais à côté de celles-là, combien d'autres qui font sans doute moins d'honneur à son intelligence pénétrante des besoins de la vie morale, qu'à ses dons mer-

1. On sait que, par une de ces ironies dont l'histoire des idées est coutumière, le philosophe qui, dans les temps modernes, a peut-être placé le plus haut, je veux dire sur les sommets les plus inaccessibles, l'idéal moral, est aussi celui dont l'esthétique est le plus capable de légitimer la doctrine, si justement suspecte aux moralistes, de « l'art pour l'art ». Il est curieux de voir Taine plus soucieux que Kant de sauvegarder dans l'art les droits de la conscience morale.

veilleux de peintre naturaliste, d'artiste quasi païen, à son « imagination violente et charnelle » ! D'une manière générale, Taine n'était certes pas incapable de comprendre l'idéal chrétien ; mais il avait besoin d'un effort pour le bien concevoir entièrement et pour lui rendre pleine justice. Au contraire, avec quelle vibrante et chaude sympathie il a parlé des anciens, des Grecs surtout, et de ce qu'il a appelé lui-même « la Renaissance païenne » ! Comme il entre de plain-pied dans la vie des hommes de ces temps, et comme parfois il semble regretter, lui, pauvre corps chétif usé par le travail de la pensée, de n'avoir pas été l'un des leurs, de n'avoir pas manié le disque, ou figuré parmi les splendides décorations de Véronèse ! L'idéal antique lui est si familier et si présent que c'est une joie pour lui d'en reproduire et d'en expliquer incessamment les mythes ; tout naturellement, son imagination se peuple des gracieux et poétiques fantômes qui ont habité celle d'un Homère et d'un Eschyle ; et Maurice de Guérin, qu'il aimait tant, n'a pas mieux compris et mieux rendu que lui « le monde primitif et les vagues instincts sublimes des créatures demi-animales, demi-divines »[1]. Ouvrez maintenant la *Philosophie de l'art en Italie, aux Pays-Bas* et *en Grèce* : à toutes les pages, vous y verrez reparaître ce goût de la force indomptée, cet amour des belles et puissantes formes librement épanouies, ce culte et cette passion de la nature qui trouve en elle-même sa raison d'être, son objet et sa loi. « Pourvu que l'artiste ait un sentiment profond et passionné, et ne songe qu'à l'exprimer tout entier, tel qu'il l'a, *sans hésitation, défaillance ou réserve, cela est bien.* » Et dans le traité même *de l'Idéal dans l'art* où ce dangereux principe a, heureusement, reçu tant de démentis formels et d'involontaires atteintes, tout à côté des pages presque trop

1. Voir, par exemple, dans les *Notes sur la province* (p. 346-348) la première ébauche du bel article des *Essais* sur *Sainte-Odile*.

austères que je signalais tout à l'heure, on peut lire cet éloge des « nobles morales de la philosophie antique » : « Si les âges postérieurs y ont ajouté quelques développements, *ils y ont introduit beaucoup d'erreurs* ; et, dans la morale comme dans l'art, *c'est toujours chez les anciens qu'il faut chercher nos préceptes*[1]. » — Évidemment, celui qui parle ainsi n'a pas encore compris ce qu'il y a d'unique, de nécessaire et d'irremplaçable dans la morale chrétienne.

Et, en effet, la préoccupation « pratique » est si loin de l'avoir envahi tout entier qu'il s'y dérobe bientôt pour se consacrer — presque exclusivement — à une œuvre de spéculation pure. C'est en 1867, qu'ajournant les projets plus ou moins arrêtés de travaux historiques qu'il avait un moment caressés après la publication de sa *Littérature anglaise*[2], Taine se décide à produire enfin au grand jour, avec tous les développements et toutes les preuves qu'elle comportait, sa théorie de la connaissance. Ce dessein était d'ailleurs de date fort ancienne dans son esprit. Depuis le jour où, professeur de rhétorique à Poitiers, songeant au doctorat, il rédigeait une thèse, — qui devait être trouvée trop hardie, — sur les *Sensations*, puis envoyait à Paradol le plan d'un *Mémoire sur la Connaissance*, il n'avait guère, parmi ses autres études et ses autres écrits, cessé de mûrir, de préciser et de « ruminer », comme il disait familièrement, les théories dont s'était enivrée sa jeune pensée. « Le livre sur *l'Intelligence*, a dit très justement

1. Sur cet article, Sainte-Beuve ne parvenait pas à s'entendre avec Taine. Voir dans la *Correspondance* de Sainte-Beuve (t. II, p. 224-225), une remarquable lettre à Taine, datée justement de cette époque (2 novembre 1867).

2. « Cette œuvre achevée..., il traça le plan d'un livre sur *les Lois de l'Histoire*, puis d'un autre sur *la Religion et la Société en France au XIXe siècle.* » (G. Monod, *op. cit.*, p. 118). Il voulait écrire ce dernier livre « à la manière de Machiavel, sans incliner dans un sens ou dans un autre, traitant la chose comme un état physiologique » : ce sont les expressions mêmes de Taine rapportées par M. Sorel (*Discours de réception*).

M. Monod, n'est pas autre chose que le remaniement vingt fois pris et repris de sa thèse de 1852 sur les *Sensations* et de ce *Mémoire sur la Connaissance.* » Entre temps, il avait, à plus d'une reprise, exprimé ou indiqué les idées qu'il s'était faites sur ces questions, notamment dans les éditions successives des *Philosophes classiques,* et dans l'étude sur *Stuart Mill*[1]. Il avait fait mieux encore. Car à la bien prendre, ou, si l'on préfère, à la prendre comme il voulait qu'on la prît, — qu'était-ce que son œuvre tout entière, essais de critique et d'histoire, travaux d'histoire littéraire, notes de voyage, études d'esthétique, sinon des applications successives à des objets divers d'une même méthode psychologique, des expériences multiples destinées à vérifier et à justifier à ses propres yeux, — je voudrais pouvoir dire à contrôler véritablement, — certaines vues préalables sur la nature et sur le mécanisme de l'âme humaine, en un mot des études de psychologie appliquée ? De telle sorte que, si l'on voulait faire pour lui ce qu'il a fait par exemple pour Shakspeare, j'entends extraire et dégager de son œuvre non philosophique la « psychologie » qu'elle implique et qu'elle recouvre, on y retrouverait, à bien peu près, le fond de doctrine qu'il devait développer dans *l'Intelligence,* et cette œuvre nous apparaîtrait, à proprement parler, comme l'illustration littéraire, esthétique ou historique des théories dont le livre de *l'Intelligence* nous offre l'expression abstraite. En un certain sens, c'est à *l'Intelligence* qu'aboutit toute l'œuvre de Taine, toute son œuvre antérieure du moins : s'il était mort à cette date, ce livre eût été comme son testament intellectuel ; et, à la joie qu'il éprouva à l'écrire, au soin qu'il mit à en retoucher, à en augmenter — jus-

1. C'est Taine lui-même qui nous le rappelle dans une intéressante note de *l'Intelligence* (*Préface* de la 3e édition, p. 8), et il nous avertit en même temps que ces diverses publications ont « précédé les vues concordantes de Stuart Mill sur le même sujet ».

qu'à la fin[1] — les éditions successives, on devine que cette œuvre était bien son œuvre de secrète prédilection, celle à laquelle, à la veille même de sa mort, il eût peut-être sacrifié sans hésiter, s'il l'avait fallu, tout le reste, et la *Littérature anglaise* et les *Origines* elles-mêmes. « J'ai contribué pendant quinze ans à ces psychologies particulières ; j'aborde aujourd'hui la psychologie générale. » Cette simple ligne de la *Préface* nous révèle le lien étroit qui rattache *l'Intelligence* aux quinze volumes que Taine avait déjà publiés, et l'unité intime et profonde de son œuvre. Et en dédiant ce livre à « l'ami qu'il avait le plus respecté », à Franz Wœpke, il pouvait se rendre ce témoignage que, de tous ses ouvrages, c'était celui « auquel il avait le plus réfléchi ».

Mais il n'était pas de ces philosophes qui, ne se fiant qu'à leur réflexion personnelle, négligent d'enrichir leur pensée de celle d'autrui et reconstruisent le monde sur les simples données de leur raison abstraite. Il était trop épris de recherches érudites, de réalité positive, trop persuadé qu'en philosophie comme ailleurs, la science ne progresse que par la collaboration des intelligences. De tout temps d'ailleurs, il s'était tenu très au courant du mouvement philosophique[2] : c'est lui, comme chacun sait, qui a « révélé » Stuart Mill[3] aux lecteurs français ; mais sait-on assez qu'il fut l'un des premiers à reconnaître et à saluer publiquement la vigoureuse originalité de Cournot, —

1. Les dernières pages qu'il ait écrites, ces *Notes sur les éléments derniers des choses* qu'a publiées la *Revue philosophique* en juillet 1895, etaient vraisemblablement destinées à une réédition de *l'Intelligence*.

2. Les articles de Taine qui n'ont pas été recueillis ne nous laissent aucun doute à cet égard. C'est ainsi que, sur *cinq* de ces articles qui s'espacent sur les années 1860, 1861, 1862, j'en relève *trois* qui sont uniquement consacrés à des ouvrages philosophiques. Plus tard, la proportion sera beaucoup moins forte, surtout à partir de 1870.

3. Et même Carlyle, malgré les travaux antérieurs d'Emile Montégut

qu'il a révélé à M. Tarde [1], — et celle aussi de M. Renouvier ? « Celui-là, écrivait-il, est un philosophe de la grande espèce, je veux dire indépendant, solitaire, créateur systématique, et par conséquent inconnu, sauf de quelques curieux. » Et il le définissait : « un Kant républicain ». Toutefois, le mouvement naturel de sa pensée l'entraînait dans une tout autre voie, et chaque jour le positivisme anglais exerçait sur lui une séduction plus impérieuse. « A notre sens, disait-il en 1869, la seule philosophie originale et vivante en Europe se trouve aujourd'hui en Angleterre ; M. Bain, M. Herbert Spencer et surtout M. Stuart Mill en sont les principaux représentants. » Et il ajoutait à propos de l'ouvrage de Stuart Mill sur la *Philosophie de Hamilton* : « Si, en pareille matière, il était permis de se nommer soi-même, je dirais que c'est le livre que *depuis deux ans* j'ai le plus étudié [2]. » Ces sympathies, ces affinités et ces études devaient prendre corps et laisser leur trace dans *l'Intelligence* ; et lui-même, dans la *Préface* de son livre et ailleurs, avec cette probité scrupuleuse qui fut peut-être sa plus grande vertu, il a pris soin de noter tous les emprunts qu'il avait faits à Stuart Mill, à Bain, à Herbert Spencer. Enfin, pour ne rien dire ici des autres travaux de moindre importance, en particulier des nombreux ouvrages de physiologie, qu'il

1. Voir aux Appendices les extraits des articles de Taine sur Cournot et sur M. Renouvier, et dans la *Revue blanche* du 15 août 1897 la lettre de M. Tarde sur Taine.

2. *Débats* du 12 octobre 1869. — Dans un autre article du 13 mars 1870 sur *la Psychologie anglaise contemporaine* de M. Ribot, Taine donne le pas à la psychologie des Anglais sur celle des Français, « trop scolastique et trop oratoire », et sur celle des Allemands, « trop générale et trop préoccupée de l'absolu ». « En France, ajoute-t-il, un seul livre important et instructif a été publié depuis trente ans, celui de M. Maury, sur *le Sommeil et les Rêves* ». Ce mot, me semble-t-il, achève de donner raison à ceux qui ont voulu, dans ces dernières années, faire d'Alfred Maury un des précurseurs de Taine (voir l'*Introduction* mise par M. Bréal en tête d'une réédition des *Croyances et Légendes du moyen âge* d'A. Maury (1 vol., Paris, Champion, 1896).

devait largement mettre à contribution dans son œuvre, il faut signaler ce que, de son propre aveu, il a dû aussi à l'un de ses premiers maîtres, à Condillac : car c'est bien de Condillac que lui vient cette théorie, l'une des pièces maîtresses de son système, que « toutes nos idées générales se réduisent à des signes ». Et c'est ainsi muni et ainsi informé que Taine put enfin satisfaire à son tour à « cette tendance toujours croissante aujourd'hui, et visible dans toutes les parties de l'observation et de la spéculation humaine, et qui consiste dans un sentiment plus vif des faits, dans un besoin plus grand de la preuve, dans une attache plus étroite à l'expérience, dans un contrôle plus minutieux et plus continu de toutes les affirmations antérieures, et surtout dans la résolution d'évaluer rigoureusement, coûte que coûte, non seulement l'objet connu, mais encore l'instrument de la connaissance [1]. »

Condillac et Stuart Mill, Bain et Spencer : il semble qu'en pareille compagnie nous voilà bien loin de Spinoza et de Hegel. Mais c'est d'abord une question de savoir si Spinoza et Hegel eussent profondément répugné à cette psychologie méthodique, minutieuse, quasi « scientifique », et si même quelques-uns de leurs principes et certaines de leurs formules n'y pouvaient pas conduire un esprit quelque peu prévenu. Et puis, quelle erreur de croire que psychologie et métaphysique soient deux ennemies irréconciliables, comme si l'une n'aboutissait pas nécessairement à l'autre, et, comme si, par exemple, le problème en apparence tout psychologique de la liberté était susceptible d'une autre solution que d'une solution métaphysique ! En tout cas, Taine, lui, avait trop lu Spinoza et Hegel pour ne pas — à son insu — s'en souvenir à toutes les pages de son livre. « La pure spéculation philosophique,

1. Article sur le *Cours de philosophie positive* de Comte (*Débats* du 6 juillet 1864).

écrivait-il naïvement, n'occupe guère ici que cinq ou six pages », et cette affirmation a fait justement sourire et Stuart Mill et M. Ribot. En réalité, son objet, à peine conscient, c'est d' « aboutir à des vues d'ensemble sur la nature et sur la science », et tout son art, toute son ingéniosité et toute sa dialectique lui ont servi à entourer et à illustrer d'un imposant cortège de preuves l'idée de la nature et de la science qu'il avait trouvée et admirée dans Spinoza et dans Hegel. « La nature, considérée dans son fond subsistant, apparaît à nos conjectures comme une pure loi abstraite qui, se développant en lois subordonnées, aboutit sur tous les points de l'étendue et de la durée à l'éclosion incessante des individus et au flot inépuisable des événements. » « Tout est explicable, et l'existence elle-même ». Le philosophe qui a écrit ces deux phrases est bien le même que celui qui, à la fin des *Philosophes classiques,* « sentant naître en lui la notion de la Nature », composait en l'honneur de la divinité nouvelle un hymne d'une si poétique et si mystique adoration qu'un chrétien pourrait presque lui en envier et lui en ravir les effusions pour son Dieu. Cet « audacieux briseur des idoles de la métaphysique officielle » n'est rien moins que le positiviste timoré et circonspect qu'on a imaginé, et qu'on imagine encore quelquefois. Quelque désir qu'il en ait, il ne peut rester cantonné dans ce qu'on est convenu d'appeler le réel. Et comme s'il sentait que la connaissance rationnelle et « scientifique » n'est pas la seule dont l'homme soit capable, qu'elle est impuissante à « remplir tous nos besoins », et qu'elle ne peut nous fournir une satisfaction provisoire qu'autant qu'elle s'épuise en quelque sorte elle-même en reconnaissant loyalement ses limites et ses insuffisances, et en allant jusqu'au bout de son effort, sa pensée, toujours avide de « vues sur l'ensemble et sur le fond des choses », s'élève incessamment d'un vigoureux coup d'aile jusque sur les confins de l' « ordre » de la nature,

hauts sommets où déjà se découvrent à elle les vastes et infinies perspectives de l' « ordre » esthétique et de l' « ordre » moral[1].

Publiée au mois d'avril 1870, rééditée en juin, saluée par Renan, par Stuart Mill, plus tard par M. Ribot comme une œuvre philosophique de tout premier ordre, *l'Intelligence* mettait le sceau à la réputation d'Hippolyte Taine. Un mois après, la guerre éclatait.

VI

Ce fut un dur et triste réveil. Pour lui comme pour Renan, l'Allemagne avait été la grande éducatrice intellectuelle ; pour lui, plus peut-être que pour tout autre, elle avait été comme une seconde patrie. Depuis plus de quinze ans, il n'avait cessé de rendre hommage à « son

1. Il peut sembler que, pour employer le langage de Pascal en parlant de Taine, il faut n'avoir qu'un bien médiocre souci de la « couleur locale ». Qu'on lise donc cette note, qui ne figure, il est vrai, *que* dans la *troisième* édition de l'*Intelligence* (1878) : « Ceci est le point de vue scientifique. Il en est deux autres qu'il est inutile de présenter ici, le point de vue esthétique et le point de vue moral. On y considère non plus les éléments, mais la direction des choses ; on y regarde l'effet final comme un but primordial, et *ce nouveau point de vue est aussi légitime que l'autre.* » (T. I, p. 13.) On a reconnu là, je pense, la théorie des « trois ordres », chère à Pascal — et à M. Lachelier. Et il est assurément regrettable qu'elle soit ici seulement indiquée. Mais il ne faut pas oublier que le point de vue esthétique avait été développé dans la *Philosophie de l'art*. Et quant au point de vue moral, sans parler des aperçus sur la question que Taine a, çà et là, parsemés dans son œuvre, il est comme impliqué dans la conception des *Origines de la France contemporaine*, et surtout dans les nombreux et sévères jugements qui y sont formulés ; même, à plus d'une reprise, par exemple dans les belles pages sur la conscience et sur l'honneur, il s'y trouve développé directement et pour lui-même, comme il l'eût été sans aucun doute dans ce traité *de la Volonté* que Taine méditait et qu'il n'a pu nous donner. Enfin, « au temps où l'avenir semblait lui promettre le repos après la moisson, Taine avait projeté de résumer en quelques pages un manuel de morale pratique qui eût été l'achèvement de sa doctrine et sa réponse à quelques critiques dont il avait la bonté de s'affliger ». (G. Deschamps, *Débats* du 8 mars 1893). « Si j'avais eu le loisir nécessaire, écrivait à

génie, si pliant, si large, si prompt aux métamorphoses[1] », aux admirables « vertus morales, conscience, patience, abnégation, sobriété », qui en étaient le vrai fondement. « Dans les sciences et dans les lettres, dans la philosophie et dans l'érudition, les Allemands sont les initiateurs et peut-être les maîtres de l'esprit moderne, et, quand on cherche les causes qui ont produit chez eux une si abondante sève d'invention et une si étonnante floraison de découvertes, on trouve que dans cette œuvre le caractère a été aussi efficace que l'esprit[2]. » C'est en 1867 qu'il parlait ainsi, et six mois avant la guerre, il s'unissait, nous l'avons vu, à Renan pour proclamer Hegel « le premier penseur du XIX[e] siècle » et pour recueillir des souscriptions françaises en faveur du monument que voulait lui ériger la Société philosophique de Berlin. Son *Intelligence* terminée, il méditait un livre sur l'Allemagne et — ironique coïncidence — ce fut en Allemagne même que la déclaration de guerre le surprit. — Si jamais lutte dut lui paraître fratricide, ce fut bien celle qui, mettant aux prises « deux nations, dont l'une a tant fait et dont l'autre fait tant pour la culture humaine, allait retarder d'un siècle la civilisation[3] ».

ce propos Taine à M. A. Fouillée,... j'aurais traité la morale comme j'ai traité l'esthétique, expérimentalement, en analysant et comparant les principaux systèmes de morale pratiqués (et non pas seulement professés) en Chine, chez les bouddhistes, chez les Grecs du temps de Cimon et les Romains du temps de Caton l'Ancien, dans le christianisme primitif, en France sous Saint Louis, dans l'Italie de 1500, dans l'Espagne de 1600, etc. ; et j'aurais tâché de finir par un chapitre intitulé : *De l'Idéal dans la vie*, analogue à celui que j'ai écrit sur *l'Idéal dans l'art.* » (Lettre du 4 novembre 1883, citée par M. Fouillée dans les *Débats* du 23 mars 1901). — Je ne veux pas dire d'ailleurs que cette morale eût été celle de Pascal, ni même qu'elle aurait eu l'entière approbation de l'auteur des *Pensées*.

1. *Littérature anglaise*, 5[e] éd., t. I, p. XIV.

2. *Débats* du 4 mars 1867, article sur *Mendelssohn et la musique allemande*, par Camille Selden.

3. *Essais* (7[e] éd., p. 424), article sur *l'Opinion en Allemagne et les conditions de la paix*.

Et quand, les défaites succédant aux défaites, l'invasion, avec son cortège d'humiliations et de misères, vint remplir tous les cœurs français d'une angoisse que, depuis 1815, ils n'avaient pas connue, alors il se fit dans l'âme de Taine tout un douloureux et profond travail. Non, il n'était pas vrai, comme il l'avait cru au temps des fiers désintéressements de la jeunesse, que la science fût le tout de l'homme ; et l'art ne console pas, quand la patrie est là qui agonise. Et lui, l'homme des abstractions et des livres, lui, l'éternel « contemplatif », il se releva homme d'action. Mêlant sa plainte à celle de tous ceux qui, poètes jusque-là « impassibles » ou frivoles, — un Banville, un Leconte de Lisle, — ou érudits détachés du présent, — un Fustel de Coulanges, un Renan, — se firent alors les échos des tristesses nationales, il protesta dans un mémorable article contre les injustices intéressées de « l'opinion allemande » et contre les inexorables « conditions de la paix ». Puis vint l'année terrible, les horreurs de la guerre civile et de la Commune, « l'anarchie spontanée », et toutes les péripéties du sinistre drame dont le lugubre souvenir a pesé si longtemps sur la conscience française. Taine en fut « bouleversé jusqu'au fond de l'âme ». Sa sensibilité, très fine et très ardente[1], mais qui, jusqu'alors,

1. Taine a fait à ce sujet un aveu qui est pour nous des plus précieux à recueillir. Etudiant dans *l'Intelligence* (3[e] éd., t. I, p. 78-79) les différentes sortes de mémoires, il écrivait : « Pour mon compte, je n'ai qu'à un degré ordinaire celle des formes, à un degré un peu plus élevé celle des couleurs... *La seule chose qui, en moi, se reproduise intacte et entière, c'est la nuance précise d'émotion*, âpre, tendre, étrange, douce ou triste, qui jadis a suivi ou accompagné la sensation extérieure et corporelle ; je puis renouveler ainsi mes peines et mes plaisirs les plus compliqués et les plus délicats, avec une exactitude extrême, et à de très grandes distances ; à cet égard, le chuchotement incomplet et défaillant a presque le même effet que la voix. » Disposition singulière et qui nous révèle une rare — et peut-être peu enviable — capacité de jouir et de souffrir. — Je ne puis, à ce propos, m'empêcher de remarquer qu'on n'a pas, à ce qu'il me semble, suffisamment tiré parti, pour étudier la « psychologie » de Taine, de toutes les indications, presque involontaires, que renferme *l'Intelligence*.

ne s'était guère traduite dans ses livres, — tant il veillait jalousement sur elle et s'efforçait de la contenir, — que par l'amertume de son ironie, l'intransigeance passionnée de quelques-uns de ses goûts, la violence et la continuité de ses métaphores, sa sensibilité, dis-je, exaspérée, remuée jusque dans ses plus intimes profondeurs, comme un torrent qui rompt ses digues, déborda, se répandit et s'emporta en soudaines alarmes et en sombres pressentiments. Certes, il était par nature, sinon par raison, peu porté à l'optimisme. Mais, comme tous ceux qui croient avoir peu d'illusions sur l'homme, mais qui, en somme, ne l'ont guère étudié que dans les livres, il fut surpris, déconcerté par ce brusque contact avec la réalité vivante, et lui qui avait écrit *Graindorge*, il parut dérangé dans son rêve comme s'il eût été l'auteur de l'*Émile*[1]. La vision fugitive qu'il avait eue, aux journées troublées de 1848, de l'homme tel qu'il est en temps de révolution, lui revint en mémoire, s'imposa dès lors, avec une force d'obsession extraordinaire, à son âme de penseur pacifique et timide, à son imagination grossissante de romantique impénitent. Le « gorille féroce et lubrique » lui apparut dans toute sa

1. Il est à noter que la plupart des pessimistes professent un pessimisme en quelque sorte tout théorique, sans application directe et positive à la réalité présente et quotidienne. Survient-il quelque fait d'ordre général ou privé qui confirme d'une manière éclatante les théories qui leur sont chères : ils en sont surpris, décontenancés, comme s'ils conservaient par devers eux la tenace illusion d'un optimisme invétéré ; et cette inconséquence fait sans doute beaucoup plus d'honneur à leur bon cœur qu'à leur logique. Le « cas » de Taine est, si je ne me trompe, un peu plus complexe. Il était, non pas misanthrope, comme on l'a trop dit, mais « naturellement triste », et, son imagination et sa sensibilité aidant, le premier regard qu'il jetait sur l'homme et sur la vie ne le confirmait que trop dans cette disposition native (voir son *Graindorge*, ses *Notes sur la province*, etc.). Mais sa philosophie intervenait alors : il prenait confiance dans les forces de la raison, il était plein d'espoir dans « l'avenir de la science », il finissait par croire à la « perfectibilité » de l'espèce humaine. Et cette seconde nature, se superposant, si je puis dire, à la première, lui suggérait les idées profondément optimistes qu'il a semées çà et là dans son œuvre. C'est cette seconde nature qui a été surtout froissée et meurtrie en lui par les événements de 1870-71.

hideur, et il se dit que, pour empêcher ses ravages, on ne saurait lui forger trop de chaînes et de trop solides carcans.

En même temps, d'autres influences, heureusement moins brutales, plus apaisantes, semblaient comme se concerter pour atténuer, pour adoucir les anciens partis pris de sa raison, le dogmatisme intempérant et combatif de sa pensée. Il avait dépassé la quarantaine ; et c'est l'âge où l'esprit lentement se dépouille des fougueux préjugés et des brillants paradoxes que la jeunesse lui a légués et qu'elle a entraînés dans son cours, où, d'un fond trop riche et trop mêlé, tout homme se préoccupe de ne retenir que ce qui a résisté à l'épreuve de la vie, que ce qu'il pourra sans scrupule léguer à ceux qui le suivront. Aussi bien, Taine n'avait plus le droit d'affecter l'attitude — orgueilleuse et si vaine — du penseur solitaire qui, contemplant face à face ce qu'il croit être la « vérité pure », enregistre les arrêts qu'elle lui dicte, plein de dédain pour la foule immense qui les méconnaît ou qui les ignore. Il n'était plus seul au monde : le mariage [1], la paternité, le bonheur intime, toutes les douces, tendres et fortes attaches qui, en augmentant nos responsabilités et nos devoirs, nous font la vie à la fois plus précieuse et plus grave, nous guérissent de bien des illusions et de bien des chimères, nous assagissent, nous pacifient, et nous rendent le sens délicat du réel, tout cela agissait sur lui dans le même sens et, sous le philosophe épris de logique abstraite, faisait reparaître l'homme. Dans la crise morale qu'il venait de traverser, des inquiétudes l'avaient assailli touchant son œuvre antérieure ; certaines objections qui lui avaient été adressées, et qu'il avait dédaignées ou repoussées avec quelque impatience, lui étaient revenues à

1. Il avait épousé le 8 juin 1868 Mlle Denuelle, fille d'un architecte d'un rare talent.

l'esprit : il n'était plus aussi sûr qu'autrefois que tout fût également bon et sain dans ses livres, que la parfaite probité intellectuelle justifie tout, et qu'une pensée sincère ne puisse jamais faire de mal. Et, plein d'une immense pitié pour ce pays dont il se sentait un des fils, et qui, sous le talon de l'étranger, se débattait pour ne pas mourir, il se dit, avec quelques autres nobles et généreux esprits[1], que les temps étaient finis de la science pure et de la spéculation désintéressée, et qu'il fallait avant tout aider la France à revivre d'une vie qui fût digne de son passé[2].

C'est de ces préoccupations nouvelles que sont sorties les *Origines de la France contemporaine*[3], et l'on sait avec quelle fidélité elles s'y sont reflétées. A dire vrai, nouvelles, elles ne l'étaient peut-être pas entièrement, et le normalien de 1849 qui se proposait, quand il aurait quitté

1. C'est alors, et sous l'influence des mêmes événements, qu'un ami et un disciple de Taine, M. Emile Boutmy, se détourne des études esthétiques, — il venait de publier sa *Philosophie de l'architecture en Grèce*, — pour se consacrer aux études politiques et historiques ; que Fustel de Coulanges porte son attention sur « les problèmes de la politique contemporaine » (voir Guiraud, *Fustel de Coulanges*, chap. v), et commence cette *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France* qui devait soulever de si vives polémiques, et où il n'est pas difficile de voir percer des intentions analogues à celles qui ont dicté à Taine les *Origines de la France contemporaine*. Si ces deux grandes œuvres avaient été achevées, elles se seraient admirablement complétées l'une l'autre.

2. Voir aux *Appendices* divers extraits d'articles ou lettres de Taine datant du lendemain de la guerre, et qui expriment avec une fidélité singulière et une rare éloquence l'état d'âme que j'analyse ici (cf. en particulier les extraits XXV, XXVI, XXVIII, XXXII, XXXIV).

3. En même temps qu'il s'attelait à ses *Origines* (automne de 1871), Taine publiait une brochure, datée du 3 décembre 1871 (*Du suffrage universel et de la manière de voter*), qui ne me paraît pas avoir été suffisamment remarquée, et dont les sages conseils auraient cependant pu nous épargner bien des tâtonnements et bien des mécomptes. Au reste, ce n'est pas là qu'il faudrait chercher, et de son propre aveu, le dernier état de sa pensée politique : « Cette brochure n'est qu'une esquisse bien incomplète, et le remède qu'elle indique serait fort insuffisant. Voir dans le dernier chapitre du *Régime moderne* un plan plus complet au moins pour la société locale. » (*Note inédite de Taine*, décembre 1891).

l'École, d' « étudier les sciences sociales et l'économie politique », devait, on le pense bien, y retrouver son compte. Un peu plus tard, en 1854, se faisant lire l'*Histoire de la Révolution française* de Buchez et Roux, « il y fut surtout frappé, nous rapporte M. Monod, de la médiocrité intellectuelle des hommes les plus fameux de la période révolutionnaire et se dit qu'il y avait là un problème historique intéressant à étudier » ; et l'on se rappelle d'autre part ses projets d'études historiques et sociales en 1864. Enfin, en digne élève de Guizot et de Macaulay, il avait toujours professé que la science en général, mais surtout la science historique était susceptible, et dès aujourd'hui, d'applications pratiques, et que le meilleur moyen de connaître le devoir présent et la loi de l'avenir, c'était d'étudier et de comprendre le passé. Même, à plus d'une reprise, il avait essayé de définir les lois, « toutes très précises et très générales », qui, selon lui, doivent fournir à l'homme, « insecte intelligent, le moyen de prévoir et de modifier jusqu'à un certain degré les événements de l'histoire ». Le moment n'était-il pas venu de descendre maintenant au détail et de montrer, par un illustre exemple, que les espérances qu'il fondait sur cette science de l'histoire, « la dernière venue des sciences morales », n'étaient pas illusoires, et qu'elle était déjà capable, à elle toute seule, de guérir et de sauver un pays ? Et puis, Taine pouvait-il, sans se renoncer lui-même, interrompre ou clore cette « grande enquête sur l'homme » qu'il avait entreprise, et qui, depuis plus de vingt ans, était l'objet lointain, mais toujours présent, de son effort ? Pouvait-il, faisant de l'histoire, se désintéresser de la psychologie, lui qui était persuadé que « l'histoire au fond est un *problème de psychologie* » ? Jusqu'alors, c'est surtout dans l'histoire des littératures et de l'art qu'il avait pratiqué ses « expériences » ; il avait étudié de près ces délicates organisations intellectuelles qui sont celles des artistes ; leurs person-

nages imaginaires, considérés par lui comme de véritables âmes vivantes, lui avaient servi à contrôler ses observations ; et les résultats de psychologie générale qu'il avait rapportés de ces diverses études, il les avait consignés dans *l'Intelligence*. Mais, pour être complet, « il fallait à la théorie de l'intelligence ajouter la théorie de la volonté » ; et cette œuvre, s' « il n'osait encore l'entreprendre[1] », du moins il souhaitait, il rêvait de pouvoir l'accomplir. Or, quel meilleur moyen de s'y préparer que d'étudier longuement, minutieusement l'époque de notre histoire où l'on a peut-être le plus agi, où les volontés ont été le plus tendues, où les « professeurs d'énergie » abondèrent autour de celui qui concentra en lui les volontés de tout un peuple, Napoléon ? « Il faut faire la psychologie du jacobin pour comprendre la Révolution de 1789 en France. » Cette phrase n'est pas tirée, comme on pourrait le croire de la *Préface* de la *Révolution,* mais bien de celle de *l'Intelligence,* et, mieux que tous les commentaires, elle nous montre le lien qui unit entre elles les deux œuvres.

Enfin, par un autre biais, les *Origines* se rattachent, et d'une manière assez étroite, à l'*Histoire de la littérature anglaise* elle-même. De son long commerce avec le génie anglo-saxon, Taine avait rapporté une admiration très vive pour toutes les œuvres de cette civilisation, si différente de la nôtre. Il avait, à plusieurs reprises, en 1858, en 1860, en 1861 et en 1862, voyagé et séjourné dans le pays; il avait, suivant sa coutume, très curieusement observé les mœurs, l'éducation, les habitudes religieuses, politiques et sociales des Anglais; il n'avait rien négligé

1. Il y avait déjà travaillé d'ailleurs. La *Revue philosophique* a publié en novembre 1900 un certain nombre de pages sur *la volonté* qui doivent dater de 1853 ou 1854 et qui faisaient partie d'un traité plus complet de psychologie, dont la première partie est une première ébauche de *l'Intelligence*. Elles étaient suivies de courtes notes et d'esquisses de plans pour la *volonté*, postérieures à *l'Intelligence* et écrites probablement dans l'hiver de 1870.

pour pénétrer et pour comprendre leur esprit. Pendant la Commune, au mois de mai 1871, il avait été invité par l'Université d'Oxford à venir y faire en français une série de conférences sur la littérature française ; il avait répondu à cet appel, avait, en six leçons, étudié dans le théâtre de Corneille et de Racine les mœurs sous Louis XIII et sous Louis XIV, et, en même temps que Döllinger, avait reçu le titre de docteur *in jure civili, honoris causa.* Il profita de ce dernier voyage pour compléter ses observations, — et ses *Notes sur l'Angleterre,* qui parurent peu après ; — et son admiration d'autrefois s'accrut alors de toute l'envie que le douloureux spectacle de nos misères intérieures ne pouvait manquer de lui inspirer à l'égard de nos heureux voisins. « Un Français rapportera toujours d'Angleterre cette persuasion profitable, que la politique n'est pas une théorie de cabinet applicable à l'instant, tout entière et tout d'une pièce, mais une affaire de tact où l'on ne doit procéder que par atermoiements, transactions et compromis [1]. » Et, après dix ans de travail, c'est la même persuasion que Taine rapportait de ses recherches sur *les Origines de la France contemporaine* [2]. De là à croire que la France avait, en matière politique notamment, beaucoup à emprunter à l'Angleterre, il n'y avait qu'un pas ; et ce pas, à son insu, Taine l'a franchi bien souvent. Certes, il s'en serait vivement défendu, et je n'ignore pas toutes les déclarations contraires dont il a parsemé ses livres. « Laquelle des deux civilisations vaut le mieux, demandait-il, celle de l'Angleterre ou celle de la France ? » Et il répondait fort sagement : « Il me semble que chacun des deux peuples a le genre d'habit qu'il préfère. » Nul donc, à de

1. *Notes sur l'Angleterre, Préface* (datée de novembre 1871).
2. Voir la *Préface* de la *Conquête jacobine* (publiée en 1881). Taine, après cela, avait-il bien le droit de dire, dans cette même *Préface* : Avant d'écrire mes *Origines*, « je n'avais pas de principes politiques, et même, si j'ai entrepris mon livre, c'est pour en chercher » ?

certains moments, n'a été, plus que Taine, convaincu que la France n'est pas l'Angleterre, et qu'on ne saurait, sans commettre les plus lourdes fautes, faire passer la Manche aux institutions qui, de l'autre côté du détroit, portent — ou semblent porter — de si heureux fruits. Et pourtant, qu'il l'ait voulu ou non, son idéal politique est bien anglais[1]; à cet égard, ses préférences percent un peu partout dans ses œuvres, et, en particulier, dans la dernière : elles lui dictent ses jugements, les âpres critiques auxquelles il se laisse entraîner, les conseils qu'il donne à ses compatriotes. Et de même que l'*Histoire de la littérature anglaise* était comme un reproche perpétuel et vivant à l'adresse de notre littérature nationale, laquelle avait, en effet, le grand tort de ne pas ressembler à celle de nos voisins, de même il se dégage des *Origines* comme un regret mal déguisé que la patrie de l' « esprit classique » n'ait pas modelé sa constitution et ses mœurs politiques sur celles de la positive Angleterre.

Il ne saurait être ici question d'analyser et d'étudier les « sources » du dernier livre de Taine : elles sont trop nombreuses et de nature trop différente; et d'ailleurs, il semble bien que l'auteur des *Origines* y ait surtout cherché — et trouvé — la confirmation des idées générales

1. Je ne sais si l'on a observé que la plupart d'entre les Français qui ont longuement étudié les choses d'Angleterre — depuis Voltaire et Montesquieu jusqu'à M. Demolins, en passant par Chateaubriand, Augustin Thierry et Guizot, — paraissent avoir été partagés entre deux tendances assez contradictoires et qu'ils n'ont pas toujours su concilier : d'une part, et suivant d'ailleurs une idée que je crois tout anglaise, ils professaient très nettement que les institutions et les mœurs d'un pays ne peuvent et ne doivent pas se transplanter dans un autre ; d'autre part, ils étaient si profondément convaincus de « la supériorité des Anglo-Saxons » qu'ils n'ont guère cessé de nous prêcher, sous des formes plus ou moins détournées, l'imitation de nos voisins. Taine n'a pas failli à cette tradition. Et peut-être ses *Notes sur l'Angleterre* n'auraient-elles pas été aussi bien accueillies par les Anglais, si elles n'avaient pas offert à ces derniers un portrait quelque peu flatté d'eux-mêmes. Voir, entre autres, la traduction qu'en a donnée, en 1872, M. W.-F. Rae et le remarquable *Introductory Chapter*.

qui, à son insu, le guidaient dans ses recherches et lui inspiraient ses conclusions ; elles n'ont guère été pour lui que des matériaux sur lesquels sa pensée exerçait sa libre maîtrise ; et quand il n'aurait pas travaillé aux Archives, lu Gouverneur Morris, Mallet du Pan ou Mme de Rémusat, son œuvre, à bien peu près, serait encore tout ce qu'elle est. — Pourtant, parmi ses devanciers, il en est deux ou trois qu'il convient de mettre à part, soit à cause de l'influence qu'ils ont eue sur son esprit, sur sa méthode et sur ses idées, soit à cause du surcroît d'autorité qu'il ne pouvait manquer d'attribuer à ses propres jugements quand il en retrouvait l'expression dans leurs ouvrages. Et d'abord Burke, « le plus profond théoricien de la liberté politique », qui, « dès 1790 », écrivait sur la Révolution « un livre qui est une prophétie en même temps qu'un chef-d'œuvre » : et le louer en ces termes, n'est-ce pas dire avec assez de précision ce qu'on lui doit, — ou ce que l'on aime en lui[1] ? A un autre Anglais, à Carlyle, Taine pourrait bien avoir emprunté au moins l'exemple de ces violences passionnées de langage, de ces partis pris de jugement moral qu'il lui avait, — suggestive contradiction ! — assez vivement reprochés quelques années auparavant, quand, à propos de son *Histoire de la Révolution française,* il blâmait les excès de son zèle puritain : se doutait-il alors qu'il énonçait par avance la critique la plus juste qui peut-être ait été faite de ses futures *Origines* ? Enfin, il faudrait sans doute de longues pages pour démêler avec l'exactitude et la précision désirables tout ce qu'il a pu puiser d'informations, d'indications

1. Le dernier, savant et ingénieux biographe de Rivarol, M. André Le Breton, me réclame ici quelques lignes pour son séduisant héros. « Il n'y a pas une idée, m'écrit-il, — et pas une métaphore — du *Journal politique national* qui n'ait passé dans les *Origines.* » Il me semble bien qu'il y ait lieu de faire droit à cette revendication, et de compter parmi les précurseurs de Taine le brillant et parfois profond écrivain que M. Le Breton appelle « son cher Rivarol ».

fécondes, de vues d'ensemble et de détail dans les ouvrages de Tocqueville. Celui-ci, — voyez sa correspondance[1], — avait voulu précisément traiter tout le sujet qu'allait aborder Taine. Mais il n'avait pu, dans *l'Ancien Régime et la Révolution,* terminer que la première partie de cette grande œuvre; sur la suite, qui promettait d'être si remarquable, nous n'avons que des « notes », des fragments, des chapitres à peine esquissés, rapides et puissantes ébauches d'une pensée frappée en pleine force par la mort. Taine est venu utiliser ces matériaux épars, reconstruire sur de nouveaux frais et sur de plus larges fondements l'édifice inachevé; aux lignes sévères, à la majesté un peu nue du monument primitif, il a substitué les riches splendeurs de son style; mais il en a conservé plusieurs parties importantes, et jusqu'au plan général. L'idée maîtresse des *Origines,* à savoir que la Révolution a dans toute notre histoire antérieure ses plus profondes racines, était celle aussi du livre de Tocqueville : et j'oserais presque affirmer que les tendances « décentralisatrices » de Taine lui viennent en grande partie de son pénétrant et hardi prédécesseur[2].

1. « ... Je ne ferais plus, à proprement parler, l'histoire de l'Empire, mais un ensemble de réflexions et de jugements sur cette histoire. J'indiquerais les faits, sans doute, et j'en suivrais le fil; mais ma principale affaire ne serait pas de les raconter. J'aurais, surtout, à faire comprendre les principaux, à faire voir les causes diverses qui en sont sorties; comment l'Empire est venu; comment il a pu s'établir au milieu de la société créée par la Révolution; quels ont été les moyens dont il s'est servi; quelle était la nature *vraie* de l'homme qui l'a fondé; ce qui a fait son succès, ce qui a fait ses revers; l'influence passagère et l'influence durable qu'il a exercée sur les destinées du monde et en particulier sur celles de la France. Il me semble qu'il se trouve là la matière d'un très grand livre. » (Lettre au comte Louis de Kergorlay, 15 déc. 1850, *Œuvres complètes d'Alexis de Tocqueville*, t. VII. p. 262. — Cf. au t. V, p. 83, la lettre à Gustave de Beaumont, 10 janvier 1851). — Voir sur Tocqueville la forte étude de M. Emile Faguet dans la seconde série de ses *Politiques et moralistes du XIXe siècle*, et le livre de M. Eugène d'Eichthal, *Alexis de Tocqueville et la démocratie libérale* (Paris, C. Lévy, 1897).

2. Peut-être à l'influence de Tocqueville conviendrait-il, — dans une mesure que je suis actuellement incapable de déterminer, — de joindre

Enfin, l'analyse des principaux éléments qui sont comme entrés dans la composition des *Origines de la France contemporaine* ne serait pas complète, si l'on négligeait l'influence qu'exerce sur tout auteur le sujet même qu'il choisit. On n'habite pas durant plus de vingt ans, comme l'a fait Taine, dans un sujet, dans une époque déterminée, sans s'imprégner de l'atmosphère morale qu'on y respire et sans qu'au contact de ce milieu nouveau, l'âme ne se transforme en quelque manière, ne développe quelques-unes de ses secrètes puissances, ne se manifeste sous quelque nouvel aspect. C'est ce qui est arrivé à Taine : il a changé, il a évolué, si l'on préfère, pendant qu'il écrivait ses *Origines,* et cela parce que son sujet évoluait sous ses yeux. L'*Ancien Régime* ne le dépaysa pas tout d'abord, et il put parler avec une sérénité relative de cette société frivole, mais régulière, et qui présentait au moins les apparences de la santé et de la raison. Il en fut tout autrement quand il aborda l'étude de la *Révolution* : il connut alors, il pratiqua même certaines « espèces » sociales dont, jusqu'à ce jour, il soupçonnait à peine l'existence : Marat, Danton, Robespierre, toute la meute

celle de Le Play : Taine non seulement avait lu et étudié ses ouvrages, mais il le connaissait personnellement et s'était entretenu avec lui (voyez aux Appendices la *Lettre-Préface* adressée par Taine à M. Alexis Delaire sous la date du 19 avril 1890 et qui ouvre le livre intitulé : *la Réforme sociale et le centenaire de la Révolution*, Paris, 1890). — Dans une autre lettre datée du 2 mars 1885 et reproduite dans la *Réforme sociale* du 1er avril 1885, Taine, s'adressant à M. Delaire, s'exprimait ainsi : « Plus j'étudie, plus j'apprécie l'approbation de votre école, car je vérifie, par mes propres recherches, la justesse et la portée de ses maximes. Estimer les principes abstraits d'après leur application et leur œuvre effective, tâcher de voir l'individu corporel et vivant à son métier, dans sa famille et dans sa maison, s'efforcer de démêler ses sentiments réels, habituels et dominants ; bref, faire des monographies, voilà les enseignements de M. Le Play, et d'instinct, je les ai toujours suivis en histoire. Au fond, mon livre actuel n'est qu'une monographie de la société française contemporaine, et, si je parviens à écrire comme je l'entends mon dernier volume, *je pourrai le présenter comme un appendice à votre galerie des* Ouvriers des deux mondes. »

sanguinaire des sinistres jacobins, quelle compagnie et quel contact pour le très « honnête homme » un peu timide qu'il n'avait jamais cessé d'être! La vue du sang versé à profusion, des innombrables crimes commis au nom d'un idéal tout abstrait de justice et de vérité, le troubla, l'aveugla, révolta tous ses instincts d'humanité et de vrai libéralisme. Ses souvenirs de 1848 et de 1871 lui revinrent à l'esprit, se fortifièrent et s'accrurent de toutes les impressions que lui faisait éprouver l'étude des pires journées révolutionnaires. Il craignit pour son pays le retour de pareils désordres, et il sentit que, pour les prévenir, seule une forte doctrine morale, acceptée de tous les membres de la communauté sociale, avait l'autorité nécessaire; et il tenta d'en esquisser les principes. Loin de se laisser séduire aux dangereux sophismes de la théorie du « salut public », si commode pour justifier tous les arbitraires, en face d'une conception de l'État renouvelée de la cité antique, il dressa, non peut-être sans tomber dans l'excès contraire, mais avec une vigueur admirable, la conception de l'État moderne, uniquement fondé, d'après lui, sur la conscience et sur l'honneur individuels. Puis, quand il en vint à Napoléon, au lieu d'admirer uniquement en lui, comme il n'y eût pas manqué jadis, l'un des exemplaires les plus accomplis du génie humain, au lieu de le faire bénéficier, lui et son œuvre de réorganisation et de « reconstruction » sociale, de la même sympathie critique, de la même largeur d'indulgence qu'il avait jadis si peu mesurée à Balzac et à Shakspeare, à Swift et à Byron, il lui fit un peu chèrement payer de n'avoir pas fondé le régime sous lequel lui, Taine, aurait voulu vivre; et surtout, il fut si scandalisé de voir un seul homme « se faire centre » de tout un monde, broyer des vies, froisser des volontés, violenter des consciences, qu'il ne trouva qu'un mot pour expliquer son caractère et pour flétrir sa vie : *l'égoïsme* effréné et souverain. Il serait difficile,

avouons-le, de pousser plus loin la rigidité — peut-être excessive — de la préoccupation morale.

En même temps, il apprenait à mieux connaître ce qu'il appelait un peu dédaigneusement autrefois « un beau poème tenu pour vrai », cette religion chrétienne dont avait prétendu se passer l'Ancien Régime finissant, qu'avait persécutée, proscrite la Révolution triomphante, et que le Régime napoléonien, en voulant l'asservir et la confisquer, avait définitivement affranchie, consolidée, épurée. Il avait vu de près, durant la tourmente révolutionnaire, quelles vertus et quels dévouements elle peut enfanter, à quels crimes et à quelles défaillances, elle absente, tombent soudain l'immense majorité des âmes. « Aujourd'hui, après dix-huit siècles..., le christianisme est encore, pour 400 millions de créatures humaines, l'organe spirituel, la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même... Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que ces ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs privées et publiques se dégradent. En Italie pendant la Renaissance, en Angleterre sous la Restauration, en France sous la Convention et le Directoire, on a vu l'homme se faire païen... ; la cruauté et la sensualité s'étalaient, la société devenait un coupe-gorge et un mauvais lieu. — *Quand on s'est donné ce spectacle, et de près,* on peut évaluer l'apport du christianisme dans nos sociétés modernes... *Ni la raison philosophique,* ni la culture artistique et littéraire..., aucun gouvernement ne suffit à le suppléer dans ce service. *Il n'y a que lui pour nous retenir sur notre pente natale...* ; et le vieil Évangile, *quelle que soit son enveloppe présente,* est encore aujourd'hui le meilleur auxiliaire de l'instinct social. »

Ce sont ces intentions diverses, peut-être contradictoires, qui se sont fondues et combinées dans les *Origines de la France contemporaine* : elles en expliquent le ton, souvent indigné, toujours éloquent, les enquêtes massives

et laborieusement poursuivies, les vastes et puissantes généralisations, en un mot le caractère étrangement complexe, et, au premier regard, quelque peu déconcertant. Œuvre d'histoire psychologique, œuvre de philosophie politique, œuvre de morale sociale, — œuvre d'art enfin, les *Origines* sont tout cela ensemble ou tour à tour, et, pour les juger avec équité, c'est de toutes ces données qu'il faudrait pouvoir et savoir tenir compte. Tous les aspects et tous les dons du génie de Taine, ceux que nous connaissions déjà et ceux que nous soupçonnions à peine, toutes les ambitions de sa pensée, toutes les secrètes générosités de sa nature morale y ont trouvé leur place et leur emploi. Dans ce dernier et noble effort pour atteindre une vérité qui, cette fois, fût utile à tous, le vigoureux athlète a comme ramassé toutes ses ressources, tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus robuste en lui. Et, à l'inverse de Renan dont la vie intellectuelle s'était passée à semer successivement sur sa route presque toutes les « certitudes » qu'il tenait de ses premiers maîtres, à se dépouiller d'année en année des parties les plus graves de son génie [1], lui, Taine, au risque de se contredire, avait peu à peu reconquis la plupart des vérités nécessaires à cet « homme pris tout entier » que, déjà, il avait entrevu durant son voyage en Italie, et qui, de jour en jour, lui apparaissait maintenant comme ayant plus de droits à ce qu'on reconnût, qu'on respectât et qu'on « remplît » « tous les besoins » dont « il est plein ».

Est-ce à dire que « tous ces besoins », Taine fût désormais prêt à les reconnaître jusqu'au bout, à s'y « accommoder », à s'y prêter tout entier ? Cet « ordre » religieux

1. Je me suis parfois demandé, sans pouvoir, naturellement, me répondre d'une manière satisfaisante, si l'influence de Renan, — du Renan d'avant 1870, — n'aurait pas été pour quelque chose dans l'évolution morale de Taine, dans l'attention croissante qu'il a prêtée aux questions religieuses.

dont les perspectives paraissaient s'ouvrir devant lui, allait-il donc y entrer résolument ? Et dans cette admirable page d'*apologétique expérimentale* que nous rappelions tout à l'heure, a-t-il dépassé, — ce que d'autres, sur ses traces, semblent vouloir faire sous nos yeux, — le point de vue d'un simple *apologiste du dehors* ? Les *Origines,* à elles seules, suffisent à répondre. « Depuis un siècle, un événement extraordinaire se produit : déjà, vers le milieu du siècle précédent, les découvertes des savants, coordonnées par les philosophes, avaient formé l'esquisse complète d'un grand tableau qui est encore en cours d'exécution et en voie d'avancement ; c'est le tableau de l'univers physique et moral... Tous, prédécesseurs et successeurs, travaillent *d'après nature,* et s'invitent à comparer incessamment la peinture au modèle... Or, entre ce tableau et celui que leur représente l'Église catholique, le désaccord est énorme, et les deux dogmes principaux décrétés par les deux derniers conciles sont justement les mieux faits pour empêcher à jamais toute réconciliation de la science et de la foi... » — Certes, Taine avait un peu changé depuis le jour où il ne voulait voir dans le catholicisme qu'une simple « gendarmerie morale » ; dans le système un peu étroit où, à vingt ans, il avait enfermé sa pensée, par probité intellectuelle, par loyauté morale, son infatigable labeur aidant, il avait jeté bien des faits, bien des idées qui avaient élargi le cercle, et, en maint endroit, l'avaient fait éclater. Mais, à son insu, le cercle se reformait comme de lui-même : le pli était pris de trop longue date. Toujours, fruit des ignorances et des affirmations tranchantes de la vingtième année, cette idée d'une contradiction absolue, irrémédiable entre la « Science » et la « foi catholique » venait s'interposer entre le réel et lui, fausser sa vue et rabattre sa pensée sur elle-même. Et peut-être eût-il vécu vingt ans de plus, qu'il en eût toujours été ainsi.

Et pourtant, il faut vivre. Et comment vivre sans réconcilier entre elles ces deux puissances, en apparence ennemies, mais toutes deux nécessaires, le christianisme et la science ? « Chez le protestant, l'opposition n'est ni extrême, ni définitive..., et l'on entrevoit dans le lointain un moment où les deux collaboratrices, la foi éclairée et la science respectueuse, peindront ensemble le même tableau, ou séparément deux fois le même tableau dans deux cadres différents. » Ceci, je pense, est assez clair. « Pour la religion, écrivait-il un peu plus tard, ce qui me semble incompatible avec la science moderne, ce n'est pas le christianisme, mais le catholicisme actuel et romain ; au contraire, avec le protestantisme large et libéral, la conciliation est possible [1]. » L'illusion, nous l'avons vu, datait de loin, et devait persister jusqu'au dernier jour [2].

Cependant, la vieillesse était venue, glorieuse, heureuse, pacifiée. Comme s'il avait prévu qu'il ne pourrait achever sa dernière œuvre, il s'était, presque aussitôt après la guerre, interdit tout épisode, toute diversion à son patriotique labeur : de loin en loin seulement, il se laissait entraîner à écrire quelques rares articles ; il remettait au lendemain des *Origines* tous les projets qu'il caressait encore, son traité *de la Volonté,* son livre sur *Sainte-Beuve*. Toujours actif d'intelligence, il demeurait très attentif au mouvement de la pensée contemporaine, aimant à s'entourer des jeunes, les encourageant, leur prodiguant ses conseils, les écoutant comme il savait

1. Lettre du 9 décembre 1891.

2. Ceux qui aiment, en pareille matière, les oppositions et les contrastes ne manqueront pas de rapprocher le dernier état de la pensée religieuse de Taine de ces lignes de Fustel de Coulanges : « Je désire un service conforme à l'usage des Français, c'est-à-dire un service à l'église. Je ne suis, à la vérité, ni pratiquant, ni croyant ; mais je dois me souvenir que je suis né dans la religion catholique et que ceux qui m'ont précédé dans la vie étaient aussi catholiques. Le patriotisme exige que si l'on ne pense pas comme les ancêtres, on respecte au moins ce qu'ils ont pensé. » (Guiraud, *op. cit.*, p. 266.)

écouter. Puis, le mal qui le guettait s'abattit sur lui pour ne le plus quitter. Il dut s'interdire tout travail, laisser là les gerbes commencées. Il se résigna, relut plus assidument que jamais son cher Marc-Aurèle. Le 5 mars 1893, cinq mois après Renan, il s'éteignit. « La colonne de lumière et la colonne de nuées ont disparu, laissant Israël sans guide dans le désert[1]. » On fit à Taine, sur sa demande, de modestes funérailles protestantes. Il ne voulut aucun discours sur sa tombe. Il repose aujourd'hui à Menthon-Saint-Bernard, et sur le monument qu'on lui a élevé, on lit ces simples et justes paroles : *Causas rerum altissimas candido et constanti animo in philosophia, historia, litteris perscrutatus, veritatem unice dilexit.*

VII

Dans des pages merveilleuses de finesse et de mesure et où Sainte-Beuve a ramassé tous les scrupules, toutes les réserves qui lui étaient inspirées par la méthode de Taine, par son habitude et son ambition d'enfermer un esprit dans une formule, de définir d'un mot sa structure, son « procédé général intérieur », le délicat et pénétrant critique finissait par s'écrier : « Pour moi, ce dernier mot d'un esprit, même quand je serais parvenu à réunir et à épuiser sur son compte toutes les informations biographiques de race et de famille, d'éducation et de développement, à saisir l'individu dans ses moments décisifs et ses crises de formation intellectuelle, à le suivre dans toutes ses variations jusqu'au bout de sa carrière, à posséder et à lire tous ses ouvrages, — ce dernier mot je le chercherais encore, je le laisserais à deviner plutôt que de me décider à l'écrire ; je ne le risquerais qu'à la dernière extrémité. »

1. Gaston Paris, *Penseurs et Poètes*, p. 341.

Serons-nous, nous, plus hardi que Sainte-Beuve? Imiterons-nous la décision de Taine? et puisqu'aussi bien il s'agit ici de l'auteur de *l'Intelligence,* prononcerons-nous « ce dernier mot » sur lui? Essaierons-nous d'enfermer son génie dans une formule, de définir, en un mot, sa « faculté maîtresse » ?

On l'a déjà plus d'une fois tenté, et, soit en passant, soit de propos délibéré, on a proposé bien des définitions diverses. « L'imagination philosophique, est la maîtresse pièce de son intelligence », a dit M. Bourget. « L'imagination philosophique, a dit mieux encore M. Barrès, *le don de rendre émouvantes les idées, de dramatiser les abstractions,* voilà le trait essentiel qu'il faut souligner, et souligner encore chez M. Taine[1]. » Mais de toutes ces définitions, la seule qui, par sa justesse, par sa brève et lumineuse concision, me satisfasse pleinement, la seule qui me représente Taine presque tout entier, et que je me sente décidément incapable de remplacer par une autre, c'est celle qu'un jour, parlant de M. Bourget, M. Jules Lemaître a laissée nonchalamment tomber de sa plume ingénieuse, quand il a appelé Taine un *poète-logicien*[2]. — Certes, si jamais poète a eu le don — inné, mais soigneusement entretenu et cultivé — de « penser par images », de voir le monde extérieur et le monde de l'âme à travers tout un flot montant et intarissablement renouvelé d'éclatants « symboles », de traduire à l'aide des mots ces images et ces symboles, et d'y faire passer comme le frémissement contagieux de sa sensibilité intime, assurément c'est l'auteur de tant d'admirables

1. *L'influence de M. Taine* (dans le *Journal* du 6 mars 1893).

2. M. de Vogüé dit de son côté : « Taine, c'est la pensée de Spinoza projetée à travers l'imagination de Shakspeare » (*Débats* du 6 mars 1893); et cette formule est presque le développement de celle de M. Jules Lemaître. — « La faculté maitresse de Taine, c'est la probité », dit M. Faguet (*Politiques et moralistes du XIX*e *siècle,* 3e série, p. 337). Cette dernière définition me semble un peu bien vague.

pages sur Shakspeare et sur Spencer, sur Rubens et sur Beethoven. Et pourtant, ce poète, cet homme d'imagination, on ne peut pas dire de lui qu'il eut l'imagination *complète*[1], comme il l'a dit de Shakspeare. « Michelet, a-t-on dit fort justement, est bien autrement capable d'être assailli par des sensations étrangères à son système intellectuel[2]. » C'est que Taine, à la différence de beaucoup d'autres poètes, avait à peine besoin d'être sollicité

1. Sur la nature de l'imagination de Taine, je risquerai, — au moins en note, — encore une hypothèse. Ces questions de psychologie objective sont si délicates ; il faudrait, pour les bien traiter, tant d'informations précises et sûres, et surtout, peut-être, une plume si déliée, si experte dans l'art d'exprimer les plus fines nuances, qu'on ne saurait trop, en les abordant, se mettre en garde contre ses propres tendances au dogmatisme. Dans une page de *l'Intelligence* à laquelle j'ai déjà fait un emprunt (3e édition, t. I, p. 78-79), Taine s'exprime ainsi : « Pour mon compte, je n'ai qu'à un degré ordinaire la mémoire des formes, à un degré un peu plus élevé celle des couleurs. *Je revois sans difficulté à plusieurs années de distance cinq ou six fragments d'objet, mais non son caractère précis et complet* ; je puis retrouver un peu mieux la blancheur d'un sentier de sable dans la forêt de Fontainebleau, les cent petites taches et raies noires dont les brindilles de bois le parsèment, son déroulement tortueux, la rousseur vaguement rosée des bruyères qui le bordent, l'air misérable d'un bouleau rabougri qui s'attache au flanc d'un roc ; mais je ne puis tracer intérieurement l'ondulation du chemin, ni les saillies de la roche ; si j'aperçois en moi-même l'enflure d'un muscle végétal, ma demi-vision s'arrête là ; au-dessus, au-dessous, à côté, tout est vague ; même dans les résurrections involontaires qui sont les plus vives, je ne suis qu'à demi-lucide ; le fragment le plus visible et le plus coloré surgit en moi sans éblouissement ni explosion ; comparé à la sensation, *c'est un chuchotement où plusieurs paroles manquent à côté d'une voix articulée et vibrante.* » Ne s'explique-t-on pas mieux maintenant la nature et l'espèce des images et des métaphores qui abondent dans la prose de Taine, la qualité de ses descriptions et de ses paysages ? C'est un *coloriste*, non un *dessinateur* ; au lieu de faire surgir sous nos yeux, comme Shakspeare, comme Michelet, ou comme Daudet, l'objet complet, formes et couleurs, il le décrit, comme il le voit ou le revoit, par fragments successifs et diversement colorés ; il y manque le contour, le relief, divers détails, parfois les plus importants, bref, la vision totale et soudaine ; à proprement parler, ce sont des taches lumineuses qu'il évoque et qu'il reproduit. De là, pour le lecteur, une impression toujours très vive, rarement très nette.

2. Lanson, *Histoire de la littérature française* (3e édit., p. 1031). Je rappelle à ce propos que les cinq ou six pages que M. Lanson a consacrées à Taine dans son très beau livre sont fort remarquables, tout à fait dignes d'être lues et méditées.

par les choses pour imaginer, comme pour penser. Ses ressources imaginatives, il les tirait presque toutes de son fond propre ; sans s'en douter, il imposait sa forme aux choses qu'il s'agissait de figurer aux yeux ou d'expliquer ; il projetait à sa façon son *moi* sur l'univers. Et ce *moi*, par une vertu singulière, et presque unique [1], était aussi capable de pensée abstraite que de représentation concrète ; tout naturellement, spontanément, l'idée s'y épanouissait en image, et l'image, à son tour, s'y convertissait en idée [2]. De là cette œuvre au double aspect, toute peuplée de chaudes métaphores et d'ardentes visions poétiques, toute foisonnante d'idées logiquement suivies et fortement déduites. De là, enfin, cette philosophie qui circule à travers cette œuvre tout entière, et qui fait de l'univers matériel la doublure et la traduction du monde moral. — Si Taine a embrassé avec tant d'ardeur et développé avec tant de persistance la conception maîtresse de Spinoza et de Hegel, c'est qu'elle lui était, en même temps qu'une explication de l'univèrs, une explication de sa propre nature, du « petit monde » qu'il portait en lui.

Essayons, avant de ne plus regarder que ses œuvres [3]

1. Voyez pourtant le « cas » assez analogue du poète des *Vaines tendresses*.

2. « Il était admirablement doué pour les mathématiques et avait au plus haut degré le don du calcul mental. Il pouvait faire de tête des multiplications et des divisions de plusieurs chiffres. Mais cette aptitude calculatrice était associée à un don remarquable d'imagination visuelle. Quand il faisait une opération mentale de ce genre, il *voyait les chiffres* et opérait comme il aurait fait sur le tableau noir. » (G. Monod, *op. cit.*, p. 156).

3. Entre tous les portraits — à la plume — qu'on a tracés de Taine (on n'a pas oublié celui des *Déracinés*), en voici un qui mérite de ne pas être oublié, étant signé d'un écrivain dont Taine goûtait beaucoup le vigoureux talent, — « un taureau triste », comme il l'appelait familièrement : — « D'autres personnes arrivaient peu à peu (chez Flaubert) : M. Taine, le regard caché derrière ses lunettes, l'allure timide, apportait des documents historiques, des faits inconnus, toute une odeur et une saveur d'archives remuées, toute une vision de vie ancienne aperçue de son œil perçant de philosophe. » (Guy de Maupassant, *Préface* des *Lettres de Flaubert à George Sand*, p. LXXIX.)

seules, de le revoir une dernière fois ce logicien obstiné, ce poète somptueux, tel qu'il apparaissait à ceux qui l'approchaient. Il existe un admirable portrait de Taine par Bonnat, qui, de son vivant, n'a figuré dans aucune exposition, que les photographes n'ont pas reproduit, et qui, maintenant, dernier souvenir du cher disparu, anime de sa présence silencieuse la demeure hospitalière où se sont jadis rencontrés tant de rares talents et des « spécialités » si diverses. Sur un fond rouge sombre se détache en pleine lumière une pâle figure maigre, fatiguée, pensive ; la physionomie est grave, austère même, un peu triste : ce qu'elle reflète, à n'en pas douter, c'est avant tout une volonté patiente et réfléchie. La tête, attentive, semble faire effort, comme pour mieux entendre ou pour mieux voir. La barbe, assez courte, est presque blanche. Le front, vivement éclairé, très haut, vaste, comme gonflé, exprime à merveille la puissance de penser, le besoin inassouvi de savoir. Les yeux se dérobent derrière les lunettes ; mais le regard, très doux, un peu candide, est d'une vérité, d'une vitalité extraordinaires : il interroge et il pénètre tout ensemble ; dès qu'il se pose sur un objet, il s'attache à lui et ne le quitte plus ; il se déplace avec lui, l'accompagne partout, semble vouloir le percer de part en part et lui dérober le secret de son être intime. On en serait gêné, si on ne le sentait au fond indulgent et modeste... La bouche s'entr'ouvre à demi. Il semble qu'une voix blanche, un peu monotone, va laisser tomber de petites phrases courtes, pressées, abondantes. — Écoutons cette voix et tâchons de recueillir ces paroles.

CHAPITRE II

LE LOGICIEN

> « On vient de voir que cette philosophie a pour origine une certaine notion des causes. J'ai tâché ici de justifier et d'appliquer cette notion. Je n'ai point cherché autre chose ici ni ailleurs. »
>
> (*Philosophes classiques*, 2ème éd. et sqq. *Préface.*)

« Tout homme de valeur, disait Renan en présentant aux lecteurs des *Débats* les deux volumes de *l'Intelligence*, tout homme de valeur, en quelque ordre que ce soit, a sa philosophie. J'annoncerai une nouvelle sûrement agréable à ceux qui pensent, en leur apprenant que M. Taine va nous donner la sienne[1]. » Il y avait longtemps, nous l'avons vu, qu'il la portait en lui ; et même, l'auteur des *Philosophes classiques* n'avait pas attendu l'année 1870 pour en livrer à la discussion publique les thèses fondamentales. Ces idées maîtresses, nous les avons vues naître dans son esprit et inspirer successivement tous ses livres. Nous en avons, si je puis dire, retracé la genèse psycho-

1. *Débats* du 28 mars 1870. L'article, très court (voir aux Appendices), « écrit après un coup d'œil rapide jeté sur les épreuves du livre », sert d'introduction à la *Préface* de *l'Intelligence*. Renan y loue vivement la méthode de son « illustre ami », et annonce un article plus développé. « Plus tard, dit-il, je rendrai compte de l'ouvrage avec étendue. » Ce second article n'a malheureusement jamais paru.

logique. Regardons-les maintenant en elles-mêmes, détachées de leurs origines immédiates ou lointaines, ordonnées en doctrine, organisées en système. Suivons-les dans leur histoire extérieure, dans leurs dépendances réciproques, dans leurs applications successives. Et puisque toute philosophie vraiment digne de ce nom, bien plus encore qu'une certaine façon de penser, est une certaine manière d'entendre et de pratiquer l'existence, de l'ensemble de cette œuvre intellectuelle, essayons de dégager la conception de la vie qu'elle implique et qu'elle suggère.

I

Une « doctrine », un « système » ; il n'aimait pas qu'on employât ces mots en parlant de lui. « J'avoue, écrivait-il dans les derniers temps de sa vie, que j'ai toujours aimé, sinon la métaphysique proprement dite, du moins la philosophie, c'est-à-dire les vues sur l'ensemble et sur le fond des choses. Mais le point de départ de mes études n'est pas une conception *a priori*, une hypothèse sur la nature ; c'est une remarque tout expérimentale et très simple, à savoir que tout abstrait est un *extrait*, retiré et arraché d'un concret, cas ou individu, dans lequel il réside ; d'où il suit que pour le bien voir, il faut l'observer dans ce cas ou individu, qui est son milieu naturel ; ce qui conduit à pratiquer les monographies, à insister sur les exemples circonstanciés, à étudier chaque généralité dans un ou plusieurs spécimens bien choisis et aussi significatifs que possible. — La doctrine, si j'en ai une, n'est venue qu'ensuite ; la méthode a précédé ; c'est par elle que mes recherches se sont trouvées convergentes [1]. » — A quoi l'on peut aisément répondre que méthode et doctrine sont

1. Lettre du 9 décembre 1891.

deux termes essentiellement corrélatifs : une méthode est une doctrine en raccourci, et presque toujours procède d'une doctrine. Concevrait-on un esprit qui, vide de toute idée doctrinale, serait pourtant capable d'inventer une méthode ? La vérité est qu'on n'invente une méthode que pour préciser et mettre en œuvre des idées doctrinales. La méthode cartésienne, c'est la philosophie cartésienne ; la méthode hegelienne, c'est la philosophie hegelienne. Et Taine, pas plus que Descartes ou Hegel, n'a pu échapper à cette loi. N'était-il pas résolument déterministe bien avant d'avoir conçu le principe même de la méthode qu'il allait pratiquer ? Et qu'est-ce que le déterminisme, sinon « une conception *à priori* », « une hypothèse sur la nature » ? Rien n'est donc plus légitime que de parler de la doctrine ou du système de Taine. Avant même d'avoir publié son premier livre, il en avait arrêté les grandes lignes, les points d'orientation, les données principales. Et c'est ce premier état du système qu'il faudrait se figurer avec précision pour en apprécier à leur juste valeur les multiples développements et les acquisitions ultérieures.

Or, voici, j'imagine, comment on pourrait provisoirement se représenter la philosophie de Taine, telle qu'elle s'esquissait dans son esprit quand il quitta l'École normale, telle sans doute qu'il l'enseignait à ses élèves de Nevers [1],

1. J'ai eu de ceci la preuve positive en dépouillant les notes du Cours de psychologie, de logique et de morale — soixante-dix leçons environ, — qu'il a professé à Nevers, et dont les sommaires dictés par lui à ses élèves ont été conservés. Manifestement, Taine était arrivé en province avec les meilleures, avec les plus conciliantes dispositions du monde. Dans les premières leçons surtout, il multiplie les références à toute sorte de bons auteurs, et les noms de tous les Pères de l'Eglise éclectique se pressent sur ces feuillets jaunis : Reid, Cousin, Jouffroy, Dugald-Stewart. — Mais qu'aurait dit l'auteur du *Vrai, du Beau et du Bien* d'un cours de psychologie débutant par ces mots : « Chapitre préalable *contre* les mots : Faculté, force, substance, essence, moi, non-Etre... », d'une leçon sur *l'Objet de la philosophie* où l'on commençait par déclarer : « La philosophie est la science des principes (Aristote, Descartes). Cette définition a deux sens. Premier sens : Il s'agit ici de la philosophie prise

car jamais homme n'a moins su dédoubler sa pensée, lui imposer des « cloisons étanches », réserver, en un mot, pour lui-même une partie de ce qu'il croyait être la vérité. Au reste, il se rendait bien compte lui-même que ce dédoublement est chose quasi surhumaine. « J'ai eu deux ou trois fois sur les lèvres, écrivait-il un peu plus tard à son ami de Suckau, l'idée de t'offrir mon Hegel, que tu n'as pas lu, je crois, tout au moins l'*Encyclopédie*, je suis parfaitement certain que, en quelques mois, tu t'enfoncerais au plus profond de l'hérésie, et que l'attrait extraordinaire du sujet *te ferait lâcher en classe des phrases imprudentes*. Je n'ose même souhaiter que tu reprennes ta psychologie. Je sens que je ne pourrais plus enseigner avec la mienne. Je serais obligé d'en avoir deux, une officielle, innocente, en formules inflexibles, séparée par un abîme de ma vraie pensée et cela est presque impossible. *On aime tant les idées qu'on trouve, qu'on ne peut s'empêcher de penser tout haut* [1]. » — Nourri de Spinoza, de Hegel — et d'Aristote [2], — Taine est déterministe absolument, sans restrictions ni réserves, avec une sorte d'ardeur mystique et de candeur implacable. Quand il dépouilla ses croyances religieuses, le déterminisme avait été sa première conviction philoso-

au sens le plus élevé. *Nous ne l'enseignons pas* »? Et j'imagine aussi qu'il n'eût pas su beaucoup de gré au professeur des efforts, d'ailleurs très sincères, qu'il avait tentés, dans ses leçons sur la volonté, pour sauver la notion de responsabilité et pour la concilier avec son rigoureux déterminisme (« nulle dans l'action fatale, faible dans le désir, pleine dans la volition », voilà comment il définit la responsabilité morale). Taine a décidément raison : « On aime tant les idées qu'on trouve qu'on ne peut s'empêcher de penser tout haut. »

1. Lettre inédite à Édouard de Suckau, du 28 octobre 1855.

2. *Essais de critique et d'histoire*, 1re éd., p. xv. — M. Boutroux me fait justement observer qu'il est extraordinaire que « la lecture d'Aristote ait pu rendre Taine déterministe, Aristote étant le père de la philosophie du libre arbitre ». En effet : mais je suis assez tenté de croire que Taine ne connaissait pas beaucoup Aristote avant d'entrer à l'École normale. Or, à cette époque, il était déjà déterministe, et féru de Spinoza. Et quand il étudia Aristote, — peut-être pour l'agrégation, — il y vit surtout ce qu'il voulait y voir.

phique; une fois implanté dans son esprit, il n'en devait plus jamais sortir. Son amour de la logique, ses tendances systématiques, son goût croissant de l'expérience et des sciences exactes, les mille suggestions concordantes de la pensée contemporaine, tout était fait pour l'y maintenir. Aucun des arguments qu'on a cherché à faire valoir pour discréditer ou pour ruiner cette doctrine, pas même ceux qui relèvent de l'ordre moral, rien n'était capable de l'ébranler. Tout près de sa fin, il écrivait encore : « Le déterminisme, à mes yeux, n'exclut pas la responsabilité morale ; bien au contraire, il la fonde ; selon moi, les difficultés apparentes de la question sont toutes verbales ; on ne fait pas attention au sens exact des mots : nécessité, contrainte, initiative, obligation, etc. » Ni dans la nature, ni dans l'homme, il ne pouvait se résigner à voir autre chose que des phénomènes soumis à des lois fixes, s'engendrant les uns les autres en vertu de nécessités immuables. Liberté, « contingence des lois de la nature », c'étaient là pour lui autant de mots vides de sens, contradictoires, tout autant de moyens, et de moyens arbitraires, de réintroduire dans le monde physique ou moral le « surnaturel », « le miracle » ; et le « surnaturel », le « miracle » n'étant pas, suivant lui, « faits d'expérience », trouvaient en lui un adversaire aussi irréductible que pouvaient l'être et Spinoza et Renan[1].

1. Ceci m'a été entièrement confirmé par l'examen que j'ai fait des papiers inédits de Taine. Parmi ces papiers, j'ai trouvé deux études intitulées *De la liberté*, et qui, toutes deux, remontent évidemment à l'Ecole normale. La première, datée du 26 avril 1851, a tout l'air d'une dissertation préparatoire à l'agrégation ; mais, en dépit de la grande modération du ton et de l'extrême circonspection de la doctrine, divers détails me feraient croire qu'elle n'a pas dû être remise à un professeur. L'autre au contraire est un essai tout personnel ; çà et là, on y trouve comme un avant-goût du style des *Philosophes classiques* : « Comment, dit le bon sens, l'homme n'est pas libre ! O absurdité des philosophes !... De la charité, Messieurs, je vous prie ! Je ne suis pas si déraisonnable... » Le jeune philosophe ne craint plus d'y exprimer toute sa pensée. En voici la conclusion : « Concluons que cette ancienne croyance à la liberté

Quand l'esprit, — un esprit, avouons-le, très prévenu en faveur de certaines conceptions métaphysiques, — ne découvre en lui et autour de lui que des faits ou des groupes de faits, il est très tenté, pour les étudier, de les soumettre tous aux mêmes procédés, de leur appliquer à tous la même méthode. Et cette méthode, quelle sera-t-elle, sinon celle qui, depuis trois siècles, a suffisamment prouvé son efficacité, en renouvelant tout le vaste champ du savoir humain qui lui avait été confié? Ce sera la méthode des sciences positives. Or, cette méthode, à l'examiner de près, comporte deux degrés et comme deux attitudes. Dans le premier cas, elle s'appelle l'analyse, et tantôt elle s'applique aux mots, les rapprochant, pour les expliquer et les « traduire », des faits qu'ils désignent : tantôt elle s'applique aux choses et, soit dans le monde physique, soit dans le monde moral, elle a pour objet de multiplier les faits observables et de découvrir des faits inconnus. Dans le second cas, elle s'appelle, de son vrai nom, synthèse ; elle a pour fonction d'expliquer tous ces faits épars mis au jour et catalogués par la méthode d'analyse, et d'en découvrir les causes. Or, la cause d'un fait ne peut être qu'un fait, puisque l'univers physique et moral n'est composé que de faits, puisque, en dehors ou au-dessus des faits, il n'y a rien. Étant donc donné un groupe de faits qui semblent être unis étroitement entre eux, on en dégage par *abstraction* un fait général, auquel par *hypothèse* on attribue la valeur de cause ; et l'on *vérifie*, par voie de déduction, si l'hypothèse est fondée, si, le fait

humaine, fruit d'une observation incomplète, est démentie par la raison et par l'expérience et n'a aucun fondement certain. *Elle doit être rejetée au même rang que la croyance aux miracles.* On ne croit aux miracles en effet que par l'ignorance où on est de la nature de Dieu et des causes de ses actions. A mesure que la science humaine et la vie humaine s'avancent, ces erreurs s'évanouissent. *L'histoire de l'homme se montre comme une géométrie concrète et divine,* et tout s'enchaîne et se lie par une nécessité absolue et dans une inséparable unité. »

général venant à varier, tous les autres faits varient en même temps. Si oui, l'hypothèse est juste ; la cause est trouvée ; le groupe de faits est expliqué ; nous en possédons la formule, et nous en connaissons la loi[1].

Supposons maintenant un homme qui, par éducation ou par goût, soit tourné vers l'étude du monde moral, donc vers la psychologie. En vertu des principes qu'on vient d'indiquer, il devra prêter à la physiologie une attention particulière[2] : n'est-ce pas en étudiant, sous tous leurs aspects, les rapports, encore si mystérieux du physique et du moral, qu'il aura le plus de chances d'augmenter le nombre des faits encore inconnus, et de faire progresser la science ? De là la thèse de Taine sur les *Sensations*, et son futur traité de *l'Intelligence*. D'autre part, où pourra-t-il trouver des groupes de faits moraux assez bien établis et en assez grand nombre pour en composer de larges et puissantes synthèses, sinon dans ce vaste répertoire de faits, dans cette sorte de psychologie vivante qui s'appelle l'histoire ? « Une civilisation, un peuple, un siècle, sont des définitions qui se développent. L'homme est un théorème qui marche. » Donc, il faut trouver ces définitions, démontrer ces théorèmes ; et voit-on naître et sortir de là toute l'œuvre historique et critique de Taine ? Il pouvait, dès 1851, écrire à Paradol : « La psychologie

1. *Philosophes classiques*, 1re éd. ou sqq., derniers chapitres. — Je ne m'arrête pas à discuter toute cette métaphysique. D'autres l'ont fait, et de telle sorte qu'il n'y a plus à y revenir. Voir notamment, dans la *Revue de l'Instruction publique* des 16, 23 et 30 juin 1864, trois admirables articles de M. Lachelier sur *l'Idée de Dieu*, de Caro, articles qui, malheureusement, n'ont pas été recueillis en volume. Le premier est consacré à Taine. On ne saurait mieux montrer que l'auteur des *Philosophes classiques* a indûment confondu l' « ordre » des sciences positives avec l'ordre de la métaphysique, la cause finale avec la cause efficiente. A mon avis, on n'a rien écrit, pour réfuter les théories de Taine, de plus pénétrant, de plus décisif et de plus fort. (Voir aux Appendices).

2. Les rapports du physique et du moral sont longuement étudiés dans le cours de psychologie de Nevers : les sensations, désirs, passions et mouvements de toute catégorie fournissent une quinzaine de leçons sur quarante-neuf.

vraie et libre est une science magnifique sur *qui* se fonde la philosophie de l'histoire, qui vivifie la physiologie et ouvre la métaphysique. J'y ai trouvé beaucoup de choses depuis trois mois. » Il y avait trouvé toute son œuvre ultérieure.

La méthode ainsi définie est capable, sans doute, d'organiser une science; mais est-elle capable de fonder une morale? Oui, répondait Taine sans hésitation. « Rien de plus simple que la déduction des vérités morales. Il suffit, pour les découvrir et les enchaîner, d'appliquer la méthode qui ramène les idées à leur origine et les formules générales aux cas particuliers. » Et, appuyé d'ailleurs sur les stoïciens et sur Kant, sur Spinoza aussi[1], il procédait, non sans obscurité, à cette opération. « Le bien d'un être est le groupe de faits essentiels qui le constituent. L'action qui a pour motif cette maxime universelle ou une de ses suites universelles est vertueuse. » Spinoza avait dit avec plus de clarté : « Plus quelqu'un s'efforce de persévérer dans son être, plus il a de vertu. »

Il suit de là une grande conséquence. Si une même méthode, appliquée à des objets en apparence aussi différents, est capable de découvrir des vérités aussi importantes, comment croire que cette diversité même ne recouvre pas une unité foncière? Il n'y a pas ici la philosophie, et là la science; il n'y a pas ici les sciences physiques, et là les sciences morales: il n'y a que la *science*, une dans son fond, une dans sa méthode, et une dans son objet. « Les forces qui gouvernent l'homme sont semblables à celles qui gouvernent la nature »; et ces forces, nous savons maintenant les découvrir. Nous faisons plus: nous entrevoyons même comment elles s'engendrent les unes les autres, comment elles se déduisent les unes des

1. Voir le beau livre de M. V. Delbos sur *le Problème moral dans la philosophie de Spinoza et dans l'histoire du spinozisme* (Paris, Alcan, 1894).

autres, et nous concevons « la cause première »[1], le « fait primitif et unique », « l'axiome initial » dont tout le reste est dérivé. « Nous découvrons l'unité de l'univers et nous comprenons ce qui la produit. »

« C'est à ce moment que l'on sent naître en soi la notion de la Nature. Par cette hiérarchie de nécessités, le monde forme un être unique, indivisible, dont tous les êtres sont des membres. Au suprême sommet des choses, au plus haut de l'éther lumineux et inaccessible, se prononce l'axiome éternel ; et le retentissement prolongé de cette formule créatrice compose, par ses ondulations inépuisables, l'immensité de l'univers. Toute forme, tout changement, tout mouvement, toute idée est un de ses actes. Elle subsiste en toutes choses, et elle n'est bornée par aucune chose. La matière et la pensée, la planète et l'homme, les entassements de soleils et les palpitations d'un insecte, la vie et la mort, la douleur et la joie, il n'est rien qui ne l'exprime, et il n'est rien qui l'exprime tout entière. Elle remplit le temps et l'espace, et reste au-dessus du temps et de l'espace. Elle n'est point comprise

1. Combien j'aime mieux cette déclaration de Claude Bernard : « La vie est une cause première *qui nous échappe comme toutes les causes premières* et dont la science expérimentale n'a pas à se préoccuper. » (*Le Problème de la physiologie générale*, *Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre 1867). Voir les dernières pages de cet article, où le grand savant essaie de concilier la liberté morale avec le déterminisme scientifique. — « Quand Taine cherchait l'explication d'un fait constaté par l'observation et décomposé par l'analyse, il s'arrêtait au mécanisme, toutes ses synthèses ont ce caractère... Cette méthode s'applique-t-elle à tout ? Les naturalistes les plus autorisés ne le pensent pas du moment qu'il s'agit des êtres du règne organique... Ainsi Claude Bernard qui, pour expliquer la vie, avait recours à une loi supérieure qu'il appelait l'idée directrice et qui, quelque nom qu'on lui donne, est d'un tout autre ordre que les lois de la mécanique, de la physique et de la chimie. C'est ce que *Taine avait peine à comprendre chez un savant tel que Claude Bernard. Il ne lui pardonnait pas d'introduire ainsi la métaphysique dans la science.* Nous ne pouvions, Taine et moi, nous entendre sur ce point. J'ai toujours pensé que l'illustre biologiste était le vrai philosophe, dans cette explication des choses de la vie ». (E. Vacherot, *Ma psychologie*. Inédit.) Voir aux Appendices.

en eux, et ils se dérivent d'elle. Toute vie est un de ses moments, tout être est une de ses formes; et les séries des choses descendent d'elle, reliées par les divins anneaux de sa chaîne d'or. L'indifférente, l'immobile, la toute-puissante, l'éternelle, la créatrice, aucun nom ne l'épuise, et quand se dévoile sa face sereine et sublime, il n'est point d'homme qui ne ploie, consterné d'admiration et d'horreur. Au même instant cet esprit se relève; il oublie sa mortalité et sa petitesse; il jouit par sympathie de cette infinité qu'il pense, et participe à sa grandeur[1]. »

Il fallait citer toute cette page. Évidemment, et à son insu, c'est pour l'écrire que Taine a « pensé » tout le reste; il l'avait dans l'esprit quand il élaborait son système; bien loin d'en être la conclusion, elle lui en avait fourni les prémisses. Son déterminisme, sa méthode, sa morale, sa théorie de la science, en un mot tous les *postulats* de sa doctrine lui ont été dictés par sa conception panthéistique de l'univers. « Elle n'est point comprise en eux, et ils se dérivent d'elle. » Et l'admirable page qu'elle lui a inspirée est la meilleure et la plus complète justification du mot déjà cité de M. de Vogüé sur Taine : « c'est la pensée de Spinoza projetée à travers l'imagination de Shakspeare. »

1. *Philosophes classiques*, 1re éd., p. 361-362. Ce n'est nullement un anachronisme que de rapporter à 1851 cette page qui fut publiée pour la première fois en 1857 (elle ne figurait pas dans la *Revue de l'Instruction publique*, où parurent d'abord les *Philosophes classiques*). Car, d'abord, les idées qu'elle exprime, il est plus que probable que Taine les a eues dès sa première lecture de Spinoza. Et, depuis, elles formaient si bien le fond de sa pensée, et de celle de son ami et quasi disciple Prévost-Paradol, qu'on les retrouve, à plus d'une reprise, dans la correspondance des deux amis. Voir notamment dans le *Prévost-Paradol* de M. Gréard une lettre datée précisément du 7 novembre 1851 (p. 177-178). Paradol, dans un bel élan de « poétique intempérance », écrivait à sa manière la page de Taine qu'on vient de lire, et essayait « d'établir sur le panthéisme un mysticisme raisonnable ».

II

« *Tout en cherchant une philosophie, tu en as une.* Tu me la montres par échappées, soulevant un coin du rideau, tantôt de ce côté, tantôt de cet autre[1]. » Ce que Paradol, dès 1849, observait là avec tant de finesse, ce devait être l'habitude constante de Taine, et comme la devise de sa vie intellectuelle. Ce qu'il faut chercher dans son œuvre, c'est moins peut-être un enrichissement progressif, des modifications plus ou moins heureuses de sa pensée, que des applications successives et toujours voulues d'une même doctrine et d'une même méthode qui cherche dans la diversité des objets sur lesquels elle s'exerce non pas une occasion de justifier, mais bien plutôt un prétexte à affirmer sa légitimité foncière. Il s'est développé, certes ; il a évolué même : il n'a guère changé ; ou plutôt, s'il a changé, ce fut à son insu, comme malgré lui, et sous la pression des circonstances, ou des faits qu'il étudiait. De sorte que si, d'année en année, au lieu de la présenter « par échappées », il avait exposé dogmatiquement la philosophie qu'il croyait très sincèrement « chercher », mais qu'en réalité il avait fixée une fois pour toutes, on ne voit pas sur quels points essentiels elle aurait finalement contredit le système que, dès vingt ans, il avait conçu. Voyons donc maintenant à l'œuvre, pour ainsi dire, cette pensée si ferme et si sûre d'elle-même. Voyons-la transformer, — déformer peut-être, — les objets d'étude auxquels elle va tour à tour s'appliquer.

Et d'abord la critique. « Du roman à la critique et de la critique au roman, la distance aujourd'hui n'est pas

1. Prévost-Paradol à Taine (26 mars 1849), dans Gréard, *op. cit.*, p. 148.

grande... Autrefois, la critique était l'impression d'un homme de goût... Entre les mains de Sainte-Beuve, elle est devenue une étude non seulement de l'œuvre, mais de l'auteur; non seulement de l'auteur, mais de l'homme entier, dont l'auteur n'est qu'un fragment. On a trouvé le moyen de découvrir ses sentiments dans son œuvre, d'y démêler ses facultés et ses tendances, leur ordre, leur proportion et leurs degrés ; on en a rapproché ses actions et sa vie, les influences de son temps et de son pays, et on est arrivé, dans ce grand domaine du passé, à reconstruire les personnes vivantes avec les innombrables particularités, avec les traits saillants et spéciaux qui distinguent les individus, les siècles et les races, de telle façon que l'histoire est en train de se refaire, et que, si le roman s'emploie à nous montrer ce que nous sommes, la critique s'emploie à nous montrer ce que nous avons été. — L'un et l'autre sont maintenant une grande *enquête sur l'homme*, sur toutes les variétés, toutes les situations, toutes les floraisons, toutes les dégénérescences de la nature humaine. Par leur sérieux, par leur méthode, par leur exactitude rigoureuse, par leur avenir et leurs espérances, tous deux se rapprochent de la science[1]. » Le problème qui, dès lors, se pose pour le critique, est le suivant : Étant donnés « un personnage, une littérature, un siècle, une civilisation, bref un groupe naturel quelconque d'événements humains », il s'agit de les bien « connaître », et de les « faire comprendre », c'est-à-dire d'en trouver et d'en saisir la cause. « Connaître un objet, c'est connaître sa cause, et la suivre dans tout l'ordre de ses effets. » Appliquons à cet objet, à ce groupe naturel quelconque d'événements humains, la méthode d'analyse préconisée plus

1. Article sur *l'Esprit des femmes de notre temps*, par C. Selden (*Débats* du 26 janvier 1865). — L'article n'a été recueilli que dans la seconde édition des *Essais de critique et d'histoire* (1866).

haut. Si on le décompose, ce groupe, « on trouvera que toutes ses parties dépendent les unes des autres comme les organes d'une plante ou d'un animal ». « Si vous décomposez tour à tour chaque partie de ce groupe, vous trouverez qu'elles sont toutes gouvernées et formées par un petit nombre de forces, le plus souvent par une force unique, laquelle produit leur concert et maintient leur union. » Cette force, ou ces forces, le critique a pour première mission de les découvrir. Si séparées et si diverses que soient les œuvres d'un homme ou d'un peuple, on reconnaît que c'est une même faculté maîtresse, une même « situation générale » qui les a produites et façonnées. Rechercher cette faculté maîtresse et cette situation générale, les définir, les enfermer dans une brève formule, voilà le premier effort et le premier devoir du « critique qui essaye de philosopher[1] ».

Mais là ne se bornera pas sa tâche. Il ne suffit pas de décomposer, il faut reconstruire. L'analyse n'a de raison d'être que si elle conduit à la synthèse. La faculté maîtresse une fois découverte, il faut la voir agir, entraîner dans son mouvement propre les facultés qu'elle se subordonne, composer avec leur aide la physionomie originale d'une âme, d'un caractère, d'un talent ou d'une œuvre. De même que, dans les sciences mathématiques, une définition étant posée, on peut en déduire une série de théorèmes, de même la définition d'une âme humaine étant donnée, on peut en déduire *more geometrico* la lointaine série de ses actes, de ses pensées, de ses passions. Plus cette déduction sera rigoureuse, et plus la reconstruction qu'il s'agissait de faire aura de chances d'être exacte et fidèle ; plus la formule trouvée expliquera de faits impor-

1. *Essais de critique et d'histoire*, *Préface* de la 1re édition. Rappelons que cette préface a été modifiée dans les éditions ultérieures, et dans un sens un peu moins strictement déterministe.

tants et divers, et plus elle sera vraie, plus le problème psychologique qui s'était imposé à nous sera assuré d'avoir reçu une juste solution.

Étroitement liée, comme on peut voir, à sa doctrine générale, cette conception de la critique, à la fois si féconde et si arbitraire, a eu dans Taine, et jusqu'au bout, le plus résolu, le plus ingénieux et le plus éloquent des apologistes. Jusqu'à son dernier jour, il lui est resté obstinément fidèle : histoire littéraire, histoire de l'art, histoire politique et sociale, quelque nouveau sujet qu'il abordât, il y transportait sa méthode, il le soumettait à son dessein. Qu'il étudie Tite-Live ou Saint-Simon, Titien ou Léonard de Vinci [1], Robespierre ou Napoléon, toujours c'est un problème psychologique qu'il s'efforce de résoudre; toujours c'est une faculté maîtresse qu'il essaie de démêler et de définir, et qu'il prétend « suivre dans tout l'ordre de ses effets ». Il y serait parvenu, si l'entreprise n'avait pas eu quelque chose d'un peu chimérique. Car, d'abord, la méthode est loin d'être applicable à toute sorte d'objets. Il y a des hommes, — et de très grands hommes, — qui n'ont pas de « faculté maîtresse » : qui nous dira *la* faculté maîtresse d'un Bossuet ou d'un Pascal? Et pour ceux dont le talent ou le génie a, ou semble avoir pour cause, ou du moins pour trait dominant, le développement exceptionnel et quasi anormal d'une disposition morale particulière, — on notera que Taine n'a guère étudié que ceux-là, — est-ce bien les faire comprendre et

1. Je fais ici allusion à deux leçons sur *Léonard de Vinci* et sur *Titien* professées par Taine à l'Ecole des beaux-arts, et qui ont été publiées par la *Revue des Cours littéraires*. Elles donnent, je crois, une idée plus exacte de la méthode générale que suivait Taine dans son cours d' « esthétique et d'histoire de l'art » que les deux volumes publiés plus tard sous le titre de *Philosophie de l'art* : de l'aveu même de l'auteur, ces deux volumes ne représentent « que les idées générales » du cours. La première a été recueillie dans l'édition définitive des *Nouveaux Essais de critique et d'histoire* (1901). Voir des extraits de la seconde aux Appendices.

les expliquer tout entiers que les « enfermer dans une formule » qu'on s'appliquera ensuite à vider de son contenu? Tite-Live est un *historien-orateur*; nous y consentons sans peine; mais Macaulay aussi, et, — Guillaume Guizot le lui faisait judicieusement observer, — « Taine lui-même l'a dit ailleurs ». Le génie de Michelet est fait d' « imagination passionnée »: mais celui aussi de Shakspeare: et cela, de l'aveu de Taine encore[1]. Et pourtant, ni Michelet ne ressemble à Shakspeare; ni Macaulay à Tite-Live. Pour expliquer « l'individu Shakspeare » et « l'individu Tite-Live » il faut donc recourir à d'autres causes, et faire intervenir d'autres éléments.

C'est peut-être pour s'en être un peu rendu compte que Taine, sans renoncer d'ailleurs à sa théorie de la faculté maîtresse, et même en l'appliquant toujours, n'a pas tardé à lui superposer en quelque manière la théorie célèbre dont l'*Histoire de la littérature anglaise* est la triomphale illustration. La faculté maîtresse est une cause sans doute; mais c'est une cause seconde; si elle se développe dans telle direction plutôt que dans telle autre, c'est qu'elle est soumise à l'action de causes plus générales, « universelles et permanentes, présentes à chaque moment et en chaque cas ». Si Shakspeare compose des drames, et Michelet une histoire, c'est que Shakspeare est Anglais, homme du XVIe siècle, le contemporain et l'ami de Ben Jonson; Michelet est Français, professeur et homme du XIXe siècle. « Les états et les opérations de l'homme intérieur et invisible ont pour causes certaines façons générales de penser et de

1. Guillaume Guizot, — celui-là même dont on vient de publier un livre posthume si remarquable sur *Montaigne*, — disait très joliment: « Ce n'est pas la propre clef d'un caractère unique, c'est un de ces passe-partout qui vont à quatre ou cinq serrures. » Les deux articles que Guillaume Guizot a consacrés à Taine dans les *Débats* des 21 et 27 janvier 1857, à propos de l'*Essai sur Tite-Live*, sont à lire de fort près; et il est fort regrettable qu'ils n'aient jamais été recueillis en volume. (Voir aux Appendices).

sentir. Trois sources différentes contribuent à produire cet état moral élémentaire, *la race*, *le milieu* et *le moment*... Lorsque nous avons considéré la race, le milieu, le moment, c'est-à-dire le ressort du dedans, la pression du dehors et l'impulsion déjà acquise, nous avons épuisé non seulement toutes les causes réelles, mais encore toutes le causes possibles du mouvement. »

La théorie est ingénieuse, elle est séduisante, elle contient même une large part de vérité. « Si inventeur que soit un esprit, il n'invente guère, ses idées sont celles de son temps, et ce que son génie original y change ou ajoute est peu de chose. » L'œuvre de Racine ne s'expliquerait assurément pas tout entière si l'on n'y relevait pas certains traits qui appartiennent en propre à l'esprit français, à la société, ou plutôt aux diverses sociétés dans lesquelles Racine a vécu, et enfin à l'état précis de la civilisation, de la littérature et des mœurs qu'il a eu sous les yeux lorsqu'il a commencé à écrire. Seulement, l'explication, remarquons-le, vaut pour tous les contemporains de Racine : et c'est le seul Racine qu'il s'agit de m'expliquer. La théorie, en d'autres termes, me rend bien compte de ce qui, dans Racine, n'est pas Racine, non du génie original, particulier, unique, de la « monade » indivisible qui s'appelle Racine. Si elle était exacte, il aurait dû y avoir une foule de Racine : et il n'y en a eu qu'un seul. Voici deux frères : Pierre et Thomas Corneille ; même race, même milieu, même moment. Pourquoi l'un est-il l'auteur de *Polyeucte*, et l'autre l'auteur de *Timocrate* ? A cela il n'y a qu'une réponse : c'est que Pierre avait du génie, et que Thomas n'en avait pas. Et pourquoi Pierre Corneille a-t-il eu du génie ? Question insoluble, et que la théorie de la race, du milieu et du moment n'a pas fait avancer d'un pas. La théorie de la faculté maîtresse en eût été presque plus capable. Car enfin, la faculté maîtresse de Corneille appartient bien en propre à Corneille :

et si elle ressemble à celle de tel autre écrivain, cela peut prouver tout simplement qu'il y a des génies de même nature. Et voilà pourquoi, dans l'*Histoire de la littérature anglaise,* tout en faisant de loin en loin appel à la « race », au « milieu » et au « moment », lorsqu'il en venait à l'étude directe des hommes et des œuvres, Taine s'efforçait d'expliquer le génie des uns et le caractère des autres par les effets diversifiés à l'infini d'une même « faculté maîtresse » qui se déploie et qui s'exerce. Tel Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle* affirmant au début et à la fin des différentes parties de son ouvrage l'absolutisme de l'action providentielle, et, dans l'intervalle, presque uniquement préoccupé de chercher dans l'action des causes secondes le secret du « cours des choses humaines ».

Mais, en critique comme ailleurs, on ne soutient pas impunément des gageures insoutenables. Il n'est point prouvé que l'homme soit un « théorème qui marche » : si ses sentiments, si ses pensées, si tous les faits qui composent l'histoire de son être intime ont entre eux des « dépendances » et des « conditions », ces dépendances et ces conditions sont « d'un autre ordre » que celles qui se révèlent à nous dans l'univers physique; et, pour les démêler, il faut avoir recours à d'autres moyens. « L'esprit géométrique » y est impuissant : il n'a pas de prise sur ce qui vit; « l'esprit de finesse » seul en est capable. Ou, en d'autres termes encore, la vérité dans les choses morales ne s'atteint pas par la *science,* mais par *l'art*. Et Taine en est tout le premier un mémorable exemple[1].

1. Il est facile d'en arracher l'aveu à Taine lui-même . « Plus les nerfs d'un artiste peuvent porter, plus il peut faire, sa capacité de douleur et de joie mesure le degré de sa force. *La misère des sciences morales est de ne pouvoir noter ce degré* : la critique, pour définir Saint-Simon, n'a que des adjectifs vagues et des louanges banales ; *je ne puis dire combien il sent et combien il souffre* ; pour toute échelle, j'ai des exemples et j'en use. » (Art. sur *Saint-Simon*, *Essais*, 1re éd., p. 293-294).

Dans les innombrables portraits psychologiques dont il a parsemé son œuvre, certes, ses préoccupations philosophiques ou scientifiques ne l'abandonnent guère : il veut démontrer, prouver, définir, formuler, déduire ; et pour rattacher à la faculté maîtresse qu'il croit avoir atteinte l'infinie diversité des caractères et des nuances que son sens délié des réalités morales et que sa loyauté critique lui ont fait découvrir, il déploie de tels prodiges d'habileté et de subtilité dialectique, sa logique est si persuasive et si passionnée, si impérieuse et si pressante, qu'on est emporté, séduit, maîtrisé : au premier moment, on est tenté de donner pleinement raison à cette conviction si obstinée et si ardente, et peu s'en faut qu'on n'accorde à Taine la gloire de nous livrer le vrai secret et la « formule » définitive des âmes et des talents qu'il a si ingénieusement « démontés » et « reconstruits » sous nos yeux. Mais quand on s'est ressaisi et quand on examine de près cette critique qui voudrait être et qui se croit toute « scientifique », qu'aperçoit-on ? En réalité, elle démontre, elle déduit moins qu'elle ne décrit, qu'elle ne constate et qu'elle ne peint. Par des citations, par des exemples, par des tours de phrase appropriés, par de vives ou fines images, par mille traits assemblés avec art, elle s'efforce de rivaliser avec ses modèles ; elle cherche à nous donner, — tout comme la critique de Sainte-Beuve, — l'illusion de la vie, à évoquer devant nous telle espèce de beauté, telle qualité d'âme, à y intéresser notre imagination et notre sensibilité au moins autant que notre intelligence. Et sans doute, « l'esprit géométrique » n'abandonne jamais entièrement ses droits ; sans doute, les portraits de Taine ont quelque chose de plus abstrait, de plus systématique que ceux de Sainte-Beuve : mais ils en sont aussi d'autant moins ressemblants, d'autant moins vivants ; et l'on voit bien ce que l'art et la vérité y perdent : on ne voit pas ce que la science y a gagné.

Et de même, cette critique qui se piquait de « tout comprendre » et de « tout pardonner », de ne jamais « juger », de ne rien « proscrire », d'avoir « des sympathies pour toutes les formes de l'art et pour toutes les écoles », sur ce point encore, n'a pu tenir ses promesses. Elle a « condamné » et elle a « jugé »; elle a manifesté, et parfois assez vivement, ses « préférences » et ses « antipathies ». Elle n'a pas eu assez d'ironies pour la « raison oratoire » et pour « l'esprit classique »; elle n'a pas été juste pour le moyen âge, ni plus tard pour la Révolution française; elle n'a pas voulu voir les faiblesses de Saint-Simon et de Balzac; elle a fait de Stendhal, ce pauvre homme, un « esprit supérieur », et d'Hector Malot, presque un grand romancier [1]; elle a été cruelle pour Pope et dure pour Racine. En un mot, elle a eu ses préventions et ses partis pris, peut-être inévitables, mais qui relèvent, il n'en faut pas douter, de la critique « impressionniste » beaucoup plus que de la critique dite « scientifique ». Il n'y aura pas de « critique scientifique » tant qu'on n'aura pas trouvé le moyen de supprimer ou d'annuler dans les « sciences morales » ce que les savants appellent « l'équation personnelle ». Et Taine, pour sa part, n'y a point réussi.

En a-t-il eu plus ou moins obscurément conscience? A-t-il senti qu'il donnait prise à toute sorte de critiques? A-t-il voulu les éviter, et ne retenir de sa méthode que les côtés vraiment incontestables, les seuls du moins qui, par la généralité même des résultats qu'ils produisent, peu-

1. Entre autres, dans un article des *Débats* du 19 décembre 1865 où, à propos des *Amours de Jacques* et des *Victimes d'amour*, Taine déclarait « ces deux romans excellents de tout point, et, si l'on excepte *Madame Bovary*, égaux aux meilleures œuvres de fiction qui aient paru depuis dix ans. Ce qui leur a manqué, disait-il, pour les mettre à leur rang dans l'opinion publique, c'est probablement ce qui, à mes yeux, fait leur principal mérite... Ils sont composés de faits, voilà leur excellence... » Mais est-ce là un critérium esthétique?

vent autoriser les rapprochements avec les sciences de la nature? Je serais très tenté d'expliquer par là les caractères nouveaux que présente, par rapport à l'œuvre antérieure de Taine, sa *Philosophie de l'art*. Ici, il n'est plus question de nous expliquer par le menu l'œuvre et le génie de Raphaël et de Vinci, de Rubens et de Rembrandt, de nous développer leur « faculté maîtresse[1] » : on ne parle d'eux qu'en passant, et les très beaux et larges et vivants portraits de Rembrandt et de Rubens que nous y admirons sont bien plutôt des « évocations » d'artiste que des « définitions » de critique psychologue. Les individus disparaissent dans les écoles, et les écoles elles-mêmes dans les époques historiques dont il s'agit de dégager les caractères et de rechercher la succession. Quelles sont les conditions les plus générales de l'art d'une nation particulière à telle époque déterminée de son développement? A la question ainsi posée, il est bien évident que la méthode indiquée dans l'*Introduction* de l'*Histoire de la littérature anglaise* permet presque entièrement de répondre. La « race », le « milieu » et le « moment » ont assurément mis leur empreinte sur l'art italien du XVe siècle : on peut retrouver cette empreinte, démêler ces rapports ; et cette enquête ne sera, certes, pas inutile à qui voudra étudier l'œuvre de Raphaël : elle éclairera certains aspects de

1. Il y a, je le sais, une apparente contradiction entre ce que je dis ici de la *Philosophie de l'art* et ce que j'en ai dit plus haut. Il suffit, je crois, pour la faire disparaître, de songer qu'il était précédemment question du *cours*, lequel « s'il était rédigé, remplirait douze volumes », et qu'ici il s'agit du *livre* que nous connaissons. Or, il semble bien que dans son cours « d'histoire de l'art », Taine ait procédé comme il l'avait fait dans son *Histoire de la littérature anglaise*, mêlant ensemble la méthode de la « race », du « milieu » et du « moment » et celle de la « faculté maîtresse », mais s'attachant de préférence à cette dernière. Dans le livre, la première seule a subsisté. Je ne dis pas que Taine ait renié la seconde, puisque nous la voyons reparaître dans les *Origines*. Mais s'il avait été aussi assuré de l'universelle efficacité de sa théorie qu'à l'époque de l'*Essai sur Tite-Live*, j'ai peine à croire qu'il n'eût pas trouvé moyen de l'appliquer dans les deux volumes de la *Philosophie de l'art*.

cette œuvre, mais certains aspects seulement. La critique ainsi comprise dessine le cadre, mais il est bien entendu qu'elle ne touche pas au tableau. Elle renonce à l'explication totale et directe qu'elle avait imprudemment promise; elle se contente d'une explication partielle et tout extérieure. Pour étudier la sculpture en Grèce, elle considérera longuement « la race », « le moment », « les institutions », et négligera — systématiquement — la statuaire et les sculpteurs. « Par un long détour et des cercles de plus en plus rapprochés, nous avons suivi toutes les origines de la statue, et nous voici arrivés à la place vide que l'on reconnaît encore, où s'élevait son piédestal, et d'où sa forme auguste a disparu. » — J'ai peur que cette place vide ne soit aussi celle de la cause dernière que, jadis, on avait eu l'ambition et l'espoir d'étreindre, et qu'en nous quittant pour remonter auprès de Zeus, Pallas Athênê n'ait avec elle emporté son secret.

III

« Dans le monde imaginaire comme dans le monde réel il y a des rangs divers, parce qu'il y a des valeurs diverses. Le public et les connaisseurs assignent les uns et estiment les autres. *Nous n'avons pas fait autre chose depuis cinq ans*, en parcourant les écoles de l'Italie, des Pays-Bas et de la Grèce. *Nous avons toujours, et à chaque pas, porté des jugements*[1]. » Voilà qui est parler net et franc : et si peut-être, dans ces lignes de Taine, il est difficile de reconnaître le langage qu'il tenait encore cinq ans auparavant, il en faut faire honneur à cette admirable probité intellectuelle qui lui fit toujours préférer la contradiction avec lui-

1. *De l'idéal dans l'art* (*Philosophie de l'art*, t. II, p. 269).

même à l'obstination dans l'erreur. Il avait fini par reconnaître que, non pas « depuis cinq ans » seulement, mais à vrai dire, depuis qu'il pratiquait la critique, il avait « toujours, et à chaque pas, porté des jugements ». « *Sans le savoir,* il avait en main un instrument de mesure. » Et cette critique qui, jadis, « laissait à chacun la liberté de suivre ses prédilections particulières », convient maintenant qu'elle « a pu approuver » et « désapprouver », « blâmer » et « louer » ; elle avoue qu'elle a « dû » le faire ; elle fait plus : elle veut « établir des valeurs » et « assigner des rangs ». En un mot, elle aboutit à un jugement, et elle suppose une esthétique.

Non d'ailleurs que ce soit là, pour Taine, abdiquer ses principes et renoncer à sa méthode. Il continuera à procéder en naturaliste : cette « règle » qu'il cherche, c'est à la science, c'est aux « sciences naturelles » qu'il en va demander le secret.

Et il commence par tenir très exactement sa promesse. Il emprunte aux sciences de la vie leur fécond principe de la *subordination des caractères,* et il en tire un premier moyen de classer les œuvres d'art, suivant « le degré d'importance du caractère » qu'elles expriment. Mais lorsque, ce premier « critérium » lui paraissant trop vague encore et, par suite, insuffisant, il en imagine un second, et nous propose de classer dans notre estime et notre admiration les œuvres de la littérature et de l'art suivant le caractère plus ou moins « bienfaisant » qu'elles manifestent, ici, et presque de son propre aveu, Taine abandonne le point de vue du « naturaliste » pour adopter le point de vue, jadis tant raillé, du « moraliste ». Et quand enfin, sous le nom de « convergence des effets », il rend à la perfection de la forme toute sa valeur et tous ses droits, comme s'il sentait qu'en esthétique ce sont les considérations esthétiques qui doivent avoir le dernier mot, n'est-ce pas un nouvel aveu que, si étroite que puisse être — ou paraître — « la

parenté de l'art avec la science », la science est foncièrement impuissante à expliquer l'art, à en régler les manifestations, en un mot, à fonder la « critique du jugement » esthétique [1] ?

Sera-t-elle plus heureuse quand elle essaiera de soumettre à sa discipline l'histoire politique et sociale ? Sur ce point encore, Taine était rempli d'une invincible espérance que son exemple, il faut bien en convenir, n'a pourtant guère justifiée. Il avait voulu sur la France contemporaine se faire « une opinion scientifique ». Peu satisfait du présent, inquiet de l'avenir, il avait, nous l'avons vu, voulu chercher un remède aux maux dont souffrait son pays. Pour cela, et conformément à sa doctrine, il s'était mis en devoir d'en analyser les causes ; et comme ces causes ne sauraient être plus aisément étudiées que dans « la crise terrible et féconde par laquelle l'ancien régime a produit la Révolution, et la Révolution, le régime nouveau », se plaçant « en naturaliste » devant son sujet, « comme devant la métamorphose d'un insecte », il s'était vaillamment mis à l'œuvre, et il avait appliqué à l'observation de l' « intéressant » phénomène une « curiosité dégagée, — il le croyait du moins, — de tout parti pris », de toute « arrière-pensée ». L'entreprise était surhumaine, et il nous l'a bien fait voir. L'homme ne saurait, en étudiant l'homme « faire le neutre ou l'indifférent », comme disait déjà Bossuet dans son robuste et fier langage. « J'ai écrit, a déclaré Taine quelque part, comme si j'avais eu pour sujet les révolutions de Florence ou d'Athènes. » Mais, pas plus que Grote ou Mommsen, lorsqu'ils racontaient l'histoire de la Grèce ou de Rome, il n'a pu s'empêcher de prendre parti ; et c'est même pour cela que, comme eux, il est un grand historien. Et je suis assurément bien loin

1. Sur ce point encore, Taine a fini par se démentir formellement : « *A mon sens*, écrira-t-il à M. Francis Poictevin, *l'art et la science sont deux ordres différents.* » (Lettre du 4 octobre 1883).

de prétendre que son sincère et ardent désir d'impartialité, que ses préoccupations scientifiques mêmes lui aient été inutiles. Elles l'ont contraint à l'enquête la plus étendue, la plus minutieuse qui ait encore été faite sur « les origines de la France contemporaine » ; elles l'ont amené à lancer dans la circulation une foule de faits nouveaux ou peu connus dont il faudra désormais tenir compte ; enfin, à la lumière des documents — même incomplets, même étudiés d'un regard prévenu — bien des idées justes, neuves ou profondes ont jailli, et qui sont acquises à l'histoire : car quand Taine trouve la vérité, on sait avec quel éclat et avec quelle force il l'exprime et il l'impose. — Mais, ceci bien établi, est-ce un pur « savant », est-ce un vrai « déterministe », est-ce un simple « amateur de zoologie morale » que celui qui flétrit en termes aussi violemment indignés les pires excès des journées révolutionnaires, qui dresse contre les Jacobins, contre Robespierre, contre Napoléon un aussi éloquent réquisitoire, qui « juge » aussi sévèrement l'œuvre politique et sociale de nos ancêtres, et qui nous suggère d'une façon aussi pressante de la refaire sur de nouveaux frais ?

Et la conclusion qui s'impose, — conclusion qui l'eût désolé, peut-être, s'il avait pu la tirer lui-même, et si le propre des convictions philosophiques depuis trop longtemps formées n'était pas de se refuser à l'évidence : mais n'est-ce pas lui rendre hommage encore que de la formuler ? — la voici, ce me semble. Disciple trop fidèle et trop conséquent de Spinoza et de Hegel, Taine avait essayé de « souder les sciences morales aux sciences physiques » ; et à mesure qu'il appliquait à un nouveau sujet d'études son inexorable déterminisme, sa rigide méthode de déduction à outrance, à mesure aussi son système recevait de la réalité un nouveau démenti. Son objet semblait s'obstiner à se dérober à ses prises ; visiblement, et de plus en plus il répugnait à entrer dans les cadres tout faits où on vou-

lait l'emprisonner. Critique générale, esthétique, histoire, toutes les provinces que Taine a voulu conquérir à la « science » lui ont ménagé d'éclatantes défaites ou de sourdes révoltes. Et lui-même y prêtait la main : il savait dans la pratique se relâcher de son intransigeance doctrinale. Sous le philosophe, on voyait paraître l'homme. A côté du logicien rigoureux, il y avait en lui un critique, un esthéticien, un historien de premier ordre, auxquels le logicien nuisait un peu, mais qui, pourtant, finissaient par reprendre leurs droits. Et c'est pourquoi son œuvre compte en critique, en esthétique et en histoire. « Heureusement, pour vous, lui disait Guillaume Guizot, vous n'êtes pas parvenu à nous convaincre, et votre talent vous sauve en ruinant votre système... Mais l'étendue de vos connaissances, la robuste hardiesse de votre esprit, l'enchaînement et l'éclat de votre style, *tous les procédés de critique étrangers à votre méthode, que vous employez à votre insu aussi bien que s'ils vous étaient propres, toutes les idées étrangères à vos formules que vous exposez malgré vous aussi largement que si vous trouviez vous-même vos formules insuffisantes...* » — On ne saurait mieux dire ; et il fallait laisser la parole à un ami aussi clairvoyant.

IV

Et cependant, parmi toutes ces contradictions heureuses, le système demeurait debout, rigide, immuable, tel qu'il s'était dressé dans la pensée de Taine aux alentours de la vingtième année. « J'ai réuni l'homme au monde dans la matière ; tu réunis le monde à l'homme dans l'esprit, lui écrivait Paradol en 1849 : voilà la différence ; je suis panthéiste matérialiste, *tu es panthéiste spiritualiste,* et voilà tout ce qui nous sépare. » Et voilà ce que Taine aurait pu répondre à ceux qui, trompés par la qualité de sa langue,

l'espèce de ses métaphores, ses nombreux emprunts aux sciences de la nature, lui reprochaient son « matérialisme ». De fait, c'est bien ce qu'il répondait, quand il daignait répondre. Se recommandant des stoïciens, de Spinoza et de Hegel, il n'avait pas de peine à prouver qu'on ne peut sérieusement leur attribuer les « vulgarités » de Hobbes et d'Helvétius ; il lui était facile de distinguer l'une de l'autre « la philosophie qui réduit l'esprit à la vibration d'une pulpe, et la philosophie qui l'érige en cause de l'univers ». « Si quelqu'un est spiritualiste dans le vrai sens du mot, ce sont les penseurs dont je défends la cause. Ils adorent l'idéal, mais ils ne l'épaississent pas en allégories. Ils tâchent de comprendre la beauté suprême, mais ils ne l'enferment pas dans des images. Ils mettent une raison créatrice et divine à la source et au terme des choses, mais ils n'ont pas besoin de la personnifier pour la saisir[1]. » Ces lignes sont de 1860. En voici d'autres qui datent de douze ans plus tard : « On peut être déterministe avec Leibnitz, et admettre néanmoins avec Leibnitz que l'homme est responsable... Déterminisme parfait et responsabilité complète : cette vieille doctrine des stoïciens est aujourd'hui celle des deux penseurs les plus opposés et les plus profonds de l'Angleterre, Stuart Mill et Carlyle ; j'y ai souscrit pour mon compte, et je ne crois point que je fasse une action « abominable » en continuant à l'accepter[2] ». Et aussi : « J'ai publié un traité de *l'Intelligence,* dont la conclusion est que « le monde physique se réduit à un système de signes », qu'au fond ses événements se ramènent à des événements moraux analogues aux nôtres, bref qu'il n'y a rien de réel dans la nature, sauf les éléments de l'esprit et leurs divers groupes ; croyez-vous qu'un matérialiste, au sens propre

1. *Lettre aux Débats* du 5 mars 1860.
2. *Lettre aux Débats* du 19 décembre 1872.

du mot, voulût souscrire à ces assertions [1] ? » Non, certes : mais Spinoza y eût souscrit ; et il eût signé aussi cette phrase de Taine qui est de la même époque : « Laissons de côté dans Herbert Spencer la partie faible et arriérée, c'est-à-dire l'hypothèse scolastique d'une substance inconnaissable [2]. »

De cette philosophie, dont on voit assez, j'imagine, les origines et les tendances, de ce « spinozisme rajeuni et transformé par le contact de la science moderne [3] », ainsi qu'on l'a très heureusement défini, de l'œuvre que cette philosophie soutient et qu'elle inspire, quelle conception de la vie découle et se dégage ? Le plus souvent, on a voulu faire de Taine un véritable apôtre de la désespérance, et de son œuvre une véritable école de pessimisme. Et, j'en conviens, les prétextes ne manquaient pas à cette interprétation. On rappelait cet inexorable déterminisme qui ne laisse à l'activité humaine aucun jeu et aucune issue, telles formules peu flatteuses à l'égard de l'homme, telles pages tragiquement sombres du *Voyage aux Pyrénées*, de *Graindorge*, des *Origines* : « Le meilleur fruit de la science est la résignation froide, qui, pacifiant l'âme, réduit la souffrance à la douleur du corps. » Oh ! que nous voilà loin, ce semble, de l'optimisme du XVIIIe siècle !

Et pourtant, regardons-y de près. Relisons l'article sur Marc-Aurèle. « Tout est bien et tout est beau... Qui ne se sentirait pénétré d'admiration et de joie à l'aspect de cette sourde volonté vivante qui soutient et transforme les êtres, qui triomphe dans leur renouvellement, comme dans leur permanence, et dont toutes les démarches sont l'œuvre de l'universelle raison ? » La résignation stoïque n'est pas le fruit amer d'une sensibilité froissée et doulou-

1. *Lettre au Français* du 25 janvier 1874.
2. Article sur T. Ribot, Bain, H. Spencer (*Débats* du 4 mars 1874).
3. Hommay, *l'Idée de la nécessité dans la philosophie de M. Taine* (*Revue philosophique*, 1887, t. XXIV).

reuse; elle est le libre exercice d'une raison calme, apaisée, heureuse, qui adore les nécessités éternelles, et qui, en les contemplant, participe à leur éternité. « Nous avons beaucoup appris depuis seize siècles, mais nous n'avons rien découvert en morale qui atteigne à la hauteur et à la vérité de cette doctrine[1]. » — Rien, — sauf le christianisme, ce stoïcisme des humbles.

Telle paraît bien avoir été, à l'égard du problème du bonheur, l'attitude habituelle de la pensée de Taine, et telle est bien, je crois, la persuasion intime qui, au total, se dégage de son œuvre. Et il est possible, il est même certain que sa sensibilité d' « homme naturellement triste qui a cherché un alibi dans la lumière des hautes spéculations pour se dérober au noir de ses pensées de fond » s'est souvent trahie dans ses livres par de brusques échappées, par d'âpres accents d'une mélancolie tantôt très sobre et tantôt largement épandue. Comme tous ceux qui ont vraiment vécu, il avait connu « les premiers crève-cœur de la jeunesse »; il avait éprouvé « la dureté ordinaire du commerce humain »; et ses déceptions, çà et là, s'avouaient

1. A la place de cette phrase et de la suivante, on lisait dans le texte primitif (*Débats* du 25 mars 1858) : « Quelque jugement que l'on porte sur cette doctrine, j'ose demander si les gens qui, aujourd'hui, pensent ou essaient de penser d'après Marc-Aurèle ont l'esprit bas et immoral. » Il y a là un accent personnel, avec une pointe d'amertume peut-être, qui suffisent à nous révéler la portée presque polémique de cet article. — Quelques années plus tard (1865), venant à parler de Marc-Aurèle à propos des *Entretiens sur l'histoire* de Zeller (*Nouveaux Lundis*, t. IX, p. 337) Sainte-Beuve, avec sa finesse ordinaire, s'exprimait ainsi sur le compte du noble empereur : « Il a eu, dans ces derniers temps, un rafraîchissement de renommée parmi nous..... Je ne sais comment cela s'est fait, mais je vois comme un concours ouvert à son sujet et qui n'est pas fermé encore. » Et il signalait les articles ou livres de Noël des Vergers, de Renan, de Martha, de Bersot, de Louis Bouilhet et de Paul de Saint-Victor. Il aurait pu mentionner aussi l'article de Taine, le livre d'E. de Suckau, et un article enfin de J.-J. Weiss (*Débats* du 16 janvier 1861). Il semble, en effet, qu'à ce moment précis du siècle, il y ait eu, dans l'histoire des idées en France, comme une sorte de renaissance stoïcienne qui n'aurait pas été sans action sur la formation et la vulgarisation de certaines théories morales contemporaines. C'est vers la même époque (1866) que se fonde le journal intitulé *La Morale indépendante*.

au détour d'une page. Mais le philosophe en lui n'aimait pas qu'on transformât en système ces impressions et ces surprises de l'expérience et de l'humeur individuelles. « Misanthrope et *détracteur de l'espèce humaine* », voilà comment il qualifiait Schopenhauer[1]. « Je le remercie, disait-il d'un critique, de ne m'avoir pas rangé, comme l'a fait M. Bourget, parmi les pessimistes. » Et il ajoutait : « Être pessimiste ou optimiste, cela est permis aux poètes et aux artistes, non aux hommes qui ont l'esprit scientifique. »

N'irons-nous pas plus loin encore? N'écouterons-nous pas la leçon qui est comme impliquée dans cette œuvre remplie jusqu'au bout par le culte et la passion de la science, dans cette vie qui a été soutenue par la conviction intime, conviction sans éclipse et sans défaillance, que la science est « la reine légitime du monde et de l'avenir », qu'elle suffit ou suffira un jour à toutes les aspirations et à tous les vrais besoins de l'âme humaine, qu'elle mérite tous les sacrifices, justifie tous les espoirs, contient tous les remèdes? Combien de fois et sous combien de formes Taine ne nous a-t-il pas tenu ce langage! Combien d'hymnes à la science ce poète n'a-t-il pas chantés! A la fin de l'un deux, il s'écriait : « Confinés dans un coin de l'espace et de la durée, éphémères, abrégés demain peut-être par le contre-coup d'une explosion ou par le hasard d'un mélange, nous pouvons découvrir plusieurs de ces lois et concevoir l'ensemble de cette vie. Cela vaut la peine de vivre; la fortune et la nature nous ont bien traités[2]. » Quelques années plus tard, il était plus explicite encore. Prenant éloquemment la défense de tous ceux qui ont

1. *Derniers Essais de critique et d'histoire*, p. 112 (article sur *la Philosophie de Schopenhauer*, par Th. Ribot).

2. *Essais de critique et d'histoire : M. Troplong et M. de Montalembert,* éditions actuelles, p. 328. L'article a d'abord paru dans les *Débats* des 28, 29, 30 avril 1857. Je relève cette curieuse variante dans le texte primitif : « Cela seul *vaudrait* la peine de vivre, et dans l'im-

voué leur vie à la science, « ingénieurs et pionniers qui sondent et jalonnent » la route de l'avenir : « Ils travaillent, disait-il, et ils sentent qu'ils ne recueilleront pas le fruit de leur labeur. Mais si grand que soit le blâme qu'ils encourent, ils ont confiance en la vérité. Ils pensent que plus l'homme s'instruit, *plus il devient capable d'améliorer sa condition et sa conduite.* Ils sont persuadés qu'en fait de morale comme en fait de physique, l'abondance et l'exactitude des connaissances finissent par aboutir au droit jugement et à la bonne pratique... Ils osent dire enfin qu'aujourd'hui déjà, dans l'état tel quel de nos connaissances, parmi tant de lacunes et d'ébauches, ni la discordance des observations, ni le pêle-mêle des doctrines ne conduisent un esprit bien fait au découragement ou au scepticisme[1]... » Ces optimistes paroles, jamais Taine ne les a désavouées ; elles expliquent sa vie et elles achèvent sa doctrine. « Je l'ai entendu un jour, écrivait M. Sabatier peu après sa mort[2], dire à quelques-uns de ses disciples, fort étonnés de cette confidence : « Je crois sérieusement que le monde va au mieux, que le bien est une réalité, et c'est ce qui fait que je puis m'associer en toute sincérité d'âme à la prière des humbles : *Adveniat regnum tuum!* »

Et ceux qui ont recueilli cet aveu, et ceux qui se sont nourris de cette forte et haute pensée ne reliront jamais sans un retour sur eux-mêmes et sur leur maître ces dernières lignes des *Derniers Essais de critique et d'histoire*[3],

mense chaos des destinées mortelles, *nous ne sommes pas les plus maltraités.* » On voit que, d'une année à l'autre (la 1re édition des *Essais* est de 1858, et la phrase corrigée, telle qu'on l'a lue plus haut, s'y trouve déjà), l'optimisme de Taine est devenu plus robuste, plus affirmatif.

1. Article sur Camille Selden, *l'Esprit des femmes de notre temps* (*Débats* du 26 janvier 1865).

2. *Temps* du 7 mars 1893. — Sur cette question du pessimisme ou de l'optimisme de Taine, voir encore Delbos, *op. cit.*, p. 508-520 ; Boutmy, *op. cit.*, p. 47-48, et Barzellotti, *op. cit.*, p. 29-30, 380-389.

3. Article sur *Edouard Bertin* (mai 1889) écrit pour le *Livre du Centenaire du Journal des Débats*. Taine était, au dire de Renan, « l'homme qu'Edouard Bertin avait le plus aimé ». (*Feuilles détachées*, p. 141).

véritable testament moral d'une vie vouée tout entière au dur labeur de l'intelligence :

« Longtemps encore ils reverront dans leur esprit cette figure mâle, rude, vieillie, et qui pourtant savait sourire : plus d'une fois ils réfléchiront sur sa manière d'entendre la vie. C'est à peu près celle que Gœthe a enseignée et pratiquée avec une maîtrise incomparable : renfermer son ambition dans l'enceinte de sa personne, et considérer le succès extérieur comme accessoire ; étendre incessamment la portée de son regard et l'horizon de sa pensée ; pour cela, ne pas tenter plusieurs routes, en amateur, ne pas voguer au hasard, mais se choisir et se frayer une voie particulière, y persister, y avancer tous les jours, de toute sa force, aussi loin qu'on peut ; et néanmoins ne pas s'y confiner : au contraire, se ménager par côté des percées et des sorties, des excursions et des aperçus, multiplier et diversifier ses points de vue, garder jusqu'à la fin la grande curiosité, ajouter à son esprit tout ce qu'on peut puiser dans les autres esprits ; dès le début, savoir ses limites et les accepter, être content d'avoir pu contempler et penser le monde, croire que cela vaut la peine de vivre. D'autres partis pris plus tranchés sont plus frappants ou plus attrayants ; celui-ci, plus proportionné à la nature humaine et au cours ordinaire des choses, est peut-être le meilleur à prendre. »

Peut-être, — s'il n'y manquait le *Misereor super turbam*.

CHAPITRE III

LE POÈTE

« Quoique philosophe, il fut poète. »
(Art. sur *les Jeunes gens de Platon.*)

Un concert vague emplit l'espace illimité;
Les ondes de l'éther palpitent en cadence;
L'atome imperceptible exécute sa danse,
Sur un rythme savant, à sa forme adapté.

Par son premier élan et son poids emporté,
L'astre roule, décrit son orbe et recommence;
Le monde harmonieux, sous un archet immense,
Vibre et chante tout bas l'hymne de sa beauté.

O mes bienheureux chats! Votre rouet paisible
Nous apporte une voix de ce chœur invisible
Où se dit le secret du mystique univers.

O grave mélopée! O musique discrète!
J'écoute, je comprends; mon cœur devient poète,
Et mon cœur tout entier a frémi dans mes vers.

Ces beaux vers, d'une forme un peu laborieuse peut-être, sont d'Hippolyte Taine. Comme pour se prouver à lui-même qu'il était capable de parler la langue des Hérédia et des Sully Prudhomme, il avait composé douze sonnets humoristiques qu'il voulait dérober au grand public, et qui sont « dédiés » à ses chats. Nul doute qu'il n'eût tenu qu'à lui d'assouplir encore son instrument, et d'écrire,

s'il l'avait voulu, soit des *Trophées*, soit même une *Vie intérieure*. Assurément il était au moins aussi bien doué pour l'art difficile des vers que plus d'un des *poetæ minores* du romantisme ou du *Parnasse*. Mais lui-même, trop modeste, n'en jugeait probablement pas ainsi. « J'ai vu de trop près, disait-il, les vrais artistes, les têtes fécondes, capables d'enfanter des figures vivantes, pour admettre que j'en sois un. » Et pourtant, comme si l'expression des idées abstraites ne lui suffisait pas, comme s'il y avait en lui des réserves inemployées de sensibilité et d'imagination que la philosophie, la critique, l'histoire même ne parvenaient pas à épuiser, comme si, tout au fond de lui-même, il éprouvait je ne sais quel besoin et quel désir impérieux de création artistique, il fut plus d'une fois tenté par la littérature d'imagination : « Mon plaisir cette année, écrivait-il en 1862, a été d'observer en vue d'un roman futur ; j'allais dans les salons comme à l'amphithéâtre[1]. » Le roman fut commencé ; mais au bout de quatre-vingt-dix pages, le romancier improvisé s'arrêta, constatant que son roman « n'était que de l'analyse psychologique personnelle ». Peut-être eut-il tort de ne pas poursuivre : *Adolphe* et *Dominique* ne sont pas autre chose que « de l'analyse psychologique personnelle » ; et il eût été curieux de voir Taine frayer en quelque façon la voie à M. Paul Bourget.

Quoi qu'il en soit, s'il est vrai que, comme l'a dit Sainte-Beuve, en deux vers involontaires,

> Il existe, en un mot, chez les trois quarts des hommes,
> Un poète mort jeune à qui l'homme survit,

le poète chez Taine est mort assez tard, — ses vers sont datés de 1883, — pour qu'on puisse se demander s'il n'aurait pas toujours vécu. Ne prenons pas, j'y consens,

1. Lettre inédite à Edouard de Suckau, 8 février 1862.

le mot poète dans un sens trop étroit. Souvenons-nous que nous vivons au xxe siècle, et depuis Chateaubriand, comptons tous les vrais poètes qui n'ont jamais écrit qu'en prose. Songeons enfin qu'il y a plusieurs sortes et comme diverses familles de poètes et que, pour mériter ce titre glorieux, l'amour et le sens de la vie, le goût passionné des couleurs et des formes, la sensibilité aiguë et frémissante, le don de traduire par des mots cette disposition d'esprit et d'âme, en un mot un certain tour d'imagination et de style sont à coup sûr choses plus nécessaires que la possession et l'emploi continu des procédés et des ressources de la versification et du rythme. Et cherchons dans l'œuvre de Taine les marques et les effets de ce que j'appellerais volontiers sa vocation poétique

I

« Quoique philosophe, il fut poète, *je veux dire créateur de formes vivantes*[1]. » Ce mot de Taine sur Platon, admirablement juste en ce qui concerne l'auteur du *Gorgias*, ne saurait s'appliquer à l'auteur de *l'Intelligence*. Imaginer un personnage, le représenter par des traits si nets, si vrais, si heureusement choisis, par des tours de phrase si naturels et si exactement appropriés, que peu à peu il se lève dans l'esprit du lecteur comme la vision d'un être réel, bien vivant, que l'on vient de rencontrer et que l'on

1. Ce dernier membre de phrase : « je veux dire créateur de formes vivantes » a été ajouté après coup, quand Taine a recueilli son article sur *les Jeunes gens de Platon* dans ses *Essais de critique et d'histoire* (éditions actuelles, p. 156). Dans la *Revue de l'Instruction publique* (13 septembre 1855) où parut tout d'abord l'article, puis, dans la 1re édition des *Essais* (1858, p. 215), il avait simplement écrit : « Quoique philosophe, il fut poète. » Cette correction souligne, ce me semble, le sens un peu spécial et, selon moi, trop exclusif que Taine attachait au mot poète, et qu'il avait pourtant tout intérêt à ne pas faire triompher.

saura reconnaître : cet art où des écrivains qui n'étaient pourtant ni romanciers, ni dramaturges, comme Platon et comme Pascal, sont passés maîtres, Taine, — on vient de voir qu'il en a eu clairement conscience, — ne l'a point véritablement possédé. Même quand il lui arrive de peindre ou de copier d'après nature, quand il trace un portrait, quand il essaie de mettre sous nos yeux un personnage historique, visiblement son effort trahit son ambition, et, quelque talent d'écrivain qu'il déploie, l'œuvre réalisée reste inférieure à son rêve. Deux lignes de Michelet ou de Saint-Simon remplissent mieux leur objet que des pages entières de Taine, et l'art exquis, les retouches délicates, les phrases « enroulées » de Sainte-Beuve réussissent mieux à donner l'illusion de la vie. Quand j'ai lu les *Philosophes classiques,* je ne *vois* ni Cousin, ni Jouffroy, ni « M. Pierre », ni « M. Paul » ; Racine ou Balzac, Franz Wœpke ou Shakspeare, Robespierre ou Napoléon m'apparaissent dans Taine comme des êtres abstraits, non comme des figures vivantes. Peut-être me les a-t-on fait comprendre; mais on ne me les a pas fait vivre. L'imagination luxuriante qu'ils ont traversée pour m'atteindre, peut avoir bien des qualités : elle n'est en aucun cas et à aucun degré une imagination *dramatique*.

Mais, cette sorte d'imagination, ni Victor Hugo, ni Lamartine ne l'ont eue : peut-on dire cependant qu'ils n'ont pas été poètes? Les vrais lyriques, on l'a remarqué bien souvent, ne savent jamais se déprendre d'eux-mêmes. Quoi qu'ils fassent et quoi qu'ils inventent, ce sont leurs propres aventures, ce sont leurs impressions particulières qui servent de matière à leurs plus beaux poèmes. Tous leurs héros se ressemblent entre eux parce que tous ils sont copiés sur le même modèle intérieur : quand ils croient, ces poètes, raconter et peindre, en réalité, ils ne font que se souvenir, et se souvenir d'eux-mêmes. Ils projettent littéralement leur *moi* sur l'univers, et leurs œuvres ne sont

jamais que le prolongement de leur personnalité intime. Et elles vivent sans doute, mais d'une vie tout individuelle, d'une vie qui n'est que l'écho ou le reflet de leur propre existence. De là, l'accent si particulier et souvent si passionné qu'elles affectent. De là, les images nombreuses, variées, éclatantes dont elles sont pleines : autant de signes involontaires d'une sensibilité qui déborde, d'une âme qui cherche à traduire et à faire comprendre à d'autres âmes ce qu'il y a en elle de plus personnel et de plus profond, à leur donner comme la contagion de son propre frémissement. Les paysages, les descriptions, les coins de nature ne sont pas là pour eux-mêmes : le poète ne s'attarde pas à décrire pour décrire. Ces paysages sont des « états d'âme » ; ces descriptions sont des évocations ; ces coins de nature sont des images, des symboles qui, arrachés à ses rives, emportés dans le rapide courant de l'inspiration intérieure, en rendent le flot plus pressant, plus impétueux et plus divers.

Supposons maintenant un poète qui ne soit pas tout sensibilité, mais qui, au contraire, soit doué d'une réelle puissance de pensée abstraite, qui ait en un mot à exprimer, non pas seulement des sentiments, mais des idées. Les idées nous peuvent devenir aussi personnelles que des sentiments. Pour peu qu'elles naissent dans une âme profonde et vibrante, elles ne tardent guère à se transformer en passions véritables. Et les passions intellectuelles, comme les autres, sont une source de poésie. Il n'est pas jusqu'aux philosophies en apparence les plus sèches et les plus austères qui ne puissent parler à l'imagination et au cœur. Tout grand système est au fond un vaste poème[1]. A travers les syllogismes de l'*Éthique* et de la *Raison pure*, on perçoit comme un chant ardent et des effusions pas-

1. « La poésie est une philosophie » (*Essai sur Tite-Live*, 1re éd., p. 119).

sionnées, et sur les sommets escarpés où Kant et Spinoza nous conduisent, se découvrent à l'œil ébloui d'infinies et grandioses perspectives de hautaine ou attirante poésie. Que toute cette poésie diffuse ou latente prenne conscience de sa force et de ses ressources; qu'elle n'ait, en quelque sorte, plus honte d'elle-même; qu'elle ne réprime plus son élan; que, sans cesser d'obéir aux lois de la logique, aux conseils de la raison, elle écoute et veuille traduire les vibrations de l'âme qui la contient et qu'elle exprime; qu'elle n'ait plus une perpétuelle défiance à l'égard des prestiges et des puissances du verbe humain; que, non contente de s'insinuer discrètement et de laisser deviner ses richesses au terme du chemin, elle les étale et s'en fasse gloire durant tout le voyage; que, par la chaleur et le mouvement du style, par l'éclat imprévu et la rayonnante beauté des images, elle révèle aux regards les moins attentifs sa vraie nature et son secret pouvoir. Et l'on aura les vers de Parménide ou de Cléanthe, et ceux aussi de Lucrèce.

Et l'on aura les œuvres de Taine. Très différente de l'imagination dramatique, plus proche parente, à ce qu'il semble, de l'imagination lyrique, l'imagination philosophique a eu en lui l'un de ses plus complets représentants. Il avait à un degré éminent, — il faut répéter le mot de M. Maurice Barrès, — « le don de rendre émouvantes les idées, de dramatiser les abstractions ». Aussi passionnément épris de pensée pure que de réalité concrète, il a donné dans toute son œuvre, et jusque dans *l'Intelligence,* à ce double besoin de sa nature une triomphante satisfaction. Depuis son premier jusqu'à son dernier livre, toutes les idées qu'il exprimait, il les a parées d'un chaud vêtement d'images, et, sous le rigoureux contrôle d'une raison sévère et toujours en éveil, parmi tant de métaphores splendides et longuement poursuivies, il n'en est peut-être pas une dont un rhéteur puisse critiquer la justesse ou

condamner l'incohérence. Cela a paru si extraordinaire, cette étroite union de deux facultés en apparence contradictoires, et le plus souvent séparées, a causé une telle surprise, qu'on a voulu y voir, je le sais, l'effet d'une gageure, la volonté bien arrêtée de frapper l'attention, le désir enfin de conquérir un plus grand nombre de lecteurs. Et sans voir que le reproche dépassait l'écrivain des *Origines* et allait atteindre jusqu'à l'œuvre et au talent d'Alfred de Vigny et de Sully Prudhomme : « Le style de Taine, a-t-on dit, est un miracle de volonté. Il est tout artificiel. On sent que non seulement il n'est pas l'homme, mais qu'il est tout le contraire de l'homme[1]. »

J'oserai ne pas être de cet avis. Et, sans nier qu'il y ait eu dans le style de Taine, comme dans sa pensée et dans sa personne même, une volonté toujours tendue et toujours présente, une volonté qui contenait, qui disciplinait et qui unifiait la nature, — mais la volonté, après tout, n'est-elle pas elle aussi dans la nature? — voici, je crois, comment on pourrait se représenter l'espèce particulière d'imagination de Taine se créant la forme d'art originale qui a fait de lui l'un de nos grands écrivains.

Il était né, nous l'avons dit, avec une sensibilité très vive et très impressionnable, mais qui, comme il arrive chez les hautes et nobles âmes, avait sa pudeur jalouse, et qu'il dérobait avec une ombrageuse intransigeance aux yeux indifférents ou indiscrets. Affinée et développée par la vie familiale, par le contact quotidien de la douleur maternelle, par le spectacle inoublié des grandioses et apaisantes beautés naturelles, nourrie des émotions, des images et des rythmes dont les poètes de tous les temps, mais surtout ceux de la génération précédente avaient bercé leurs douleurs et enchanté leurs contemporains,

1. Emile Faguet, *Histoire de la littérature française*, t. II, p. 404-405.

cette sensibilité s'épanchait largement dans les lettres de la première jeunesse. J'imagine qu'elle devait peu percer dans ses compositions d'écolier. Les professeurs, d'ordinaire, goûtent peu le style métaphorique, et ils n'encouragent pas à le cultiver. Ils ne se sentent pas chargés de former des poètes, et un raisonnement bien conduit, un ensemble serré de réflexions judicieuses, voilà qui les touche plus qu'une image neuve ou qu'un mouvement heureux. Puis, vint pour Taine la période de « crise » intellectuelle et morale, et ce moment, que nous avons tous connu, où l'on se jure à soi-même de n'être plus jamais dupe de son imagination et de son cœur, de ne plus relever que de la seule raison, où l'on s'enivre de chimères abstraites, où, de très bonne foi, l'on se figure faire tenir le monde dans le raccourci d'un syllogisme. S'il comprit dès lors tout ce que peut recéler de poésie le système de Spinoza et de Hegel, il ne dut s'en ouvrir qu'à de rares et intimes amis ; ses travaux d'École normale eux-mêmes n'en laissèrent vraisemblablement rien paraître ; et l'on s'explique Sarcey gardant de Taine le souvenir du plus sec et du moins écrivain des philosophes [1].

Mais, plus tard, libre de sa plume, et maître de toute sa pensée, comprenant que la philosophie, surtout la

1. Rappelons ici ce témoignage sur lequel on a édifié toute une légende : « Il n'avait point, à proprement parler, de style en sa jeunesse, à l'Ecole. Il écrivait clairement ; mais la langue n'était guère pour lui qu'un système de notation algébrique pour exprimer ses idées par des signes connus. Il a senti plus tard l'impérieux besoin d'avoir un style, parce qu'on n'agit sur les âmes et que l'on n'enlève les imaginations que par le style. Il a, je crois, hésité entre le style de Voltaire et celui qu'il a adopté définitivement aujourd'hui... Il a beaucoup connu et pratiqué les Théophile Gautier, les Paul de Saint-Victor, les Goncourt ; il s'est mis laborieusement à poursuivre le mot pittoresque, l'image éclatante... Je n'oserais pas affirmer que tout soit voulu et factice dans cette manière ; mais je penche à croire que Taine, *tout en obéissant peut-être à un instinct secret*, se l'est faite lentement, artificiellement, par un violent et pénible travail... » (F. Sarcey, *Souvenirs de jeunesse*, 8e éd., 1892, p. 163-164).

sienne, est synonyme de poésie, se rendant d'ailleurs un compte fort exact des conditions modernes de la production littéraire, se sentant en lui tout un fond d'imagination à dépenser et comme un rêve de beauté à réaliser, éprouvant en un mot le besoin impérieux de faire servir à son œuvre toutes les ressources de son esprit et de son talent, il renonce à ce dédoublement à demi involontaire de lui-même qu'il avait affecté jusqu'alors, et ses amis ou ses proches ne seront plus désormais les seuls à jouir d'une personnalité très riche, féconde en contrastes. A vrai dire, il s'abstiendra toujours de « confessions » ou de « confidences ». « On a beau être illustre, a-t-il dit quelque part, on ne devient pas pour cela la propriété du public ; on n'est pas condamné aux confidences ; on continue à s'appartenir ; on peut réserver de soi ce qu'on juge à propos d'en réserver. Si on livre ses œuvres aux lecteurs, on ne leur livre pas sa vie. [1] » Et ailleurs : « Le lecteur n'a que faire de nos sentiments personnels ; je m'abstiens d'exprimer les miens.[2] » Ce sera toujours sa devise. Mais il ne se refusera plus à nous dire, ou du moins à nous faire sentir l'impression personnelle, originale que font sur lui les idées en traversant son esprit pour frapper jusqu'à son cœur, et l'ébranlement qu'il en recevra, il le laissera se communiquer librement à sa phrase : non contente d'exprimer une idée, elle traduira désormais une émotion[3]. Et de même, pour lui, l'idée n'est pas la simple

1. *Littérature anglaise*, éd. actuelles, t. V, p. 4 (étude sur *Dickens*). — « Il avait, écrit M. Boutmy, sur le secret dû à la vie privée, des délicatesses de fond presque infinies, qui étaient comme autant de points vulnérables, et ces délicatesses se tournaient en sévérités décidées lorsqu'on les offensait d'une certaine manière. » Rien de plus exact : cet « amour de l'ombre et du silence » se fait jour à plus d'une reprise dans la Correspondance, et il est, par exemple, telle lettre à Planat où il s'exprime avec une vivacité singulière.

2. *Nouveaux Essais*, p. 324 (article sur *Franz Wœpke*).

3. Dans une lettre de Paul de Saint-Victor à Taine, Saint-Victor se plaignant d'avoir été considéré par Taine comme un « impassible », lui

traduction intellectuelle, la pure notation algébrique d'un objet ; elle en est, ou doit en être la représentation complète : elle l'explique et elle le peint tout ensemble ; et c'est pourquoi, tout naturellement, elle s'achève et s'épanouit en une image visuelle. Et sans doute, ces images n'auront pas le rare privilège de figurer à nos yeux, de dresser en pied devant nous des êtres vivants. L'imagination de Taine, je l'ai dit, est incomplète : les couleurs et les formes, les faits et les sensations de toute sorte, les objets inanimés, les œuvres de l'art et les multiples spectacles de la nature, voilà, ce semble, son domaine propre ; mais ce domaine déjà si vaste, comme elle l'exploite, comme elle l'élargit, comme elle l'anime et le vivifie ! Tous ces froids symboles appelés en témoignage et en justification par la pensée qu'ils illustrent et qui s'en parc reçoivent d'elle comme un sens tout nouveau et un commencement d'existence spirituelle.

Il n'est donc pas besoin, pour expliquer le style puissamment coloré en même temps que très abstrait de Taine, de parler de procédé et d'artifice. Tout simplement il a suivi sa pente : il avait à un degré presque égal la passion des idées générales et le goût des choses concrètes ; il a fondu ces deux passions dans son œuvre écrite ; il a voulu aller jusqu'au bout de sa nature, et donner à son besoin d' « atteindre l'essence » comme à son imagination naturellement violente les satisfactions que ces deux facultés réclamaient. Qu'on ne croie pas que les pages descriptives du *Voyage aux Pyrénées* par exemple, soient de purs et simples « exercices de virtuosité ». Il a prononcé à cet égard un mot décisif, et qu'il faut retenir :

disait : « Comment admirerais-je tout ce qu'il y a de chaleur dans votre force, d'enthousiasme dans votre compréhension de toute chose, de sève et de feu dans votre talent magistral, si j'étais le marmoréen et le dégoûté que vous dites ? » (A. Delzant, *Paul de Saint-Victor*, C. Lévy, 1886, p. 189-190).

« Je demande pardon pour ces métaphores, écrit-il ; on a l'air d'arranger des phrases, et l'*on ne fait que raconter ses sensations*. » Cela est rigoureusement vrai de toutes les images dont il parsème ses livres. Et qu'il ait, pour mieux « raconter ses sensations », obéi aux influences d'alentour ; qu'il ait profité des leçons et des exemples des Gautier et des Flaubert, des Saint-Victor et peut-être même des Goncourt : rien de plus exact, et d'ailleurs rien de plus légitime. Mais il n'aurait pas écrit comme eux s'il n'avait pas *vu* les choses comme eux. « On ne se donne pas son style, dit-il encore ; on le reçoit des faits avec qui l'on est en commerce. » Vivant à la fois parmi les abstractions et parmi les phénomènes du monde sensible ou du monde moral, il a, dans sa prose, étroitement uni ces deux « ordres ». Les faits ne se sont imposés à son attention qu'autant qu'ils lui paraissaient susceptibles d'être convertis en une idée ; et l'idée, à son tour, n'était complète à ses yeux que si elle se transformait en une sensation [1].

II

Cette structure toute personnelle d'esprit, cette forme particulière d'imagination, également propre à saisir l' « essence » abstraite et les contours visibles des choses, nous explique les caractères originaux du style de Taine. A une condition cependant : c'est que l'on y joigne un autre trait, que nous lui demanderons de définir : « Par le fond de l'esprit, celui-ci est un classique. On s'en aper-

1. « Plusieurs propositions abstraites de suite lui causaient à la fin une sorte de malaise. Il avait un besoin impatient de les retraduire en langage concret, d'accompagner chaque idée d'une sensation, de l'éclairer par une de ces comparaisons lumineuses, admirablement tenues jusqu'au bout et rigoureusement parallèles dont il avait le secret, de la confirmer par une file serrée de petits faits où il mettait de la couleur et de la vie. » (E. Boutmy, *op. cit.*, p. 25-26).

çoit à sa passion, je dirais presque à son adoration pour la noble antiquité grecque. On s'en aperçoit mieux encore à la structure de son style. Il ne procède point par de petites phrases saccadées et haletantes, par brusques élans désordonnés, par soubresauts irréguliers et violents comme les vrais romantiques et les visionnaires de race germanique, mais par longs morceaux dont tous les membres sont liés, et qui, d'une marche continue, vont jusqu'au coup final. Il lie ses idées ; il redouble ses expressions ; il mesure et prolonge les *crescendo* ; il atteint naturellement au rythme et à l'ampleur ; il est orateur dans le vrai et noble sens du mot, car il démontre et il explique, et quoiqu'on le considère le plus souvent comme un esprit foncièrement moderne et foncièrement coloriste, j'ose dire que par la logique naturelle, par le développement progressif, par les symétries involontaires de ses idées et de son style, il est Latin, Italien, Français si l'on veut, en tout cas partisan et admirateur involontaire de cette grande école de rhétorique et d'éloquence qui, née à Athènes et à Rome, s'est transmise à travers le XVII[e] siècle jusqu'à nous [1]. »

Est-ce de Taine lui-même, ou de Paul de Saint-Victor qu'il s'agit ici ? Qu'on relise après cela le livre *de l'Idéal dans l'art* et la belle étude sur *Edouard Bertin*, ce « manifeste d'un classique intransigeant », comme on l'a si heureusement appelée [2] ; qu'on analyse les procédés d'expression familiers à l'écrivain ; qu'on étudie l'allure générale et comme le mécanisme de sa phrase, sa manière propre de composer, de conduire ses développements et d'enchaîner ses idées, de les présenter suivant un ordre régulier et progressif, de les « condenser » à la fin « dans

1. *Derniers Essais de critique et d'histoire*, p. 30-31 ; article sur *Paul de Saint-Victor*.

2. E. Boutmy, *op. cit.*, p. 34. — Voir aussi aux appendices la lettre si caractéristique à Francis Poictevin.

une formule portative »; qu'on recueille enfin tels aveux significatifs tombés çà et là de sa plume : « Le public ne comprend pas et ne veut pas comprendre ; il faut lui dire six fois les choses pour qu'il les entende une fois. La vérité n'entre dans son esprit que par force; il faut la lui rebattre pour qu'il finisse par l'écouter... Tout écrivain doit dire en commençant : Mon cher lecteur, je vais expliquer ceci. Et à la fin : Mon cher lecteur, je vous ai prouvé cela [1]. » Un pur classique seul a pu tenir ce langage et suivre fidèlement ces préceptes ; et l'on a là peut-être le meilleur commentaire et la plus éloquente justification de cet autre mot de Taine sur lui-même qu'on a déjà cité : « Ma forme d'esprit est française et latine. »

C'est donc bien à l'esprit classique qu'il convient de rapporter la forme que revêtent tous les ouvrages de Taine. Une tragédie de Racine, un sermon de Bourdaloue ne sont pas mieux « composés » qu'un article ou qu'un livre de lui. Habile distribution des parties, sens délicat des proportions, ingéniosité piquante de la mise en œuvre, aisance heureuse et finesse des transitions, tout cet art élégant et subtil qui s'enseigne et qui s'apprend, dont médisent ceux-là seuls qui n'en sont pas capables, et qui fait que l'écrivain, pour « être lu avec plaisir et compris du premier coup », « prend à sa propre charge » toute la peine qu'il épargne à ses lecteurs, on sait que Taine y est passé maître. Et de même, rien de plus classique que le ton tout naturellement oratoire de ses moindres pages, que l'allure constamment périodique de son style. Non qu'il ne sache prendre, quand il le veut, le ton plus léger, la phrase courte, alerte et vive d'un Voltaire ou d'un Diderot. Mais ce n'est pas là sa manière habituelle. La forme savante, puissante et grave, organique et vivante

1. Article sur le *Ménandre* de Guillaume Guizot (*Revue de l'Instruction publique*, 10 mai 1855).

d'un Bossuet ou d'un Pascal, avec ses amples développements progressifs, ses oppositions graduées, ses jeux de lumière et d'ombre, voilà celle qu'il préfère et qu'il manie avec une sûreté, un tact et une maîtrise enfin qui, à n'en pas douter, le feront étudier plus tard parmi les modèles de la prose classique française.

Mais, comme il l'a dit d'un autre écrivain, « ce n'est point là du style à facettes ; toutes ces nuances et toutes ces antithèses de mots sont des nuances et des antithèses d'idées [1] ». S'il aime ce style, c'est qu'il est par excellence le style qui « démontre » et qui « explique » ; c'est qu'il y voit, et avec raison, un instrument logique au premier chef. « L'art de philosopher n'est que l'art de composer [2]. » Regardez-y de près. Ces épithètes redoublées ne sont pas mises pour arrondir la phrase : elles sont là pour définir avec plus de précision l'objet auquel elles sont accolées. Ces « dix façons au moins d'exprimer une même pensée » n'ont pas pour unique objet d'attirer et de forcer l'attention du lecteur ; elles nous révèlent surtout un esprit difficile à contenter, avide et impatient de rendre toutes les nuances de l'idée qu'il a conçue, qu'aucune expression ne satisfait et n'épuise, et qui, à travers toutes les formules qu'il invente, cherche encore et toujours la formule concise et unique dont il a besoin pour se faire entendre jusqu'au bout. Mais rien dans tout cela n'est placé au hasard. Toutes ces épithètes qui se suivent, s'appellent et se correspondent, tous ces traits qui se succèdent et s'ajoutent les uns aux autres, lancés et comme assénés d'une main vigoureuse et infatigable, ce sont des faits, des définitions et des preuves, qui viennent éclaircir, fortifier et enfoncer plus profondément dans l'esprit l'idée générale

1. Article sur l'*Histoire de Washington*, par C. de Witt (*Revue de l'Instruction publique*, 12 avril 1855).
2. *Essai sur Tite-Live*, p. 123.

qui les domine et qui les soutient. Relisez, par exemple, cette phrase choisie presque au hasard : « Les gens qui ont longtemps causé et correspondu avec M. Guillaume Guizot savent qu'il a à un haut degré l'esprit littéraire, *c'est-à-dire* ingénieux, brillant, amoureux de nuances, de curiosités, de délicatesses, *bref,* composé des qualités qui, développées et cultivées jusqu'au bout, ont produit un Nodier, un Villemain et l'ancien Sainte-Beuve, *je veux dire* la délicatesse raffinée, la fantaisie chatoyante, la grâce caressante et presque féminine, le tact, l'amour et la possession naturelle de toutes les réussites et de toutes les élégances de style et de sentiment[1]. » L'écrivain s'y est repris à trois fois pour nous expliquer sa pensée et nous développer sa formule ; par trois fois il a, si je puis dire, rouvert sa phrase pour ajouter des traits nouveaux et des définitions nouvelles ; et il ne l'a close que lorsqu'il a jugé son lecteur suffisamment persuadé et suffisamment instruit. On l'a dit avec force : « *Scribitur ad probandum* pourrait être l'épigraphe de toute son œuvre[2]. »

« Depuis dix ans, écrivait Taine en 1862, mon idée fondamentale a été : Il faut peindre l'homme à la façon des artistes, et, en même temps, le construire à la façon des raisonneurs : l'idée est vraie, elle produit des effets puissants, je lui dois mon succès, mais elle démonte le cerveau... Je lutte entre les deux tendances, celle d'autrefois et celle d'aujourd'hui[3]. » Or, « peindre l'homme à la façon des artistes », il nous l'a dit lui-même, c'est noter « les taches que font les objets sur sa rétine », c'est « raconter ses sensations ». Et si l'on veut savoir avec plus de précision encore ce qu'il entend par là, écoutons-le, dans une page

1. Article sur *Guillaume Guizot et son cours sur Montaigne* (*Débats* du 12 janvier 1866).
2. E. Boutmy, *op. cit.*
3. Cité par M. Sorel (*Discours de réception à l'Académie française*).

qui est presque une confession littéraire, louer chez un romancier et critique contemporain « la brusquerie de l'élan, l'habitude du mot propre et pittoresque, *la persuasion qu'il faut dire ce qu'on voit, comme on le voit,* la sincérité de l'impression *qui ne recule jamais* devant la circonstance frappante et la vérité du petit fait sensible, la fermeté de la main qui enfonce droit et profondément la saillie et la raillerie, l'intensité de l'émotion qui, longtemps concentrée et méditée, éclate au profit d'une noble cause en ironies amères ou en sympathies passionnées...[1] » Je le demande à qui sait lire : est-ce que ces lignes, qui expriment en raccourci toute l'esthétique et toute la « rhétorique » naturalistes, n'éclairent pas d'une vive lumière toute l'œuvre écrite de Taine et ne nous donnent pas, je n'ose dire la clef, mais au moins l'une des clefs de son style ?

Car il a tenu parole : il a dit ce qu'il a vu comme il l'a vu : il n'a jamais reculé devant le mot propre et pittoresque, devant la circonstance frappante et la vérité du petit fait sensible. Et par là il rejoint ceux qu'il appelait « les vrais romantiques et les visionnaires de race germanique ». Les écrivains les plus hardis de l'école classique, remarquons-le, un Racine, un Molière, même un Bossuet, nous livrent bien rarement leurs sensations, leurs visions à l'état brut : le plus souvent ils les atténuent, ils les transposent ; ils les dépouillent de ce qu'elles ont de trop individuel, partant, de ce qui, en elles, risquerait de choquer le goût commun de leurs lecteurs ; ils songent toujours à leur public, et ce public aime mieux ceux qui lui complaisent que ceux qui l'étonnent. Ou bien, quand ils consentent à ne pas nous priver d'une image neuve, imprévue, pittoresque, ils l'amènent avec tant d'art, ils nous y préparent avec tant d'adresse, ils l'enveloppent et la neutralisent par des alliances de

1. Article sur *l'Esprit des femmes de notre temps*, par C. Selden (*Débats* du 26 janvier 1[illegible].

mots et de sons si ingénieuses et si discrètes, qu'elle passe inaperçue, et que nous avons besoin de relire et de réfléchir pour en bien saisir toute la hardiesse et tout l'éclat. Avec Taine, rien de semblable. La « sensation » étant donnée, il veut la reproduire telle quelle ; et il ne quittera la plume que lorsque sa phrase, par le mouvement qu'il lui a imprimé, par la qualité des mots, adjectifs ou verbes qu'il y a réunis, par l'espèce des images qu'il y a semées, lui aura rendu cette sensation initiale dans toute sa plénitude et dans toute sa naïveté. Et si l'on observe que les Goncourt ne procèdent pas autrement, il faut au moins s'empresser d'ajouter que, chez Taine, la sensation s'accompagne toujours et se double d'une idée, que les mots sous sa plume servent toujours à expliquer et à définir en même temps qu'à peindre et à faire revivre, et qu'avec lui enfin la forme classique n'est jamais en péril, et le moule traditionnel de la phrase française jamais en danger d'être brisé, comme un délicat objet d'art antique aux mains d'un Barbare ignorant et puéril.

Suivons les principaux effets de cette disposition native soigneusement entretenue et érigée en système. Si Taine, comme tous nos bons écrivains, est respectueux du génie de la langue, s'il conserve à la phrase sa physionomie générale, il ne se fait aucun scrupule de l'enrichir du labeur et des conquêtes légitimes de tous les bons ouvriers qui ont manié avant lui ce souple et viril instrument. Depuis plus d'un siècle, la prose française a subi une transformation telle que, peu à peu, l'abîme qui, jadis, la séparait de la poésie, a été comblé presque entièrement. Par delà les grammairiens du XVIII[e] siècle, on est allé ressaisir la phrase si forte et si pleine que *parlaient* nos grands écrivains classiques ; à l'étudier de près, on en a mieux compris les ressources et les vivantes beautés. On ne s'en est pas tenu là. On a ramené dans le courant ordinaire de la langue bien des mots expressifs et drus, qu'un goût trop

dédaigneux avait fini par en proscrire. D'autres ont été créés, d'autres ont été empruntés aux lexiques spéciaux des arts, des métiers ou des sciences, d'autres enfin nous sont venus de l'étranger. Le vocabulaire ainsi enrichi et renouvelé, la palette ainsi chargée de couleurs toutes neuves, on s'est avisé que la prose, comme la poésie, avait son rythme à elle : on s'est rendu compte que, par d'heureuses combinaisons de sons, par de fines alliances de mots, par une épithète ingénieusement placée, par des coupes de phrase et des pauses savamment distribuées, on pouvait étendre presque à l'infini la valeur expressive du langage : et l'on est arrivé à faire rendre à cette langue si monotone et si pauvre dans son agilité spirituelle qu'on écrivait encore à la fin du dernier siècle, jusqu'aux plus délicates et aux plus fugitives nuances de l'émotion et de la « sensation » personnelles. Toutes ces acquisitions nouvelles ont passé dans la prose de Taine ; et, de Rousseau à Chateaubriand, de Chateaubriand à Victor Hugo et à Théophile Gautier, tout ce qui s'est fait pour assouplir et pour élargir sans la faire éclater la forme verbale que tant de chefs-d'œuvre ont consacrée, pour la rendre capable de serrer de plus en plus étroitement la pensée, d'en reproduire tous les mouvements, d'en suivre toutes les ondulations, il s'en est habilement emparé pour traduire la sienne. « Comme un homme, au milieu d'une fête, qui boit dans une coupe ciselée, debout à la première place, parmi les applaudissements et les fanfares, les yeux riants, la joie au fond du cœur, échauffé et vivifié par le vin généreux qui descend dans sa poitrine, et que subitement on voit pâlir ; il y avait du poison au fond de la coupe ; il tombe et râle ; ses pieds convulsifs battent les tapis de soie et tous les convives effarés regardent. » Dans les soixante volumes de Voltaire, vous ne trouverez pas une seule phrase ainsi construite. Une vision émue a surgi dans l'esprit du poète : à mesure qu'elle se déroule sous « les yeux de son âme », d'un mot, d'une

rapide et vive formule, il en note les principaux détails et comme les divers moments successifs ; le mouvement de sa phrase suit les battements de son cœur et, en se développant, reproduit l'ordre exact des images que son émotion a successivement fait naître. A la rime près et à la cadence aussi, c'est une véritable strophe ; et l'on croirait lire la traduction fidèle de quelques vers de Shakspeare, ou encore telle page de Bossuet où semble avoir passé l'inspiration des prophètes d'Israël.

Ce besoin de tout dire et de faire passer dans les mots toute la franchise et toute la force de l'impression personnelle, après avoir transformé la phrase, crée tout naturellement le style imagé. N'en croyons pas Taine quand il écrit, l'ingrat : « Il faut dire hardiment que le style métaphorique est le style inexact et qu'il n'est ni raisonnable, ni français[1] ». « Le luxe d'images, a-t-il dit plus justement ailleurs, indique l'élan intérieur de l'inspiration poétique[2]. » Lui-même, on sait avec quelle persistance il a vérifié cette loi. Toutes les espèces de métaphores se sont donné rendez-vous dans ses livres, et il est assurément, dans notre siècle, l'un des trois ou quatre grands écrivains qui ont le plus fait pour donner à l'imagination française les satisfactions dont le romantisme lui avait inoculé le besoin. Il a des images fraîches et neuves, dignes de son cher Musset ou de Tennyson : « Une lumière jeune jouait sur les cimes humides, comme un sourire trempé de larmes ». Il en a de grandes et de fortes qui font songer à Pascal ou à Hugo, et qui, dans un raccourci lumineux, expriment avec une vigueur incomparable toute la poignante mélancolie de la destinée humaine. Parlant de Cromwell : « La mort vient, qui le tire par les pieds hors de la scène, faisant la place

1. Article sur *Stendhal* (*Nouvelle Revue de Paris*, 1er mars 1864).
2. Article sur *La Rochefoucauld* (*Revue de l'Instruction publique*, 19 avril 1855).

nette pour d'autres tragédies et d'autres comédiens. » Et ailleurs, à propos de tous ses amis disparus : « Nous marchons derrière eux, à petite distance, dans le sentier qui s'est dérobé sous leurs pas. Il s'effondre sous les nôtres ; chaque jour nous enfonçons davantage et cette terre qui les recouvre nous monte déjà jusqu'aux genoux. »

Un pareil « talent de voir les formes colorées et de transformer sans effort les idées abstraites en images sensibles » ne va pas sans quelques inconvénients. Tout se paye en ce monde, et nos plus rares qualités ont pour rançon d'assez graves défauts. On ne croit pas impunément que « la force est la source de la véritable beauté », et qu'il suffit presque, pour être un grand artiste, de savoir « raconter ses sensations ». Car, si nos sensations sont habituellement violentes, si elles nous font habiter parmi les « grandeurs charnelles », si elles nous induisent en visions brutales, et en images constamment matérielles, les « raconterons-nous » toujours telles que nous les éprouvons ? N'aurons-nous aucun scrupule à dire « ce que nous voyons comme nous le voyons » ? Principe dangereux, qui peut justifier les pires excès de plume, et que Taine, — voyez son étude sur *Edouard Bertin*[1], — a fini par renier éloquemment, quand il vit où il pouvait conduire de moins candides que lui. Mais lui-même, il en avait été la première victime. Emporté par sa verve et par ses théories, il accumulait les épithètes trop vives, les couleurs trop voyantes, les comparaisons trop matérielles. Il appelait Horace un « polisson », Tartufe « un sale cuistre, un paillard rougeaud de sacristie[2] » ; il déclarait enfin que « le vice et la vertu sont

1. Voir aussi aux Appendices la lettre déjà citée à Francis Poictevin.

2. Quand il a trouvé une expression particulièrement forte pour traduire son impression, il lui arrive de la reproduire en divers passages. « Le Christ maigre du moyen âge, le misérable ver de terre déformé et sanglant..... », lisons-nous dans l'*Hist. de la litt. angl.* (t. I, p. 262) ; dans la *Philosophie de l'art* (t. II, p. 352) : « ... Christs qui semblent

des produits comme le vitriol et le sucre[1] » ; et de gaîté de cœur il encourait le reproche immérité de matérialisme de la part des esprits superficiels ou inattentifs qui ne s'apercevaient pas qu'ils étaient la dupe d'une métaphore trop forte. Ce qu'on a, bien à tort, appelé le « matérialisme » de Taine, ce n'était tout simplement que sa vivacité, et j'oserai dire sa naïveté d'expression.

Mais peut-être cette énergie de style, « œuvre d'un esprit qui au moindre choc produit trop et bondit trop loin », n'a-t-elle pas été sans rendre au génie de Taine d'importants services : elle lui a du moins permis de s'exprimer tout entier, de déployer toutes ses puissances de poète naturaliste. Or, ce poète serait-il complet, si nous négligions un dernier trait qui achève de le peindre, si nous nous abstenions de noter son *symbolisme* ingénu, et le don singulier qu'il possède d'animer et de personnifier les phénomènes naturels ? « Il n'y a que les dieux pour exprimer les choses ; chaque paysage en produit un ; je remonte toujours à mes anciens, pour y trouver l'expression achevée, vraie, des sensations sourdes qui bourdonnent alors dans mon âme. Il me faudrait ici quelqu'un de ces poètes primitifs pour évoquer la déesse de ces montagnes, de ce vert si doux, de cette fraîcheur intarissable. Impossible d'exprimer la grâce, la jeunesse éternelle de ces pyramides verdoyantes et vierges, où seules les forêts habitent, où rien n'a vécu, sauf les forêts, depuis le pre-

des vers de terre foulés et sanglants... », et dans les *Notes sur la province* (p. 62-63) : « le Christ, avec sa grande barbe, misérable ver de terre exténué par la douleur... » — « Mes yeux sont flamands », avoue-t-il quelque part (*Notes*, p. 241). Oui, certes, comme ceux de Rubens.

1. On notera que cette expression qui, sans doute, n'a fait tant de bruit que parce qu'on n'a pas lu la ligne qui précède, avait déjà figuré, presque identique, dans l'étude sur *Balzac* (*Nouveaux Essais*, p. 106-107) sans soulever, je crois, la moindre clameur : « Pour lui (le moraliste), y disait Taine, la vertu est un produit, comme le vin et le vinaigre, excellent à la vérité, et qu'il faut avoir chez soi en abondance, mais qui se fabrique comme les autres, par une série connue d'opérations fixes, avec un effet mesurable et certain. »

mier jour[1]. » Qu'on pèse chacune de ces paroles ; qu'on les rapproche de toutes les autres pages où l'écrivain s'arrête à méditer sur les grandes scènes de la nature. Évidemment, en face de ces spectacles qui l'émeuvent et le ravissent jusqu'au fond de l'âme, son état d'esprit est exactement le même que celui de ces « poètes primitifs » dont il vient d'évoquer le souvenir. « Comme l'âme rentre aisément dans sa patrie primitive, dans l'assemblée silencieuse des grandes formes, dans le peuple paisible des êtres qui ne pensent pas ! » Elle les anime, elle leur prête de sa vie propre. Au sommet d'une montagne, il « embrasse d'un regard tout le paysage », et voyant partout « à perte de vue, des arbres, rien que des arbres, toujours des arbres », il croit voir, et d'un mouvement vertigineux il nous peint montant vers lui ce « peuple infini qui occupe l'espace. Ils escaladent les pentes, ils s'entassent dans les vallées, ils grimpent jusque sur les crêtes aiguës. Toute cette multitude avance, ondulant de croupe en croupe, comme une invasion barbare, chaque bataillon poussant l'autre, vers la terre des hommes, pour l'envahir et l'occuper comme aux anciens jours. »

Quand on est ainsi capable de « préciser et d'incorporer dans une forme humaine cette force et cette fraicheur des choses », d' « achever les suggestions qu'elles nous fournissent », on saisit d'emblée et comme de plain-pied le sens profond, la signification originelle des poétiques images dont s'est enchantée la pensée antique. Bien mieux, on les retrouve tout naturellement pour en parer sa pensée, pour en prolonger le retentissement dans l'imagination d'autrui ; au besoin, on peuplerait le Panthéon des anciens dieux de nouvelles figures divines. « Le mythe éclôt dans notre âme, et, si nous étions des poètes, il épanouirait en nous toute sa fleur. » — Cette fleur, elle s'épa-

1. *Notes sur la province*, p. 136.

nouit chez Taine, quoi que sa modestie en veuille dire : « On approche et l'on voit l'écume argentée qui saute. Au-dessus de l'azur intense, le ciel est d'une pâleur transparente et délicieuse, les étoiles s'allument. Nul être vivant, nulle plante, nulle culture; les néréides et les faunes pourraient danser sur ce sable comme aux premiers jours. » — « Nous nous sommes baignés... Tout en nageant sur le dos, on voit la côte... ; on sent les vagues bleues qui arrivent... ; on y sent le perçant regard, la force virile, la sérénité joyeuse du magnifique soleil. Comme il triomphe là-haut ! Comme il lance à pleines poignées toutes ses flèches sur cette nappe immense ! Comme ces flots miroitent, étincellent et tressaillent sous cette pluie de flammes ! On pense aux Néréides, à Apollon. Que la Galatée de Raphaël est vraie, comme on entend les conques sonnantes des Tritons, et que des cheveux blonds dénoués, des corps blancs lavés d'écume, seraient beaux sur cet azur[1] ! » — « Là-dessus, il m'est venu des idées folles ; j'ai vu passer dans ma tête une espèce de dialogue comme celui de Lucrèce : la conversation de l'homme avec la nature infinie, le spectacle de tous ces vivants, cité héroïque incessamment assiégée par les éléments bruts... Cette humanité dont nous sommes les fils et qui vit en chacun de nous, est une Niobé dont les enfants tombent incessamment sous les flèches des archers invisibles...[2] »

1. *Notes sur la province*, p. 116. Le morceau a été refait dans le *Voyage en Italie* (t. I, p. 8). Le premier jet nous fait mieux saisir le lien qui unit ces images mythologiques à la sensation initiale. Mais la seconde rédaction renferme un aveu qui est bien caractéristique : « *On redevenait païen* », déclarait Taine.

2. On voit ici naître pour ainsi dire dans la pensée de l'écrivain et se développer le symbole, — un symbole digne d'Alfred de Vigny. Imaginons-le « traité » par le poète des *Destinées*, et songeons à tout ce que celui-ci aurait pu en tirer. Taine n'a guère fait qu'inventer et qu'indiquer le thème, mais avec une force de concision et une puissance plastique qui suffiraient, à elles toutes seules, à le consacrer poète. J'aime peut-être mieux sa *Niobé* que celle de Leconte de Lisle, si belle que soit d'ailleurs la célèbre pièce des *Poèmes antiques*.

Poète incomplet peut-être. En effet, il ne dresse pas sur pied des êtres vivants ; il n'est ni un Shakspeare, ni un Saint-Simon, ni un Balzac ; il ne « fait pas concurrence à l'état civil ». De même, il ne pourrait pas, comme Milton et comme Dante, imaginer le monde surnaturel, y habiter par la pensée, et en rapporter de tragiques ou radieuses visions. Mais poète de premier rang dans l' « ordre » de la nature, et, par son effort pour en pénétrer le sens, par son besoin instinctif d'en tirer des images et des symboles, par son art tout classique de les ordonner et de les développer, poète digne de figurer parmi ces Grecs qu'il a tant aimés.

III

« M. Michelet est poète, c'est pourquoi il est philosophe[1] », a dit Taine du grand historien, et ce mot, à bien plus forte raison, on pourrait le lui appliquer à lui-même. Car c'est sa « poésie » qui lui a dicté sa « philosophie » ; c'est son tour d'imagination qui explique ses « vues sur l'ensemble et sur le fond des choses », et il n'a, pourrait-on dire, inventé ses doctrines que pour légitimer sa façon de voir le monde et sa manière même de le peindre.

Supposez, en effet, un esprit construit de telle sorte que, toutes les fois qu'un groupe de faits sensibles s'impose à son attention, il est invinciblement porté à en rechercher le sens intime, la loi générale, bref, à le convertir en une idée abstraite ; et, inversement, toutes les idées qui

1. Ceci est le texte de la *Revue de l'Instruction publique* (22 février 1855). Quand Taine recueillit son article dans la 1re édition des *Essais de critique et d'histoire* (1858), il se corrigea et écrivit : « M. Michelet est poète : *à ce titre il saisit les ensembles et les fait saisir.* » Les éditions actuelles portent : « M. Michelet est un poète, *un poète de la grande espèce* ; à ce titre, il saisit les ensembles et les fait saisir. »

entrent en lui, soit qu'il les tire de son propre fond, soit qu'elles lui soient suggérées par le monde ou par les livres, il éprouve le besoin presque irrésistible de les traduire en langage concret, de les *réaliser* en séries de faits, de les « transposer » en images et en « sensations ». De proche en proche et de groupe en groupe, il va remonter jusqu'à des idées générales de plus en plus vastes et de plus en plus simples ; et, toutes ensemble, il va les personnifier. « Il ne les verra plus comme des formules abstraites, mais comme des forces vivantes mêlées aux choses, partout présentes, toujours agissantes, véritables divinités du monde humain, qui donnent la main au-dessous d'elles à d'autres puissances, filles de la même race, pour former toutes ensemble le chœur invisible dont parlent les vieux poètes, qui circule à travers les êtres et par *qui* palpite l'univers éternel. » Plus une idée générale, plus une formule abstraite se prêtera à une personnification de ce genre, plus elle deviendra chère au logicien-poète, plus il se montrera accueillant pour elle, plus il sera disposé à lui accorder une place d'honneur dans son système. Et c'est peut-être ainsi que s'explique, je ne dis pas l'origine des principales théories auxquelles Taine a attaché son nom, tout au moins la place prépondérante qu'elles occupent dans son œuvre. D'autres, avant lui, ont parlé de la « faculté maîtresse », de la « race », du « milieu » et du « moment »; lui seul, servi par son instinct de poète, a vu tout le parti philosophique qu'il y avait à en tirer.

Le premier lecteur venu peut observer que Tite-Live est naturellement éloquent, et que Shakspeare a beaucoup d'imagination. *Éloquence, imagination,* ces deux mots ne sont guère autre chose pour lui que des signes, des moyens abréviatifs et commodes à l'aide desquels il résume, efface et oublie les impressions que lui ont faites ses lectures ; quand on les prononce devant lui, il n'y attache guère plus de valeur, il n'y loge guère plus de substance concrète que

si l'on prononçait les mots d'*être,* d'*espace,* ou de *nombre;* tout au plus, le vague souvenir d'une page nombreuse ou colorée qu'il vient de lire lui remonte-t-il à la mémoire. Pour Taine, au contraire, ces mots d'imagination et d'éloquence ne sont pas de simples signes abstraits, de pures notations algébriques; ce sont des « forces vivantes »; à travers et par delà les mots, il saisit les choses qu'ils représentent; il revoit la longue série des pages dans lesquelles il a pris Tite-Live en flagrant délit d'éloquence, les innombrables scènes où il a admiré la prestigieuse imagination de Shakspeare. Il les revoit si nettement que toutes les autres impressions qu'il a éprouvées au cours de sa lecture disparaissent et se fondent dans l'intensité de cette impression finale. De là à expliquer par « l'éloquence en histoire » le génie et l'œuvre de Tite-Live, par « l'imagination pure » le génie et l'œuvre de Shakspeare, il n'y a qu'un pas; et ce pas, comment ne le franchirait-il point? Tous les faits qui dans la vie de Tite-Live ou de Shakspeare, tous les caractères de leurs ouvrages qui, de près ou de loin, par leur nature propre, ou grâce à des prodiges de subtilité dialectique, peuvent être rapportés à l'éloquence ou à l'imagination pure, tous, comme autant d'arguments pressants, de preuves palpables et vivantes, accourent à l'appel de la « faculté maîtresse » se ranger en lignes serrées sous ses ordres et lui prêter l'appui qu'ils semblent retirer d'elle. L'éloquence de Tite-Live se communique à son critique; la poésie de Shakspeare passe dans son biographe, et la thèse qu'il soutient en reçoit comme un surcroît d'autorité et de force persuasive. C'est un orateur qui parle d'un orateur, un poète qui parle d'un poète : comment croire qu'il se méprenne sur la « faculté maîtresse » d'un esprit auquel il paraît ressembler? Taine dit vrai : imagination ou éloquence, ce n'est plus là pour lui — et pour nous — une « formule abstraite » : c'est une véritable « force vivante », que nous voyons se composer

et agir sous nos yeux avec une telle sûreté et une telle perfection de mouvements qu'à la voir « partout présente et toujours agissante », nous ne pouvons lui refuser la conscience et la volonté, et nous empêcher de saluer en elle l'une de ces « divinités du monde humain » dont le poète vient de nous rappeler le gracieux souvenir.

Mais ces « divinités » ne sont pas seules au monde. Elles sont soumises à d'autres plus puissantes et plus vénérables, et dont l'action est d'autant plus difficile à saisir qu'elle s'exerce sur un plus vaste domaine. Au premier rang est cette force obscure et mystérieuse, qui nous rattache à notre plus lointain passé, et que l'on appelle la *race*. Comme l'on conçoit bien que cette idée, la moins « claire » et la moins « distincte » de toutes celles qui nous servent à nous expliquer nos origines, mais la plus poétique aussi, ait été bien accueillie par Taine, et qu'il ait pris plaisir à la développer, à en faire l'une des maîtresses pièces de son système ! On l'a plus d'une fois observé, c'est cette idée de race que l'on retrouve au fond de toutes les épopées primitives : elle en fait l'incomparable grandeur, la valeur éminemment symbolique ; elle leur prête ce je ne sais quoi de surhumain et de naïvement majestueux qui semble appartenir en propre à tout ce qui touche aux sources mêmes de la vie ou de la préhistoire. Comme les poèmes d'Homère, les tragédies d'Eschyle et de Sophocle lui doivent une partie de la merveilleuse poésie que nous admirons en elles. Plus près de nous, c'est cette même idée, devenue plus consciente d'elle-même, qui donne au grand ouvrage d'Augustin Thierry l'accent poétique, l'allure quasi épique qui en fait l'un des mérites. Pareillement chez Taine, et pour les mêmes raisons, la notion de race remplit une fonction analogue : elle est le principal héros du long drame dont il a écrit l'histoire ; et l'*Histoire de la littérature anglaise* est comme

la grandiose épopée du génie anglo-saxon. Aussi, quelle largeur et quels « lointains » dans ce livre ainsi conçu! Poètes, philosophes, historiens, romanciers, orateurs, tous les écrivains dont s'honore cette littérature, l'une des plus riches des temps modernes, sont appelés tour à tour comme pour rendre témoignage au génie de la race dont ils sont les incarnations successives, pour en manifester l'inaltérable unité sous l'apparente diversité des aspects. Et tous, après avoir brillé un moment sur la scène de l'histoire, déployé les riches couleurs de leur génie, tous, ils disparaissent tour à tour, phares lumineux qui s'éteignent l'un après l'autre, tandis que seule demeure debout, immuable, survivant à toutes ces morts, la flamme éternelle qui a successivement alimenté tous ces foyers. Les hommes passent; pauvres petites vies éphémères qui n'ont en elles-mêmes ni leur principe ni leur fin, ils passent, laissant à peine un souvenir dans la mémoire des générations survenantes : seule, la grande âme collective dont ils ont été un fugitif écho subsiste immortelle, répétant par d'autres voix dans le présent et dans l'avenir la même plainte ou le même espoir qu'elle répétait dans le passé. Vierge impassible, déesse implacable, elle se dresse de toute sa beauté hautaine et mystérieuse, debout sur toutes ces ruines, comme une statue antique que des fouilles pratiquées dans une ville morte ont fait surgir du sein des décombres.

Mais les peuples, mais les « races » elles aussi s'écoulent : leur éternité n'est pas entière; leur indépendance n'est pas absolue ; leur vie n'est qu'un flot de la vie universelle; et, par delà ces vies mortelles, c'est la vie sans commencement ni terme qu'il faut saisir. « C'est à ce moment que l'on sent naître en soi la notion de la Nature... » En d'autres termes, toutes les forces qui gouvernent la succession des événements et l'intarissable éclosion des êtres ne sont que les manifestations diversifiées à l'infini d'une

force unique, immuable, éternelle, dont tout procède et où tout vient aboutir. Comment cette conception, la plus poétique peut-être de toutes celles que les hommes aient imaginées pour s'expliquer l'univers, n'aurait-elle pas ravi Taine ? Comment, tel que nous le connaissons, ne lui aurait-il pas fallu un véritable héroïsme pour résister au charme de séduction qu'elle ne pouvait manquer d'exercer sur lui ? Si le Dieu de Marc-Aurèle, de Spinoza et de Hegel n'existait pas, il eût été capable de l'inventer. « *Quelle beauté ne languit auprès de cette puissance* inépuisable, pacifique, dont l'effort mesuré amène incessamment sous la lumière le flot éternel des créatures, et qui se développe également par leur ruissellement et par leurs chocs ? » Vous l'entendez bien : « Quelle beauté ne languit auprès de cette puissance... ? » Toute son âme d'artiste et de poète s'est laissé prendre à ce rêve grandiose d'une vie universelle qui circule et palpite à travers tous les êtres, d'un Dieu dont nous sommes les membres vivants, et qui nous prête un peu de son infinie puissance et de sa divinité. Rien n'est inanimé, rien n'est mort dans la nature ainsi comprise. Ce rocher, cet arbre, cette planète sont comme nous des êtres vivants ; comme nous, et au même titre, ils font partie du grand Tout, et ce sont les mêmes nécessités immortelles qui ont présidé à leur naissance comme à la nôtre. Comme nous, ils sont des fragments de l'Être universel. A la lettre, ils vivent d'une vie semblable à la nôtre ; et quand nous les personnifions, nous ne faisons que leur rendre ce qui leur est dû. « Les choses sont divines ; voilà pourquoi il faut concevoir des dieux pour exprimer les choses. Quand nous vidons notre esprit des mots artificiels qui l'encombrent, et que nous dégageons notre fond intérieur enseveli sous la parole apprise, nous retrouvons involontairement les conceptions antiques ; nous sentons flotter en nous les rêves du Véda, d'Hésiode. » — Et en même temps, pourrait-il ajouter, nous retrouvons la

profonde philosophie diffuse, la vaste conception panthéistique que recouvrent et symbolisent les rêves d'Hésiode, et qu'en ont lentement dégagée les philosophes de l'Inde et de la Grèce.

O poète, il vous est arrivé de médire des poètes et de railler leur langage. Mais la poésie s'est noblement vengée de vous. Non contente de vous donner votre gloire d'écrivain, elle a fait de vous un philosophe. Vous lui devez votre force — et votre influence.

CHAPITRE IV

L'INFLUENCE

« ... Le maître fondeur auquel nous devons tous une bonne part de nos formes intellectuelles. »

(E.-M. de Vogüé, *Regards histor. et littér.*, p. 88.)

« Rien de plus rare qu'une façon propre et personnelle de sentir et d'écrire ; rien de plus utile pour le lecteur ; notre pensée s'éveille par contre-coup ; nous vivons au contact d'une âme vivante ; nous nous trouvons tout d'un coup secoués, replongés jusqu'au fond de nous-mêmes, obligés de vérifier nos idées les mieux assises et les plus intimes[1]. » Taine était sans doute trop modeste pour penser à lui-même quand il écrivait ces lignes. Mais on ne peut s'empêcher de songer à lui en les lisant ; et peut-être nous a-t-il livré là la vraie raison de son influence.

Cette influence est considérable : tout le monde en convient ; tout le monde s'accorde à la proclamer l'une des plus actives qui se soient exercées sur ce dernier demi-siècle ; et plusieurs même, et non des moindres, la trouvant encore si vivante, croient volontiers qu'elle a dépassé en largeur et en durée celle d'Ernest Renan. Mais cette

1. Article sur *l'Esprit moderne en Allemagne* (*Débats* du 7 février 1869).

influence, comment la saisir? comment la mesurer? comment surtout la distinguer de ce qui lui ressemble et qui pourtant n'est pas elle? comment la rendre sensible par des faits précis, incontestables? comment enfin la ramener à quelques termes clairs, et la définir autrement que par des épithètes vagues, des impressions toutes personnelles, et des considérations générales? Si difficile que soit la tâche, c'est pourtant ce que l'on voudrait tenter[1].

I

Lui-même nous en suggère un premier moyen, quelque peu extérieur et matériel peut-être, mais que je ne me sens pas le courage de négliger. Constatant un jour le grand succès des ouvrages de Jules Simon : « On les publie comme des romans, disait-il, presque chaque année, en éditions de trois mille exemplaires, et davantage. » Et il ajoutait : « Je demande la permission de dresser ici un compte d'économiste; les questions morales comme les

1. Afin d'être aussi précis qu'il me sera possible, je me bornerai à étudier l'influence de Taine en France. Mais il faut bien que l'on sache que cette influence a été presque aussi grande à l'étranger que chez nous, et, je crois, beaucoup plus profonde que celle de Renan. Pour l'étudier comme il conviendrait, il y faudrait, avec une compétence que je ne me sens pas, plus de place que ne le comporte le cadre de cette étude. « Quel écrivain a, dans notre moderne Europe, — écrivait récemment un critique de grand talent, que la mort, à 35 ans, vient de ravir à sa famille, à ses amis et aux lettres, M. J. Texte, — quel écrivain a exercé une plus large et plus profonde influence ! Il n'y a guère de critique de marque, depuis l'Allemand Nietzsche jusqu'au Danois G. Brandes, qui ne lui ait emprunté, sinon le fond de la doctrine, du moins les applications si ingénieuses et fortes qu'il en a faites à la littérature, à l'art et à l'histoire des civilisations. » (*Histoire de la langue et de la littérature française*, A. Colin, 1900, t. VIII, p. 700). Cela est rigoureusement vrai ; et, depuis l'Espagnol Menendez y Palayo jusqu'au Hollandais Busken Huet, — pour ne point parler de l'Italien Lombroso, — combien ont été les tributaires de Taine ! Il faudrait peut-être tout un volume pour nous l'apprendre. — Voir encore à cet égard le livre de M. Barzellotti.

autres ne se précisent que par des chiffres. La *Religion naturelle,* en cinq ans, je crois, a eu cinq éditions ; le *Devoir,* en sept ans, en a eu six ; cela fait près de vingt mille exemplaires. Or, si un numéro de journal est lu en moyenne par cinq personnes et un numéro de Revue par dix personnes, on doit compter qu'un livre qui dure, qu'on relie, qu'on se prête, doit avoir en moyenne environ vingt lecteurs. N'en mettons que la moitié ; dans ce cas, deux cent mille personnes lisent ou ont lu ces livres[1]. » En appliquant à Taine ces mêmes données, on porterait à plus de *onze millions* le nombre de ses lecteurs, j'entends par là ceux qui ont lu au moins *l'un* des quarante volumes qu'il a écrits. Et si l'on observe que dans ce calcul, je n'ai pas tenu compte des traductions en langue étrangère, — l'*Histoire de la littérature anglaise* a été traduite ou adaptée trois fois en anglais, — ni surtout de ce fait que l'immense majorité de son œuvre, sauf pour certaines parties des *Origines,* a d'abord été publiée dans des journaux, tels que le *Temps* et surtout les *Débats,* et des revues, telles que la *Revue des Deux-Mondes*[2], — où Taine a donné plus de quarante articles et qui, en 1868, au témoignage de Sainte-Beuve, tirait déjà à dix-huit mille exemplaires, — on pourra, je crois, sans la moindre exagération, estimer à plus de deux millions le nombre de ceux qui ont lu *plusieurs* livres d'Hippolyte Taine. Je ne pense pas que, moins de dix ans après la mort de Descartes, on eût pu découvrir — toutes proportions gardées — autant de lecteurs des œuvres de l'auteur du *Discours de la méthode.*

Poussons plus avant cette enquête. Ne nous contentons pas d'observer qu'en 1901, — exception faite pour quatre ou cinq volumes qui n'ont pas été réimprimés, comme le

1. Article sur *la Liberté de conscience* de Jules Simon (*Débats* du 1er févr. 1860).

2. Et je ne parle pas non plus des nombreux auditeurs de son cours de l'École des beaux-arts.

De personis platonicis, la brochure *Du suffrage universel,* ou qui venaient de paraître, comme les *Carnets de voyage,* ou qui sont à peine de lui, comme la traduction d'*Un séjour en France,* — chacun des livres de Taine était arrivé à plus de *douze* éditions en moyenne; mais faisons la critique de ces chiffres [1]. Qu'à la même époque, le *Voyage aux Pyrénées* et le *La Fontaine* fussent déjà parvenus à la 15[e] édition, rien là de très étonnant : la nature tout aimable du sujet explique suffisamment ce succès. Mais que les cinq volumes de l'*Histoire de la littérature anglaise* eussent déjà les honneurs de dix éditions successives, voilà qui est, ce semble, plus significatif : y a-t-il donc en France tant de gens qui s'intéressent à la littérature de nos voisins? Souhaitons-le donc au savant successeur de Taine, à l'auteur de l'*Histoire littéraire du peuple anglais,* à M. J. Jusserand. Pareillement, que les dix premiers volumes des *Origines* eussent à la même date atteint en moyenne seize éditions, cela peut prouver sans doute l'intérêt continu qui, durant tout notre siècle, semble s'être attaché à toute publication relative à la Révolution et à l'Empire; mais si l'on remarque que l'auteur, sans négliger l'aspect pittoresque de son sujet, en a surtout retenu le côté le plus philosophique, et que, d'autre part, en trois ans, le volume sur *l'Église* et sur *l'École,* qui avait déjà paru tout entier dans la *Revue des Deux-Mondes,* a obtenu jusqu'à cinq éditions, on sera bien obligé de faire appel à d'autres causes plus sérieuses, plus profondes que la mode et le souci de l'actualité pour rendre compte d'une diffusion aussi rapide. Et enfin, je ne suis pas autrement surpris de voir qu'en quarante-quatre ans l'on ait vendu huit éditions des *Philosophes classiques* : la verve sarcastique de l'auteur, le ton humoristique de l'ouvrage en sont, je le

1. Voir, pour le détail des diverses éditions successives des œuvres de l'auteur des *Origines*, ma *Bibliographie critique de Taine* (2[e] édition, Paris, A. Picard, 1901).

veux croire, largement responsables. Mais que les deux volumes de *l'Intelligence,* publiés treize ans plus tard, — ce livre qu'hier encore un membre libre de l'Académie des sciences morales, M. F.-T. Perrens, déclarait « dur à lire », — que ces deux volumes, dis-je, accusent, presque en moitié moins de temps, juste le même nombre de tirages (et même un de plus) que l'unique volume des *Philosophes classiques,* voilà, je pense, qui est décisif. Cette fois, il n'en faut plus douter. Selon la jolie et juste expression de M. Faguet, Taine « a été suivi, adopté et comme épousé par ses contemporains ». Mais ce n'est pas un Taine de convention qu'ils ont connu et aimé ; c'est bien le vrai Taine, le Taine complet, celui qui, nous l'avons dit, eût donné pour *l'Intelligence* tout le reste de son œuvre. Ils lui ont su gré, ils l'ont récompensé en quelque sorte de n'avoir pas joué ou jonglé avec les idées, d'avoir pris au sérieux même ses paradoxes, de n'avoir pas, en un mot, à son actif les *senilia* d'Ernest Renan. Non seulement, grâce aux riches contrastes de sa nature, grâce aux dons multiples de son génie et de son art, il a pu atteindre les publics les plus divers, gagner les lecteurs les plus opposés ; mais sa pensée, dans ce qu'elle a de plus austère et de plus profond, de plus intérieur et de plus abstrait, a pénétré dans les esprits les plus graves et les plus méditatifs. On ne s'est donc point trop mépris sur son compte. On a lu *Graindorge* ; mais on n'a pas lu que *Graindorge.* Et ce n'est pas le public des boulevards, ce ne sont pas les lecteurs habituels des romans de M. Émile Zola, ni même de *l'Abbesse de Jouarre* qui ont fait le succès de *l'Intelligence.*

Mais comme elle a ses adorateurs, la statistique a ses sceptiques. A quoi bon tant de chiffres, diront ceux-ci ; et, au surplus, que prouvent-ils? En a-t-on vérifié l'absolue exactitude? Est-on bien sûr de ces deux cent cinquante éditions dont on nous accable, et n'est-on pas la dupe quelque peu naïve d'une fallacieuse annonce de librairie?

A-t-on eu entre les mains les registres mêmes de l'éditeur? Sait-on avec la dernière précision le nombre sans doute fort variable des exemplaires de chaque tirage[1]? Supposons même tous vos calculs exacts. Ne multipliez-vous pas, comme à plaisir, en vous retranchant derrière une pure hypothèse, et une hypothèse singulièrement optimiste de Taine, le nombre probable ou possible de ses lecteurs? Pour un volume qui passe de mains en mains, combien d'autres qui restent enfouis dans l'ombre des bibliothèques, et que n'ont jamais lus ceux mêmes qui les ont achetés! Enfin, lire n'est pas toujours comprendre; et l'on peut comprendre les idées d'autrui sans y adhérer. Si tout lecteur était un disciple, tous nos romanciers à la mode seraient chefs d'école : ce dont Dieu nous préserve! Pierre Loti et Guy de Maupassant ont eu apparemment dix fois plus de lecteurs que Taine : parlerons-nous donc de l'influence exercée sur les idées de leur temps par Loti et par Maupassant?

Non, nous ne parlerons pas de l'action intellectuelle de Maupassant et de Loti; mais nous parlerons de celle de Taine parce qu'elle nous est attestée, d'autre part, par presque tous ceux qui l'ont subie. Il y a trois ans, la *Revue blanche*, sans d'ailleurs prétendre à « dresser le bilan de cette influence », interrogeait pourtant à ce sujet quelques-uns des maîtres les plus écoutés du public, et publiait leurs réponses. L'enquête a donné de curieux et instructifs résultats. Les esprits les plus divers avaient été consultés : Mgr d'Hulst et M. Maurice Barrès, M. Boutroux et M. G. Monod, M. Pierre Janet et M. Lombroso, M. Tarde et M. de Vogüé, etc. Tous, rendant hommage au génie de Taine, à son formidable labeur, s'accordaient à déclarer son œuvre considérable, et durable son in-

1. Renseignements pris à bonne source, à l'heure actuelle, il a été vendu plus de *trente-trois mille* exemplaires de *l'Ancien Régime*, et plus de *douze mille* exemplaires de *l'Intelligence*.

fluence: et presque tous reconnaissaient lui devoir quelque chose. « L'exemple d'une grande intelligence et d'une grande âme vouée toute à la recherche sincère de la vérité, écrivait M. Boutroux, sera en tout temps réconfortant et salutaire. C'est un des côtés par lesquels Taine nous a frappés d'abord. Il nous enseignait que la science n'est faite ni pour satisfaire nos désirs, ni pour les contrarier, mais pour trouver et démontrer la vérité : elle aussi est une religion. Les traces de cet enseignement sont indélébiles... » Et M. de Vogüé : « La plupart de mes idées, même les plus opposées à celles de Taine, ne se présenteraient pas à mon esprit sous leur forme actuelle, elles ne se déduiraient pas avec les mêmes liaisons et le même ordre de preuves, si je n'avais point pratiqué ce maître. Le moule livré par le forgeron garde son pouvoir plastique sur des substances très différentes de celles que sa main y versa d'abord[1]. »

A ces témoignages il serait facile d'en joindre d'autres, tout aussi précis, tout aussi éloquents. N'est-ce pas M. Anatole France qui, au lendemain de la mort de Taine, nous confiait que « l'idée que la théorie des milieux pouvait n'être pas absolument vraie fut la seconde ou la troisième déception de sa vie[2] » ? Un autre, un économiste, M. Paul Leroy-Beaulieu, à l'occasion de la mort du grand écrivain, disait : « Son action ne s'enferma pas dans la philosophie, l'histoire, la critique; d'autres branches d'études subirent indirectement son influence. Nous aimons, nous-même, à le saluer comme un maître. Nous lui sommes infiniment redevable[3]. » Et hier encore, parlant de lui-même à la troisième personne, M. Émile Faguet s'exprimait

1. *Revue blanche* du 15 août 1897, *Enquête sur l'œuvre de H. Taine*, p. 274, 292.
2. Anatole France, *H. Taine* (*Temps* du 12 mars 1893).
3. Paul Leroy-Beaulieu, *Hippolyte Taine* (*l'Economiste français* du 11 mars 1893).

ainsi : « On lui reconnaît généralement une faculté assez notable d'analyser les idées générales et les tendances générales d'un auteur et de les systématiser ensuite avec vigueur et clarté ; et si ce ne sont pas là des portraits, du moins ce sont des squelettes bien « préparés », bien ajustés et qui se tiennent debout. Moins le pittoresque, il est ici évidemment l'élève de Taine, qui, du reste, s'en aperçut[1]. » — En fait, la plupart de ceux sur lesquels Taine a eu quelque action ont été amenés à parler publiquement de lui, et, sans qu'on les en priât, lui ont noblement payé leur dette. Il n'y a qu'à recueillir ces aveux pour suivre comme à la trace le large et profond sillon qu'il a creusé dans l'histoire de la pensée contemporaine. Mais, d'autre part, ceux qui l'ont combattu, eux aussi, se sont expliqués sur son compte ; ils ont dit au public les raisons qu'ils avaient de se séparer de lui, de repousser les rudes assauts de cette pensée si prenante et si forte. Ceux-là aussi, il faut les entendre. En combinant toutes ces données, on pourra voir avec quelle vigueur Taine a marqué certains esprits de son empreinte, on se rendra compte de la vraie nature et de la portée de son action, on la verra croître, forcer et user des résistances qu'on aurait pu croire invincibles, s'imposer enfin de plus en plus impérieuse aux générations successives ; alors on pourra mesurer le degré de pénétration de cette doctrine et de cet art. Depuis cinquante ans bientôt, l'histoire de la critique en tant qu'elle s'est appliquée à Taine se confond presque avec l'histoire de son influence.

II

Quand Taine publia ses premiers livres, la génération

1. E. Faguet, *Histoire de la langue et de la littérature française* (A. Colin, 1900), t. VIII, p. 420.

de 1830, celle qui avait gagné les grandes batailles romantiques, et qui avait fait, ou accepté, ou subi la fortune de l'éclectisme, cette génération, nous l'avons vu, avait quelques justes raisons d'être mécontente du présent et inquiète de l'avenir. Elle avait su vaincre, mais elle avait abusé de la victoire. Elle avait lassé le public de son lyrisme débordant, de ses déclamations vagues, de son individualisme échevelé. Déjà elle avait vu se produire dans ses rangs des défections ou des retraites significatives. Déjà elle avait senti, parfois obscurément, parfois avec une douloureuse netteté, qu'une réaction violente et sans merci se préparait contre elle; déjà elle avait pu en voir surgir d'éclatants symptômes. Les événements de 1848, le coup d'État du 2 Décembre avaient fait le reste. Hugo volontairement exilé, le noble Lamartine condamné à travailler vingt ans durant pour le libraire, Musset fini, vidé, Michelet contraint de quitter les Archives et le Collège de France, Cousin rendu à ses platoniques amours nobiliaires et ne se survivant à lui-même que par les débris du « régiment » qu'il avait si durement dressé, tous les plus grands, les plus célèbres laissaient le champ libre aux nouveaux venus, et aux tendances nouvelles. Mais, comme bien l'on pense, c'eût été trop d'héroïsme de leur part d'accueillir avec faveur ces nouveaux venus, de faire fête à ces tendances nouvelles. Les ouvrages de Taine ne paraissent pas avoir modifié, directement tout au moins, l'état d'esprit des coryphées du romantisme. Ou bien ils les ignorèrent, comme Musset, comme Lamartine, comme sans doute Hugo lui-même. Ou bien, ceux qui les lurent, comme Michelet, admirant peut-être, — le mot est de Nisard, — « l'horrible talent[1] » de l'auteur, reconnaissant même en lui, à certains égards, l'un de leurs disciples,

1. Cité par A. Filon, *le Peuple de Londres et le roman naturaliste* (*Débats* du 27 octobre 1897).

durent, j'imagine, surtout se plaindre, qu'on « leur prît leur *moi*[1] ». Ou bien enfin, comme Cousin, on lut Taine, mais pour le réfuter, ou plutôt pour en inspirer des réfutations.

Car Cousin, on le sait, n'entra pas en lice lui-même, et ce furent ses élèves, Paul Janet et surtout Caro qui se chargèrent de la réponse. Caro fut dur pour Taine, et, je crois, injuste. Mais comme l'on sent, en le lisant, que la critique de Taine a déjà porté ses fruits! Comme la dialectique de Caro est plus serrée, plus précise que celle de Cousin, moins étrangère surtout aux questions scientifiques[2]! Comme elle est plus avisée et plus pénétrante! Comme sa doctrine est plus ferme et plus cohé-

1. « Ah ! qu'on me rende mon *moi !* » disait Michelet quand on lui parlait de Darwin (Faguet, *Dix-neuvième siècle*, p. 352).

2. Dans un fort remarquable chapitre de l'*Hist. de la langue et de la litt. française* sur la *Littérature scientifique au XIX*e *siècle* (t. VIII, p. 646-647), M. Bernard Brunhes observe très justement que, tandis que des savants de haute valeur, tels que M. de Freycinet et M. Berthelot, paraissent avoir entièrement ignoré le principe de Carnot et méconnu l'idée de la dégradation de l'énergie, Caro, l'un des premiers en France, s'est avisé (voyez notamment son livre sur *le Matérialisme et la science*) de tout ce que cette idée pouvait fournir d'arguments inattendus aux défenseurs des doctrines spiritualistes. Il y a dans les livres de Caro bien des pressentiments, bien des idées qu'on croit toutes nouvelles, et qui en réalité datent de lui. Il a été la victime de la plus injuste des légendes, et peut-être aussi du rôle — toujours ingrat — qu'il a paru jouer en se faisant le porte-parole du « spiritualisme officiel ». Son article sur *l'Idée de Dieu dans une jeune école : M. Renan et M. Taine* a été reproduit dans le *Journal général de l'Instruction publique et des Cultes* des 11 et 15 juillet 1857, et il était précédé de cette note suggestive : « Nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs un article de M. Caro, publié par la *Revue contemporaine. Il nous semble utile de donner une grande publicité* à cette étude pleine de hautes et nobles pensées, et remarquable par la plus saine critique. L'Université s'honore par de pareils travaux et par de pareils exemples. » Et puis, Caro eut aussi le tort de prendre quelquefois ses désirs pour la réalité. Le jour même où la *Revue de l'Instruction publique* commençait la publication des *Philosophes classiques* de Taine, elle rendait compte d'une conférence que Caro, quelques jours auparavant (30 mai 1855), était allé faire au *Cercle artistique et littéraire* d'Anvers sur ce sujet : *la Renaissance du spiritualisme en France, dans la philosophie, dans l'art, dans la littérature.* C'était ne pas prévoir les malheurs de très loin ; ou, si l'on préfère, c'était être de quarante ans en avance sur son temps, et prendre Anvers..... pour Besançon.

rente! Au fond, les deux adversaires sont peut-être plus près de s'entendre qu'ils ne l'ont cru eux-mêmes. Et si, après avoir lu Caro sur Taine, on lit M. Lachelier [1] et M. Ravaisson [2], on se rend compte que l'éclectisme a désormais fait son temps, et que, en partie grâce à Taine, le vrai spiritualisme ne pourra maintenant reconquérir l'opinion publique qu'en séparant nettement sa cause de celle de l'éclectisme.

Et comme la philosophie, la littérature se renouvelait de proche en proche. Tout isolé qu'il fût, là-bas, sur son rocher de Jersey, et dans sa fastueuse ignorance, Hugo lisait des journaux, les recueils de vers des jeunes, et, par cette voie, quelques bruits du dehors parvenaient jusqu'à lui. « Nous ne sommes plus au temps, écrivait Taine en 1862, où les poètes, maudissant la société et niant la science, appelaient de leurs déclamations et de leurs vœux le magnifique avenir qui devait réparer tout ce que le siècle avait détruit. Nous ne voulons plus pour héros des solitaires désespérés ou des jeunes gens enthousiastes. Nous demandons qu'on nous montre des personnages moins rêveurs, moins chimériques, exempts des imaginations humanitaires, moins occupés à lever de grands bras vers l'absolu, plus prompts à comprendre le monde et à se comprendre eux-mêmes, bref, plus positifs et plus critiques [3]. » A ces besoins nouveaux, que Taine exprimait d'autant mieux qu'il n'avait pas peu contribué à les faire naître, il était impossible, pour qui voulait écrire et se faire lire, de ne pas donner quelque satisfaction. Les représentants les plus autorisés du romantisme en eurent eux-mêmes si bien conscience que, peut-être sans bien connaître Taine, ils s'appliquent de leur mieux à réaliser le pro-

1. Voir aux *Appendices*.
2. *La philosophie en France au XIXe siècle*, p. 96-105.
3. Article sur *Daniel Vlady, histoire d'un musicien* (*Débats* du 2 août 1862)

gramme qu'il leur trace. Hugo lui-même s'efforce de « comprendre le monde » et l'histoire : et aux *Châtiments*, aux *Contemplations*, succèdent les fragments épiques de la *Légende des siècles*. Michelet, sans renoncer à l'histoire, s'éprend de l'histoire naturelle et même de la physiologie : il écrit *la Femme, l'Oiseau* et *l'Insecte*. George Sand enfin, « par la pratique de la vie et par l'étude des sciences, est arrivée au calme ; » et elle substitue aux « personnages rêveurs » et « chimériques » dont s'était enchantée sa jeune imagination des héros plus conformes au « train courant du monde », plus finement observés et plus exactement peints : *François le Champi* et *Jean de la Roche* ne rappellent *Lélia* que par le charme du style ; et Taine, — voyez son article sur George Sand, — en a su gré au fécond écrivain.

Mais parmi ceux qui avaient pris part à la mêlée romantique, il en est d'autres qui devaient, ce semble, saluer avec d'autant plus de faveur ces idées et ces préoccupations nouvelles, qu'au fond ils pouvaient y reconnaître celles qu'eux-mêmes avaient fini par patronner. Les dissidents du romantisme, un Vigny, un Mérimée, un Sainte-Beuve, en lisant Taine, — et ils l'ont lu, — ne pouvaient manquer de lui être reconnaissants, les uns de son stoïcisme hautain et discret, les autres, de son amour de « l'énergie », de son goût pour les « détails prouvés », pour les « faits authentiques », les autres enfin de son active curiosité de l'âme humaine. Pour Sainte-Beuve, il y eut même quelque chose de plus que de la simple reconnaissance. Au lieu de marquer à l'auteur des *Essais de critique* une hostilité hargneuse comme Gustave Planche, ou une libre sympathie, comme Emile Montégut, peu s'en fallut qu'il ne se mît à son école, et que le maître ne se fît disciple. Taine est assurément celui de ses élèves auquel Sainte-Beuve aurait le mieux aimé ressembler, et il est probablement la dernière grande influence qu'ait subie l'écrivain

de *Port-Royal*. Et sans doute, ce dernier fit toujours de formelles réserves sur la méthode de Taine. Non par idéalisme métaphysique ou moral, certes, mais simplement par sens et souci de la réalité changeante et de l'humaine complexité, il repoussa toujours le déterminisme rigide que professait son jeune émule ; jamais il n'admit qu'une formule pût rendre entièrement compte d'une âme humaine, et que des influences aussi générales que le sont celles de la race, du milieu et du moment pussent expliquer l' « unicité » du génie individuel, « la monade inexplicable » ; son demi-scepticisme, en un mot, ne s'accommodait pas sans quelque impatience de ce dogmatisme intransigeant. Mais, en revanche, quel gré infini il sut à Taine de ne le point « traiter comme le plus sceptique et le plus indécis des critiques et en simple amuseur », surtout de ne point « lui faire l'honneur de le sacrifier à Villemain et aux autres maîtres antérieurs », en un mot, de le considérer sérieusement « en France et dans ce siècle » comme « un des cinq ou six serviteurs les plus utiles de l'esprit humain » ! C'était peut-être beaucoup dire. Mais quand on est Sainte-Beuve, on ne résiste pas à d'aussi flatteuses appellations ; et il se crut tenu de mériter et de justifier ces éloges. Dans la chaleur de l'improvisation quotidienne, il lui était échappé certains mots, certaines formules, — par exemple sur la nécessité de constituer « l'histoire naturelle des esprits », — que Taine prit résolument au pied de la lettre, et auxquelles il attacha beaucoup plus d'importance que Sainte-Beuve n'en avait lui-même attribué. Comment le désavouer ? Comment se dérober à l'honneur d'être consacré « philosophe » et même « savant » ? Et, sans peut-être en avoir très nettement conscience, au contact de cette pensée si ferme et si décidée, lui, Sainte-Beuve, « l'esprit le plus rompu aux métamorphoses », le plus mobile et le plus prompt à accueillir les influences du dehors, il ramasse toutes ses

velléités « scientifiques » d'autrefois ; il les précise, — s'il ne s'agissait pas de l'auteur des *Lundis*, je dirais : il les systématise ; — il ne se hasarde pas à formuler une « doctrine », mais il se décide à esquisser, à définir sa « méthode » : pour satisfaire son infatigable curiosité d'épicurien intellectuel et moral, il s'autorise des exemples et des théories de ce jeune maître dont il avait si dignement salué les débuts ; et lui qui, jadis, avait si fortement maintenu contre Taine l'obligation, en littérature et en art, de se soucier toujours de la valeur artistique et littéraire des œuvres, le voilà qui, peu à peu, trop bien persuadé par Taine, semble ne plus s'intéresser aux œuvres qu'en raison de leur insignifiance littéraire et de leur intérêt psychologique — ou anecdotique [1]. — La très curieuse action que Taine a exercée sur la pensée et sur la carrière critique de Sainte-Beuve est assurément la plus remarquable victoire qu'il ait remportée sur la génération de 1830.

Mais à cette génération, aux environs de 1850, en succédait une autre qui semblait s'être donné pour tâche de s'opposer trait pour trait à celle qu'elle venait remplacer. Positive, raisonneuse, réaliste ou naturaliste, éprise de faits, affamée de certitude scientifique, elle répudiait à grand fracas « l'éducation sentimentale » qu'elle avait reçue, elle s'efforçait d'en dépouiller jusqu'aux derniers vestiges. Plus d'individualisme, plus de lyrisme, plus d'autobiographies, plus de *Confidences*, plus de *Confessions d'un enfant du siècle* ; le *Moi* redevient « haïssable » ; il faut désormais être « impersonnel » et « impassible ». Toutes

1. Voir, outre les cinq articles que Sainte-Beuve a consacrés à Taine, ses articles des *Nouveaux Lundis* (t. III et IX) sur *Chateaubriand jugé par un ami intime*, et sur l'*Essai de critique naturelle*, de M. Emile Deschanel (ce dernier était particulièrement goûté de Taine), l'article déjà cité de M. Sorel sur *Taine et Sainte-Beuve*, les deux dernières leçons de l'*Evolution de la critique* par M. Brunetière, et la remarquable *Préface* mise par M. Lanson en tête de ses *Hommes et livres* (Paris, Lecène et Oudin, 1895).

les tendances qui, depuis vingt ou trente ans, avaient été tenues en échec ou battues en brèche par le génie et le succès des grands écrivains romantiques, reparaissent alors et, favorisées d'ailleurs par les circonstances, par les événements politiques, envahissent les diverses provinces de la pensée et de l'art. On en revient à vénérer Boileau, c'est tout dire. Les maîtres qui passionnent et qu'étudient ces jeunes gens, — qui s'appellent Émile Augier, Leconte de Lisle, Gustave Flaubert, Alexandre Dumas fils, Charles Baudelaire, Sully Prudhomme, — ce ne sont ni Lamartine, ni Victor Hugo, ni Cousin ; ce sont, — en attendant Renan et Taine, — ceux qu'on pourrait appeler les transfuges du romantisme : c'est Balzac et c'est Stendhal, c'est Gautier et c'est Sainte-Beuve. Et les œuvres succèdent aux œuvres, traduisant avec une croissante netteté ce nouvel idéal. Le règne de la « littérature brutale » est né. « Ce moment, écrivait plus tard J.-J. Weiss, s'est marqué dans *Madame Bovary*, dans *les Faux Bonshommes*, dans *le Demi-Monde, le Fils naturel*, les écrits philosophiques et historiques de M. Taine ; toutes œuvres que caractérisent la conception mécanique de l'âme humaine, un mépris singulier de l'homme, un style sec et tranchant, circonscrit dans la notation impassible des effets et des causes [1]. » Et faut-il rappeler ce que, au lendemain de la publication de *Madame Bovary*, Sainte-Beuve écrivait de l'œuvre et de l'auteur ? « C'est bien un livre à lire en sortant d'entendre le dialogue net et acéré d'une comédie d'Alexandre Dumas fils, ou d'applaudir *les Faux Bonshommes*, entre deux articles de Taine. Car en bien des endroits, et sous des formes diverses, je crois reconnaître des signes littéraires nouveaux : science, esprit d'observation, maturité, force, un peu de dureté. Ce sont les caractères que semblent affecter les

1. J.-J. Weiss, *Autour de la Comédie-Française*, p. 17. L'article est du 12 mars 1883.

chefs de file des générations nouvelles. Fils et frère de médecins distingués, M. Gustave Flaubert tient la plume comme d'autres le scalpel. Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout ![1] »

Quelle fut exactement dans ce mouvement la part propre de Taine ? Il est assez difficile de le dire. Son œuvre s'est si parfaitement encadrée dans celle de sa génération, ses idées se sont si bien fondues avec celles de ses contemporains, qu'à première vue on éprouve quelque embarras à distinguer son apport personnel. Sans Taine, jusqu'à quel point Flaubert et Leconte de Lisle, Dumas fils et Renan auraient-ils différé de ce qu'ils ont été ? Question probablement insoluble, et qui ressemble à celle de savoir si, sans Boileau, les Racine, les Molière et les La Fontaine auraient fait tout ce qu'ils ont fait et *comme* ils l'ont fait. Il est bien certain que le mouvement réaliste était commencé avant que Taine eût écrit son premier livre, — les *Émaux et camées,* les *Poèmes antiques, la Dame aux camélias* sont de 1852 et, à cette même date, *Madame Bovary* était déjà sur le métier ; — et je doute fort qu'avec tout son génie, si Taine avait voulu se mettre en travers du mouvement, il fût parvenu à l'enrayer. Mais il s'en garda bien ! « Pour faire de belles œuvres, *la condition unique* est celle qu'indiquait déjà le grand Gœthe : Emplissez votre esprit et votre cœur, si larges qu'ils soient, des idées et des sentiments de votre siècle et l'œuvre viendra[2]. » Ce conseil qu'il donnait en 1865 à ses auditeurs de l'École des beaux-arts, Taine avait commencé par le suivre. Il était l'un des fils de cette génération qui, vers 1850, arrivait à la vie intellectuelle. Il s'était librement ouvert à toutes les influences qui avaient soufflé sur elle ; il les avait accueillies, il en avait composé la substance même de sa pensée et de son style ; en passant par son esprit, elles s'étaient précisées, clarifiées, organisées

1. *Causeries du Lundi,* éditions actuelles, t. XIII, p. 363.
2. *Philosophie de l'art,* éditions actuelles, t. I, p. 123-124.

en un vigoureux et large système. Comme un de ces puissants réflecteurs qui concentre un moment en lui toute une série de feux convergents et qui, avec une force redoublée, les renvoie illuminer tous les coins de l'horizon, l'œuvre de Taine a résumé et condensé en elle-même tous les rêves flottants, toutes les velléités balbutiantes de la pensée contemporaine; elle en a fait un corps de doctrine; elle en a singulièrement accru la portée, multiplié la force active. A tous ces jeunes gens qui cherchaient leur voie et qui, déjà, d'eux-mêmes, commençaient à la trouver, elle est venue donner une conscience plus nette et plus aiguë du but à atteindre et des moyens à employer. Elle les a encouragés dans leurs efforts; elle leur a persuadé qu'ils travaillaient à une œuvre nécessaire et légitime. D'un mot, elle est venue leur apporter une *philosophie*.

Culte et religion de la science, persuasion intime que rien n'existe en dehors et au-dessus des *faits*, qu'en art comme ailleurs, rien ne supplée à l'observation patiente et minutieuse et à l'expérience, que les plus hautes démarches de l'âme humaine ont leur fondement et leur point d'appui dans des modifications de l'organisme, que les cas exceptionnels doivent être étudiés comme les autres, et peut-être plus que les autres, et « qu'il faut dire ce qu'on voit comme on le voit », croyance enfin à l'universel phénoménisme: s'il est vrai qu' « il y a une philosophie sous toute littérature », c'est bien cette philosophie que recouvrent les vers de Leconte de Lisle, les comédies d'Émile Augier, les drames de Dumas fils et les romans de Flaubert, et c'est celle que Taine a achevé d'inculquer à ces divers écrivains, et dont il leur a fourni l'expression abstraite[1]. Et, sans doute, il y eut çà et là

1. M. Lanson, dans sa *Littérature française* (p. 1019-1021), a très ingénieusement et très fortement montré l'étroite correspondance qui existe entre la doctrine de Taine et les conceptions métaphysiques qui sont comme enveloppées dans les principales œuvres littéraires contemporaines.

quelques dissidences, comme il y en a toujours. Il y avait dans ce nouveau dogmatisme trop d'affirmations tranchantes pour que le scepticisme morne, inquiet et chagrin de Scherer pût y trouver pleinement son compte ; et comme d'autre part il ne paraît pas avoir jamais bien goûté la nature d'esprit et le genre de talent de Taine, il ne perdit aucune occasion de le faire voir. Et de même, ni Feuillet, ni Fromentin, ces délicats, ne pouvaient, en lisant Taine, souscrire à toutes ses théories et approuver tous ses dires. Mais Scherer lui-même n'a rien d'un critique à l'ancienne mode ; très informé, érudit même, il essaie lui aussi, et tout comme Taine, de s'affranchir de ses impressions personnelles et de fonder ses jugements sur une philosophie et sur la science. Quant à Feuillet, outre qu'il y a en lui plus de vrai « réalisme » qu'il ne semble et qu'on ne l'a bien voulu dire, — tout au moins à partir de 1852, — je ne pense pas qu'il eût renié l'esthétique dont le traité *de l'Idéal dans l'art* lui offrait la séduisante esquisse. Enfin, nous pouvons croire, puisque c'est Émile Montégut qui nous l'affirme[1], que Taine a exercé une assez forte action sur cet écrivain exquis qui s'appelait Eugène Fromentin : *les Maîtres d'autrefois* n'auraient sans doute jamais vu le jour si Taine n'avait pas écrit la *Philosophie de l'art* ; ils la rectifient sur plus d'un point et la complètent ; et visiblement, l'auteur de ce livre unique, qui nous permet de ne pas trop envier Ruskin à nos voisins, a voulu dresser en pied et refaire à sa manière les beaux portraits de Rubens et de Rembrandt qu'il avait lus et admirés dans la *Philosophie de l'art aux Pays-Bas*.

1. *Eugène Fromentin écrivain* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1877, p. 690-691). — Voir aussi *les Maîtres d'autrefois*, p. 135-136 ; et dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 août 1896 (p. 805), un article intitulé *Art et métier*, par M. G. Dubufe, où l'auteur institue entre Taine et Fromentin, considérés comme critiques d'art, un parallèle extrêmement intéressant, quoique, à mon gré, un peu bien sévère pour Taine.

Mais où l'influence de Taine apparaît plus nette encore et plus distincte, moins mêlée à celle de ses contemporains, c'est sur ces réalistes d'arrière-saison qui ont débuté dans les lettres entre 1860 et 1870, et se sont « naturalistes » appelés. Ce qu'ils ont tout d'abord aimé et salué en lui, c'est l'auteur des *Philosophes classiques,* c'est l'iconoclaste du spiritualisme officiel, c'est le déterministe enfin. Bien longtemps après, se remémorant ses souvenirs de jeunesse, l'un des romanciers de notre temps qui rappellent le mieux la jolie, féline et sinueuse manière de Renan, écrivait : « Taine était déterministe. Il l'était nettement et avec une abondance de preuves, une richesse d'illustration qui fit sur la jeunesse intelligente, à la fin du second Empire, une impression beaucoup plus forte qu'on se l'imagine aujourd'hui... La pensée de ce puissant esprit nous inspira, vers 1870, un ardent enthousiasme, une sorte de religion, ce que j'appellerai le culte dynamique de la vie. Ce qu'il nous apportait, c'était la méthode et l'observation, c'était le fait et l'idée, c'était la philosophie et l'histoire, c'était la science enfin. Et ce dont il nous débarrassait, c'était l'odieux spiritualisme d'école, c'était l'abominable Cousin et son abominable école ; c'était l'ange universitaire montrant d'un geste académique le ciel de Platon et de Jésus-Christ. Il nous délivra du philosophisme hypocrite. En ce temps-là, nous avions, au quartier Latin, un sentiment passionné des forces naturelles : et les livres de Taine avaient beaucoup contribué à nous mettre dans cet état d'âme. Sa théorie des milieux nous émerveillait... L'action de Taine, vers ce temps-là, fut très forte sur la littérature et sur l'art. »

Ces lignes sont de M. Anatole France [1] qui débutait alors, en 1868, par une étude sur *Alfred de Vigny*. Or, si un esprit aussi délié et aussi averti a subi à ce point le charme, ou plutôt la domination exercée par la pensée de Taine,

1. Article cité, *Temps* du 12 mars 1893.

on peut aisément imaginer l'effet que durent produire les livres du maître écrivain, je ne dis pas sur les inintelligents Goncourt, — car il n'est pas sûr qu'ils les aient lus [1], — mais sur l'épais et fumeux cerveau de M. Émile Zola. « Hein ? étudier l'homme tel qu'il est, non plus leur pantin métaphysique, mais l'homme physique, déterminé par le milieu, agissant sous le jeu de tous ses organes. » M. Zola a lu Taine, et il s'en est assez vanté : « J'ai subi trois influences, celle de Musset, celle de Flaubert, celle de Taine. C'est vers l'âge de vingt-cinq ans que j'ai lu ce dernier, et en le lisant, le théoricien, le positiviste qui est en moi s'est développé [2]. » Et ailleurs : « Je me souviens du grand coup que nous porta la lecture des premières œuvres de cet écrivain... Ce qui nous enthousiasmait, c'était son étude sur Stendhal... ; c'était sa longue étude sur Balzac, si puissante, si complète, si hardie... ; c'était encore toute cette *Histoire de la littérature anglaise,* où déborde la passion de l'originalité et de la force, où l'on voit à chaque page le critique mettre la vie avant l'art et considérer les œuvres comme les filles vivantes des grands esprits... » On peut dire que le naturalisme français contemporain, théories et procédés, formules et recettes, est sorti tout entier des œuvres de Taine mal lues et mal comprises par l'inventeur du « roman expérimental ». Et l'auteur des *Origines* n'eut qu'un tort aux yeux de ce dernier : ce fut, dans les vingt dernières années de sa vie, de « s'enfermer dans des questions spéciales et dont il ne tirait même plus des conclusions bien nettes » : « Nous attendions, je le dis encore, un homme d'audace et de science, qui affirmerait très haut le naturalisme contemporain, qui continuerait sa guerre aux théoriciens et aux hypocrites, qui serait à la tête de l'évolution moderne [3]. » On conçoit sans peine que Taine ait

1. Voyez la singulière façon dont ils ont parlé de Taine dans leur *Journal.*
2. *Temps* du 7 mars 1893.
3. *Le Voltaire* du 23 janvier 1880.

décliné l'honneur de commenter « l'histoire naturelle » des *Rougon-Macquart* ; c'était déjà trop pour lui de l'avoir involontairement inspirée.

Heureusement pour lui et pour sa gloire, il y avait parmi les naturalistes quelques écrivains dont il pouvait sans rougir revendiquer la paternité littéraire. Il y a certainement quelque chose de lui dans Maupassant, dans Émile Pouvillon, dans Ferdinand Fabre, dont les débuts, à vrai dire, — ceux des deux premiers tout au moins, — sont postérieurs à 1870, mais qui, par leur conception de l'art et de la vie, se rattachent plutôt à la génération antérieure. Et il n'est pas douteux non plus qu'il ait été, avec Stendhal, avec les Goncourt, le grand maître d'Alphonse Daudet. A tous ces écrivains, dont quelques-uns ont débuté par des vers et qui, peut-être, auraient pu continuer dans cette voie, il a persuadé que la forme du roman leur fournissait le meilleur et le plus moderne emploi de leur talent ; il les a conviés à travailler, chacun dans sa voie, suivant les ressources de son expérience personnelle, à cette « grande enquête sur l'homme » qu'il poursuivait si activement lui-même ; il leur a enseigné le prix de l'observation directe, attentive des individus et des « milieux » : il leur a appris à regarder autour d'eux et même au-dessous d'eux, à ne rien dédaigner enfin de ce que l'un d'eux a appelé « l'humble vérité » ; pour tout dire, il les a pénétrés de cette conviction profonde que, dans l'étude sincère, consciencieuse de la prochaine, de l'immédiate réalité, ils trouveraient la matière, singulièrement riche et toujours neuve, d'œuvres d'art qu'il ne tiendrait qu'à eux de faire éclatantes et fortes. Ces leçons ont porté leurs fruits et, comme toujours, ont été dépassées par ceux qui les ont suivies : trop de « documents » et trop de faits, trop de « petits papiers », trop de « notes » furtivement prises et hâtivement entassées telles quelles dans des livres soi-disant « vécus » : voilà ce qu'on trouve trop souvent chez

les plus grands et dans les œuvres les plus accomplies. Taine l'a bien senti, lui qui ne perdait pas une occasion de prodiguer ses encouragements et sa sympathie à ces écrivains dans lesquels il sentait des disciples et des héritiers directs. « L'exécution n'est pas toujours parfaite, disait-il des romans de Ferdinand Fabre ; il y a des tons heurtés ; on ne trouve pas ici le fondu, la délicatesse exquise, le charme poétique et suprême qui font de Tourgueneff le plus accompli des paysagistes. » Et s'il rendait hommage à la « sensibilité délicate et toujours vibrante » qui fait que « les romans de Daudet ressemblent beaucoup à ceux de Dickens », il ajoutait : « Il y a là un don de premier ordre, mais dont il ne faudrait pas abuser ; car dans cette voie on arrive vite aux bizarreries, aux mièvreries, aux excès de couleur, aux sursauts de la diction nerveuse et saccadée [1]. » — Sans doute ; mais des disciples, quelques-unes de ces critiques n'auraient-elles pas pu remonter jusqu'au maître ?

III

Cependant, les événements de 1870-71 avaient fait surgir une génération nouvelle qui, dès ses débuts, promettait d'être fort différente de celles qui l'avaient précédée dans la vie. Ceux qui eurent vingt ans dans ces années douloureuses, qui, de leurs yeux, virent l'invasion, et les sanglantes tragédies du siège et de la Commune, qui assistèrent bientôt après aux multiples et tâtonnants efforts pour réorganiser et pour asseoir sur de solides fondements la démocratie française contemporaine, ceux-là, de tous ces spectacles emportèrent une impression ineffaçable. Ils ont pu, un moment, séduits par les bril-

1. Article sur *Alphonse Daudet, Hector Malot, Ferdinand Fabre* (*Débats* du 19 février 1875).

lants paradoxes de quelques-uns de leurs devanciers, s'enivrer de science et d'art pur, s'oublier dans « le culte du Moi », se faire les théoriciens amusés et ingénus du « dilettantisme » et de la « décadence » : tôt ou tard, ils devaient se ressaisir avec une généreuse vigueur, assumer bravement, résolument les graves responsabilités de l'action. « Aux âmes généreuses, écrivait récemment l'un d'eux[1], le dilettantisme n'est qu'une étape. Une vie d'homme, pour être intéressante et pleine, veut de grands partis pris d'affirmation. » De trop bonne heure, la vie réelle les avait marqués de sa rude empreinte : aux heures anxieuses et troublées, ils avaient dû prendre leur part de la commune angoisse, et la préoccupation morale et sociale était entrée dans leur âme pour n'en plus sortir.

Justement, en ce moment même, sous l'action des mêmes causes, évoluant avec son temps, réagissant contre lui-même, contre une partie de son œuvre antérieure, Taine était là qui s'offrait à eux pour les aider de ses conseils et les précéder dans la voie où ils voulaient entrer[2]. Plusieurs, à son exemple, allèrent demander au passé des leçons pour le présent et des indications pour l'avenir. Parmi toute cette brillante pléiade d'historiens, dont l'œuvre formera un jour l'une des parties les plus neuves et les plus durables de la littérature contemporaine, j'en vois bien peu qui n'aient dû quelque chose à l'auteur des *Origines*. M. Lavisse, par exemple, serait-il l'écrivain alerte et vivant, le réaliste pénétrant que nous connaissons, et en même temps définirait-il « la science, religion en espérance », s'il n'avait pas lu et médité les livres de Taine ? Sans Taine, qui sait si nous aurions le premier volume de cette belle *Histoire du cardinal de Richelieu*, par

1. M. Jules Lemaître, *art.* sur l'*Appel au soldat*, de M. Barrès.

2. Voir à ce sujet les premières pages de *l'Echéance*, par M. Paul Bourget. On n'a jamais mieux ni plus fortement analysé l'état d'esprit de cette « étrange jeunesse », comme il l'appelle lui-même, et l'action que Taine a eue sur elle.

M. Hanotaux, où la théorie de la « race », du « milieu » et du « moment » est appliquée avec tant d'ampleur et de conscience qu'on est bien près, en le lisant, d'en oublier le principal acteur du drame qu'on nous a promis ? Quelques divergences de vues qu'il puisse y avoir aussi entre l'écrivain des *Origines*, et l'auteur de *l'Europe et la Révolution française*, M. Albert Sorel serait assurément le dernier à nier la parenté non fortuite qui existe entre les deux œuvres : il a, si l'on peut dire, « européanisé » le sujet traité par Taine, mais le sujet est bien toujours le même ; et, à certains détails de composition, à la manière d'enchaîner les faits et de présenter les idées, à l'identité de certaines thèses et de certaines conclusions, on sent un disciple original et de grand talent qui rectifie, complète ou précise la pensée d'un maître qui lui est toujours présente. Enfin, et sans parler du désir d'émulation qui, sans doute, n'a pas été étranger à la conception de leurs beaux livres d'histoire, il suffit de lire quelques pages de M. Chuquet [1] et de M. Henri Houssaye pour reconnaître la méthode d'exposition inaugurée par Taine, et parfois, disons-le, maniée avec plus d'art et d'habileté que par Taine lui-même : des séries de petits faits, souvent exposés dans la langue des documents contemporains, et qui, se renforçant et s'éclairant les uns les autres, finissent par produire la conviction dans l'esprit du lecteur et par évoquer devant ses yeux l'image vivante et fidèle du passé. — Il semble qu'à tous ces divers écrivains Taine ait enseigné le souci scrupuleux des faits, l'étude consciencieuse des documents originaux, la nécessité aussi de transformer ces matériaux « en émotions et en images », l'obligation enfin de rechercher le sens de tous ces faits et d'en pénétrer les lois. Pour eux comme pour lui, l'histoire n'est pas seulement une science ; elle est un art aussi, et

1. Taine admirait beaucoup les *Guerres de la Révolution* : « C'est une véritable épopée, » aimait-il à dire.

elle est une philosophie [1]. Bien mieux, on peut dire qu'ils ont tous la même philosophie historique, et l'idée générale qui se dégage de leurs travaux à tous, c'est bien, en politique et en histoire, celle de l'unité, de la continuité et de l'ancienneté de la tradition française. Restaurer cette tradition et en retrouver tous les titres, ce n'était pas là rendre un mince service à une démocratie qui n'a déjà que trop de pente à croire qu'elle ne date que d'hier.

En littérature, il y avait, au lendemain de 1870, une œuvre parallèle et aussi urgente à accomplir. On sait avec quelle ardeur M. Brunetière s'y est tout d'abord consacré, avec quelle verve batailleuse d'orateur et d'écrivain, avec quelle science et quelle érudition, avec quelle force et quelle habileté dialectique, avec quel talent enfin il a défendu contre tous ceux qui menaçaient d'en altérer l'intégrité, — romanciers, naturalistes, dilettantes, modernistes, impressionnistes, qui sais-je encore ? — la tradition nationale. Or, M. Brunetière, si différent de Taine qu'il soit à bien des égards, à bien des égards aussi, est un continuateur et un disciple de Taine. Il n'a jamais cessé de le proclamer « un des maîtres de la pensée contemporaine [2] », celui même « de la méthode de qui il était le plus profondément imprégné ou imbus [3] » ; et, tout récemment, il écrivait encore : « Si je crois avoir assez étudié Taine, — et même, en plus d'un point, l'avoir assez fidèlement non pas continué, mais suivi... [4] » Goût et passion des idées générales, de l'information précise et minutieuse, parfaite possession des ressources de la composition classique : en admirant ces qualités chez l'auteur de la *Philosophie de l'art*, M. Brunetière ne pouvait man-

1. Voir l'*Essai sur Tite-Live*, où la théorie est déjà exposée tout au long.
2. *Histoire et Littérature*, t. III, p. 137.
3. *Evolution de la critique*, p. 246.
4. *Discours de combat*, p. 71.

quer de chercher — et de réussir — à se les assimiler. Mais de plus, c'est à lui qu'il a emprunté l'idée de transporter dans la critique les méthodes de l'histoire naturelle[1], et c'est à son exemple qu'il a tenté « d'expulser de l'histoire de la littérature et de l'art ce qu'elles contiennent encore de subjectif, de constituer, en un mot, la critique comme science véritable ». Enfin, pour M. Brunetière comme pour Taine, et probablement à son école, la littérature et la critique n'ont jamais été « une fin en soi ». Vues d'un peu haut, les questions littéraires se sont transformées en questions morales, les questions esthétiques en questions sociales, et toutes ensemble en questions religieuses. Toutes ces questions, M. Brunetière les a prises au point où Taine les avait laissées, et, souvent avec les moyens et la méthode de Taine, il a essayé de leur faire faire un ou plusieurs pas de plus. Le célèbre article *Après une visite au Vatican* est la suite logique des pages de Taine sur *l'Eglise,* — et en même temps y répondent.

Autour de M. Brunetière, le contredisant sur quelques points, lui donnant raison sur d'autres, avec indépendance par conséquent, mais avec une égale activité et un égal talent, d'autres critiques ont combattu le bon combat de la critique classique et de la tradition nationale. M. Faguet et M. de Vogüé nous ont dit eux-mêmes tout à l'heure ce qu'ils croyaient devoir à Taine. Je ne m'étonne pas du tout que celui-ci se soit reconnu dans l'admirable lucidité, dans la vigueur hardie de simplification et d'abstraction, dans la puissance de reconstruction dont

1. Je retrouve même en germe la formule et la justification de la théorie de l'évolution des genres dans une phrase peu connue de Taine, que M. Brunetière a très probablement ignorée, mais qui n'en est peut-être que plus intéressante : « *Les genres de l'art*, disait Taine, ***sont définis par la diversité des facultés qui le produisent et des besoins qu'il satisfait.*** » (Article sur le *Menandre* de Guillaume Guizot, ***Revue de l'Instruction publique*** du 10 mai 1855).

M. Faguet a fait preuve en ces étonnantes biographies intellectuelles qu'il nous a tracées de Chateaubriand et de Joseph de Maistre, de Calvin et d'Auguste Comte. M. de Vogüé, lui, est tout d'abord allé demander aux écrivains russes les leçons d'idéalisme dont avaient besoin pour se renouveler nos romanciers et nos poètes : l'entreprise, au fond, ressemblait trop à celle dont Taine, vingt ou trente années plus tôt, avait donné l'exemple, quand il allait demander aux Allemands et aux Anglais des leçons de naturalisme, pour que l'historien de la *Littérature anglaise* ne vît pas l'un de ses héritiers dans l'auteur du *Roman russe*. D'ailleurs, celui-ci, par son style somptueux, coloré, éloquent, et où si aisément les idées, converties en images, se transforment et s'élargissent en vastes et puissants symboles, devait lui rappeler un peu sa propre manière, et lui prouver par là même qu'il avait été lu et pratiqué avec profit. Quant à M. Jules Lemaître, s'il faut l'en croire, — et il faut l'en croire, — Taine ne paraît pas avoir eu une forte action sur lui : « J'admire beaucoup Taine, écrit-il, et j'ai dit pourquoi dans une *Figurine* du 6e volume des *Contemporains*. Mais je ne démêle pas bien quelle influence il a pu exercer sur moi. Évidemment j'ai senti, bien davantage, celle de Sainte-Beuve, de Renan et peut-être d'Anatole France[1]. » Mais ces lignes datent de quatre ans. Et depuis, n'est-il pas curieux d'observer que tous les maîtres de la critique contemporaine, M. Lemaître comme M. de Vogüé, M. Faguet comme M. Brunetière se tournent maintenant, et de plus en plus, vers l'étude des questions politiques et sociales ? Tous, comme attirés et séduits par l'exemple de Taine, comme désireux de rivaliser avec lui, de reproduire en eux son évolution, de compléter, de corriger peut-être et d'achever son œuvre, nous les voyons appliquer à

1. *Revue blanche, art. cit.*

l'examen de ces délicats problèmes le tact exquis, la pénétration critique, le sens délié des complexes réalités morales, en un mot « l'esprit de finesse » que leur a départi la nature, et qu'ils ont aiguisé par la pratique assidue des bonnes lettres. Or, dans cette voie, ils rencontreront, ils ont déjà souvent rencontré Taine devant eux. « La plupart des ouvriers de l'heure actuelle, écrivait il y a déjà dix ans M. de Vogüé, travaillent dans le profond sillon creusé par M. Taine avec ses *Origines de la France contemporaine*[1]. » Le mot est encore plus vrai aujourd'hui, s'il est possible. De plus en plus, les bons « ouvriers de l'heure actuelle » auront à examiner, à discuter les solutions proposées par Taine ; s'ils y souscrivent, surtout s'ils s'en écartent, ils devront nous donner leurs raisons ; en tout cas, ils ne sauraient se dérober à son influence, et ce sera encore l'accepter que de le contredire.

A ces écrivains de combat, on peut en joindre aujourd'hui un autre qui, tour à tour poète, critique, voyageur, romancier surtout, a marqué sa place dans presque tous les genres qu'il a successivement ou parallèlement abordés. M. Paul Bourget est assurément l'un de ceux, il est peut-être celui sur lequel Taine a mis le plus fortement le sceau de sa pensée. De la génération qui a commencé à produire après la guerre, il est peut-être le seul qui ait tout d'abord accepté Taine tout entier, l'auteur de *l'Intelligence* comme l'auteur de la *Littérature anglaise*, l'auteur de la *Philosophie de l'art* comme l'auteur des *Origines*.

1. *Remarques sur l'Exposition du Centenaire*, p. 222.

2. Il n'y a, je pense, aucune indiscrétion à dire ici que l'étude que M. Bourget a consacrée aux *Origines* (elle a été recueillie dans les *Etudes et Portraits*) a été trouvée par Taine si juste de ton, si pénétrante et si exacte, bref, il s'y est si parfaitement reconnu que, depuis les mémorables articles de Sainte-Beuve en 1857, aucun article ne lui avait fait autant de plaisir. Taine avait, comme on sait, pour M. Bourget une très vive affection, et la lettre qu'il lui écrivit à propos du *Disciple*, et qu'on publiera sans doute un jour, sera l'une des pièces capitales de son histoire morale.

« Celui-là du moins n'a jamais menti », disait-il de lui avec admiration ; et il étudiait pieusement, respectueusement tous ses livres, et il l'expliquait avec une vigueur, une clarté, une pénétration incomparables. Ce culte ingénu produisit de remarquables résultats. Parlant des premiers ouvrages en prose de M. Bourget, avec une évidente exagération, mais non sans un certain fond de vérité, Scherer disait : « Formes de la pensée, procédés de l'analyse, marche du raisonnement, tours de style, on reconnaissait à chaque pas le disciple si pénétré de dévotion pour son maître qu'il en abdiquait sa propre personnalité. » Et il l'accusait d'avoir « transvasé, pour ainsi parler, son moi dans celui d'un autre [1] ». Scherer voyait un peu gros, et l'on pourrait discuter ce jugement, ou, pour mieux dire, cette impression légèrement superficielle. Mais que M. Bourget ait dû à Taine « le plus essentiel de ses idées et le meilleur de sa méthode [2] », c'est ce qu'on ne peut nier ; et aussi bien, l'aveu est de lui. D'abord, c'est Taine qui a fait du jeune écrivain avant tout un psychologue ; c'est lui sans doute aussi — avec Fromentin peut-être — qui, par ses livres plutôt peut-être que par ses conseils, lui a persuadé d'employer son talent à écrire surtout des romans, et d'y transporter tous les procédés et toutes les préoccupations qu'il avait lui-même introduits dans la critique : on sait quelle place tiennent dans les romans de M. Bourget les idées de « race », de « milieu » et de « moment » ; on sait avec quel soin consciencieux il recherche la « faculté maîtresse » de ses héros et nous en fait suivre les lointains effets : M. Bourget « prépare » et « construit » ses personnages comme Taine les auteurs dont il entreprend l'étude, et il nous donne un peu l'idée

1. E. Scherer, *Etudes critiques sur la littérature contemporaine*, t. X, p. 160.
2. Paul Bourget, *l'Arbre de M. Taine* (*Figaro* du 7 novembre 1897). — Voyez aussi la dédicace d'*André Cornélis*.

de ce qu'aurait pu être Taine romancier. Enfin, sans parler d'autres conceptions communes au maître et au disciple, — leurs sympathies anglo-saxonnes, leurs velléités aristocratiques par exemple, — c'est bien dans l'historien des *Origines* que M. Bourget a puisé la plupart de ses théories sociales, en particulier les tendances décentralisatrices qu'il a manifestées dans ses derniers écrits. — Mais la méthode d'observation scrupuleuse préconisée par Taine, et si bien suivie par l'auteur d'*Outre-Mer,* devait avoir chez ce dernier des effets qu'il n'était pas très facile de prévoir. D'esprit plus souple que son maître, plus capable de se déprendre, au contact des faits, de ses idées *à priori,* plus éprouvé peut-être aussi par la vie, et puis, venu plus tard dans un monde plus vieux, il devait partager moins longtemps quelques-unes des illusions que, nous l'avons vu, Taine avait gardées jusqu'au dernier jour. M. Bourget est peut-être le premier qui, — il y a près de vingt ans de cela, — ait parlé de « la banqueroute de la science [1] ». Et depuis, parmi quelques fluctuations et quelques retours en arrière, un lecteur prévenu peut maintenant retrouver dans ses livres les étapes successives d'une pensée qui, au fond, a toujours été obsédée par le problème moral et religieux, — ainsi qu'en témoigne éloquemment la *Préface*, désormais célèbre, où, s'autorisant encore de Taine, l'auteur du *Disciple* proclamait récemment l'efficacité de ce qu'il appelait *l'apologétique expérimentale.*

1. « Je n'ignore pas, fait dire M. Bourget à l'un des deux interlocuteurs qu'il met en scène, je n'ignore pas que la science recèle un fond incurable de pessimisme, et qu'*une banqueroute est le dernier mot de cet immense espoir de notre génération*, — banqueroute dès aujourd'hui certaine pour ceux qui ont mesuré l'abîme de cette formule : *l'Inconnaissable.* Il y a un principe assuré de désespoir dans la définition même de la méthode expérimentale, car, en se condamnant à n'atteindre que des faits, elle se condamne du coup au phénoménisme final, autant vaut dire au nihilisme. » (*Science et Poésie, dialogue, Études et portraits,* t. I, p. 202). Le dialogue est daté de janvier 1883.

Romanciers, critiques, historiens [1], sur la plupart de ceux qui ont remué des idées au lendemain de la grande crise française, l'action de Taine s'est fait sentir. En a-t-il été de même des philosophes? A première vue, il paraît difficile de lui attribuer la moindre part dans le mouvement idéaliste qui, de plus en plus, semble emporter la pensée contemporaine. S'il est facile de retrouver sa trace dans les travaux de M. Ribot et de M. Pierre Janet [2], on ne voit pas très nettement ce que des penseurs tels que M. Lachelier et M. Renouvier, Guyau et Secrétan ont pu lui devoir. Tout au plus pourrait-on dire que l'ensemble des préoccupations qui ont dicté à Taine les *Origines de la France contemporaine* correspondait trop bien à celles qui agitaient l'esprit de nos philosophes, pour que ceux-ci n'en

1. On ne saurait tout dire, et l'on entend bien que je n'ai pas eu la prétention « d'épuiser » le vaste sujet que j'abordais dans ce dernier chapitre. J'ai seulement voulu étudier avec quelque détail un certain nombre de « cas » qui m'ont paru intéressants, significatifs et représentatifs d'une foule d'autres. Mais l'influence de Taine n'a pas été confinée dans le cercle nécessairement un peu étroit où je me suis volontairement enfermé ; son action ne s'est pas exercée que sur les seuls écrivains dont il a été question plus haut. Il serait, je crois, assez facile d'en retrouver la trace aisément reconnaissable dans les œuvres de M. Gaston Paris et de M. Georges Perrot, de MM. Alfred et Maurice Croiset, de feu Louis Coura od et de M. Boutmy, de M. Sully Prudhomme et de M. Gebhart, etc. Par exemple, qu'on lise, dans le livre de M. Gebhart sur *les Origines de la Renaissance en Italie*, le chapitre intitulé *Formation de l'âme italienne* . c'est là un morceau de psychologie historique comme on n'avait pas l'idée d'en écrire avant Taine ; style à part, c'est la méthode et c'est l'esprit qui ont présidé à la conception de l'*Histoire de la littérature anglaise*, et l'on croirait lire un chapitre d'une *Histoire de la littérature italienne* écrite par l'auteur des *Essais de critique et d'histoire*. Et j'aurais aimé aussi à esquisser l'histoire intellectuelle et morale du délicat et pénétrant poète du *Zénith* et du *Bonheur*, et à montrer quels intéressants rapports elle présente avec l'évolution personnelle de Taine.

2. « Le livre de Taine sur *l'Intelligence*, déclarait M. Pierre Janet, a été mon livre de chevet quand j'étais élève à Louis-le-Grand, dans la classe de philosophie, et depuis il est resté un des livres que j'ai relus le plus souvent ; c'est vous dire que son influence a été grande sur mon travail. — Je souhaite que cette influence me guide encore et me permette d'écrire, d'une façon que Taine eût approuvée, quelques fragments de ce livre sur la volonté qu'il nous avait promis et qu'il n'a malheureusement pas pu nous donner. » (*Revue blanche, art. cit.*).

fussent pas encouragés, soutenus, et comme affermis dans leurs espérances; et ainsi, en leur préparant des lecteurs, et peut-être des disciples, Taine aurait contribué à « la renaissance de l'idéalisme ». Mais peut-être pourrait-on aller plus loin encore. N'est-ce-pas M. Fouillée qui, étudiant « les origines du mouvement idéaliste », et rencontrant sur sa route « le naturalisme doctrinaire » de Taine, observait — bien profondément, selon moi, — qu'il « était moins dogmatique qu'il ne le paraissait », et qui ajoutait : « Taine devait être de ceux qui favorisèrent le mouvement idéaliste, parce qu'il avait en lui-même préparé la voie dans son beau livre de *l'Intelligence*?[1] » Et M. Boutroux écrivait à son tour : « Il est probable qu'en métaphysique il n'a pas seulement contribué au développement du mouvement positiviste, mais que, par le mélange de spéculation et d'observation qui caractérise son œuvre, par la disproportion visible de ses prémisses et de ses conclusions, il a amené plus d'un esprit à réagir contre le positivisme, et contribué, indirectement, à la renaissance de l'idéalisme[2]. » On ne saurait dire mieux, et plus juste ; et ce sont là des témoignages trop peu suspects pour qu'on ait le droit d'en priver la mémoire d'Hippolyte Taine...

Allons-nous poursuivre? Essaierons-nous de savoir ce que pensent de Taine ceux qui eurent vingt ans vers 1890, ou bien ceux qui, peut-être un peu plus âgés, ont commencé à écrire à cette même époque, en un mot la génération littéraire qui commence à affleurer à la lumière? Il serait sans doute un peu téméraire de vouloir trop préciser. On entrevoit bien que les symbolistes ont dû ne pas étudier sans profit le style de l'auteur de la *Littérature anglaise*. Plus sûrement encore, on reconnaît son influence, le plus

1. A. Fouillée, *le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive* (Alcan, 1896, p. XVI).

2. *Revue blanche, art. cit.* — M. Faguet (*Politiques et moralistes*, 3e série, p. 313) fait une observation analogue.

souvent croisée avec celle de M. Brunetière, sur les derniers venus de la critique, sur E. Hennequin, sur MM. Doumic, Lanson et Texte. Enfin, l'écrivain qui, il y a une dizaine d'annéce, passait pour « le prince de la jeunesse », M. Maurice Barrès, a dit trop souvent, dans les *Déracinés,* et ailleurs, ce qu'il a dû à Taine, pour qu'il n'y ait pas lieu de recueillir son témoignage. « Comme éducateur, a-t-il écrit quelque part, et pour nous communiquer l'ensemble des connaissances au point où l'observation et l'expérimentation les avaient menées en 1870, M. Taine me semble incomparable. Quelques objections respectueuses que j'oserais adresser à cet honnête homme ne me viennent qu'après que je me suis placé, grâce à son aide, au plan dont ses méthodes d'exposition nous ont facilité l'abord[1]. » Il se pourrait qu'en s'exprimant ainsi M. Barrès eût parlé au nom de la plupart des jeunes Français qui ont maintenant de trente à quarante ans.

Certes, quelques-uns d'entre ceux-là sont assez loin d'accepter sur tous les points les solutions que leur a proposées Taine. Ils ont lu d'autres livres que les siens, et ils ont réfléchi sur les choses et sur eux-mêmes. En politique ou en sociologie, ils sont tentés de trouver que l'individualisme anglo-saxon a peut-être trop séduit l'historien des *Origines* et, plus d'une fois, l'a entraîné un peu au-delà de la vérité. Ils n'acceptent, par exemple, qu'avec d'extrêmes réserves ses vues décentralisatrices. Ils estiment qu'en pareille matière on ne saurait procéder avec trop de prudence, et qu'à une époque où les autres nations de l'Europe tra-

1. *Revue blanche, art. cit.* — Dans ce même article, M. Tarde définissait en ces termes, qui me paraissent la vérité même, l'action exercée par Taine sur la pensée de son temps : « On lui doit en grande partie le renouvellement de la critique littéraire, la psychologie physiologique, l'orientation des études philosophiques dans un sens plus scientifique et plus substantiel, la tendance sociologique même de l'heure présente » Et M. Faguet (*Hist. de la langue*, etc., p. 397), disait à son tour : « Il a exercé pendant vingt ans environ chez nous l'empire que Spencer a eu dans les pays de langue anglaise. »

vaillent si activement à constituer ou à achever leur unité, s'enferment si jalousement dans leurs frontières respectives, se resserrent en quelque sorte sur elles-mêmes, la France se doit de ne pas défaire avec une légèreté coupable l'œuvre pour laquelle tant de générations ont dépensé sans compter le plus clair de leur or et le meilleur de leur sang ; la patrie française valait bien tous ces sacrifices : ne la détruisons pas de nos propres mains [1] ! — Et de même, dans son horreur légitime du jacobinisme, Taine n'a-t-il pas restreint outre mesure les droits de l'État [2] ? Des droits, à dire vrai, il ne lui en reconnaît aucun : il ne lui attribue que des devoirs. Cela est assurément excessif. Quand l'État représente *vraiment* la nation, il a tous les droits de la collectivité. Il est telle et telle réforme que lui seul peut accomplir, et, parmi cette « poussière d'hommes » que sont devenues les sociétés modernes, il est la seule sauvegarde des faibles contre les forts, le seul régulateur de la « concurrence vitale ». Quel est le « citoyen » qui ne renoncerait à une minime partie de ses prétendus « droits » pour diminuer autour de lui la misère, et rendre un peu moins illusoire ce mot de justice sociale que tout le monde aujourd'hui prononce, et que si peu ont réellement gravé dans le cœur ?

Mais de toutes les théories de Taine, celle qu'il paraît le plus difficile d'admettre, c'est sans aucun doute sa con-

1. A mon avis, sur cette question si délicate et si complexe de la décentralisation, on ne saurait rien lire de plus fort et de plus précis que l'admirable étude de M. Faguet intitulée *Décentralisateurs et Fédéralistes* dans ses *Questions politiques* (A. Colin, 1899). Ce morceau, comme du reste la plupart de ceux qui composent le volume, — et celui qui l'a suivi, sous le titre de *Problèmes politiques du temps présent* (Colin, 1901) — me paraît un chef-d'œuvre de bon sens vigoureux et lucide. Je ne crois pas qu'on puisse apporter à l'étude de ces difficiles problèmes un esprit plus libre, plus dégagé de tout parti pris, et en même temps un sentiment plus fin et plus juste du réel, du possible et du souhaitable.

2. Voir là-dessus la fin de l'étude de M. Boutmy sur Laboulaye. Il y a là deux pages qui, avec quelques autres de M. Faguet, sont peut-être ce que l'on a écrit de plus ferme et de plus juste contre l'individualisme en matière politique et sociale.

ception de la science. D'abord, *la Science* n'existe pas : il n'y a que des « sciences » particulières, qui peuvent bien, sur certains points, communiquer entre elles, mais qui, à l'ordinaire, diffèrent les unes des autres par leurs méthodes comme par leur objet. Voit-on beaucoup de points de contact entre l'analyse mathématique et la physiologie? Ces sciences spéciales se rejoindront-elles d'ailleurs un jour? Formeront-elles comme un corps inébranlable de certitudes où l'humanité future trouvera l'explication totale de l'univers? Bien hardi qui oserait l'affirmer. Bien plus hardi encore celui qui voudrait induire des données actuelles ce que pourra être cette explication dernière. Des groupes de faits reliés par des séries d'hypothèses auxquelles les vrais savants n'attribuent qu'une valeur toute conventionnelle et toute provisoire[1], c'est à quoi se réduisent les plus avancées de nos sciences actuelles. Des hypothèses échafaudées sur ces hypothèses, voilà notre philosophie des sciences. Ployable aux théories métaphysiques les plus opposées, cette philosophie, bien loin d'être un corps de certitudes, n'est pas même un corps de probabilités[2]. Supposons même achevée, constituée *in æternum* la

1. Voir P. Duhem, *Quelques réflexions au sujet de la physique expérimentale* (*Revue des questions scientifiques*, juillet 1894), et peut-être surtout les études si décisives et si hardies qu'un jeune savant doublé d'un vrai philosophe, M. Edouard Le Roy a publiées dans la *Revue de Métaphysique* en 1899, 1900 et 1901 sous ce titre : *Science et philosophie* et *Un positivisme nouveau*. Voir aussi du même écrivain *la Science positive et les philosophies de la liberté* dans la *Bibliothèque du Congrès international de philosophie de 1900*. Renan disait avec raison de M. Lachelier qu'il était « l'inventeur du mouvement tournant philosophique le plus surprenant des temps modernes depuis Kant ». On dira peut-être un jour de M. Le Roy qu'il est avec — M. Bergson et M. Blondel — l'inventeur du mouvement tournant philosophique le plus surprenant qu'il y ait eu depuis M. Lachelier et M. Boutroux.

2. Cette idée n'a pas été entièrement étrangère à Taine : « J'ai sauté d'un bond, écrivait-il un jour, par-dessus le scepticisme. Le voilà qui revendique sa part, et qui me dit que, *hors les mathématiques, nos sciences ne sont que des probabilités.* » (Lettre inédite à Edouard de Suckau, 8 mai 1854). On peut d'ailleurs se demander si c'est bien là du « scepticisme » ; et le mot de Pascal me revient à l'esprit : « Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut en se soumettant où il faut. »

science de la nature : restera à constituer la science de l'homme ; et entre les deux, on peut dès maintenant affirmer qu'il n'y a aucune commune mesure. Quels rapports l'avenir pourra-t-il bien découvrir entre la géométrie et l'exégèse ? Et même, comme on a tort de parler de « science » de l'homme et de « sciences » morales[1] ! Réservons donc ce nom de « science » à la science positive[2]. Ne laissons pas croire que nous confondons sous le même vocable deux « ordres » différents. Taine est là pour nous mettre en garde contre cette « confusion des genres » et pour nous avertir qu' « il n'y a pas de pire confusion ». Surtout, ne laissons pas croire que nous n'usons de la science que pour authentiquer nos conjectures, nos désirs ou nos rêves ; gardons-nous de paraître lui vouer un culte intéressé, et, par respect pour elle, ne lui demandons pas de projeter sur nos préférences métaphysiques l'ombre de ses certitudes. La science est toute-puissante dans son domaine, et ce domaine est immense. Mais qu'elle s'y tienne ; qu'elle en défende jalousement les approches ; qu'elle ne permette pas aux esprits prévenus ou chimériques d'anticiper, d'escompter et de confisquer ses conclusions. Surtout,

1. Je trouve cette idée exprimée avec une force et une concision saisissantes dans une page récente de M. Faguet, précisément sur Taine : « Il est possible, il est probable même que la critique est, *comme toutes les sciences qui s'appliquent à l'humanité*, une science toujours en partie conjecturale, *c'est-à-dire un savoir plutôt qu'une science*, une connaissance incomplète qui est mêlée d'art et de science ; qui sait jusqu'à un certain point ; ensuite a des intuitions ; ensuite suppose ; ensuite imagine ; et enfin est destinée à se rapprocher toujours de la science sans l'atteindre jamais. » (*Histoire de la langue et de la littérature française*, A. Colin, 1900, t. VIII, p. 395).

2. Répondant au discours de réception de M. Gaston Paris à l'Académie française (28 janvier 1897), M. Joseph Bertrand se refusait à désigner du même mot la méthode usitée dans les sciences de la nature et celle qui est employée par la critique historique et philosophique ; l'une est vraiment *scientifique*, disait-il ; l'autre est simplement *savante*, et ce n'est pas précisément la même chose. Et il ajoutait bien finement : « La langue française est assez riche pour ne pas imposer le même nom à des génies opposés, ou tout au moins à des aspirations dissemblables. »

qu'elle n'écoute pas ses flatteurs ; qu'elle ne se croie pas appelée à fonder une morale ; qu'elle n'ait pas l'enfantillage de se transformer en religion : « cela est impossible, et d'un autre ordre », comme disait Pascal. Et c'est Pascal qui disait encore : « De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée... De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité. » Rien de plus profond et rien de plus vrai. — Au delà et au-dessus de l' « ordre » de la nature qu'étudient la, ou plutôt *les* sciences positives, s'élève et s'étend l' « ordre » proprement humain : dans ce domaine de la psychologie et de l'histoire, de l'art et de la sociologie, de la philosophie enfin, les méthodes positives, Taine est là pour le prouver, sont foncièrement inefficaces ; on peut les y transporter ; elles auront quelque prise sur ce par quoi l'homme rentre dans la nature, non sur ce par quoi il s'en distingue, c'est-à-dire sur ce qui fait l'homme. Enfin, au-dessus de l' « ordre » humain, le complétant et le couronnant en quelque sorte, lui donnant tout son sens et tout son prix, l' « ordre » moral et religieux. « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants. » Ici, la méthode expérimentale et la méthode déductive n'ont plus leur raison d'être[1].

1. « Qu'est-ce qu'une religion, a dit admirablement M. Gaston Paris, qu'est-ce qu'une religion qui n'admet pas l'intervention de Dieu dans la vie, qui, par conséquent, ignore la prière et qui ne promet pas une vie future pour réparer les injustices de celle-ci ? *Tant qu'il y aura des âmes qui ne pourront pas se contenter de la science ou plutôt de l'ignorance humaine,* qui ne pourront pas se résigner à naître pour mourir et à mourir sans savoir pourquoi, elles n'appelleront religion que ce qui leur donnera une explication du monde et une promesse de bonheur infini. En mettant fin au messianisme terrestre, en proclamant que son royaume n'est pas de ce monde, *le christianisme a détaché à tout jamais la religion de la science* et de la politique ; *il lui a créé un domaine propre* qui existe désormais en dehors et au-dessus des autres, et le seul où elle soit vraiment elle-même. » (*Penseurs et poètes*, p. 32-33). M. Faguet a bien raison de vouloir placer cette page en note à quelques-unes des *Pensées* de Pascal.

Et ceux qui, au nom d'une science qui n'est pas faite encore, mêlant les genres, confondant les ordres, brouillant les points de vue, persisteraient à vouloir « introduire la religion dans la science », ou inversement, « la science dans la religion », faudrait-il, aujourd'hui surtout, après tant de mécomptes successifs, hésiter avec Pasteur à les appeler « des esprits faux » ?

Voilà donc quelques points, entre autres, sur lesquels il semble malaisé d'accepter les enseignements de Taine. Mais en revanche, sur combien d'autres, il nous a prodigué des leçons fécondes, et des exemples qui ne seront pas perdus ! Je ne parle pas de sa noble vie consacrée tout entière à la recherche implacable du vrai, de son patient et infatigable labeur, de sa douceur stoïque à supporter des critiques qui, plus d'une fois, l'ont fait souffrir, enfin de la croissante préoccupation morale et sociale qui, au dire de ceux qui l'ont bien connu, se trahissait dans les dernières années de sa vie par des angoisses intérieures rappelant de très près celles de Pascal, et qui, après le lui avoir inspiré, a si souvent percé dans son dernier livre. Car on peut tirer de son œuvre des leçons plus précises encore. Nous ne croyons guère avec lui qu'on puisse expliquer par les « grandes pressions environnantes », par la « race », le « milieu » et « le moment » la supériorité des grandes œuvres de l'art et de la civilisation humaine. Néanmoins, nous tenons un grand compte de ces données qu'il a mises si fortement en lumière ; nous ne nous flattons plus maintenant de penser uniquement par nous-mêmes, et, après l'avoir lu, nous sourions des prétentions de ceux qui, à l'exemple de Descartes, s'imaginent pouvoir faire table rase de tout ce que leurs pères ont pensé avant eux ; nous lui savons gré de nous avoir montré que les grands hommes ne sont pas des « superhommes », qu'ils ne sont pas des isolés dans leur temps et dans la longue série des générations successives, et que, bien loin de ressembler au

Moïse de Vigny, au héros « puissant et solitaire », ils ne sont grands que de toutes les velléités diffuses qu'ils synthétisent et qu'ils expriment, que de tous les avortements obscurs qui ont précédé leur naissance, que de tous les efforts aveugles des « ouvriers innombrables qui travaillent sourdement et tissent la trame infinie de l'histoire ». « Tels que des flots dans un grand fleuve, nous avons chacun un petit mouvement, et nous faisons un peu de bruit dans le large courant qui nous emporte ; mais nous allons avec les autres et nous n'avançons que poussés par eux. » Comme Pasteur en physiologie[1], Taine nous a fait comprendre le rôle des « infiniment petits » en histoire ; dans le présent, il nous a fait voir la survivance du passé, et la préparation lente et laborieuse de l'avenir. C'était restaurer la tradition sur ses vraies bases, et nous donner par les faits la plus éclatante leçon de solidarité sociale.

Mais son œuvre comporte un autre enseignement, non moins précieux, non moins fécond, et qui, ce semble, est en voie de porter ses fruits. Se défier des idées toutes faites et des formules retentissantes, étudier les faits avec conscience, avec méthode, passer toutes ses conceptions abstraites au crible de l'expérience, éviter les conclusions trop hâtives et les jugements précipités, être modeste, n'avoir qu'une confiance limitée en son sens propre, croire que les questions spéciales exigent des études et une compétence spéciales, qu'on ne s'improvise pas plus homme d'État que chimiste ; mais pour cela, ne pas se croire tenu d'abdiquer toute pensée, toute initiative et toute chaleur d'âme ; au contraire, ces faits que l'on rassemble et que l'on étudie curieusement, en rechercher le sens intime et tâcher d'en dégager la loi générale, ne s'arrêter que lors-

1. Voir la belle étude que M. E.-M. de Vogüé, dans son livre *Devant le siècle* (A. Colin, 1896), a intitulée *le Legs philosophique de Pasteur*, et aux *Appendices*, l'admirable fragment du *polypier*.

qu'on l'aura découverte; mais alors, cette vérité une fois trouvée, l'embrasser avec ardeur, s'y livrer avec enthousiasme, la répandre avec passion; travailler, en un mot, de toute son activité et de tout son pouvoir à *faire sortir l'idéal du réel* ; si c'est bien là l'impression dernière que l'on emporte d'un long contact avec Taine, on ne voit pas de conseil qui soit mieux adapté aux besoins et aux aspirations des générations nouvelles. Et c'est sans doute pourquoi elles reconnaissent en lui un maître dont la pensée, dont le souvenir et dont la gloire ne les quitteront pas de sitôt.

CONCLUSION

« Penser, *surtout penser vite,* est une fête. L'esprit y trouve une sorte de bal ; jugez de quel empressement il s'y porte [1]. » Ce mot de Taine me paraît si caractéristique, il rend si bien compte de la nature et des limites de son génie, des mérites et des lacunes de son œuvre, qu'il me suffira presque de le rappeler pour résumer les pages qu'on vient de lire.

Comme le lui avait prédit Vacherot, dès l'École normale, Taine a vécu pour penser. « J'ai besoin de penser, disait-il, comme mon estomac a besoin de manger [2]. » Peu d'esprits, certes, ont plus joui des idées, ont pris plus grand plaisir à les inventer, à les manier, à les enchaîner, à les suivre où elles le conduisaient, à en composer de subtils et puissants assemblages. Mais, à la différence de quelques autres, il voyait dans ce jeu non seulement le plus noble emploi de l'intelligence, mais encore, mais surtout le plus utile pour ses semblables et pour lui-même. Il était le contraire d'un dilettante ou d'un sceptique. Il avait littéralement une âme de croyant. « Si l'on veut comprendre une œuvre d'art, écrivait-il, *il faut y croire* [3]. »

1. *Histoire de la littérature anglaise,* éd. actuelles, t. III, p. 273.
2. Lettre inédite du 3 juillet 1870.
3. *Introduction* au livre *The Hundred greatest men,* vol. II (Londres, 1879).

Voilà pourquoi il a cru à *la Science,* à sa compétence absolue, à son efficacité souveraine, avec une candeur, avec une ferveur mystique qui sont vraiment touchantes de la part de ce haut et ferme esprit. — « Et ensuite? » demande un des héros de M. Bourget, croyant sincère et candide, à un dilettante qui vient de lui exposer sa conception de la vie, son besoin et sa passion de tout comprendre. — « *Il n'y a pas d'ensuite à la pensée* », répondit le jeune homme, « *c'est une débauche comme une autre, et c'est la mienne.* » Il faut dire à l'honneur de Taine que ce singulier état d'âme lui fut toujours étranger, et lui eût été justement odieux.

Seulement, il a *pensé trop vite.* Il a été trop pressé d'avoir un système, et de trop bonne heure, avant que des réflexions, des lectures suffisantes, avant surtout que l'expérience de la vie et des hommes n'eût fait son œuvre, il en a arrêté, il en a accepté plutôt d'autrui les lignes directrices et les thèses fondamentales; et, ces *postulats* de sa doctrine une fois fixés, jamais plus depuis il n'en a sérieusement vérifié les titres. Dans son ardeur juvénile et dans sa noble impatience à se former des convictions doctrinales et à se créer une « croyance », il avait embrassé comme « évidentes » des idées dont la clarté n'était faite que de leur excessive simplicité. Les idées trop simples risquent fort d'être des idées étroites ou des idées fausses: la réalité n'est pas simple; il faut pour lui arracher son secret plus d'une méthode; il y faut une complexité d'esprit et une fertilité d'imagination qui puissent rivaliser de ressources avec ce Protée insaisissable, aux formes changeantes et ondoyantes, qu'il s'agit d'étreindre et d'expliquer. Croyance à l'universel déterminisme, à la parfaite « adéquation » de la philosophie et de la science, à l'opposition absolue, irréductible entre l'idée religieuse sous sa forme catholique et la science moderne, voilà quelques-uns des principes que, sous l'empire de Spinoza et de

Hegel, Taine, à vingt ans, avait acceptés comme si évidents, qu'il ne s'est plus guère soucié d'en contrôler le bien fondé. Le mal n'eût pas été grand si son génie l'avait porté vers les sciences de la nature : un savant, dans son laboratoire, peut avoir telles théories spéculatives qu'il lui plaira; ses expériences et, partant, ses découvertes n'en seront nullement compromises; et même, l'on peut soutenir que des convictions résolument déterministes l'aideront plutôt qu'elles ne lui nuiront, à trouver les lois des phénomènes qu'il étudie. Mais en art, en critique, en histoire, il n'en va plus tout à fait ainsi. A l'entrée de ce nouveau domaine, les pouvoirs de la méthode expérimentale, de l'esprit géométrique expirent; c'est ici le règne de la contingence et de l'esprit de finesse. Et si Taine avait pu tenir l'audacieuse gageure qu'il avait faite avec lui-même, s'il avait appliqué là sa méthode inexorable, son inflexible déterminisme, il n'eût été que le plus paradoxal des esprits systématiques. Il ne s'y est, du reste, que trop longtemps efforcé.

Et cependant, « il est très grand ». Ce mot de M. Jules Lemaître restera, je crois, sur l'auteur de la *Littérature anglaise* et des *Origines,* le jugement même de la postérité. Cela tient d'abord à ce qu'il fut un des maîtres les plus incontestés de la langue. La forme d'art qu'il s'est créée pour y couler sa pensée est si personnelle, il y a si bien mis sa marque propre, qu'on la reconnaît entre mille autres : une page de Taine n'a pas plus besoin d'être signée qu'une page de Voltaire ou qu'une page de Chateaubriand. C'est peut-être à cela, quand on y songe, qu'on reconnaît un grand écrivain. Certes, il y a en français des styles plus aisés, plus séduisants, plus spontanés peut-être que le sien. Mais il n'y en pas de plus éclatant, de plus dominateur, de plus pressant. Il nous prend, à la fois, par les yeux et par l'esprit. Je ne connais, peut-être, en notre langue que Pascal pour parler mieux et avec plus de succès à l'intelligence et à

l'imagination tout ensemble. Renan s'insinue davantage; Taine, du premier coup, s'empare de son lecteur. Même quand on lui résiste, on ne peut s'empêcher d'admirer ce riche déploiement de pensées fortement liées et d'images sans cesse jaillissantes, ce mouvement rapide et continu qui soulève et emporte tout, ce souffle puissant, large, élevé qui semble résonner à travers un clairon d'airain, cette fécondité inépuisable d'invention verbale, et, par dessus tout, cet enthousiasme, cette verve poétique, ce besoin passionné de persuader, de convaincre, de ravir l'adhésion de l'intelligence et d'obtenir l'assentiment de la volonté. Penseur vigoureux et hardi, pour la force, l'originalité et l'ampleur de la pensée abstraite, il a eu chez nous, cela est certain, des égaux et des maitres. Écrivain, il a eu des égaux sans aucun doute; je ne crois pas qu'il ait eu des supérieurs.

Mais, plus encore que son style, ce qui fait la vraie grandeur de Taine, c'est qu'il eut une âme très noble, et, quelque effort qu'il ait fait pour ne pas mèler sa personne à son œuvre, on sent sa personne à travers ses livres. Ils sont rares ceux qui laissent une œuvre considérable et justement admirée, et dont on peut dire que les écrits donnent une idée insuffisante et imparfaite de l'âme qu'ils recouvrent et qui les fait vivre. Taine fut du petit nombre de ceux-là. Chez lui, l'homme fut supérieur à l'œuvre. Et heureusement, l'homme s'est involontairement trahi dans son œuvre. Il y a mis son incomparable sincérité, cette sincérité qu'on sent si entière et si absolue, qu'on lui pardonne jusqu'à ses plus graves erreurs. Il y a mis sa touchante et scrupuleuse probité, cette probité qui fut si parfaite en lui qu'on a voulu en faire sa « faculté maîtresse », et qu'en tout cas elle a fini par effacer presque tous les inconvénients du système qu'il avait conçu.

En effet, s'asservissant tout le premier à la méthode d'observation minutieuse et précise dont il n'a cessé de

prêcher l'observance, il a laissé, — moins complètement que d'autres, mais aussi complètement que sa nature d'esprit et que son système le lui permettaient, — il a laissé, nous l'avons vu, les faits qu'il étudiait déposer en lui, si l'on peut dire, le fond de vérité objective qu'ils comportent; par ce biais, la réalité a fait comme irruption dans le système; le système était brisé, et avant que le philosophe n'eût le temps de reforger sur elle les « nœuds d'airain » dont il avait chargé sa pensée, celle-ci, reprenant contact avec le réel, s'enrichissait de mille aperçus nouveaux et féconds, s'affinait, se précisait et s'élargissait en tous sens. Et c'est ainsi que ce dur logicien a pu être, presque malgré lui, un critique, un historien, un esthéticien et un moraliste de très haute valeur. D'autre part, la vie, la réflexion, l'étude opéraient en lui cette lente et subtile transformation intime qu'elles opèrent chez tous les hommes. Trop consciencieux pour ne pas tenir compte de ces progrès de l'expérience, il évoluait donc : il évoluait pour ainsi parler à l'intérieur de son système; et quand celui-ci, décidément trop étroit, finit par éclater sous la poussée du dedans et sous la pression croissante du dehors, sans doute, Taine y était attaché de trop longue date pour n'en pas conserver quelques débris qu'il jugeait encore solides; mais, de plus en plus, il laissa sa pensée s'en évader pour aller ressaisir la plupart des vérités « utiles, salutaires ou nécessaires » qu'il avait trop légèrement dédaignées jadis. Et, réparant d'un côté ce qu'il avait détruit de l'autre, il méritait, par les démentis successifs que sa probité morale avait donnés à sa logique abstraite, de voir son œuvre rejoindre celle des « esprits véritablement bienfaisants » qui éclairent pour nous la route obscure de l'avenir.

APPENDICES

APPENDICE I

EXTRAITS DE QUARANTE ARTICLES DE TAINE NON RECUEILLIS DANS SES ŒUVRES

Mme Taine a bien voulu m'autoriser à publier ici des extraits de ces pages perdues, presque inédites, qui, je l'ai dit et je le répète encore, si elles étaient toutes réunies, formeraient sans doute au moins deux ou trois volumes d'*Essais de critique et d'histoire*. Pour éviter les doubles emplois, je n'ai pas reproduit les passages qui avaient été utilisés au cours de l'étude qu'on a lue plus haut. J'ai relié ces courtes citations par de très rapides analyses, de manière à ce qu'on pût toujours saisir le dessein et le mouvement des divers articles qui les avaient fournies. J'ai essayé de rassembler les morceaux les plus caractéristiques ; mais, n'ayant pu dépouiller tout à loisir les journaux et revues d'où je les ai tirés, je crains que mon choix n'ait été parfois un peu arbitraire. Que ceux qui n'ont jamais dû, dans un temps fort limité, dépouiller à la Bibliothèque nationale, jour par jour et numéro par numéro, je ne sais combien d'années du *Journal des Débats*, du *Temps* et de la *Revue de l'Instruction publique* [1],

1. Mme Taine et M. Augustin Leger m'ont d'ailleurs bien facilité ce dépouillement par diverses indications qui m'ont été des plus utiles. Et l'on devra aussi à l'érudite obligeance de M. de Spœlberch de Lovenjoul une dizaine des fragments qu'on va lire.

que ceux-là, dis-je, me jettent la première pierre! Tels quels, j'ose espérer que ces fragments suffiront à montrer l'intérêt de forme et de fond qui s'attache à ces pages, trop aisément dédaignées par le grand écrivain, et à en faire réclamer à qui de droit la publication intégrale[1].

En attendant, je crois me faire l'interprète de tous les travailleurs et de tous les admirateurs d'Hippolyte Taine, en priant sa veuve, pour la si gracieuse libéralité dont elle a fait preuve à notre égard, de vouloir bien agréer leur reconnaissance et la mienne[2].

I

C. de Witt, *Histoire de Washington*, etc., avec une étude sur Washington, par **M. Guizot.**

« M. Guizot a publié en 1839 l'étude qui forme la 1re partie de ce volume. A notre avis, il n'a jamais rien écrit de plus éloquent. La précision, la mâle énergie du style, la grandeur des vues, l'élévation morale, l'autorité et l'ascendant de la science et de la conviction sont en lui des qualités ordinaires. Il y a joint cette fois un élan, une verve et une ardeur singulières. L'œuvre est comme une statue coulée d'un seul jet. Le discours entier est prononcé d'une haleine, avec une franchise et une fierté de ton, une aisance de style, un enthousiasme contenu et soutenu dont il y a peu d'exemples. Il semble qu'au spectacle d'un grand homme vertueux et heureux, l'âme de l'écrivain ait vibré d'une émotion subite et nouvelle. Mais cette étude n'était ni la biographie du fondateur de la liberté, ni l'histoire de la fondation de l'Union américaine... M. de Witt vient d'achever l'œuvre. La construction nouvelle n'est pas indigne de l'ancienne. Si elle n'a pas la

1. La famille de Taine me prie de faire savoir publiquement que toute autre reproduction de ces « extraits » est rigoureusement interdite.

2. J'ai retranché dans cette seconde édition les extraits d'articles qui m'ont paru les moins importants et ceux aussi qui ont déjà ou seront recueillis au complet dans l'édition définitive des *Essais de critique et d'histoire*. Le nombre des extraits a été ainsi réduit de soixante à quarante.

même grandeur, elle a le même style, et l'on pense, en lisant ces deux écrits réunis dans un même ouvrage, à ces doctes architectes du moyen âge qui, de père en fils, se transmettaient l'inspiration et la science et travaillaient tour à tour à élever le même monument. ». = « Le premier mérite de ce livre est d'être vrai et de le paraître. » — Eloge de la véracité et de l'impartialité absolues de de Witt. — « Cette qualité est d'autant plus précieuse que l'histoire aujourd'hui, maniée par des artistes, se rapproche parfois du roman. Nous voulons gagner et garder l'attention du lecteur, lui présenter des scènes émouvantes, des figures en haut relief, capables de faire contraste avec la vulgarité et la monotonie des personnes qui l'entourent. Nous grossissons les traits pour les mieux faire ressortir; nous effaçons les disparates d'un caractère, de peur d'atténuer l'impression que nous voulons produire, et notre récit devient plus intéressant et moins vrai... M. de Witt donne à l'esprit un véritable bonheur, celui de la certitude. » — Eloge de sa conscience d'érudit. « Saint François de Sales disait un jour qu'il avait compulsé 14 in-folio pour composer une certaine page sur la grâce. Heureusement, nous n'avons plus aujourd'hui à traiter de la grâce. Mais le labeur qu'impose à nos écrivains la recherche de la vérité humaine est encore énorme, et c'est une gloire singulière que l'accepter tout entier et le soutenir jusqu'au bout. » = « M. de Witt a le goût de la politique .. Il est homme d'Etat plutôt qu'artiste... En politique, il a le noble amour des idées générales, et amène fréquemment l'histoire dans le domaine de la philosophie... » — Ses sympathies aristocratiques : « Cette inclination est fréquente dans les esprits distingués, calmes et calculateurs. Leur distinction les éloigne de la foule; leur sang-froid ne s'accommode pas des violentes passions du vulgaire, et leurs habitudes de réflexion et d'analyse leur font mépriser comme des facultés trompeuses l'instinct et l'enthousiasme qui gouvernent le peuple. Ils le regardent comme une force aveugle et terrible qui peut tout pour le bien et pour le mal, et qui s'épuise ou se brise si une main prudente ne vient pas la guider... » = « Le style est tel qu'il convient à une pareille pensée, solide, parce que toutes les expressions sont des idées; travaillé, parce que toute idée est l'effet d'une réflexion; sobre, parce que là où les idées sont précises et les réflexions accumulées, il n'y a pas besoin de couleur, Dans chaque phrase, tous les mots portent, et chaque mot est un résumé... » — Exemples. = « Au reste, si l'auteur préfère le style du raisonnement et de l'analyse, c'est qu'il le veut bien; il en a plusieurs autres... Les esprits mesurés et réfléchis se contiennent volontiers. Ils craignent l'emportement de la verve, ils évitent la passion par excès de raison et de bon goût; ils n'aiment pas à donner leur émotion en spectacle; ils maîtrisent leurs colères et leurs

sympathies de peur de laisser fléchir la droiture de leur jugement; ils laissent deviner par ce qu'ils ont fait quelquefois ce qu'ils pourraient toujours faire. » — Exemples. = « L'auteur a de l'esprit, comme de l'imagination, un peu contre son gré : et il en cache plus qu'il n'en montre. Les traits satiriques se présentent à lui comme les images; mais il réprime son style moqueur pour demeurer grave, comme il tempère sa verve pour demeurer équitable. Il reste cependant çà et là assez de phrases piquantes pour montrer qu'il en sait faire, et que si parfois elles manquent, c'est qu'il a pris soin de les effacer. La satire est courte, jetée en passant à la dérobée, avec une discrétion qui la rend plus perçante : la malice grave est le meilleur des sarcasmes. » — Exemples. = « Ces citations en disent plus que toutes nos remarques, et le lecteur peut voir maintenant ce que promet ce livre qui est un début. Beaucoup de science, un parfait équilibre de jugement, une intelligence élevée et sérieuse, une réflexion attentive, un grand sens politique, un style serré, exact et sobre; toutes les facultés qui donnent à l'histoire la vérité, et à l'historien la clairvoyance : telles sont les qualités que l'auteur a cultivées dans son esprit de préférence à d'autres plus populaires, qui ne demandent qu'à naître, qui déjà se lèvent à demi, aimables et brillantes, et qui demain, s'il le permet, s'épanouiront dans toute leur fleur. »

(*Revue de l'Instruction publique,* 12 avril 1855.)

II

La Rochefoucauld, *Maximes morales.*

Eloge de l'édition, du préfacier (Sainte-Beuve), de l'annotateur (M. Duplessis) : « Il s'est montré historien, et point pédant ; il n'a point prétendu venger la morale ; il n'a point cherché à prémunir l'âme innocente du lecteur contre le venin de l'ouvrage ; il indique, avec un demi-sourire, pour ceux qui goûtent ce genre d'éloquence, la critique bruyante et vertueuse de M. Aimé Martin. Il veut être éditeur et rien de plus. » — Les commentaires contemporains sur les *Maximes*, rassemblés par M. Duplessis, et leur intérêt : les *Maximes* sont nées dans les salons. = « Le chevalier de Méré est de ce cercle : c'est l'honnête homme de profession. Il tient école de bon goût, de bon esprit et de bonnes manières, un peu doctoralement, mais avec mesure et en termes excellents. Il est dans un coin de chambre avec M. de La Rochefoucauld, tête-à-tête. Ils dissertent ensemble

sur l'homme, sur les vices, sur les vertus, sur le bonheur Le chevalier, qui professe volontiers, amène dans la conversation une théorie de l'honneur et du savoir-vivre. M. de La Rochefoucauld tourne à l'instant sa pensée en sentence; son esprit avait pris le pli : « Je serais assez de l'avis d'Epicure, dit-il, et je crois qu'on pourrait faire une maxime que la vertu mal entendue n'est guère moins incommode que le vice bien aménagé n'est agréable. — Ah! Monsieur, s'écrie le chevalier, il s'en faut bien garder. Ces termes sont si scandaleux, qu'ils feraient condamner la chose du monde la plus honnête et la plus sainte. » Et M. de La Rochefoucauld se corrige; sa parole a dépassé sa pensée; il a été trop vif comme d'ordinaire; l'agrément du paradoxe l'a emporté; il voulait rendre la vérité piquante, il l'a rendue choquante. Nous assistons à la première édition d'une maxime. Elles sont toutes nées ainsi... » — Composé dans les salons, le livre fut lancé par eux. — « Ainsi lancé, le livre fit son chemin dans le monde. Il en était digne et, au bout de deux siècles, après tant d'éloges et tant d'études, on peut encore louer et étudier l'auteur. » = « Il était grand seigneur et cavalier, et veut le paraître. » — Développement et preuves. = « Il est chrétien, et tout grand seigneur qu'il est, il ouvre son livre en jetant un regard inquiet vers la Sorbonne. Il ne veut pas avoir les dévots contre lui... Au XVIIe siècle, toutes les fois qu'on entamait un sujet de philosophie ou de morale, on se tournait vers l'Église, on demandait la permission de parler, on faisait une révérence respectueuse, et l'on entrait en matière, en examinant de temps en temps les quatre coins de l'horizon pour voir à temps s'il ne s'amassait pas en quelque endroit un orage théologique... » = « Il avait certainement le cœur généreux... Il ne réclame pour lui ni la vertu philosophique, ni la vertu chrétienne, mais la bonté naturelle qui est une passion, et le sentiment de l'honneur qui est un orgueil. » = « Ces deux inclinations remplissent son livre de pensées fières et délicates... » = « Il sentait son mérite », et le disait. — Sa réelle délicatesse. = « D'où vient que son livre est si triste, et pourquoi n'a-t-il vu dans l'homme que les vilains côtés? Il était fort mélancolique... Il se repliait sur lui-même... Les gens concentrés sont des juges sévères; l'analyse n'amène pas l'indulgence; la réflexion enlaidit les objets, et les souvenirs de La Rochefoucauld n'étaient pas faits pour le réconcilier avec les hommes. » — Ses expériences de la vie. = « On fût devenu misanthrope à moins. Dira-t-on qu'il l'est trop? Que parfois il ait exagéré le mal, on l'accorde ; mais songeons que, dans une sentence, la forme emporte le fond, que dans ce genre de style, on incline vers le paradoxe pour atteindre à l'art, que des maximes sur le cœur ne sont pas des théorèmes de géométrie, et que des vérités littéraires ont le droit d'être des demi-faussetés. Après

tout, que dit-il de si immoral? Que l'intérêt, l'orgueil, la vanité, l'amour de soi, le tempérament, la coutume sont nos ressorts ordinaires, et qu'on retrouve le plus souvent des passions ou de l'égoïsme dans ce que nous appelons nos vertus. Cela est évident de soi-même, et on n'a besoin que de regarder autour de soi et en soi pour savoir que de dix mille actions, le pur sentiment du devoir n'en produit pas deux. Un honnête homme refuse de voler, mais par orgueil bien placé, et parce qu'il ne veut pas se mépriser lui-même ; une mère se dévoue parce qu'elle souffre moins à l'idée de son mal qu'à l'idée du mal de son enfant. Nous avons de belles passions et de nobles mouvements d'amour-propre, mais la vertu véritable, telle que la définissaient les stoïciens, n'est guère que dans les livres et ne peut guère être que là. Enfin, à l'âge qu'avait La Rochefoucauld, ce goût pour la satire est excusable, parce qu'il est naturel. Dans tout homme d'esprit, l'imagination est d'abord artiste; on suppose volontiers, en entrant dans le monde, que le monde est beau et que les hommes sont bons. Le monde et les hommes contribuent à l'illusion et jouent la comédie; au bout de quelques années, on est détrompé; on sait ce qu'il y a derrière les bienséances et les apparences; on s'attache par contraste à démêler les vérités cachées sous la représentation officielle; on aime à traîner sur la scène les acteurs dépouillés de leur masque; on a besoin d'exposer au public le secret des coulisses. Ce goût du vrai devient préoccupation; on n'aperçoit plus qu'un côté des choses; on se venge d'avoir été crédule en devenant sceptique. On croit au mal avec excès, après avoir cru au bien avec excès. On devient artiste et homme d'imagination, mais en sens inverse. Est-ce un danger pour le lecteur?... » = « Son style porte l'empreinte de la société où il est né; il est d'une exactitude parfaite... » = « Ce dessin si pur n'admet qu'une couleur modérée. » — Rareté des métaphores : « elles se cachent volontiers dans les verbes. L'auteur est plutôt un homme d'esprit qu'un artiste... Aujourd'hui la domination de la société et des convenances est amoindrie ; on parle à un public plus vaste et plus mêlé. Souvent même, on pense tout haut, et l'on se parle à soi-même. L'imagination plus libre se répand en métaphores plus riches; on peint à plus gros traits : là où l'écrivain du XVIIe siècle posait une légère teinte demi-grise, l'artiste du XIXe siècle applique rudement une large plaque de pourpre éclatante : le moyen sûr de bien comprendre la différence des deux mondes est de lire tour à tour une page des *Maximes* et une page de M. de Balzac. » = « Si la loi des bienséances mondaines demandait un style modéré, le besoin de plaire exigeait un style fin et piquant... La Rochefoucauld tombe parfois dans le joli... La littérature classique, fruit de la société la plus polie et la plus parfaite, finit ainsi par des gentillesses de style, des pompons et des colifichets.

La forme était exquise, et le fond stérile; on disait si joliment les choses, qu'on ne disait plus rien; il fallut une révolution dans l'esprit de l'homme pour ramener sur la scène la pensée et l'invention, toutes deux grossières, mais puissantes; de Malherbe à Delille, l'esprit de l'homme a fourni sa première course; depuis cinquante ans, il en fournit une seconde, et l'on ne sait encore où, cette fois, il s'arrêtera. » = « Les livres comme celui-ci sont des pages d'histoire. Les détails littéraires y sont des peintures de mœurs et la forme du style explique l'esprit du temps. S'il est agréable de lire une description du cœur et la trouver vraie 200 ans après qu'on l'a faite, il y a plus de plaisir peut-être à revoir d'imagination un salon du XVIIe siècle, les physionomies diverses des personnages, le genre et le ton de la conversation, leurs répliques et leurs gestes, et par-dessus tout la figure d'un grand seigneur, chrétien par convenances, hommes de lettres par occasion, cavalier et gentilhomme dans ses préfaces, rédacteur ou correcteur d'articles dans son cabinet, moraliste par souvenirs et par tristesse, d'un cœur élevé et sincère, d'un esprit pénétrant et profond, qui prit ses maximes dans les actions qu'il avait vues, son style dans la société qu'il fréquentait, qui fut penseur et écrivain parce qu'il fut homme d'action et homme du monde, et qui nous a laissé, en peignant la nature humaine, un portrait de la société et de son temps. »

(*Revue de l'Instruction publique*, 19 avril 1855.)

III

Edmond About, *Tolla*.

« La *Revue* n'a pas coutume de rendre compte des romans, et, il faut bien l'avouer, *Tolla* est un roman. Nous n'avons donc pas la prétention d'en parler au lecteur. » = « Cependant, s'il venait de paraître un docte ouvrage en 3 volumes in-8°, ayant pour titre *Histoire des mœurs romaines au XIXe siècle* », qui aurait tels et tels mérites, ne devrait-on pas en rendre compte ? = « Supposons maintenant un autre ouvrage également en 3 volumes, très docte aussi, très psychologique, ayant pour but de raconter une histoire authentique et morale, et de peindre aux yeux toute la folie du cœur... Si les lettres de Mlle de L'Espinasse sont un document de psychologie, notre in-8° en 3 volumes doit avoir place parmi les monuments de l'histoire du cœur. » = « Maintenant, réduisez ces

six in-8° à un petit volume; ôtez tout ce qui serait pédant et scientifique; au lieu de décrire anatomiquement les sentiments et les caractères, montrez-les en action; que ces peintures de mœurs arrivent sans qu'on s'en doute, à l'improviste, dans une épithète maligne, dans un dialogue; que partout on sente l'air libre, le soleil italien, la grande ville poétique, la large et imposante campagne qui l'entoure; écrivez l'histoire dans ce style net, vif, simple, spirituel, le plus français qu'on ait vu depuis longtemps, et que la *Grèce contemporaine* a fait connaître au public; vous saurez pourquoi le livre de M. Ed. About est amusant et vivant, et pourquoi nous n'en rendons pas compte au lecteur. »
(*Revue de l'Instruction publique*, 3 mai 1855.)

IV

Guillaume Guizot, *Ménandre, étude sur la comédie et la société grecque.*

« Le lecteur se rappelle-t-il un conte indien où tout d'un coup une vieille dame, de noble figure, au front pensif, apparaît à deux voyageurs curieux qui veulent franchir le seuil de son palais magique ? Enveloppée de longs voiles, avec un geste sérieux et d'une voix calme, elle raconte l'histoire des anciens jours, et développe aux yeux les mœurs et les actions des nations évanouies. Elle sait les plus minces détails, comme les plus grands événements; il semble qu'elle ait vécu dans l'intérieur du foyer domestique comme dans le cabinet des savants et sur la place publique; à entendre ses récits, on croirait qu'ils sont des souvenirs, et on est prêt à s'incliner devant elle avec respect comme devant une créature d'un autre âge, contemporaine des héros morts il y a 2 000 ans, lorsque tout d'un coup elle sourit, et l'on reconnaît le visage d'une jeune fille. » = « Telle est la première impression que laisse le livre... L'on se figure volontiers un savant de 50 ans, assis comme Faust, dans une haute chambre gothique, éclairée par des vitraux coloriés, devant un pupitre d'ebène, sur un fauteuil de cuir antique, pendant qu'autour de lui, du plancher jusqu'au plafond, des bibliothèques garnies montent le long des murailles, et que des files d'auteurs vénérables le regardent fraternellement du haut des rayons, comme pour lui indiquer d'avance le casier où dormiront ses œuvres dans leur reliure et leur sépulture de maroquin noirci...»

Mais bientôt, « à son ton, à son aisance heureuse, on a reconnu un homme du monde et un jeune homme de 20 ans. » = Sa science d'helléniste : développement et preuves. = « Ce jeune Grec est Français, et s'en souvient à chaque page. » — Nombreux rapprochements avec les auteurs français ou étrangers. — « Et ces citations ne sont point des compilations de commentateur. Elles intéressent, parce qu'en montrant en un même sujet les différences de sentiment et de pensée, elles révèlent la diversité des civilisations et les changements de l'âme humaine. L'auteur ne rapproche pas des phrases, mais des idées ; il est historien du cœur et non professeur de style... Ce rapide défilé de vingt grands hommes illustres, qui passent en un instant sous nos yeux avec tous leurs contrastes, éblouit et anime l'imagination ; l'homme se sent maître du temps en voyant la puissance qu'il possède pour ressusciter ensemble, et rendre contemporains dans sa pensée les personnages que l'espace et les siècles semblent avoir condamnés à une séparation éternelle. Gœthe parle, quelque part, de ces royaumes du passé où les pâles fantômes des morts flottent en multitudes innombrables, environnant de leur vapeur indistincte la scène brillante où s'agite la vie présente, où se déploie la jeunesse des choses, où palpitent des corps vivants sous la lumière empourprée qui les colore. Cette demeure fantastique des ombres est notre pensée. C'est en nous que la vie éteinte retrouve quelque apparence de sa consistance première. L'historien et le poète sont les rénovateurs qui font rentrer le souffle de la vie dans ces froids simulacres ; et nous aimons ceux qui, aujourd'hui, à l'exemple de Gœthe, portant à la fois les deux mains aux deux extrémités de l'histoire, parcourent en un instant la série des siècles et la suite des âmes. Sur ce clavier sonore, partout où ils touchent un nom, une voix s'élève, voix humaine et vibrante qui, en se mariant ou en s'opposant aux autres, produit tout à coup d'harmonieux et de nouveaux accords. » = « Les idées générales abondent dans ce livre comme les connaissances de détail. » — Développement et preuves. = « Cette richesse d'analyse et d'exemples n'a-t-elle pas un inconvénient ? » — Nécessité pour tout auteur d'une composition serrée et rigoureuse : « Après quoi, il doit condenser son idée dans une formule portative, et ajouter : Voilà toute ma pensée en abrégé ; elle n'est pas pesante, elle ne vous gênera pas. Ayez la bonté de me donner une toute petite place dans votre mémoire ; je vais l'y déposer et elle y restera sans que vous y songiez. A ces conditions seulement, le lecteur apprend et retient quelque chose ; si vous n'avez pas soin de lui éviter toute peine, et de lui offrir deux ans de recherches résumées en une phrase de deux lignes, il laissera là vos recherches et s'en ira trouver la première bagatelle amusante. Il est comme un enfant qu'on chargerait de pièces d'argent, et qui, incommodé par le poids de sa richesse, viderait ses poches

et jetterait bien loin cette vilaine monnaie ; il faut, à la fin du livre, changer tous ces écus que certainement il dédaigne en un diamant qu'il daignera peut-être accepter. » = « Deux mots encore sur le style. L'auteur a pris à Ménandre quelque chose du sien, la grâce et la familiarité aimable. Il semble écrire sans ardeur et sans passion violente, mais avec un demi-sourire tranquille et une sorte d'abandon aisé. Il aime les traits ingénieux et les rencontre sans effort ; il indique des délicatesses de pensée par des délicatesses d'expression. Il choisit avec intention les sens et les alliances des mots, et nuance son style de couleurs fines ; il n'aime pas les contrastes brusques, les phrases tranchantes, l'élan impétueux de la logique intraitable. Il caresse avec complaisance et d'une main légère les élégantes pensées qui s'élèvent en essaims devant ses yeux ; il aime à plaire et cueille volontiers des fleurs. La sève de la jeunesse s'est déployée en lui par l'excès de l'érudition et par la prodigalité des idées générales ; le naturel heureux et aimable s'épanouit dans le style ingénieux et souriant, et l'on ne trouve rien de mieux pour peindre ce Grec né 2000 ans trop tard que ces vers du plus grand poète de la Grèce... »

(*Revue de l'Instruction publique*, 10 mai 1855.)

V

Jules Simon, *la Liberté de conscience.*

« Ce volume est un ouvrage de fonds qui devient, aujourd'hui, un livre de circonstance. Qu'est-ce que le droit de croire, de publier et de propager sa croyance, quels principes le fondent, quelles raisons l'autorisent ? Quelles difficultés a-t-il rencontrées, quelles lois le règlent ou l'altèrent à l'étranger et en France, quels conflits il peut amener entre les pouvoirs spirituel et temporel, voilà des questions anciennes qui, tout d'un coup, sont devenues nouvelles. Il y a en matière religieuse comme une renaissance de l'attention et de l'émotion publique, et non pas depuis six mois, ainsi qu'on le dit, mais depuis dix ans. L'interruption des débats politiques a ramené les esprits sur eux-mêmes ; ils s'inquiètent de philosophie et de religion comme sous le premier Empire, et pour les mêmes raisons. Dans cette tranquillité de l'opinion, chacun essaie de refaire sa conscience ; des idées la préparent, et aussi des convictions. Les livres de M. Simon en fournissent la preuve avec la matière. » — Leur succès. — « On peut donc conclure que

tous les gens capables de penser ont lu ces livres ; cela prouve que le public intelligent se préoccupe, aujourd'hui, des questions morales, qu'il ne se rebute pas des fines déductions qui les enchaînent, et qu'il sent le noble style qui les colore. Cela prouve aussi que la grande curiosité du cœur n'est pas plus éteinte aujourd'hui qu'elle ne l'était du temps de Chateaubriand et de Mme de Staël. »

(*Débats* du 1er février 1860.)

VI

Lettre à M. Alloury.

« Cette lettre, cher Monsieur, a pour sujet l'article que vous venez de publier sur les *Philosophes français*... Non, mon cher maître, je ne suis point un matérialiste. Je croyais avoir dit assez souvent et assez haut à quelle école j'appartiens pour n'être pas mis dans une école à laquelle je n'appartiens pas. Je ne pensais pas que quelqu'un, aujourd'hui, pût confondre Hobbes et Hegel, Helvétius et Spinoza. Ce sont les deux extrêmes ; et ordinairement quand on les assemble, c'est de force, de parti pris, par politique, pour jeter sur les uns le discrédit qu'ont encouru les autres... Les deux philosophies qu'on veut brouiller en une se contredisent par l'esprit et la méthode, par la métaphysique et la morale, par le sentiment et le style. Qu'est-ce au fond que le matérialisme ? Une sorte de bon sens négatif et destructeur qui consiste principalement à supprimer les vérités fines et à rabaisser les choses nobles. Dire avec Hobbes ou Helvétius que tous les êtres sont des corps ; que ces corps sont des amas de boules ou de dés à jouer diversement accrochés les uns aux autres ; que le sentiment est le trémoussement d'un petit filet blanchâtre ; que la pensée est la sécrétion d'un petit tube mollasse ; que le bien, comme le droit suprême, est la conservation de notre vie et de nos membres, voilà de grosses idées bien palpables qui réduisent les grandeurs et les délicatesses de la nature humaine à des ordures anatomiques, comme elles réduisent la magnificence et l'harmonie de la nature éternelle au pêle-mêle d'un amas de billes secouées dans un panier. Mais, sérieusement, est-ce qu'on peut attribuer aux stoïciens, à Spinoza, à Hegel, des vulgarités semblables ? J'ai exposé ici même la doctrine d'un stoïcien, Marc-Aurèle ; quelqu'un peut-il nier qu'il ait considéré la raison comme l'âme et l'ordonnatrice du monde, comme la substance et la souveraine de l'homme ? Il suffit d'avoir feuilleté Spinoza pour savoir qu'il regarde la pensée divine comme absolument distincte de l'étendue infinie qu'elle représente, et la

pensée humaine comme absolument distincte du corps limité qu'elle réfléchit. Faut-il enfin répéter après tant d'autres que pour Hegel, l'esprit, c'est-à-dire le système des grandes idées qui composent la philosophie, la religion et l'art, est le principe ainsi que le but des choses, que tout y aboutit et que tout en dérive, que toute forme en est la préparation, l'ébauche ou l'image, qu'il est le moteur de tous les changements, le terme de toutes les transformations, la raison de toutes les vies, et que le monde entier est suspendu à lui comme une chaîne à son aimant ?... Ce sont deux conclusions et ce sont aussi deux méthodes opposées. L'une consiste à écraser sous quelques faits brutaux toutes les vérités délicates ; l'autre à démêler au sein des choses le fil délié qui les unit ; la première s'appesantit sur la lettre, la seconde pénètre jusqu'à l'esprit. » — Apologie des « penseurs dont il défend la cause. » = « Au fond, ils peuvent être vos alliés, car ils donnent le même but que vous à la vie humaine. Ils vont vers les mêmes objets par une autre voie. Leur route n'est guère séparée de la vôtre que par l'épaisseur d'une métaphore. Ils traduisent vos opinions anciennes par des formules nouvelles, mais le sens reste le même parce que le cœur n'a pas changé. C'est par ces ressemblances intimes qu'une association ou, si vous voulez, « une Église » d'esprits très différents peut subsister et vivre. S'il y a une « orthodoxie » étroite pour réunir les gens qui récitent le même symbole, il y en a une large pour assembler les hommes qui participent au même esprit. Au plus glorieux moment de la rénovation allemande, un traducteur de Platon, un ministre de l'Évangile, Schleiermacher, se déclarait disciple de Spinoza, sans se trouver séparé, pour cela, de ceux qui conservaient leurs croyances littérales. J'aspire à la même tolérance, et cette lettre n'a d'autre but que de l'obtenir. J'aurais trop de regret de me croire entièrement séparé par les idées de ceux à qui je suis étroitement uni par l'amitié et l'estime. Le propre de la philosophie que je sers est d'apercevoir les liens qui la joignent à la vôtre ; ce n'est pas là, à mes yeux, un de ses moindres mérites, et c'est du moins une des raisons qui m'engagent à la servir. »

(*Débats* du 6 mars 1860.)

VII

Henri Ritter, *Histoire de la philosophie moderne,* traduction et introduction par **M. Challemel-Lacour.**

« M. Ritter est un Allemand fort savant (ces deux mots font

pléonasme) qui a le privilège, en Allemagne, de faire l'histoire des philosophies... Personne ne niera qu'il n'ait une érudition très vaste, une impartialité très large et le mérite de présenter les systèmes comme autant de faits naturels qu'il faut comprendre et non réfuter. » — Il a le style simple, et pourtant « ne sera pas lu par tout le monde. C'est que la qualité d'Allemand, avec des avantages, a des inconvénients. Il ne sait faire ni un chapitre, ni un paragraphe ; il est parfaitement dépourvu de cet art que les gens d'outre-Rhin appellent rhétorique, et qui, en somme, malgré ce nom méprisant, est le talent de composer ; il n'annonce pas son idée, il ne marche pas en droite ligne, au moyen de divisions tranchées ; il ne conclut pas... Là-dessus, les Allemands disent que peu importe l'agrément, pourvu qu'on s'instruise ; que les raffinements littéraires sont indignes d'un savant véritable et qu'ils se glorifient de n'être pas des gourmets parisiens. Je réponds humblement que l'*Histoire de l'Ecole d'Alexandrie*, par M. Vacherot, et l'*Essai sur la métaphysique d'Aristote*, par M. Ravaisson, sont aussi intéressants qu'un volume de M. Thiers, et pourtant aussi approfondis qu'un volume de M. Ritter. » = « Aussi bien, n'est-ce pas de M. Ritter que j'ai voulu parler, mais de M. Challemel, son traducteur ; celui-là a du style... On reconnaît un orateur, une âme passionnée, un homme d'imagination. Il a écrit sur les littératures, il a senti les poètes, il a goûté les peintres, il a voyagé, il a vécu, il a parlé en public, et on voit qu'il s'en souvient. Ceux qui l'ont entendu s'en souviennent encore mieux que lui. En effet, peu d'hommes ont été plus richement doués et plus abondamment munis de tous les dons et de toutes les facultés qui maîtrisent un auditoire : une action véhémente et variée, une voix vibrante, un geste exercé et toujours juste, une abondance naturelle de phrases qu'on pourrait écrire, par-dessus tout le souffle continu, intérieur ; qui porte l'auditeur, qui l'emporte, même dans le sujet le plus ingrat, même à travers les abstractions les plus sèches, sans jamais lui permettre de se ralentir ou de s'arrêter. Je l'ai entendu, il y a dix ans, dans un concours, faire une leçon sur la théorie de la démonstration dans Aristote ; tout le monde comprenait, suivait ; on l'aurait volontiers entendu sur le même sujet encore une heure ; quoique en Sorbonne, on avait envie de l'applaudir : les mains nous démangeaient ; il y a deux mois, au Salon des Arts-Unis, dans des conférences sur la peinture et les œuvres de l'Exposition, les mains nous démangeaient encore. Heureusement, cette fois, la salle était moins austère, et le public a pu louer, sans ménagement et tout à son aise, un des talents les plus rares qu'il y ait en France, celui d'un homme qui, de style, d'accent, de geste, d'esprit, d'instinct, est orateur... »

(*Débats* du 28 août 1861.)

VIII

Victor Duruy, *la Grèce ancienne.*

« M. Duruy est probablement l'homme de France qui a le plus d'influence en histoire, car c'est lui qui fait en histoire toutes les idées des jeunes gens. On a vendu de ses manuels 500 000 exemplaires . histoire des Hébreux, des Asiatiques, des Grecs, des Romains, du moyen-âge et des temps modernes, histoire de France, ce sont ses idées qu'on apporte dans le monde en sortant du collège. Quand vous voulez connaître l'esprit d'un pays, lisez ses livres de messe et ses livres de classe ; rien de plus curieux que les petits ouvrages positifs et bibliques où les enfants anglais prennent le goût des faits et le sentiment religieux. Chez nous, ouvrez les livres de M. Duruy et les publications que fabrique M. Mame de Tours, vous y verrez fort clairement les deux courants d'opinions qui travaillent si singulièrement notre civilisation française, et les deux éducations qui mènent et opposent ici tous les esprits. » = « Par delà ces livres utiles, il a publié plusieurs ouvrages excellents, parfois éloquents..., tout récemment une histoire grecque... Comme dans l'excellent livre de M. Maury sur la religion grecque, comme dans l'admirable ouvrage d'O. Müller sur la littérature grecque, on y trouve l'abrégé de tout ce que la science moderne, science aux cent yeux, aux cent bras, toujours en quête, inépuisable en divinations, en rapprochements, en rectifications, peut porter et accumuler de lumières sur un point choisi. » = « L'originalité ne manque point, et on trouve la marque de l'auteur en plusieurs endroits : d'abord dans le style, qui est beaucoup plus vif et plus coloré que celui dont les professeurs et les savants font ordinairement usage en pareilles matières ; ensuite dans les opinions qui, étant par nature fort décidées et fort généreuses, font de l'auteur le partisan, l'admirateur et le champion d'Athènes. La préférence est parfois trop visible ; mais au fond elle est méritée, car nulle part l'homme n'a été si grand et si aimable, nul peuple n'a tant fait pour la civilisation humaine, et nulle race, après tout, ne s'est formé une idée aussi juste de la vie et de l'univers. ».— Eloge des vues générales que renferme l'ouvrage. — « Ces vues d'ensemble, à mon avis, sont la partie capitale de toute histoire ; ce sont elles, par exemple, qui donnent un si grand prix et une supériorité si durable à l'*Histoire de la civilisation en France* de M. Guizot... Avec cette histoire maintenant et les vastes

ouvrages de Thiriwal, de Grote, d'O. Müller, de Bœkh, de Maury, de Curtius, nous pouvons saisir les grandes divisions et le système entier de la civilisation grecque. Pour avancer plus loin désormais, il faut changer de route ; ce sont les recherches spéciales qu'il faut aborder, surtout ces biographies détaillées et animées où l'écrivain travaille à recomposer la vie quotidienne et les sentiments intimes des siècles qui ont disparu. Cet art nouveau, c'est la psychologie importée dans l'histoire. J'ose dire qu'à cet égard, dans l'antiquité, presque tout est à faire. La structure d'esprit de Sophocle, de Xénophon, d'Aristote, par exemple, est inconnue ; on connaît leurs œuvres, non leur âme ; on ne se représente pas les démarches singulières que la nouveauté de la civilisation et la vie gymnastique ont imposées alors à l'intelligence, à l'imagination et aux sentiments. Nulle histoire aujourd'hui ne nous semblera complète tant qu'elle ne se rapprochera pas des pénétrantes analyses de M. Sainte-Beuve et des peintures incomparables de lord Macaulay. »

(*Débats* du 23 mars 1862.)

IX

C. Selden, *Daniel Vlady*.

L'âme du héros « est marquée d'une empreinte si distincte et si moderne que plusieurs personnes m'ont dit qu'il y a eu certainement un original, et que cet original est Chopin. » — « Il y a eu trois sortes de musique depuis un siècle, comme aussi trois sortes de littérature : celle des gens calmes, celle des gens passionnés, celle des gens malades ; avant la fièvre, pendant la fièvre, après la fièvre. Ecoutez Chopin : il diffère de Beethoven autant que Beethoven diffère de Haydn. Après la destruction de la société et de la religion antiques, est venu l'élan généreux et douloureux de la recherche et de l'espérance ; après cet élan, l'abattement des nerfs détraqués et lassés. On n'écrirait plus *Werther* ni *Manfred* aujourd'hui ; Gœthe et Byron eux-mêmes sont allés au-delà dans leurs dernières œuvres ; l'esprit a fait un pas et dépassé son premier point de vue : il faut qu'il ait de nouvelles figures appropriées à l'expérience acquise et aux besoins nouveaux... En voici une. » = Analyse du roman ; — quelques défauts : « une partialité visible pour l'Allemagne, une antipathie trop visible pour l'Angleterre..., mais surtout un dédain trop grand pour les procédés ordinaires des romanciers..., effets dramatiques, surprises, attentes

et tout ce qui réveille l'attention. L'auteur en ceci semble un disciple de Stendhal... Sans doute, ce dédain est une preuve de force : car on s'oblige par là à ne fournir au lecteur que de petits faits vrais... ; on est contraint d'écrire un morceau de psychologie. Néanmoins, il vaut mieux ajouter à l'exacte exposition des choses les ressources et les embellissements de l'art ; cela donne prise sur le public ; on a tort de n'écrire que pour une élite d'esprits cultivés... »

(*Débats* du 2 août 1862.)

X

Auguste Comte, *Cours de philosophie positive*, **2e édition.**

« Cette 2e édition, publiée 22 ans après la 1re, indique, parmi beaucoup d'autres signes, que la curiosité publique se reporte vers un système qui semblait avoir vécu... » — Pourquoi on ignorait Comte : « un homme ne peut pas tout lire » ; — barbarie de son style ; — bizarrerie de quelques-unes de ses découvertes, sa religion, son orgueil final. — Renaissance du système. — Infériorités évidentes de Comte : son incompétence et son dogmatisme en métaphysique, en littérature, en histoire, en psychologie. — Mais « il est inventeur, et, si je ne me trompe, une partie de son œuvre restera inébranlable. » — Sa conception de la science ; — importance de cette conception. — « Il suit de là que la théorie des sciences est l'étude du principal organe, et pour ainsi dire du cœur vivant qui alimentera toute la civilisation humaine. La gloire durable de M. Comte est d'avoir le premier esquissé à grands traits cette théorie... » — C'est « un savant qui pense », et non simplement « un savant qui sait ». — Sa *Géométrie analytique*. — « La véritable logique moderne se trouve dans son ouvrage », et non dans Port-Royal, ni même dans Condillac. « Ce sont de pareils livres qui peuvent nous sortir de notre routine ; j'y en ajoute trois autres : la *Logique* de M. St. Mill, l'*Histoire des sciences inductives* de M. Whewell et le *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales* de M. Cournot. S'ils ne sortent pas de la même école, ils ont été tous deux suscités par la même tendance... Nous ne sommes pas simplement observateurs, nous sommes critiques. On peut affirmer que cette tendance règne maintenant dans toute l'Europe, que la philosophie générale se transforme aussi profondément que

la littérature générale, et l'on peut, sans trop de présomption, espérer qu'avant la fin du siècle nous atteindrons une nouvelle idée de la nature, comme nous avons atteint une nouvelle idée du beau. »

(*Débats* du 6 juillet 1864.)

XI

M. de Bostaquet, *Mémoires inédits* et M. Fustel de Coulanges, *la Cité antique.*

Bostaquet était un gentilhomme normand qui essaya d'échapper à la persécution religieuse en 1685. — « Non seulement on trouvera dans son récit le détail, les progrès, l'effet de la persécution religieuse et les circonstances frappantes que les Mémoires privés seuls peuvent conserver ; mais encore, comme la narration est une biographie complète, on y verra une peinture de la vie seigneuriale et campagnarde au XVIIe siècle... Cette peinture est d'autant plus intéressante, qu'on s'aperçoit, en la regardant, que depuis ce temps le caractère humain est profondément changé ; l'homme alors était plus simple, moins exigeant en fait de bonheur..., en tout cas plus borné, mais en même temps et par contre-coup plus ferme..., en un mot, plus capable d'agir. » = « Le second ouvrage, celui de M. Fustel de Coulanges, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, est intitulé *la Cité antique*, et contient un exposé des mœurs, du droit, des lois et de la religion des peuples helléniques et latins. Cet exposé est systématique, mérite rare et presque sans exemple en ce temps-ci, où les monographies et les recherches de détail se multiplient à l'infini. Ce n'est point un amas de faits qu'il nous donne, c'est l'idée-mère des faits, la conception originale et particulière d'où est sorti le reste. Selon lui, pour comprendre les institutions, les sentiments et les actions des Grecs et des Romains, il faut considérer la société antique à son origine, y constater les croyances primitives importées de l'Inde, le culte du foyer et des mânes, le plus ancien et le plus enraciné de tous. » — Rapide résumé du livre. — « L'auteur montre, par un raisonnement très simple et très sûr, le développement de ces dogmes et de ces institutions primordiales, leurs ramifications, leur déclin, leur ruine. Son principe est fécond et ses déductions ingénieuses. Nous n'avons qu'une objection à lui faire : il nous semble croire trop fermement aux contes et aux am-

plifications de Tite-Live, de Plutarque et de Denys d'Halicarnasse. Les documents anciens sont comme un sac de médailles entassées : il y en a un quart de fausses et un autre quart de douteuses; c'est l'office de la critique moderne de les démêler et de leur assigner leur valeur. Au reste, cette objection n'atteint en rien l'idée principale du livre qui promet d'exposer la philosophie de l'histoire grecque et romaine, et qui tient tout ce qu'il promet. »

(*Débats* du 11 novembre 1864.)

XII

Camille Selden, *l'Esprit des femmes de notre temps.*

Dans *Daniel Vlady*, on a trouvé « un personnage principal entièrement neuf et tout à fait moderne, arrière-petit-fils de René et de Werther..., apprenant sans amollissement sentimental, sans illumination mystique, par la simple intelligence de lui-même et des choses..., à s'élever jusqu'à ce développement complet de soi-même que son compatriote, le grand Gœthe, présentait comme but unique et suprême à tout homme digne de ce nom. » = « Aujourd'hui, l'auteur aborde la critique... Les deux genres se sont si bien transformés depuis trente ans, qu'en partant de points très éloignés, ils sont venus se rencontrer sur le même terrain. » — Esquisse de l'évolution du roman jusqu'à Balzac et à ses successeurs, qui en ont fait « une grande enquête sur l'homme » ; — évolution parallèle de la critique. — « On peut blâmer une pareille tendance, mais on ne peut nier qu'elle ne soit dominante, ni contester qu'au bout d'un ou deux siècles, l'enquête poursuivie sur tous les points du présent et du passé, ordonnée en système, assurée par des vérifications constantes, ne doive renouveler les conceptions les plus importantes de l'esprit humain. » = « Le livre se compose de biographies, et non de préceptes. C'est ici que se présente le grand reproche qu'on adresse à la critique moderne. On veut bien accorder qu'elle est instructive; mais on nie qu'elle soit morale... On la blâme de ne pas conclure, et de laisser le cœur abandonné à lui-même sans lui indiquer un modèle parmi tant d'exemples qui se contredisent, sans lui marquer une voie parmi tant de sentiers qui s'entre-croisent. On peut répondre, ce me semble, qu'avant de bâtir une grande route, il convient d'explorer le pays... Jusqu'à présent, les hommes ont marché dans les chemins

anciens, vénérables sentiers frayés par la tradition et la routine, non par le calcul et la science, tortueux, divergents... Aujourd'hui, plusieurs de ces sentiers, défoncés par le long usage, sont devenus impraticables... En de pareils moments, il n'est pas raisonnable de jeter des pierres aux ingénieurs et aux pionniers qui sondent et jalonnent la plaine... En attendant, ils ne détournent pas les voyageurs de l'ancienne; comme autrefois, la foule doit la suivre; il n'y a point encore d'autre passage; tout au plus quelques perches dressées, quelques ponts bâtis indiquent la direction nouvelle. Leur seule hardiesse est de considérer les vieux sentiers comme provisoires, et c'est cette hardiesse qui leur vaut tant d'injures... » Mais « ils affirment, appuyés sur toute l'autorité de l'expérience, que si la grande enquête instituée sur l'homme peut conduire à mal les imprudents qui tirent d'une science incomplète des conclusions prématurées, cette même enquête doit conduire à bien les esprits patients et réfléchis qui, avertis de notre ignorance présente, n'étendent pas les applications au-delà des théories prouvées... »

(*Débats* du 26 janvier 1865.)

XIII

Joseph Bertrand, *les Fondateurs de l'astronomie moderne.*

Eloge de l'auteur et du livre qui est « très digne d'être lu à côté du *Discours préliminaire* de W. Herschell et de l'*Histoire des sciences inductives* de M. Whewell », et forme une excellente contribution à « une branche nouvelle dans les sciences historiques », « cette grande histoire philosophique des sciences qui n'existe pas encore, qui apparaîtra sans doute la dernière, mais qui, certainement, sera la première de toutes, et viendra, à son tour, occuper, enorgueillir et guider nos descendants ». — Cette histoire « n'est qu'ébauchée, elle en est au point où en était l'histoire des religions et des littératures, il y a cinquante ans. Elle est restée entre les mains d'hommes spéciaux : on l'a faite isolément; on n'y a marqué que la filiation qui rattache une découverte à une découverte ; on n'a point rapproché le développement scientifique des autres, cherché comment il se lie aux transformations philosophiques, littéraires et sociales, et comment toutes ensemble dépendent de certaines évolutions générales de l'esprit humain. Et pourtant, un

savant n'est pas plus un être abstrait qu'un théologien, un philosophe, un artiste ou un poète, il est plongé dans son temps... » — Ses découvertes dépendent de son esprit, de sa vie tout entière, de lui-même, et lui-même de son milieu. — « C'est pourquoi, à notre avis, cette considération du milieu moral doit renouveler l'histoire des sciences comme elle renouvelle aujourd'hui l'histoire des religions et des littératures. »

(*Débats* du 26 avril 1865.)

XIV

O. Müller, *Histoire de la littérature grecque*, traduction Hillebrand.

« ... Nul n'est mieux placé que M. Hillebrand pour faire entrer chez nous les découvertes entassées depuis cinquante ans dans les grands magasins de la science germanique, et tout le monde sait aujourd'hui qu'en fait de recherches historiques, et surtout de philologie classique, c'est au-delà du Rhin que nous devons aller chercher nos documents. » — Müller : « Il est le rénovateur de la philologie hellénique au XIXe siècle. Ce fut un érudit, mais un érudit de génie. » — Sa conception de l'histoire. — « L'histoire n'est devenue scientifique, organisée et positive, qu'en sortant de la philosophie vague et des dissertations éparpillées pour reconnaître dans chaque nation une personne morale qui se développe par elle-même, et comme une plante, à travers les modifications que lui impriment les circonstances et le dehors. » — Mais Müller n'est pas un écrivain. — « C'est d'hier seulement, dans des ouvrages en cours de publication, dans l'*Histoire grecque* de Curtius, dans l'*Histoire romaine* de Mommsen, que l'Allemagne commence non plus à professer, mais à parler, et bien des Allemands de vieille roche se défient encore du nouveau style. » — C'est pourtant « le style littéraire » qui « rend visibles les sentiments des hommes dont nous faisons le portrait ou l'histoire. Un grand historien me disait : Je rassemble, je contrôle et j'ordonne d'abord mes matériaux, comme je ferais pour un Mémoire de l'Académie des Inscriptions; ensuite, j'écris mon livre comme un roman... A mon avis, c'est là une lacune à combler dans l'histoire grecque... On aurait besoin d'un connaisseur d'hommes, d'un observateur passionné et délicat de toutes les singularités morales, d'un lettré

élevé dans la poésie, le roman, la critique, d'un esprit ayant emmagasiné en soi les innombrables formes changeantes et les profonds mécanismes compliqués qui constituent et distinguent parmi tous les autres le moindre individu humain, en un mot d'un Sainte-Beuve... Mais après cent hommes de talent, on voit ordinairement venir un homme de génie; Mommsen a paru dans l'histoire romaine, et nous pouvons espérer qu'un jour l'histoire grecque aura son Mommsen. »

(*Débats* du 6 novembre 1865.)



XV

Hector Malot, *les Amours de Jacques* et *les Victimes d'amour.*

Comment il a découvert les livres du romancier. — Mérites de ces deux romans. — « Ils n'ont rien d'énorme... Ils sont simplement une œuvre de bon aloi, celle d'un esprit attentif et sincère, qui, ayant vu de près, avec un coup d'œil juste, les sentiments et les actions humaines, les raconte sans s'astreindre à un plan trop systématique, sans se ménager des effets trop calculés... « La part de la forme, disait Stendhal, devient plus mince de jour en jour... Le public en se faisant plus nombreux, moins mouton, veut un plus grand nombre de *petits faits vrais* sur une passion, une situation de la vie. » Ainsi compris, le roman est une suite de renseignements, non pas sur les habits, les meubles et les détails infiniment minces d'une profession et d'un métier, mais sur les diverses façons de sentir, de penser et de vouloir des hommes. Il s'agit de donner le plus grand nombre possible de ces renseignements coordonnés et exacts, sans s'attarder dans la description, sans s'égarer dans l'éloquence... » — « Par tous ces traits, ses livres (de Malot) ressemblent aux romans anglais contemporains ; un autre trait les en distingue », la hardiesse dans la peinture de la passion. — De quelques imperfections de ces livres : « un manque d'artifice qui est parfois un manque d'art »; — mais Taine n'en éprouve pas moins « un plaisir vif et neuf pour un critique, celui de saluer un talent précoce, original et solide dans un homme que je ne connais pas et que je n'ai jamais vu. »

(*Débats* du 19 décembre 1865.)

XVI

Guillaume Guizot et son cours sur *Montaigne*.

« ... M. Guillaume Guizot a choisi Montaigne pour sujet de ses leçons, et tout en faisant avec détail la biographie et la critique de son auteur, il a pris, pour le mieux expliquer, un point de vue élevé du haut duquel il embrasse un ensemble. Cet ensemble est l'*histoire ancienne des idées nouvelles*. Beaucoup de gens croient que tout date de soixante ans, ou tout au plus de cent ans en France; il n'en est rien. Plusieurs siècles avant nous, les grands esprits ont vu les vérités qui, aujourd'hui, nous éclairent; placés sur les cimes, ils apercevaient et proclamaient déjà la lumière, tandis que la foule restait plongée dans les obscurités des bas-fonds et des profondeurs. C'est un vif plaisir pour un historien et pour un moraliste que de voir naître dans un recoin, dans un esprit isolé, sur une page d'un vieux livre, une idée scandaleuse ou étrange pour les contemporains, mais destinée plus tard à s'implanter si bien dans l'esprit des hommes que, de l'état de paradoxe, elle passera au rôle de lieu commun. M. G. Guizot s'est donné la satisfaction de faire sur Montaigne cette curieuse recherche. Il l'a considéré aujourd'hui comme magistrat et légiste. » = Résumé de sa leçon; — son succès. — Sa manière : ce sont des citations intéressantes habilement enchâssées; c'est une causerie, non une pièce d'éloquence. — « Il semble que M. Guizot n'ait maintenant qu'à oser davantage et à se livrer à lui-même, comme il l'a fait en finissant. Si l'on se hasardait à suggérer un conseil, c'est celui-là qu'on lui donnerait en toutes choses. Ceux qui ont lu son *Ménandre* et ses articles de journal connaissent de lui un homme fort instruit, érudit même, ayant étudié dans le détail et dans les finesses quatre ou cinq littératures, écrivain ferme et expérimenté, bon dialecticien et habile critique. Mais dans ses écrits trop rares, il n'a montré qu'une partie de lui-même, et c'est l'autre face que, sous l'influence du temps et de la parole publique, nous espérons, peu à peu, voir se dégager... C'est une plante de jardin élevée dans le rude terrain, dans l'air âpre de la philosophie et de la politique. Elle s'y est fortifiée, endurcie, elle a montré qu'elle y pouvait vivre; mais elle n'a point encore déployé l'abondance heureuse de ses formes sinueuses et flexibles, les teintes variées et nuancées de ses corolles et de sa fleur. Elle

le peut à présent; la sympathie publique est toute prête; il ne lui reste qu'à laisser épanouir sous ce souffle tiède les facultés aimables et délicates que seuls quelques amis goûtent depuis dix ans. »

(*Débats* du 12 janvier 1866.)

XVII

E. Renan, *les Apôtres.*

« ... Il serait superflu d'indiquer l'importance d'un ouvrage qui remue et renouvelle une question de cet ordre. Le public en a décidé; en deux ans, il a acheté de la *Vie de Jésus* cent mille exemplaires, et les revues anglaises disaient qu'aucun livre religieux n'a eu « cette popularité depuis le temps de Luther. » — Ce tome second comprend l'histoire du christianisme depuis la mort de Jésus jusqu'aux grandes missions de saint Paul, de l'an 33 à l'an 45. A notre avis, il est encore supérieur au premier, et la raison en est que l'auteur n'écrit plus la biographie d'un personnage, mais l'histoire d'une croyance. Pour la vie de Jésus, comme pour celle des apôtres, les documents sont rares, incomplets et souvent légendaires; mais cet inconvénient est bien moins grave dans le second cas que dans le premier. Un individu ne peut être bien peint que par des traits propres et précis; le détail authentique est nécessaire à son portrait; il est presque indispensable d'avoir ses Mémoires, ses lettres, ses discours attestés, les petites circonstances de son éducation et de sa jeunesse; sinon, on court risque de rester dans le vague ou de tomber dans l'arbitraire. Au contraire, une mission, une époque, la situation et la transformation d'un groupe humain considérable, le développement d'une doctrine et d'une institution peuvent être exposés à grands traits; le menu détail n'y a qu'une importance secondaire; on y voit aisément le point de départ et le point d'arrivée; on s'y meut parmi des choses générales, bien plus visibles et bien plus certaines que les choses particulières; on marche sur un terrain solide que les accidents de l'histoire ne peuvent effondrer, que les lacunes des textes n'empêchent pas de suivre...; et voilà pourquoi, avec le même talent, les mêmes recherches et des documents de même nature, l'auteur des *Apôtres* nous semble avoir surpassé l'auteur de la *Vie de Jésus.* » = « Quant au mérite propre de l'ouvrage, il est aisé à voir. L'exégèse chrétienne avait été poussée, en Allemagne, jusqu'à sa limite; on avait contrôlé l'ori-

gine, l'âge et la valeur des documents ; on avait fixé le sens, la filiation et le progrès de toutes les croyances ; on avait fait la critique et la philosophie complète de l'histoire évangélique. La dernière *Vie de Jésus*, par M. Strauss, peut donner au lecteur une idée de ce vaste et consciencieux travail. Mais ce même ouvrage peut lui donner en même temps l'idée de ce que M. Renan ajoute à ses devanciers. D'une exposition sèche, d'une simple dissertation abstraite, il a fait une œuvre vivante ; avec une érudition aussi personnelle, avec une compétence égale, avec des informations plus multipliées, avec une expérience plus grande et plus récente du pays, du climat et des races, il a repris l'œuvre pour la transformer. Par delà les pures idées, il a vu des passions, des émotions, des hommes ; il les a mis en scène, il a suivi pas à pas, en témoin, les métamorphoses et les progrès de leurs sentiments. Il a changé une science d'Université et de cabinet en un récit dramatique et complet, où les délicatesses de la parole reproduisent les agitations et les variétés des âmes. » = « Ce n'est point là, comme les adversaires l'ont dit, un simple mérite de style. Par lui-même, le style n'est rien ; une phrase élégante et bien ronde n'est un chef-d'œuvre qu'aux yeux d'un versificateur ou d'un menuisier. Le véritable style est celui qui rend sensible aux yeux et à l'âme ce que la simple langue philosophique et érudite ne peut atteindre, je veux dire l'homme sentant et agissant avec les particularités de son caractère, la complexité de ses émotions, l'enchevêtrement de ses idées, les nuances innombrables et changeantes de ses joies et de ses tristesses, de ses abattements et de ses exaltations, de sa grandeur et de sa faiblesse. Un pareil style change une ébauche en un tableau ; il n'est pas l'ornement, mais l'achèvement de l'histoire. Il est le don propre de notre pays : instruits par nos romanciers et par nos critiques, habitués par la conversation et les salons à démêler les motifs des actions, à distinguer les degrés des talents, à exprimer toutes les variétés des sentiments et des caractères, nous sommes mieux préparés qu'un solide raisonneur anglais ou qu'un docte théologien allemand à comprendre et à expliquer le jeu des idées et des passions qui composent la vie de l'ame, et l'on peut dire qu'entre les mains de M. Renan la science allemande, vivifiée par l'éducation française, a pénétré plus avant et plus finiment dans l'histoire du christianisme que jamais elle n'avait fait auparavant. » = « Le public lira avec une curiosité plus vive les premiers chapitres. Les amateurs d'histoire étudieront avec un intérêt particulier les trois derniers chapitres, qui exposent l'état du monde romain vers le milieu du premier siècle et les circonstances générales qui donnèrent accès dans les esprits à la nouvelle foi. Les adversaires, les orthodoxes, les politiques chercheront les principes de l'auteur dans la grande introduction qu'il

met en tête de son livre ; cette introduction est une sorte de profession de foi religieuse et historique. A ce titre, nous en détachons la conclusion si élevée, si large et, au fond, si conciliante et nous la présentons au lecteur. »

(*Débats* du 13 avril 1866.)

XVIII

Camille Selden, *Mendelssohn et la musique allemande.*

Mendelssohn. — « Ses lettres et sa vie sont précieuses parce qu'elles nous font entrevoir les habitudes et le caractère d'une nation qui, depuis un siècle, s'élève en Europe au premier rang... Au premier aspect, on admire surtout la minutie de leur attention, l'énormité de leur savoir, leur talent d'abstraire, leur aptitude métaphysique pour les vues d'ensemble. Au second regard, on remarque que si ces facultés ont pu donner leurs fruits, c'est que la conscience, la patience, l'abnégation, la sobriété, une quantité de vertus morales y étaient jointes. Il s'est fait chez eux un travail prodigieux, et qui s'est fait à peu près gratis ; les travailleurs ont dû pâtir et se priver à proportion, car les grandes œuvres ne se font que par les longs sacrifices, et la seule voie qui mène à la puissance, c'est de consommer peu en produisant beaucoup... » — Exemples et faits à l'appui. — « Je crains bien qu'en France la science, la philosophie, les arts et le reste ne soient aimés que pour leurs accessoires, et le principal de ces accessoires est la façon fine et jolie dont on parle. On peut avoir de l'esprit partout, même en législation et en économie politique ; c'est par ce moyen que Montesquieu et Bastiat se sont fait lire ; mais une exigence pareille réduit beaucoup la fécondité et la liberté de l'intelligence, et bien des œuvres d'art ou de science deviennent impossibles lorsque le savant et l'artiste se sentent obligés d'être lus avec plaisir et compris du premier coup. Le public, en France, met sur les épaules de l'écrivain et de l'inventeur un poids que le public en Allemagne prend à sa propre charge... »

(*Débats* du 4 mars 1867.)

XIX

Titien, *leçon de l'Ecole des beaux arts.*

Sa vie, son caractère et son œuvre. — « Quand on essaye de se

figurer Titien, on aperçoit un homme heureux entre tous et qui n'a reçu du ciel que des faveurs et des félicités. » — « A ces chances heureuses s'ajoutent des dons exceptionnels, une facilité extrême à peindre et une inépuisable fécondité d'imagination. » — Son caractère facile, habile à se faire bien venir de tous, même de l'Arétin. — « Cette figure de l'Arétin mérite d'être décrite. C'est un type curieux d'aventurier, en qui se trouvent réunis, exagérés, étalés avec la plus audacieuse impudeur tous les vices du siècle. » — Son portrait. = Conception que Titien s'est faite de l'homme. — « Les dieux de Titien sont des hommes vulgaires qui ne seront jamais des hommes intelligents. Ce sont d'admirables animaux ; pour l'âme, la pensée, Titien ne s'en préoccupe pas ; ce qu'il voit, et ce qu'il exprime, c'est l'épanouissement de la vie physique, la solidité et la vitalité de la structure humaine. C'est ainsi que Rubens a compris et représenté l'homme avec cette différence que, vivant sous un ciel blafard, au milieu d'une race plus molle et plus blanche que celle des marins de l'Adriatique, et prenant ses modèles autour de lui, il a donné à la beauté animale un type plus sanguin et plus lymphatique, une chair plus surabondante, un rythme moins harmonieux que Titien. » = « Le dessin, le crayon ne donnent que la forme extérieure, la limite, le contour ; la couleur seule rend la vie. Il y a là tout un monde où Titien est le premier. C'est à Londres, à Naples, dans ses grandes compositions, que l'on sent ce que c'est que la chair, à quel point on peut faire entrer la vie dans un contour, et combien sont imparfaites les représentations du corps humain qui n'en donnent que les lignes et l'enveloppe. Peindre la chair vivante, c'est la suprême difficulté de l'art, car la vie est une chose profonde et infinie. La chair vivante et sentante est une pulpe molle, sanguine, essentiellement fluide, vaguement bleuie, jaunie, striée, ombrée par le réseau des veinules, des artérioles, qui affleurent sous la peau transparente, par le hérissement des papilles, par les tons ocreux des aponévroses, par les taches claires et sombres qui suivent les saillies et les contours des muscles. Uniquement frappé et préoccupé de la forme vivante, Titien l'a saisie et reproduite tout entière... Son œuvre, comme celle de Rubens, est une image en raccourci, mais complète, du monde dans lequel il a vécu. » = « L'idéal de cette conception de l'homme abandonné, agissant et jouissant, c'est l'Hercule, le colosse. Titien a eu ce don unique de faire des colosses qui sont des hommes réels. » — Preuves et exemples. — « Ces héros gigantesques ne tiendraient pas dans un cadre étroit ; il leur faut le ciel libre, le plein soleil, les grands paysages, des colonnades, des portiques, des architectures colossales, des arbres, des plans de collines et de montagnes. Le monde idéal et abstrait des Florentins ne leur conviendrait pas. La réalité des personnages

entraîne et nécessité la réalité des lieux. De là, chez Titien, la représentation fidèle de la nature entière, de la vie humaine avec toutes ses circonstances, qu'il reproduit en les embellissant, sans en rien supprimer. » = « De la conception de l'homme particulière à Titien dérivent ainsi les traits caractéristiques de son talent : la puissante réalité de son coloris, la variété de ses types, l'énergie extrême de ses personnages, l'impétuosité de leurs mouvements, la réalité et la variété de leurs mouvements, la variété et la réalité des milieux dans lesquels il les place. S'il lui manque quelque chose, c'est ce qui ne s'accorde pas avec ce goût dominant de la force, de l'ampleur, des formes saines et vivantes, c'est-à-dire l'élévation religieuse, l'élégance et la finesse aristocratiques. »

(*Revue des cours littéraires*, 9 mars 1867.)

XX

MM. Saigey, Cournot, Whewell, Bain, H. Spencer, St. Mill et Renouvier, *De quelques ouvrages philosophiques récents.*

Il ne veut que signaler ces travaux d'un mérite rare, et constater, « en dehors de toute doctrine officielle, des tentatives d'accord entre la métaphysique et les sciences positives ». — « Nous sommes peut-être à la veille de quelque grand mouvement philosophique pareil à celui qui ébranla l'Allemagne au commencement du siècle, mais moins hasardeux et mieux dirigé. » — Détails sur ces divers auteurs. — « Cependant, à travers le bourdonnement continu de la philosophie officielle et le grand silence de la spéculation libre en France, on peut distinguer un philosophe, celui-là de la grande espèce, je veux dire indépendant, solitaire, créateur systématique, et, par conséquent, inconnu ; je parle de M. Renouvier. S'il était Allemand, il aurait aujourd'hui une école ; on l'aurait expliqué et réfuté dans cinquante journaux ; vingt brochures l'auraient commenté ; trois ou quatre disciples auraient publié une exposition populaire de ses idées ; plusieurs privat-docents auraient fait des cours sur son système ; et nous entendrions un écho d'outre-Rhin nous apporter un mot nouveau, le *renouvieranisme*. Mais il vit en France, où on lit un livre de philosophie lorsqu'il conclut visiblement en politique ou en

religion... Depuis le siècle dernier, aucune pensée plus originale et complète ne s'est, chez nous, produite au jour, et ne s'est nourrie avant de paraître d'une érudition plus encyclopédique... » — Il continue et reprend l'œuvre de Kant ; sa doctrine se rapproche de celle de Leibnitz, « pourvu qu'on retranche à Leibnitz sa monade supérieure et ordonnatrice... L'auteur achève son œuvre en ouvrant les perspectives de l'ordre moral, et sa conclusion, aussi originale que sa méthode, fait entrevoir une immortalité, une palingénésie, des intermittences d'organismes, des peines et des récompenses, des personnes divines, le tout au moins comme possible. Ce sont les conjectures morales d'un Kant républicain... »

(*Débats* du 27 juin 1867.)

XXI

Camille Selden, *l'Esprit moderne en Allemagne*.

«... L'Allemagne est un monde très vaste, très mêlé, en voie de transformation, et ce serait une trop grande tâche que de le décrire et de l'exprimer tout entier ; l'auteur n'y prétend pas ; il apporte seulement des matériaux et des idées ; mais les matériaux sont bien choisis et les idées dignes d'attention... » — « M. Selden a un style, un style énergique, concentré, avec des éclats imprévus, parfois avec des bizarreries, de la gène ou des obscurités ; la sève est étrangère, mais elle est toujours forte et souvent riche ; le ton, la pensée, tout est original ; voilà pourquoi nous en parlons. » = « Il y a une idée sur laquelle l'auteur insiste beaucoup dans sa préface, et à la vérité, c'est la plus importante, celle de Dieu. Selon lui, l'idée de Dieu est tout autre en Allemagne que chez nous : de là une infinité de conséquences toutes très vastes. Il a raison. De race à race, toutes les conceptions, entre autres celle-là, diffèrent... » — Exemples. — « De même *God*, *Gott*, ne trouvent point leur équivalent dans notre mot *Dieu*. Quand il s'agit d'idées si importantes, la nuance est tout ; et, pour comprendre toute la valeur d'un mot pareil chez nos voisins, il faut se risquer jusque dans la psychologie. Je vais essayer de le faire, en m'aidant de mon auteur. » = « Tout le monde a lu le passage de Gœthe où Marguerite demande à Faust s'il croit en Dieu... » — « Beaucoup de Français disent, après avoir lu ceci : Voilà un homme embarrassé : il fait des phrases. Ils se trompent,

Faust est sincère, très religieux ; seulement, c'est de cette façon qu'il comprend Dieu ; plusieurs théologiens allemands le trouveraient orthodoxe. En effet, voici une définition de la religion par le célèbre Schleiermacher qui ressemble beaucoup à la sienne : » citation. — « On retrouve ce sentiment partout en Allemagne ; le voici dans un contemporain, le poète dramatique Hebbel : » citation. — « On dira que c'est là une conception de grands esprits, de poètes, de philosophes ; non pas ; chez les gens ordinaires, même dans le peuple, se trouve un instinct qui lui fait écho. » — Exemples. = « Là-dessus, le lecteur français prononce tout de suite les mots mysticisme ou panthéisme ; ce sont deux compartiments commodes où l'on met, pour s'en débarrasser, les idées qu'on ne prend point la peine d'examiner ou qui s'éloignent trop des formules communes. La vérité est qu'il faut trop d'attention pour comprendre des sentiments comme ceux qu'on vient de voir. Ils ont une racine profonde qui est l'aptitude aux *idées générales* ; à mon avis, c'est là le don particulier et supérieur de l'esprit allemand. On s'en aperçoit d'abord à la langue si remplie de mots abstraits qui nous semblent vagues parce qu'ils sont trop compréhensifs ; même aujourd'hui, après tous les efforts qu'ils font pour prendre dans leurs livres le ton de la conversation courante, nous avons peine à les traduire ; il nous semble qu'ils se tiennent dans une région supérieure, celle du vide et des brouillards. La philosophie leur est naturelle ; chez eux, on la rencontre partout ; toujours ils ont besoin de vues universelles. Je lisais dernièrement quantité de leurs écrits sur l'art et sur l'histoire de l'art ; il n'y en a pas un, le plus sec, le plus technique, le plus dépourvu d'originalité et de génie, qui n'essaie de relier entre elles toutes les parties d'une époque et toutes les époques successives. Quel que soit l'objet, histoire de détail ou histoire générale, événements humains ou phénomènes physiques, ils cherchent à composer un ensemble ; ils sentent l'être comme une chose qui, incessamment, devient et se transforme, qui dérive d'un au-delà et aboutit à un au-delà, qui est un moment dans une série, et qui, toujours imprégnée du passé, toujours grosse de l'avenir, toujours enveloppée et pressée par ses alentours, ne fait que manifester par sa diversité et son écoulement intarissable la force mystérieuse qui la produit et l'entretient. Cette force, dont nous sentons la présence et l'opération en tout objet et en tout événement, quelle est-elle ? Ici, chacun répond tout bas selon sa tournure d'esprit, ses sourds instincts, ses facultés innées ou acquises ; on la devine et on la conçoit tantôt comme une puissance immuable et fatale, tantôt comme une bonté universelle et protectrice, tantôt comme une beauté ineffable et sublime, tantôt comme une justice inévitable et rigide. Tantôt la tradition théologique vient la formuler ; tantôt un système philosophique

essaie de la définir. En tout cas, la conception qu'on s'en fait est toujours accompagnée d'un trouble ou d'un élan de l'âme, admiration, attendrissement, espérance ou terreur vague, sentiment d'accablement ou d'exaltation, d'abnégation ou d'enthousiasme. Il est clair qu'une telle aptitude à concevoir l'universel, une telle faculté de le deviner et de le sentir à travers les choses et dans les choses, renouvelle et transforme l'idée de Dieu. » = « En premier lieu, cette notion étant spontanée devient vivante. Chez nous, elle est d'ordinaire un article de catéchisme que, pendant l'adolescence, on dépose dans un coin de sa mémoire ; on le reprend vers la vingtième année pour le rédiger un peu autrement, d'après Voltaire ou Rousseau. Après cela, on n'y pense plus ; elle repose dans un cabinet obscur où l'on n'entre presque jamais ; on se garde bien de la briser ; mais on se garde presque autant d'y toucher. En Allemagne, elle est un hôte assidu, familier ; on la retrouve en soi à chaque moment, dans une promenade, une conversation, une lecture ; elle n'est pas un simple sujet de curiosité spéculative ; elle rentre fréquemment dans l'homme, avec son cortège d'émotions, avec tout son ascendant, aux divers tournants de la vie, à la naissance d'un enfant, à la mort d'un ami, aux changements des saisons, à l'aspect de la campagne, dans les préoccupations de la politique, au contact de la poésie et de la musique. Si je voulais citer en France des esprits de cette trempe, j'en trouverais trois : George Sand, Michelet et M. Renan : ils passent pour les plus irréligieux de la France, et, au fond, ce sont les plus religieux ; il n'y a pas un roman où l'auteur de *Mlle de la Quintinie* n'introduise le sentiment du divin et de l'infini ; les auteurs de la *Vie de Jésus* et du *Prêtre* laissent incessamment percer dans leurs écrits ce fonds de poésie et de philosophie qui fait les mystiques ; c'est justement parce qu'ils sont très préoccupés de la religion qu'ils se sont mis en guerre avec l'orthodoxie. — En second lieu, l'idée de Dieu, ainsi comprise, perd la précision que nous aimons tant. Un Allemand aura de la peine d'accepter le Louis XIV agrandi que Bossuet fait régner dans le ciel, l'habile mécanicien dont Voltaire a besoin pour ajuster les rouages de l'horloge universelle, le personnage considérable et bienveillant que Béranger traite en camarade et qu'il salue sans lui demander rien ; les contours d'une pareille figure sont trop arrêtés pour lui ; il la trouve un peu idolâtrique ; la piété qu'elle excite lui paraît presque semblable à celle d'un Italien devant sa madone ou son saint favori... Même s'il est orthodoxe, il s'échappe du côté de la poésie et de l'émotion : le dogme se fond sous sa main ; les formules et les confessions de foi, sollicitées, amollies par la pression imperceptible et incessante du sentiment intérieur, laissent passer l'interprétation et l'exégèse ; cette puissance

universelle qu'il entrevoit dans l'histoire, dans la nature et jusque dans les palpitations de son propre cœur, déborde du moule étroit où l'autorité veut l'enfermer, et parce qu'il la sent infinie, épandue partout, hors de proportion avec toute forme, il ne peut la définir par une forme. A cet égard, toutes leurs théologies sont instructives. Quand ils prononcent les mots scolastiques, ils les entendent dans un autre sens. — D'autre part enfin, comme l'idée de Dieu, en Allemagne, n'est pas un dogme appris, mais une œuvre personnelle, elle est diverse selon les divers esprits; chacun se la fait d'après son expérience propre ; j'oserais dire que toute âme bien douée doit avoir la sienne. D'homme à homme, sa nuance et son expression varient. A parler exactement, elle est toujours une hérésie (*airesis*), c'est-à-dire une opinion préférée, librement et sérieusement choisie ; à ce titre, elle est respectable et respectée, car elle traduit l'état et les facultés d'une âme, comme le timbre d'un instrument annonce sa structure et ses matériaux. On tolère et même on écoute celui du voisin ; les dissonances semblent naturelles ; on n'en conclut point, comme en France, que le voisin est un athée, un impie ou tout au moins une cervelle trouble attardée dans les phrases nuageuses et les inconséquences ; on ne le somme pas de choisir entre l'orthodoxie officielle et la négation pure, en le condamnant, s'il refuse, à manquer de logique ou à manquer de bonne foi. Dès lors, il y a place dans le christianisme pour une infinité de croyances ; si l'enceinte est commune, tous les sièges sont distincts; mais aucun mur ne les sépare. Le docteur Strauss et M. Bunsen peuvent donner la main aux orthodoxes rigides ; Schleiermacher l'avait déjà donnée à Spinoza ; tous admettent que Jésus fut un homme divin ; quant au mot divin, chacun se le définit à soi-même, selon le degré de sa science positive, selon l'espèce de ses vues philosophiques, selon la vivacité de son sentiment poétique, selon l'élévation et la pureté de ses idées morales, avec les métaphores et les formules qui lui paraissent le moins impropres à exprimer l'émotion et la vénération qu'il éprouve, lorsque, jetant son regard sur notre petit monde, il tâche de concevoir sur ce faible indice la source profonde, le développement grandiose et l'accablante infinité de l'univers. » = Retour au livre de C. Selden. — « Entre cinq ou six esquisses..., j'en choisis une très courte, et qui me semble un petit chef-d'œuvre. Sobriété, précision, simplicité de style, noblesse d'âme, tout y est. Que l'auteur nous en donne souvent de pareilles; l'invention vaut mieux que la critique ; même en fait d'histoire et d'analyse, un artiste voit plus loin et plus au fond qu'un historien. » — Longue citation.

(*Débats* du 7 février 1869.)

XXII

Stuart Mill, *Philosophie de Hamilton*, traduction **Cazelles**.

Éloge du livre. — « Sauf le talent littéraire, je ne crois pas avoir lu, depuis les *Provinciales* de Pascal, un livre de polémique plus puissante, une œuvre d'analyse et de logique plus serrée, plus obstinée, plus capable d'emporter les convictions, et en même temps plus loyale et mieux pénétrée de l'amour de la vérité pure... »
(*Débats* du 12 octobre 1869.)

XXIII

Paul de Saint-Victor, *les Femmes de Gœthe.*

« ... M. de Saint-Victor a le goût de la grandeur, et il aime Gœthe ; son instinct le porte vers les figures idéales et vers les plus hautes... A cet égard, son style est le meilleur indice ; chaque écrivain montre par le sien les préférences les plus secrètes et les plus impérieuses de son esprit ; c'est surtout dans les finales qu'on se trahit. Les uns accumulent les images, leur idée ne leur paraît complète que lorsqu'elle s'est entourée d'une draperie abondante et multicolore. Les autres ont besoin d'un résumé court, d'une formule abréviative et précise. Quelques-uns terminent toujours par un mot piquant, un trait d'esprit ; d'autres ne terminent pas, et croient qu'il faut laisser dans l'esprit du lecteur un contour fuyant, une émotion indistincte, une simple impression d'ensemble... » — Manière toute sculpturale de Saint-Victor.
(*Débats* du 24 décembre 1869.)

XXIV

Pour une statue à **Hegel**[1].

Éloge de Hegel. — « On peut comparer son œuvre à un grand modèle de cathédrale en bois, qu'on tâchera plus tard de construire en pierre. Les lignes générales en sont admirables ; mais certaines parties ne seront peut-être jamais réalisées. En fait d'indication provisoire, c'est encore ce que nous avons de meilleur et de plus grand. » = « En politique, Hegel fut de cette école dont le sort est d'avoir éternellement raison (et, ce semble, d'être éternellement battue), qui veut tenir compte à la fois des nécessités contradictoires inhérentes à la nature des choses. Il fournit des arguments à la démocratie et au droit divin ; des royalistes et des républicains sortirent de lui. Il fut, en tout cas, le seul Allemand qui ait jamais compris la Révolution française. Sa vaste tête, où tout était à l'aise, embrassait les manifestations les plus opposées de l'esprit, ne cherchait pas à les concilier, s'intéressait à leur guerre, les légitimait tour à tour... Si Hegel vivait encore, plusieurs faits de notre plus récente histoire lui auraient peut-être suggéré cette formule : « Le Français, dans une œuvre, voit moins l'œuvre en elle-même que la manifestation à laquelle cette œuvre sert de prétexte. » Nous craignons que cette tendance ne nuise un peu chez nous à la statue que les philosophes de Berlin veulent élever à leur illustre maître. Que manifesteront, en effet, ceux qui souscriront à ce monument? Ils ne manifesteront rien du tout, si ce n'est leur estime ou leur admiration pour un penseur éminent. Ils ne feront acte d'adhésion ni à un parti philosophique, ni à un programme politique ; ils témoigneront simplement qu'ils veulent honorer l'humanité dans un des plus grands esprits qui ont le mieux montré à quelle hauteur elle peut s'élever. L'initiative de la société de Berlin est dégagée de toute attache officielle. Le gouvernement n'y est absolument pour rien ; loin de là ; une des raisons qui font désirer aux auteurs de la souscription une participation internationale à leur œuvre est l'opposition haineuse que témoigne, selon eux, le gouvernement prussien contre la philosophie spéculative... »

(*Débats* du 25 janvier 1870.)

1. Quoique cette lettre soit signée par Taine et par Renan, il semble au style qu'elle soit plutôt l'œuvre de ce dernier.

XXV

Lettre au **Directeur** du *Temps*.

« Permettez-moi de soumettre à vos lecteurs une idée très simple, et, je crois, utile. Plusieurs personnes à qui j'en ai parlé la trouvent opportune et pratique ; entre autres avantages, elle a ce mérite, qu'elle peut être mise à exécution par chacun de nous, dans son petit cercle, et *sans qu'il lui en coûte rien*. » — Un jour, dans un café de province, il n'a pu trouver que des journaux révolutionnaires : ils étaient envoyés gratis, et dispensaient d'un abonnement. — « Ces petits faits... montrent la force de propagande qui est propre aux opinions radicales. Etant violentes, elles sont contagieuses. L'utopiste, le sectaire, les hommes à principes abstraits, les déclassés qui sont aigris contre la société, les rêveurs qui ont découvert une recette certaine pour établir sur la terre la justice et le bonheur parfaits, ont besoin de communiquer leurs idées ; ils colportent leurs petits livres, ils prêtent ou donnent leurs gazettes, et, à la fin, la balance penche de leur côté, parce que de l'autre côté il n'y a pas de contrepoids. » — Autres faits analogues ; — raisons diverses qui expliquent la rapidité de diffusion des opinions violentes et la lenteur de diffusion des idées modérées parmi les ouvriers et les villageois. — « Ainsi formés, on comprend qu'ils votent au hasard, ou mal, ou point du tout. » = « Il ne tient qu'à nous de leur fournir un meilleur pain quotidien, celui que nous mangeons nous-mêmes, et pour cela il suffit de leur *donner nos journaux après que nous les avons lus*. Chacun de nous reçoit le sien, celui qu'il juge le plus sensé, le plus instructif, le plus honnête ; rien ne l'empêche, après en avoir profité, d'en faire profiter autrui... Votre domestique est un homme, un citoyen actif; son vote au scrutin compte autant que le vôtre. Il n'est ni humain, ni même prudent de le traiter en étranger, en mercenaire : par delà son respect officiel, sa bienveillance intime a du prix. Elle n'est pas difficile à gagner ; de petites attentions y suffisent, et c'en est une que de lui donner régulièrement tous les jours votre journal lu. » — Bons effets de cette habitude. = Les gens riches et aisés qui habitent la campagne devraient envoyer leurs journaux au maître d'école, au curé, les faire porter au cabaret, les faire circuler à tour de rôle parmi leurs fournisseurs ; — « et je ne doute pas qu'au bout de deux ou trois années vous ne retrouviez dans les votes plus nombreux et plus sensés de votre

commune l'action lente, l'infiltration sûre de votre journal. » = « Presque tout homme qui en emploie d'autres » devrait agir ainsi ; « sept ou huit personnes pourraient s'entendre pour faire cette distribution à bon escient et éviter les doubles emplois. » — « D'ailleurs, toute association, toute réunion d'hommes qui veulent ensemble une même chose, est salutaire aux associés... Cela est utile partout, et serait plus que partout utile en France, où non seulement les classes, mais les individus sont séparés, où, sauf la proche famille et quelques amis anciens, personne ne tient à personne, où les hommes ne se touchent que par les liens lâches du monde et de la politesse banale. » — Réformes et institutions qu'il faudrait souhaiter dans cet ordre d'idées. — « N'allons pas si loin ; en toute chose, le commencement est le plus difficile ; mais ce sera déjà un commencement bien beau et bien gros d'avenir, si quelques milliers de personnes en France veulent s'entendre pour donner à leurs voisins plus ignorants et plus pauvres le journal de la veille dont elles n'ont que faire et qu'elles jettent au rebut avec les vieux papiers. »

(*Temps* du 5 février 1872.)

XXVI

Lettre aux Débats.

« Il faut que d'ici à deux ans nous payions 3 milliards, et même 3 milliards 1/2 ; il le faut, car nous avons la baïonnette sur la gorge, et si nous ne sommes pas prêts aux échéances, la baïonnette s'enfoncera. — Pour fournir cette énorme rançon, deux sortes de moyens sont proposés, et font appel à des sentiments très différents. » = « Le premier est l'emprunt ordinaire..., l'émission de rente par souscription publique... Il est certain qu'elle sera efficace, car l'an dernier, au lieu de 2 milliards qu'on lui demandait, elle a offert 4 milliards, 800 millions. Il n'est pas moins certain qu'elle sera seule efficace, et que les offrandes volontaires ne fourniront jamais une somme qui puisse dispenser d'y avoir recours. Sur ce point, il ne faut pas nous faire d'illusions ; la taxe volontaire peut procurer des millions, mais jamais des milliards ; en Italie, dans un cas semblable, elle a donné 7 millions de francs ; aux Etats-Unis, où l'esprit public est si fort, 5 ou 6 millions de dollars. Quand même la nécessité plus urgente et le caractère plus enthousiaste rendraient chez nous l'élan plus fort, la distance entre

la somme offerte et la somme qu'il faut payer resterait déplorable. Ceux qui ont beaucoup d'espérance espèrent 500 millions; supposons que la contribution spontanée les promette et même les verse, nous aurons encore près de 3 milliards à payer. A cet égard, les chiffres sont inexorables... » = « Ce n'est pas à dire qu'il faille renoncer à la contribution volontaire. Tout au rebours, elle doit être maintenue, surtout à présent qu'elle est lancée, et la raison en est qu'elle a deux grands avantages : l'un moral et l'autre financier. — L'avantage moral est le bon effet qu'elle aura sur l'opinion. Si nous donnons beaucoup, l'Europe en conclura que les Français aiment la France, qu'ils peuvent et veulent faire des sacrifices pour elle, qu'il y a chez nous non seulement de l'argent, mais du patriotisme. Qu'il y ait de l'argent et même de la confiance, le dernier emprunt l'a prouvé ; mais il n'a pas prouvé autre chose... Cent francs versés gratuitement à la caisse du comité central pour la contribution patriotique indiquent plus de cœur et d'esprit public qu'un million déposé chez l'agent de change pour acheter les rentes du prochain emprunt. Or, l'essentiel, en ce moment, c'est de montrer aux étrangers que les Français tiennent à la France ; il n'y a pas de meilleur moyen pour être ménagé et respecté. Un journal allemand disait dernièrement que cette taxe spontanée, si elle est universelle et grande, sera « une défaite morale » pour la Prusse. Cela est vrai ; car alors il sera admis de tous, même de la Prusse, que les 36 millions de Français ne sont pas un troupeau qui marche au hasard sous un pâtre de rencontre, et que les pillards de grand chemin peuvent à volonté tondre ou se partager ; on verra qu'au besoin le troupeau sait de lui-même se ranger en ligne, présenter les cornes. Ce n'est pas « l'égoïsme » comme disent les Allemands, qui nous rend faibles; c'est l'habitude de nous laisser conduire par autrui, d'attendre le signal et la voix du chef. Sitôt que nous voudrons nous entendre, agir de concert et par notre propre initiative, nous serons forts. — Voilà encore un des avantages moraux de la contribution volontaire : elle est une action personnelle et concertée, un premier pas vers le gouvernement de soi par soi-même ; elle propose un but commun à des milliers d'individus; elle les rapproche par des comités et des correspondances ; elle leur fait traverser les divers tâtonnements par lesquels on s'exerce dans l'art de s'associer ; elle leur enseigne cet art et les prépare ainsi à la vie publique. Aujourd'hui, en France, toute œuvre qui groupe ensemble plusieurs hommes est une bonne œuvre, d'autant meilleure qu'elle les groupe pour un motif plus désintéressé. » = « Il faut donc laisser distinctes et faire marcher de front les deux entreprises... L'emploi de notre offrande est tout indiqué ; insuffisante pour payer les Allemands, elle suffit pour sauver nos finances, et c'est sur ce point que je sollicite avec déférence toute l'attention du comité central.

— A mon sens, la contribution volontaire doit servir, au fur et à mesure qu'elle sera versée, *à amortir la dette contractée envers les Prussiens*. Voilà un but précis ; si on l'accepte, qu'on le dise tout haut ; chacun alors saura exactement l'emploi de son offrande... » = Avantages de ce procédé. — « Les gens ne consentent à donner que lorsqu'ils voient d'avance avec certitude l'effet et l'efficacité de leurs dons. » = « Suivons maintenant le détail de l'opération et de ses chances. — Il me semble d'abord que les comités devraient fixer un chiffre précis, un minimum, d'après lequel chacun se taxerait lui-même. Sinon, l'offrande sera tout arbitraire, et, dans ce cas, les suggestions de l'intérêt personnel sont toujours plus fortes. Au contraire, le chiffre une fois admis, bien des gens, par conscience, honneur ou respect humain, se feront un scrupule de rester au-dessous. Prenons celui qui a été adopté déjà par plusieurs administrations, par divers ateliers, par quelques écoles et qui est à la portée de toutes les bourses, même des plus minces, c'est-à-dire un jour par mois de salaire, revenus ou bénéfices, en d'autres termes, un trentième du revenu annuel, quelle qu'en soit la source. Un journalier, un domestique peut, sans trop d'efforts, faire ce sacrifice aussi bien que le plus riche capitaliste, et le plus grand industriel. M. Thiers évaluait à 15 ou 16 milliards par an le revenu total de la France, et plusieurs économistes que j'ai consultés jugent que ce chiffre n'est pas très loin de la vérité. Le 30e de ce revenu fait 500 millions ; réduisons-les à 300 ; avec de la bonne volonté on peut les avoir... — Quant aux moyens, divisons, à l'exemple de Nancy, la souscription en deux étapes : la première, dans laquelle les souscripteurs ne s'engageront que si la souscription atteint tel chiffre ; la seconde, dans laquelle ils s'engageront tout-à-fait. » — Détail des moyens à employer. — « Ici, l'amour-propre et le respect humain doivent être les auxiliaires du patriotisme ; il faut que chaque commune sache le chiffre des engagements mensuels et annuels de sa voisine, que chaque particulier sache le chiffre de l'engagement annuel ou mensuel de son voisin, qu'il puisse l'estimer, l'honorer, le louer tout haut, ou le tenir en mince estime. » — Nécessité de l'affichage et de la publication des souscriptions dans les journaux. — « Soyez sûrs que le samedi, au marché de la ville, les gens de la commune réfractaire baisseront les yeux devant ceux des autres paroisses ; que le soir, au cabaret, le paysan qui aura tenu sa poche fermée sera honteux devant son voisin, qui aura donné un jour par mois de salaire ; que le propriétaire égoïste se trouvera mal à l'aise devant son fermier et ses domestiques s'il a tenu sa bourse close pendant que sur leurs petits gains ils faisaient œuvre de bons Français... » — « Après avoir regardé longtemps et de près l'histoire et les mœurs de la France, je crois que parmi les nations, il n'y en a point qui ait plus de cœur ; seulement, par l'effet ancien

des institutions politiques, cette générosité native ne sait pas s'employer dans les affaires publiques, et par un trait particulier du tempérament national, elle n'est jamais accompagnée de sang-froid ; il faut au Français de l'excitation, un élan, la contagion des émotions environnantes, l'émulation, l'idée des regards fixés sur lui. La France ressemble à un soldat qui, à l'ordinaire, s'amuse, paresse, plaisante et gronde contre son officier, mais qui au feu et sous les yeux de ses camarades, est capable de dévouements subits, imprévus et sans limites. Personne ne sait ce qu'il adviendra de cette contribution volontaire ; mais il n'est pas impossible qu'à un moment donné la France y aille tout entière et d'un élan, comme au feu. »

(*Débats* du 9 février 1872.)

XXVII

Émile Deschanel, *Études sur Aristophane*.

Quelques mots sur le livre. = « Quand il s'agit de présenter un ancien aux lecteurs modernes, deux interprètes critiques peuvent se rencontrer : l'un plus Allemand, l'autre plus Français. » — La méthode érudite du premier. = « Voilà un grand travail, complet dans son genre, et qui, en outre, est le précédent nécessaire, l'auxiliaire indispensable de ceux qui suivront. Le second critique en use, mais fait autrement : quoique versé dans le grec, il est surtout homme du monde et s'adresse à des gens du monde. » — Tel est M. Deschanel : il a quelque chose de son auteur, « comme lui homme d'esprit avant tout... Ici, je trouve un inconvénient. M. Deschanel, comme Aristophane, manifeste à tout propos, et même hors de propos, des préférences dogmatiques, politiques, théologiques, et quitte la critique comme Aristophane quitte la poésie, pour les affaires et les théories du temps présent. C'est tant pis ; en critique et en histoire, ne soyons qu'historiens et critiques. Cette objection faite, il n'y a plus guère qu'à louer. Parmi les instruments critiques, l'un des meilleurs est le talent... L'érudition toute seule, fût-elle la plus ample, la plus minutieuse et la plus exacte, n'est qu'un commencement et une préparation. En cela, notre méthode française, celle des littérateurs par opposition à celle des philologues, a son originalité et son prix. Une pièce d'Aristophane, comme toute œuvre littéraire, est composée d'*effets*

qui ont tous leur degré et leur nuance, bouffonnerie, fantaisie, élan lyrique, grâce voluptueuse et légère, coups d'imagination subite et ailée, sérieux profond, parodie drôlatique, pétillement de calembours et de gaîté bachique, émotion profonde politique et religieuse, sensualités énormes d'artiste, de méridional et de païen. Ce sont là des états d'esprit qu'un pur savant a de la peine à comprendre ; à cet égard, le talent seul est perspicace; plus on en a, plus on voit clair ; plus on a d'imagination et de style, plus on est apte à sentir les grands effets d'imagination et de style, à entrer tout de suite dans le sens et l'intention de son auteur, à suivre ses saillies et ses soubresauts, à lui faire écho, à répéter en soi-même, au fur et à mesure de la lecture, son chant, son invective, son sourire, son rire et l'intonation changeante de sa voix. Je suis sûr que Théophile Gautier, après avoir écrit *Une Larme du Diable*, qu'Alfred de Musset sachant le grec, nous auraient donné le meilleur commentaire d'Aristophane. — Si le commentateur bien doué ajoute à sa finesse acquise ou naturelle l'observation des œuvres *analogues*, on peut affirmer qu'il possède alors une méthode complète. Ces œuvres analogues se rencontrent autour de nous et de notre temps, et M. Deschanel a grandement raison de s'en servir. » — Développement et exemples. = « D'autres œuvres présentent des analogies plus précises : » *comedia dell' arte*, pantomimes d'Asie-Mineure... — « Par ces sortes de recherches et d'observations faites sur le vif, on parviendra à se figurer, plus exactement qu'on ne l'a fait encore, les deux principaux supports de l'esprit et de l'art grec, je veux dire le paysage et la race. Ce sont d'étranges caractères que ces anciens, et bien propres à faire réfléchir sur l'homme. Ah ! Messieurs, s'écriait M. Viguier, le maître de M. Deschanel, quelles canailles que ces Grecs, mais qu'ils avaient d'esprit ! Les voyageurs contemporains, les membres de notre école d'Athènes disent encore aujourd'hui la même chose. » — Développement et citations d'About et d'E. Grenier. — « Que le moderne scoliaste aille les regarder en face », qu'il s'entoure de reproductions, peintures, etc., « qu'il sente par elles ce que ni la statuaire, ni la littérature ne donnent, je veux dire le dehors coloré, le choix, l'arrangement et la proportion des tons, l'ombre et la lumière, le délicat et charmant décor de ces intérieurs, architectures et paysages composés exprès pour apporter de toutes parts à des sens fins les caresses d'un bonheur exquis. Si ces études d'artiste et de reconstructeur ont pour préalable et pour appui la connaissance détaillée, la lecture courante, la possession complète des textes et de leurs appendices, notre commentateur pénétrera plus profondément dans l'antiquité que le simple philologue, l'helléniste pur, l'auteur d'éditions savantes ; il achèvera ce que l'autre aura commencé. — Tel est l'usage auquel peut servir notre éducation trop littéraire et trop mondaine; et, si je ne me trompe,

c'est de ce côté français de la science, autant que du côté germanique, qu'il faut pousser les hellénistes de la génération nouvelle, tous ces jeunes gens qui étudient le grec sur place, dans notre École d'Athènes, élèves que les événements politiques ont dérobés depuis vingt-quatre ans à leur ancien maître, et qui, en ce moment, lisent M. Deschanel au lieu d'avoir le plaisir, peut-être encore plus vif, de l'écouter. »

(*Débats* du 17 avril 1872.)

XXVIII

L'École des sciences politiques.

Détails sur ses débuts, sur les améliorations qu'elle va apporter à son organisation : cours privés, bourses de voyage, bibliothèque et salles de travail. = « Ce à quoi l'École des sciences politiques pourvoit, c'est à l'avenir ; car si en ce moment nous pouvons asseoir quelque espérance, c'est sur l'avenir et non pas sur le présent. Ni la science, ni la compétence, ni le bon sens, ni la tolérance et la modération qui en sont les fruits ne s'improvisent ; la théorie, les principes *a priori*, la doctrine des droits de l'homme, la croyance que telle ou telle forme de constitution est le salut, infestent encore, comme en 1790 et en 1848, nos discussions politiques. Carlyle disait très justement, à propos de ces controverses, qu'elles servent à peu près autant dans un État qu'une théorie des verbes irréguliers. L'important est d'avoir une élite d'hommes instruits, capables de bien juger, dignes de guider les autres, et en qui les autres aient confiance. Nous ne l'avons pas ; autant qu'il est en nous, il faut la faire, d'ici à dix ou quinze ans en travaillant, et selon les bonnes méthodes, elle peut se former. Parmi tous nos maux, il en est un qui peut nous être utile, c'est l'anxiété, l'incertitude du lendemain, la pensée que tout peut crouler dans six mois, la nécessité de penser à la chose publique. Que cette préoccupation dure dix ans, sans crises brusques, sans bouleversements, il est probable que sous un pareil aiguillon, la génération nouvelle ne restera pas immobile ; elle voudra s'enquérir, s'instruire, se rendre apte aux affaires ; elle se dégoûtera des phrases sonores, de la politique littéraire ; elle comprendra que les affaires publiques ressemblent aux affaires privées, que des considérations historiques sur le développement de l'humanité et des tirades de rhétorique

sur la liberté et le progrès n'y peuvent suffire ; que dans un État comme dans une usine ou une banque, la connaissance des chiffres et des faits est le premier besoin ; que la pratique est la meilleure préparation ; que le tact et l'opportunité sont les principaux guides; que toute institution est un expédient ; qu'aucune n'a de valeur en soi ; que chacune d'elles doit être jugée d'après ses effets probables ; qu'il ne faut rien lui demander que d'être applicable et utile; qu'elle est une simple machine à propos de laquelle on doit chercher, non si elle est tracée sur le papier, mais si elle fonctionnera, avec quel rendement et à quel prix. Voici la troisième fois depuis quatre-vingts ans que nous sommes jetés dans l'eau à l'improviste, ne sachant pas nager. Deux fois, nous nous sommes presque noyés ; et la perche à laquelle nous nous sommes raccrochés alors n'était pas bonne ; tâchons d'aider et d'encourager ceux qui aujourd'hui, librement, d'eux-mêmes, établissent dans un coin une école de natation. »

(*Débats* du 10 novembre 1872.)

XXIX

Lettre au **Directeur-gérant** des *Débats*.

« Laubardemont disait qu'on peut toujours pendre un homme sur deux lignes de son écriture ; j'éprouve aujourd'hui combien cette maxime est vraie. A la séance du 16 décembre, dans l'Assemblée nationale, M. Naquet s'en est souvenu pour lui, mais il ne s'en est pas souvenu pour moi. Il pense « que la moralité, le mérite et le démérite sont des faits d'organisation », « qu'il n'y a pas plus de démérite à être pervers qu'à être borgne ou bossu », et il annonce, d'après une phrase de moi, que j'ai dit la même chose. Je n'ai pas dit la même chose, et les personnes qui voudront bien consulter le passage verront sans peine qu'il a un tout autre sens... : « Que les faits soient physiques... » — Cela ne signifie pas du tout qu'il faut chercher ces données simples dans les « faits d'organisation », dans la structure et le jeu des organes; il serait inutile de les chercher de ce côté; il n'y a que les phrénologistes qui croient aux bosses. Cela signifie seulement, comme on peut le voir dans les 5 volumes suivants, par l'histoire d'une grande nation et d'une multitude d'individus, que les dispositions morales, qualités ou talents de toute espèce, tels que nous les constatons à première vue, ont pour causes d'autres dispositions

morales plus simples et plus faciles à démêler. Saint Louis et Marc-Aurèle ont été les deux princes les plus vertueux qui aient jamais vécu ; il n'est pas défendu de remarquer que chez l'un la piété tendre et l'imagination presque extatique, chez l'autre l'inclination philosophique et la réflexion stoïcienne, ont contribué à fortifier le goût de la justice. Barrère a été l'un des plus vils coquins, et Saint-Just l'un des plus malfaisants fanatiques que l'on connaisse ; il est permis d'étudier dans l'un la légèreté méridionale du bel esprit naturellement menteur et vide ; dans l'autre, l'ignorance, l'outrecuidance, l'échauffement solitaire de l'esprit incurablement étroit. Dire que le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre, ce n'est pas dire qu'ils soient des produits chimiques comme le vitriol et le sucre ; ils sont des produits moraux, que des éléments moraux créent par leur assemblage, et, de même qu'il est nécessaire, pour faire ou défaire du vitriol, de connaître les matières chimiques dont le vitriol se compose, de même pour créer dans l'homme la haine du mensonge, il est utile de chercher les éléments psychologiques qui, par leur union, produisent la véracité. Appliquée à des sujets contemporains, par exemple à l'analyse de l'esprit révolutionnaire ou de l'esprit clérical, une pareille étude fournirait peut-être d'assez grandes lumières, en montrant dans les deux esprits des ressorts assez semblables, le goût des principes admis d'avance, l'aversion pour l'expérience, l'ignorance de l'histoire, l'obéissance aux phrases toutes faites, l'instinct de la tyrannie, l'aptitude à l'esclavage ; on en conclurait qu'on ne peut combattre l'un par l'autre, mais qu'il faut les combattre tous les deux. — En effet, l'analyse une fois faite, on n'arrive point pour cela à l'indifférence ; on n'excuse pas un scélérat parce qu'on s'est expliqué sa scélératesse ; on a beau connaître la composition chimique du vitriol, on n'en verse point dans son thé..... Le malhonnête homme est digne de blâme, de mépris et de punition, l'honnête homme est digne de respect et de récompense. Un « bossu » n'est pas reçu dans l'armée ; un « pervers » qui pratique doit être exclu de la société libre... »

(*Débats* du 19 décembre 1872.)

XXX

MM. Alphonse Daudet, Hector Malot, Ferdinand Fabre.

« Trois romans remarquables ont paru dans ces derniers temps : *Barnabé*, par Ferdinand Fabre ; *Fromont jeune et Risler*

aîné, par Alphonse Daudet; *la Fille de la comédienne et l'Héritage d'Arthur*, par Hector Malot. Les noms des auteurs sont connus, mais moins qu'ils ne devraient l'être. Ils font honneur à notre littérature, et il y a plaisir à leur rendre justice, car ils ont tous de la conscience et du talent. » = « Le roman de M. Daudet ressemble beaucoup à ceux de Dickens, et cela seul est un grand éloge. Lui aussi, il a mis la scène de son livre dans la rue et dans l'atelier, dans les quartiers populaires, au centre du travail parisien, au Marais, dans une imprimerie de papiers peints, avec les alentours et le cortège obligé de boutiquiers, de caissiers, de commis, de petits bourgeois, d'ouvrières en chambre et le reste. Lui aussi il a décrit cette vie étroite, artificielle, agitée, douloureuse, avec une émotion continue, avec une sympathie passionnée, entrant dans l'âme de ses personnages, les plaignant, les aimant, les haïssant, les méprisant, les admirant de toute sa force, en sorte qu'il est toujours en scène avec eux. Cette sensibilité délicate et toujours vibrante donne au style une puissance singulière; le cœur, les nerfs même sont troublés, on a envie de rire, et plus souvent de pleurer; la pitié, la colère, l'indignation sont trop fortes, l'effet est poignant. » — Dangers à éviter. — « Chez Dickens aussi, la sensibilité semble féminine et surexcitée; mais aucune faculté n'est plus propre à saisir sur le vif la physionomie, le geste, l'accent, et, si j'ose ainsi parler, la palpitation de la vie. Au reste, dans ses petites dimensions, l'ouvrage est bien composé, bien proportionné, exempt de ces belles divagations et de ces développements exagérés où Dickens est entraîné par sa fantaisie et par son génie. En dehors des personnages principaux, deux ou trois figures accessoires restent à demeure dans le souvenir. L'une est la petite boîteuse Désirée, si touchante et si pure, toute frémissante de passion contenue, et qui, pendant des années, toujours assise, enfilant des perles, montant des oiseaux, vit et meurt d'un amour qu'elle n'avoue pas. L'autre est Delobelle, le comédien en disponibilité, qui, par amour de l'art et par respect de lui-même, continue à arpenter le boulevard, à prendre des petits verres, à étaler son torse et sa frisure, nourri par sa femme et sa fille, admiré chez lui comme un grand homme méconnu, histrion incurable, qui, à la ville, est toujours en scène, qui joue ses douleurs et ses joies, chez qui l'affectation est involontaire, en qui le rôle s'est substitué à la nature, si vaniteux qu'on comprend son illusion, qu'on excuse son égoïsme, qu'on tolère ses prétentions, parce qu'on sent qu'il mourrait tout de suite s'il cessait un instant de croire au génie qu'il n'a pas et à l'avenir qu'il n'aura jamais. Ce portrait tout entier est un chef-d'œuvre de comique amer; il tiendra une des premières places dans la galerie qui semble devoir être le principal ouvrage de la littérature contemporaine, et où l'on trouvera sous diverses

formes le type important, la création propre de notre société et de notre temps, je veux dire l'ambitieux impuissant, aigri, avorté et déclassé. » = « Le talent et le procédé de M. Malot sont tout opposés. Il n'intervient jamais dans le récit... A cet égard, sa réserve est très grande, trop grande peut-être... Il n'aime pas les *effets*; de là vient que son coloris est uniforme et parfois terne; c'est dans le dessin qu'il excelle. Mais ce dessin, très sobre, est d'une vigueur extrême... Aussi bien, il est supérieur dans l'art de composer. » — Développement et preuves. = « Quand l'auteur a bien expliqué cette végétation, il lui semble que son œuvre est finie; la vérité est qu'elle n'est pas finie tout-à-fait; un artiste comme lui doit exceller dans les détails comme dans l'ensemble. » — Les principaux personnages. = « La manière de M. Fabre tient le milieu entre celle de M. Malot et celle de M Daudet; par suite, elle est moins tranchée; son originalité, qui est aussi grande, est ailleurs. Elle est dans son tempérament, peut-être aussi dans son éducation; car il semble qu'il ne connaisse à fond que les paysans et les ecclésiastiques; en revanche, il les connaît admirablement; on dirait que non seulement il les a observés, mais encore qu'il les a pratiqués de sa personne, dès l'enfance et depuis longtemps. Dans les deux autres écrivains, on reconnaît tout d'abord deux esprits parisiens, l'un affiné, l'autre cuirassé par l'éducation et par l'expérience de la grande ville; celui-ci est resté plus intact; son talent a une saveur primitive, un goût de terroir, une sève âpre, rustique, forte et même un peu sauvage; il est Cévenol, et son œuvre, rude, franche et riche, ressemble à un vin du cru. *Barnabé* est la peinture d'un monde complet, physique et morale; paysage, cultures, fermiers, curés, ermites, paysans, il y a là tout un coin de la France méridionale, copié sur place et par un enfant du pays, largement, à grands traits, avec cet amour du sol et du ciel qu'on pourrait appeler le patriotisme des yeux. L'artiste est inépuisable et toujours neuf quand il décrit ses montagnes cassées, ses eaux vives, ses forêts de châtaigniers, toutes les grandes perspectives, tous les détails frais et gracieux d'une nature tourmentée, robuste et vivace... Le sentiment est toujours profond, sincère, et il est souvent grandiose. Je pourrais citer un lever de soleil triomphal et superbe qui, sous une forme familière, rappelle l'accent, l'enthousiasme des anciens poètes védiques. Les figures conviennent bien à la scène; on a sous les yeux une race d'hommes particulière, forte et dure comme la nature qui l'entoure, qui l'éprouve et qui la nourrit. Les passions, les volontés, les caractères, l'amour, l'avarice, la superstition y ont un tour propre, une intensité singulière, une détente roide et subite. Tout cela se rassemble et se concentre dans la figure principale, Barnabé, qui n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre, car on y découvre le caractère primitif, la structure de l'homme natu-

rel, la saillie indomptable des instincts que la civilisation recouvre de son enduit uniforme et fragile. » — Portrait de Barnabé.
(*Débats* du 19 février 1875.)

XXXI

Lettre à **M. Albert Collignon** (18 octobre 1875.)

« Monsieur, vous me faites beaucoup d'honneur en me demandant un article sur Stendhal et Sainte-Beuve... Mais le sujet est trop grand, et j'ai le malheur d'avoir l'esprit très resserré et très méthodique. Pour faire une chose, il faut que je m'y mette tout entier; je ne pense qu'à elle pendant trois mois, six mois, un an et davantage. En ce moment, j'imprime le 1er volume de mes *Origines de la France contemporaine*, et j'esquisse le second. Pendant longtemps encore, mon cerveau ne comportera pas autre chose; j'y empile tout ce qui, de près ou de loin, a rapport à la Révolution, et la toile intérieure se tisse; si j'y mettais d'autres matériaux, il me faudrait un effort énorme et plusieurs mois pour raccommoder les fils brisés; aussi ai-je renoncé à tout article ou travail étranger. » = « Je vous renvoie la lettre de Sainte-Beuve; c'est bien lui, exquis et scrupuleux pour les nuances; voilà ce qu'il nous reprochait à nous autres nouveaux, l'ignorance des anciens milieux, le manque de tradition, l'exagération du talent, ou tout au moins du rôle qu'avaient joué nos favoris. Par exemple, il trouvait que j'admirais trop Stendhal, Balzac et Michelet, et me blâmait de ne les juger que par leurs livres. En revanche, je trouvais qu'il mettait trop haut de Vigny, Hugo, Chateaubriand, Lamartine. — Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis trente ans, le point de vue s'est déplacé : moins de phrases et de beaux mots, plus de petits faits et de vérités observables; cela explique la différence des jugements. » — « J'osais faire encore à Sainte-Beuve la réponse que voici : Dans un écrivain, il y a deux hommes, le premier qui s'adresse à ses contemporains, flatte leur goût, et de plus a un rôle, un étalage, une coterie, un succès; le second qui s'adresse aux autres générations et se présente nu dans l'avenir avec ses seuls livres; je préfère le second; ce qui est essentiel, c'est la portion durable. Sainte-Beuve lui-même gagnait à cette distinction. Quelle distance entre le Sainte-Beuve de *Volupté*, des premiers *Portraits*, et le

Sainte-Beuve psychologue, physiologiste, le grand botaniste moral de la fin! Le premier était le caudataire des poètes et grands écrivains, le commentateur attitré, un acolyte modeste chez Mme Récamier; le second est l'un des deux fondateurs de la critique psychologique et de l'histoire naturelle de l'homme. » = « Je serai à Paris le 1er décembre; j'espère causer avec vous de notre Stendhal. Il y a encore beaucoup d'inédit chez lui. Demandez à Sully Prudhomme de vous procurer par M. Philippe Delaroche une biographie de Stendhal écrite par un Anglais; vous y trouverez des lettres curieuses de Stendhal très jeune à sa sœur Pauline. Michel Lévy m'a prêté aussi un manuscrit que Mérimée devait publier, avec deux fragments d'une grande portée, l'un sur le caractère de Napoléon. » — « Agréez, etc. »

(*Temps* du 25 octobre 1875.)

XXXII

Lettre à **M. Saint-Genest,** rédacteur du *Figaro* (13 novembre 1875).

« Monsieur, dans le *Figaro* du mercredi 10 novembre, vous nommez plusieurs écrivains et publicistes qui ont combattu le scrutin de liste; vous me citez parmi eux, et vous ajoutez que ces mêmes hommes se démentent aujourd'hui, par intérêt de parti ou par intérêt personnel, en tout cas très imprudemment. Je vis fort loin de Paris, et je ne sais pas si MM. Laboulaye, Vacherot, Waddington, Thiers ont, en effet, changé d'avis sur cet article; mais pour moi, je pense toujours de même, et vous commettez une erreur si vous m'accusez d'avoir tourné. Je n'ai jamais écrit qu'une brochure politique, *le Suffrage universel*... Si vous prenez la peine de la lire, vous y verrez que le scrutin de liste non seulement me semble une tromperie, mais encore que le scrutin d'arrondissement me paraît mal adapté à la capacité, au degré d'information, à l'intelligence moyenne de l'électeur français, et que je propose d'y introduire le suffrage à deux degrés. Mon principe est que l'électeur doit connaître le candidat personnellement, ou par des renseignements de première main; cela posé, il est clair que le scrutin de liste est absurde, mais il est clair aussi que le scrutin d'arrondissement, quoique moins ridicule, est encore insuffisant. » = « Agréez, etc.

(*Figaro* du 17 novembre 1875.)

XXXIII

Deux *Revues* nouvelles.

« Deux *Revues* nouvelles vont paraître : l'une, trimestrielle, la *Revue historique*, dirigée par MM. Monod et Fagniez, l'autre mensuelle, la *Revue philosophique*, dirigée par M. Ribot. Les noms des directeurs sont connus et annoncent d'avance l'esprit de ces deux publications : il est tout scientifique. Il ne s'agit point pour eux de prouver une thèse, de propager une doctrine, d'appuyer un parti, mais de chercher et de répandre des vérités prouvées et nouvelles, en dehors de toute préoccupation politique ou religieuse. Un de mes amis, Anglais, me disait il y a douze ans : « Vos compatriotes ont de l'esprit, de l'intelligence, du talent, une promptitude singulière à tout saisir et même à tout comprendre, mais ils vivent sous un nuage d'idées fausses. » (*Unter a cloud of misrepresentations.*) A tout le moins, il est certain que nous vivons presque tous dans une atmosphère spéciale, dans un milieu fermé, celui d'un parti, d'une secte, d'une opinion préconçue; de là nos discordes; chacun de nous teint les objets de sa couleur particulière et accuse de mauvaise foi tous ceux qui ne les voient pas de la même couleur. Il n'y a qu'un terrain commun où ces dissentiments puissent s'atténuer et parfois disparaître, je veux dire la science qui est un site plus élevé, où les nuages, en s'évaporant, laissent arriver le plein jour. Nous devons nous réjouir toutes les fois que des esprits indépendants et sincères nous proposent de nous mener sur cette éminence neutre et tranquille, et, pour cela, il y a des méthodes. Il faut bien l'avouer, les sciences qui traitent de l'homme ne sont pas encore organisées chez nous; je n'en veux qu'une preuve : elles n'ont point de centre; il y en a un pour les sciences qui traitent de la nature, c'est l'Académie des Sciences; il n'y en a point pour les sciences qui traitent de l'humanité, car il y en a deux séparés et qui empiètent l'un sur l'autre : l'Académie des Inscriptions et l'Académie des Sciences morales et politiques. La philologie, la linguistique, l'archéologie, l'histoire, la jurisprudence, l'économie politique, la psychologie, l'anthropologie sont des branches de la même étude et devraient être représentées et dirigées par un seul corps. A cet égard, la langue et l'usage sont aussi des indices : on dit couramment l'*Académie des Sciences*, et, dans l'opinion publique, il n'y a qu'elle qui mérite ce nom. On ne sait pas qu'à

côté des sciences du monde physique il y a les sciences du monde moral, que ces dernières forment un tout au même titre que les premières, qu'elles ne sont pas de simples thèmes d'éloquence ou de littérature, que depuis 60 ans leurs progrès ont été immenses, qu'elles en font tous les jours, que leurs acquisitions sont définitives, qu'elles ont maintenant leurs méthodes éprouvées, leurs procédés d'enquête et de vérification, leur conclusion d'ensemble. Voilà ce que les deux nouvelles *Revues* essaient de nous montrer. » = Programme et travaux de la *Revue historique*. = Collaborateurs et travaux de la *Revue philosophique*. — « On peut affirmer sans crainte que, depuis quinze ans, la psychologie, et par suite la philosophie est en train de se renouveler. Dans son tronc presque desséché la sève est rentrée par deux courants, par l'histoire et par la physiologie. D'une part, la linguistique, la philologie, la critique biographique, l'étude approfondie des peuples et des races ; d'autre part, l'anatomie micrographique, la vivisection, l'étude expérimentale du système nerveux ont ramené la vérité, la substance et la vie dans une science qui s'était réduite à un jeu de formules et n'était plus qu'un ustensile d'éducation. De vastes théories se sont produites, des points de vue nouveaux ont surgi : en ce moment des travaux variés et considérables sont en cours d'exécution dans toute l'Europe. » — Compétence unique de M. Ribot pour organiser ces recherches.

(*Débats* du 31 décembre 1875.)

XXXIV

Ph. G. Hamerton, *Round my house.*

« M. Hamerton est un Anglais, peintre de paysage, bon observateur et bon écrivain, qui, ayant épousé une Française, s'est établi auprès d'Autun et y réside depuis plusieurs années. Il décrit ce qu'il a vu « autour de sa maison »; voilà son livre; c'est un livre de bonne foi, écrit sans préjugés, aussi instructif pour un Français que pour un étranger. On en jugera par les titres des chapitres... » — « L'ouvrage tout entier mériterait d'être traduit. J'en détacherai seulement deux chapitres, ceux qui concernent le paysan. A présent que le suffrage universel fonctionne régulièrement et librement, c'est la question capitale; sur 10 millions d'électeurs, environ 7 millions sont des campagnards, et, de leur degré d'information, de leur tournure d'imagina-

tion, dépend leur vote. Rien de plus difficile que de pénétrer dans l'intérieur de leur esprit ; à parler exactement, nous les ignorons; nous ne savons ni ce qu'ils pensent, ni comment ils pensent. Maintes fois au village, après un vote politique, j'ai cherché à comprendre le mécanisme de l'élection, à deviner pourquoi, de deux candidats également inconnus, ils avaient choisi l'un plutôt que l'autre, à découvrir quels étaient les véritables meneurs, si c'était le vétérinaire, l'aubergiste, le maître d'école, le capitaine des pompiers, le notaire ou le curé; je n'y ai jamais réussi. Sur tous ces points, nous n'avons que des conjectures vagues ou des doutes; il nous faudrait en 20 ou 30 cantons l'enquête d'un homme fin, ancien habitant du pays. Celle de M. Hamerton ne s'applique qu'à la haute Bourgogne, mais il me semble qu'elle porte plus loin. » = « Selon notre auteur, le paysan français, du moins celui qu'il a observé dans son voisinage, n'est pas la bête de somme que son confrère Millet, le peintre de paysage, a représenté dans ses tableaux. » — Développement et citations ; — supériorité intellectuelle du paysan français sur le paysan du comté de Kent. = « Mais sitôt que le paysan français sort de son cercle étroit, toute notion juste lui manque ; autant il était sensé et bien informé quand il s'agit d'affaires locales, autant il déraisonne quand il s'agit d'affaires publiques. » — Preuves et citations ; — son étrange crédulité. = « Voilà de quelle façon se forment les idées politiques du paysan. On voit par là qu'elles échappent à toute direction et à tout redressement. » — Développement, preuves et citations. — « En somme, Jacques Bonhomme entend se conduire à sa tête, écarte les conducteurs... Il a peur de voir revenir l'ancien régime, la corvée et la dîme... Son idée est faite, fixée, enfoncée en lui, héréditairement, à une profondeur énorme ; il faudra plusieurs siècles pour l'ébranler, car il a fallu plusieurs siècles pour l'édifier. » — Jamais il n'accepte les candidatures nobiliaires ou cléricales. — « Voilà chez le paysan les deux sources de croyances ... : les *on-dit* des anciens... et les *on-dit* de la place publique... » = « Il ne saurait en être autrement, car toute idée politique, étant une idée générale, suppose une préparation, une éducation, une structure mentale qui ne peut pas se rencontrer dans une tête ainsi faite. » — Ignorance du paysan ; développement et preuves. = « Plus nous sommes cultivés, plus nous avons de peine à nous figurer un état mental si différent du nôtre : c'est celui d'un enfant, et rien de si difficile à un homme fait de s'imaginer l'état mental d'un enfant. » — Développement, preuves et citations ; — les imaginations médicinales des paysans. — « Bref, à tous les égards, ils forment une race distincte, le reliquat survivant d'une humanité ancienne, sorte de granit fixe et fruste qui dure intact sous les terrains meubles et sous les cultures superficielles de la civilisation. » = « Pourtant,

ce granit s'émiette... A présent l'horizon s'ouvre », on envoie aux écoles. — « Reste à savoir si, dans cette métamorphose, tout sera bon. A mesure que l'intelligence s'élargit, le caractère se déforme, et il est possible qu'avec son ignorance, le paysan perde une partie de ses vertus. Il en a de grandes, notamment la frugalité, qui est héroïque, son opiniâtreté au travail qui est merveilleuse... En même temps que l'éducation, la sensualité s'insinue dans les campagnes. » — Citations. — « En effet, dès que l'homme s'est émancipé, il cherche ses aises et il contracte le goût du bien-être, en rejetant le joug de la tradition... Prenez à New-York, à Philadelphie, à Chicago, un jeune homme de 18 ans qui entre dans le monde; tous ses désirs, toutes ses ambitions, tous ses rêves se rassemblent en une seule pensée : *gagner par an* 50 000 *dollars et les dépenser.* »

(*Débats* du 28 janvier 1877.)

XXXV

Funck-Brentano et **Albert Sorel**, *Précis du Droit des gens.*

« Deux esprits bien différents se sont associés pour écrire ce volume : l'un est un historien..., l'autre est un philosophe... Par leur association, ils se sont complétés, et ont produit un livre bien composé, bien écrit, aussi précis qu'instructif... Leur point de vue est nouveau, surtout en France; ils laissent de côté le droit théorique et idéal, les spéculations plus ou moins chimériques... Quels sont les préceptes observés, les règles admises, les coutumes ordinairement respectées par les Etats modernes en temps de guerre et en temps de paix, sur terre et sur mer, voilà l'objet de nos auteurs. Ils exposent un droit coutumier, rien de plus, et en effet, il n'y a rien de plus entre les Etats modernes. Ce n'est pas même un droit coutumier complet, car il est, par nature, dépourvu de sanction légale : il n'y a pas de tiers arbitre, de tribunal supérieur, d'autorité contraignante, qui puisse en imposer le respect. A vrai dire, c'est un droit coutumier analogue à celui qu'on voyait au XIe siècle parmi des centaines de seigneurs suzerains et de petits Etats indépendants. En fait de droit des gens, telle est aujourd'hui la situation de l'Europe. Il ne faut pas nous faire d'illusions à cet endroit, car nous serions vite détrompés par l'expérience : nous

l'avons été récemment, et nous savons ce qu'il en coûte. Imaginez dans une région déserte du Far-West américain cinq ou six familles de settlers, un Yankee, un Mexicain, un Sioux, un mulâtre, un nègre, chacun avec ses outils, ses armes, ses mœurs, ses croyances, sa langue, tous isolés, à l'abri de toute intervention et à cent lieues de toute autorité ; chacun plante et bâtit à sa guise, tient son fusil chargé et a l'œil sur son voisin ; en effet, chacun s'est battu tour à tour contre tous les autres. Après beaucoup de meurtres et incendies, et au bout de plusieurs générations, l'expérience s'est faite, des usages se sont établis ; on ne pend plus les prisonniers, on ne scalpe plus les blessés : on ne se tue que dans une mesure donnée, d'après les règles convenues, et de siècle en siècle, il s'introduit dans ce droit des gens un petit accroissement d'humanité et de justice. Néanmoins, la force est toujours souveraine, les traités solennels par lesquels les partis s'engagent ont beau être appelés perpétuels, ils sont provisoires ; l'expérience des cent dernières années l'a prouvé de la façon la plus éclatante, et nous ne pouvons apprécier le présent que d'après le passé. Au moment où ils ont été conclus, ces traités constatèrent entre les contractants la proportion des forces ; quand cette proportion a changé, ils cessent d'être observés. Tel est l'usage ancien, et, par conséquent, tel est l'usage présent. La conclusion est qu'il faut être fort, ou le devenir ; et cela ne signifie pas seulement qu'il faut se pourvoir d'une bonne armée sous de bons généraux, car l'instrument militaire n'est qu'un organe dans un corps vivant, et c'est le corps tout entier qui doit être robuste, sain, dispos, capable de lutter longuement, sans défaillance, en employant et dirigeant bien tous ses muscles. En d'autres termes, l'essentiel pour un Etat est d'avoir un peuple discipliné, obéissant, confiant, fidèle sous des chefs instruits, dévoués, habiles à voir de loin et à préparer l'avenir. Toute faiblesse, ignorance ou imprévoyance se paie ; en cela consiste la seule sanction du droit des gens ; quand un Etat abuse de sa force momentanée, il sème autour de lui, non seulement des germes de haine, mais des germes de régénération, et, par les souffrances qu'il inflige, il réveille des énergies dont il pâtira plus tard. Nos auteurs ont longuement et finement insisté sur cette sanction des fautes politiques. Elèves de Montesquieu, ils ne songent qu'à exposer les choses qui existent et telles qu'elles existent ; mais les choses ont des conséquences prochaines ou lointaines, et ces conséquences bien démêlées sont à la fois la philosophie de l'histoire et les principes du droit des gens. »

(*Débats* du 10 avril 1877.)

XXXVI

Lettre à **M. Francis Poictevin** (4 octobre 1883), à propos de son roman de *Ludine*.

« ... Pour le fond, je suis en partie de votre avis. Les demi-détraqués, les demi-imbéciles, les demi-pervertis sont un objet d'étude intéressant et instructif. En histoire naturelle, les animaux inférieurs sont reconnus maintenant comme les plus importants ; vous avez lu les recherches de Darwin sur les polypiers et sur les vers de terre. Les parasites, la vermine, les microbes de toute espèce ont un rôle de premier ordre dans le monde social comme dans le monde physiologique, et l'observateur de la nature humaine a, comme le naturaliste, les plus fortes raisons pour les décrire. » = « Je crois même qu'aujourd'hui, en France du moins, ces raisons sont tout à fait décisives; probablement, avant la fin du siècle, M. Homais, M. Joseph Prudhomme seront les rois incontestés et absolus de notre pays. C'est pourquoi notre ami de Goncourt a très bien fait de nous montrer Jupillon et son successeur le peintre d'enseignes. Reste à savoir si ces personnages, si importants dans la science, doivent et peuvent occuper la même place dans l'art. Je ne le crois pas. Vous me dites que vous avez lu ma *Philosophie de l'art*; permettez-moi de vous prier de relire *l'Idéal dans l'art* (sur le degré d'importance des caractères). Vous y trouverez les motifs de mon opinion. — A mon sens, l'art et la science sont deux ordres différents ; quand, par les procédés du roman, vous créez un personnage, c'est un personnage composé, inventé ; ce n'est jamais le personnage réel, existant, le vrai document scientifique ; comme document scientifique, le vôtre n'a qu'une valeur douteuse et secondaire. Donnez-moi à sa place des lettres authentiques, un journal intime et daté, des interrogatoires de tribunal, et, à chaque citation caractéristique, ajoutez votre commentaire. A cet égard, le meilleur exemple a été fourni par Carlyle, *Oliver Cromwell's Letters and Speeches*; il date, restitue avec un scrupule admirable les moindres billets, paroles, écrits et discours de son personnage ; puis, en caractères d'imprimerie d'une autre espèce, il ajoute ses réflexions, et son style, très pittoresque, très psychologique, a des analogies avec celui de MM. de Goncourt et avec le vôtre. — Si au lieu d'un grand homme puritain, vous voulez décrire de la même façon un individu moyen, ou même un avorté,

un détraqué quelconque, le document indispensable ne vous manquera pas : Lauret en a publié plusieurs dans ses *Fragments psychologiques.* Alors, je suivrai avec un vif intérêt votre commentaire, car il portera sur des faits qui ont eu lieu, sur des paroles qui ont été prononcées. Peu m'importera la laideur ou la platitude du sujet ; on n'a pas de répugnances, on ne sent pas les mauvaises odeurs dans une salle de dissection, car on est payé par la vue directe, incontestable de la réalité positive. Dans le roman, je subis gratuitement les mauvaises odeurs, et, en somme, ce qui m'en reste, c'est un renseignement sur l'écrivain. » — « Pour ce qui est de la forme, je sens, je goûte toutes vos recherches et trouvailles de style. Quoique d'une autre école, je comprends la vôtre ; je tâche de faire abstraction de mes préférences, je vois chez vous un système complet et cohérent. C'est une musique nouvelle, à une octave plus haute, avec des intervalles différents, adaptée à une sensibilité très particulière, inépuisable en effets aigus et forts, éveillant à chaque instant des demi-visions brusques, provoquant des tensions extrêmes et prolongées de l'âme, de l'esprit et des nerfs, bref assez analogues, selon moi, à la musique des Hongrois et des Tsiganes. » — « Bien entendu, on ne peut pas contester un système de musique ; tout dépend de son adaptation aux oreilles qui l'écoutent. Ecrire, c'est pêcher un à un dans un pot d'encre de petits caractères noirs, et, au moyen de ces caractères alignés, faire passer des idées et des émotions dans l'âme du lecteur. Par conséquent, l'essentiel est de savoir quel est le lecteur. Or, selon moi, le lecteur moderne est un homme à peu près cultivé et intelligent, comme nous en connaissons beaucoup : ingénieur, avoué, professeur, officier, propriétaire, rentier, étudiant, jeune architecte ou peintre, fort occupé de ses plaisirs et de ses affaires, n'ayant à nous donner qu'un minimum d'attention et de loisir. Tâchons donc qu'il nous comprenne aisément et à fond. Ménageons ses habitudes d'esprit, ne lui imposons pas une contention extrême ; songeons qu'il a difficilement les demi-visions du peintre, les vives secousses intérieures de l'artiste et du poète ; n'exigeons pas de lui une sensibilité spéciale et une éducation spéciale. Chacune de ces deux conditions réunies se rencontre une fois sur cent, et, partant, ces deux conditions réunies se rencontrent une fois sur dix mille. C'est beaucoup réduire son public présent et surtout son public futur. Mon opinion est qu'un écrivain français doit, en écrivant, se figurer qu'il va être lu par un étranger instruit, curieux, amateur d'idées neuves, versé dans la littérature française depuis Montaigne jusqu'à Chateaubriand, par un Suédois, par un Français du Canada, qui n'est jamais venu à Paris et qui ne connaît que nos livres... »

(*L'Événement* du 7 octobre 1883.)

XXXVII

Lettre au **Directeur** *du Journal des Débats* (3 mars 1887.)

« Cher Monsieur, il est désagréable de parler de soi ; ce n'est pas mon habitude ; pourtant, aujourd'hui et par exception, j'y suis obligé. Plusieurs journaux français et anglais ont publié et commenté une conversation que l'on m'attribue ; ils me prêtent sur la science et la littérature française une opinion que je n'ai pas. Je croyais qu'un écrivain ne répond que des opinions qu'il écrit et signe ; il paraît que je me suis trompé. » = Protestation contre l'*interview* qu'on lui a surprise. = « Sur les mérites comparatifs des savants proprement dits en France, en Allemagne et en Angleterre, je ne me permets pas d'avoir une opinion ; si je voulais en avoir une, j'irais consulter mes amis, M. Joseph Bertrand, M. Berthelot, M. Pasteur, M. Gaston Paris. Je trouve ridicule de porter un jugement là où l'on n'a pas la compétence requise. » = « Dans les matières où je suis moins ignorant, par exemple en littérature et en histoire, je crois que la poésie anglaise, surtout la poésie lyrique et narrative, depuis Byron, Keats et Shelley, jusqu'à Tennyson et aux deux Browning, est en Europe la première de toutes. En revanche, nous avons en France les plus grands dramatistes vivants, M. Augier et M. Alexandre Dumas. En prose, les Français me semblent au moins les égaux des Anglais ; je regarde Balzac comme le plus puissant créateur d'âmes depuis Shakspeare ; aucun critique dans aucune littérature ne peut être comparé à Sainte-Beuve. Je considère *la Chartreuse de Parme* comme un chef-d'œuvre de psychologie littéraire, le plus grand qui ait jamais été publié dans aucune langue. Pour le style et le *rendu*, pour l'intensité et la perfection du coloris, *Madame Bovary* n'a pas d'égale. Cinq écrivains et penseurs, Balzac, Stendhal, Sainte-Beuve, M. Guizot et M. Renan sont, à mon avis, les hommes qui, depuis Montesquieu, ont le plus ajouté à la connaissance de la nature humaine et de la société humaine. — En ce moment, nous sommes à la fin d'une période littéraire ; pourtant, outre trois ou quatre romanciers et poètes, nous voyons croître plusieurs écrivains dont le talent est supérieur, entre autres des historiens, M. Lavisse, M. Sorel, M. Thureau-Dangin. — Sans doute, quand

on se juge, on doit au préalable quitter ses préjugés, faire abstraction de l'amour-propre national, il ne faut pas se surfaire. Mais il ne faut pas non plus se déprimer; on peut affirmer, je crois, que, dans l'exposition universelle des littératures, la France a présenté, depuis soixante ans, autant de grandes idées et autant de belles formes que les plus illustres de ses concurrents. »

(*Débats* du 5 mars 1887.)

XXXVIII

Lettre à **M. Alexis Delaire** (19 avril 1890.)

Vices de l'esprit classique et révolutionnaire ; — sa tendance à tout *simplifier*. — Eloge du groupe de la *Réforme sociale* : son sens des complexités sociales, son habitude, depuis Le Play, de multiplier les monographies. — « Il faut continuer dans cette voie, et le public lui-même nous y encourage » : les œuvres d'imagination (théâtre et roman) à la fin du siècle dernier et de notre temps ; — les personnages abstraits et conventionnels de Colin d'Harleville, les personnages réels et complexes d'A. Dumas fils. — « A côté des monographies historiques et positives que vous rassemblez selon la méthode de M. Le Play, il y en a d'autres, en partie imaginaires, mais non moins instructives ; en tout cas, elles sont suggestives, car, lorsqu'elles sont faites avec conscience et avec génie, elles nous montrent ce que l'observation proprement dite ne peut atteindre qu'imparfaitement et n'ose exprimer qu'avec doute, je veux dire l'intérieur de l'homme, le jeu des sentiments et des idées, les profondeurs de l'esprit et de l'âme ; Balzac en a fait trente ou quarante, et lorsque j'avais l'honneur de causer avec M. Le Play, j'osais parfois lui indiquer comme des collaborateurs, du moins comme des illustrateurs de son œuvre, George Eliot, avec sa peinture de tout un district anglais dans *Middlemarch* ; Ivan Tourguenef, avec sa peinture des paysans russes et des jeunes gens russes dans les *Récits d'un chasseur*, dans *Pères et Enfants*, dans *Terres vierges ;* Gustave Flaubert, avec sa peinture d'un village normand, dans *Madame Bovary*. »

(*La Réforme sociale et le Centenaire de la Révolution*, Paris, 1890.)

APPENDICE II

NOTES INÉDITES ET FRAGMENTS DES ORIGINES

Les notes qu'on va lire ont été — entre beaucoup d'autres — prises par Taine au moment où il écrivait les *Origines de la France contemporaine*. Elles sont, pour la plupart, écrites au crayon d'une écriture fine et difficile à déchiffrer, sur des feuilles volantes qu'on a eu quelque peine à rassembler et à classer. La phrase n'est souvent pas faite, et il y a plus d'un mot qu'on n'est pas très sûr d'avoir bien lu. De là, quelque obscurité par endroits. Mais sous leur forme parfois un peu abrupte, ces pages ont paru intéressantes à plus d'un titre. D'abord, elles nous font voir comment Taine prenait ses notes. Mais surtout, elles nous font pénétrer dans l'intimité de sa pensée, elles nous la font saisir à l'état brut en quelque sorte, dans sa franchise et sa naïveté premières, avant les corrections, les retouches et les atténuations de la rédaction définitive ; elles nous la montrent jaillissant des profondeurs de l'âme, et, comme un jet de lave brûlante, entraînant avec elle quelques scories qui, bien loin d'en arrêter, au contraire en précipitent le cours. L'idée est si noble et si forte, elle remue si profondément la sensibilité de l'écrivain, que nous la voyons à la lettre se créer sa forme sous nos yeux, et une forme parfois singulièrement émouvante.

I

Sur l'idée de l'État en 1789 [1].

L'État n'appartient ni à un individu, ni à une assemblée, ni à une majorité, ni à une génération, même unanime, ils n'en sont que les dépositaires, les gérants. Toutes les générations successives, depuis le premier Français jusqu'au dernier survivant, y sont intéressés ; morts et futurs nés siègent comme juges, et notamment tous ceux qui se sont dévoués à la communauté, la foule innombrable des bienfaiteurs anonymes et connus, ceux qui sont morts pour elle. Les cellules n'ont pas le droit de compromettre les cellules futures et de ruiner l'œuvre des cellules passées.

Qu'on applique le contrat social, cela est permis, mais il faut l'appliquer à ceux pour lesquels on l'a construit. Leur nature, extrait mince.

Semblables et égaux.

Leurs engagements nuls.

Leur intérêt dérivant des deux premiers.

Leur volonté dérivant de leur intérêt.

Appliquez, mais seulement à ceux pour qui vous l'avez fait. Vous avez imaginé des hommes abstraits, simples. Or, les Français de 1789 sont tout autres (leur nature : ni semblables, ni égaux ; engagements, intérêts, volontés).

Un théoricien peut imaginer des hommes abstraits, sortes d'unités mathématiques, sans patrie, sans traditions, les définir par deux propriétés simples, la sensibilité et le raisonnement, le désir du bonheur et la capacité de raisonner, déduire de ces données leur intérêt et leur volonté, et les conventions qu'ils feront en s'associant ensemble, par suite les droits qu'ils se réserveront et donneront à leur société. C'est là un jeu d'esprit plus ou moins curieux. Mais de tels êtres ne sont pas plus des hommes vivants, que des lignes sans largeur ni longueur ne sont des corps ; et les intérêts, les volontés, par suite le contrat, les droits et les devoirs de ces êtres ne sont pas ceux d'une société réelle.

Pour déterminer les intérêts du Français, je n'en a[i] que faire : il me serait plus utile d'avoir des renseignements sur le Monatapa.

En tout cas, il s'agit des Français de 1789, qui ne sont pas des

1. Le titre n'est pas de Taine. Ce fragment est extrait d'un plan fait à l'époque où Taine comptait ne consacrer qu'un seul volume à la *Révolution.*

L'utilité publique, c'est l'utilité, le besoin, la dette, la volonté profonde de chacun.

Cellules vivantes dans un organisme, une génération doit aux précédentes et aux suivantes.

Cette institution, telle quelle, rend des services ; un volé se fait rendre justice, on ne tue pas.

L'intérêt, c'est de ne pas faire une banqueroute de 40 milliards, d'avoir 22 millions de tués, d'être envahis, démolis d'essence [2].

hommes abstraits, et qui ont des intérêts, volontés, dettes et créances, toutes différentes. De ces Français au nombre de 26 millions, une moitié se compose d'enfants ; de l'autre moitié, une moitié se compose de femmes.

Sur les 26 millions, 25 ne lisent pas, un million lisent, 500 ou 600 sont compétents ou à peu près en matière politique. Par tradition, habitude, neuf sur dix sont croyants et catholiques [1]. Quant aux différentes classes, nous les avons décrites, et quant aux pouvoirs publics, anciens ou nouveaux, on a vu en quoi ils font ou ne font pas leur service. Ils vivent ensemble en société depuis 800 ans, ils se sentent d'une patrie envers laquelle ils se sentent une dette. — Ils obéissent à des pouvoirs publics, l'un qui n'a plus que le salaire sans les services, un autre, le roi, un nouveau, l'Assemblée ; pratiquement, citoyens et pouvoirs publics ont un engagement réciproque qui a été plus ou moins bien tenu, plus ou moins bien imaginé. — Il s'agit de le régler pour le mieux. Quel est l'intérêt, la volonté profonde, la dette, la créance de tous ces gens-là ? La chose sacrée, c'est cette patrie par laquelle chacun a tout l'être qu'il a, pourvu de bienfaits infinis, héréditaires, envers qui nous sommes couverts de dettes. Monstrueux de la hasarder.

II

Notes sur le chapitre de la Restauration et de Louis-Philippe. Conséquences de l'état social sur la littérature et l'état moral.

Je viens de relire Hugo, Vigny, Lamartine, Musset, Gautier, Sainte-Beuve, comme types de la pléiade poétique de 1830.

1. Un peu plus haut, on lit ceci : « De même la religion . pour eux (les hommes de 89), c'est une pure superstition qu'il faut abolir, ou la reconnaissance d'un être supérieur abstrait, sorte d'horloger en grand. — Or, historiquement, c'est un poème métaphysique ou un système sensible de l'univers répondant à un antique et profond besoin de l'imagination et du cœur. »

2. Un peu plus bas, je note ces deux phrases : « La Révolution française a été un immense attentat contre les personnes et les propriétés des citoyens ; l'Empire contre les personnes et les propriétés des étrangers. » — « Résumé de la Révolution : la France comme Esaü a cédé son droit d'aînesse en Europe pour un plat de lentilles. »

Comme tous ces gens-là se sont trompés ! Quelle fausse idée ils ont de l'homme et de la vie ! Leur théorie est toujours : « Je désire un bonheur infini, idéal, surhumain ; je ne sais pas en quoi il consiste, mais mon âme, ma personne a droit à des exigences infinies. La société est mal faite, la vie terrestre insuffisante ; donnez-moi le je ne sais quoi sublime, ou je me casse la tête contre le mur. »

Suivant les caractères et talents, chacun, sur ce thème, a fait sa variation propre.

Victor Hugo, première époque : rien de précis, c'est un simple instrument de musique, plus un doigté neuf et étonnant, au service de toutes les thèses positives, christianisme, humanitaireries, légitimité, Napoléon, Louis-Philippe, moralité, licence, etc. — Deuxième époque : dans ce grand creux naturel, la République, le socialisme, le rêve humanitaire de l'abonné du *Siècle*, finissent par occuper toute la place, en même temps que l'instrument se détraque et que le doigté devient celui d'un sourd.

Gautier : à cet égard, *Mademoiselle de Maupin* est admirable. Le thème est : « Je voudrais, à mon usage personnel, un paradis composé de tous les idéaux de la peinture, sculpture, réalisés avec volupté positive et décor oriental, plus une pointe d'émotion dramatique. Mais même ce paradis de sultan artiste ne me suffirait pas, je suis un dieu exigeant qui avec tout cela s'ennuie. »

Vigny, le prêtre solennel et guindé de lui-même ; Musset, l'avide et nerveux gentilhomme gamin, pressant l'orange pour la jeter tout de suite ; Sainte-Beuve et les autres pères ou fils de *Volupté*, tous les drames d'Hugo ayant pour but la sensation excessive et la commotion subite, inattendue, rentrent dans le même genre. — Idem la première manière de George Sand, *la Peau de chagrin* de Balzac.

Ce qui se dégage et survit dans tout cela, c'est l'histoire, la psychologie des caractères environnants (portion de George Sand, Balzac, Stendhal aboutissant à Dumas fils, Augier, Flaubert, Champfleury et tout le réalisme récent, Cousin dans la portion historique de sa philosophie, Guizot, Michelet, Thierry, Vitet, portion même de Hugo et Dumas père et le nombre étonnant de monographes et critiques dont Sainte-Beuve et Renan sont les meilleurs types).

Combien l'éducation scientifique et historique change le point de vue !

Matériellement et moralement je suis un atome dans un infini d'étendue et de temps, une pointe fleurie dans un polypier prodigieux qui occupe l'Océan entier, et, génération par génération, émerge, laissant ses innombrables supports et ramifications sous la vague ; ce que je suis m'est arrivé et m'arrive par les

tronc, la grosse branche, le rameau, la tige dont je suis l'extrémité ; je suis, pour un moment et sur un point, l'aboutissement, l'affleurement d'un monde paléontologique englouti, de l'humanité inférieure fossile, de toutes les sociétés superposées qui ont servi de supports à la société moderne, de la France, de tous les siècles, du XIXe siècle, de mon groupe, de ma famille. Je n'ai pensé, je ne pense que d'après le groupe de faits reçus et des directions établies autour de moi.

De telles idées rabattent les exigences et rattachent la volonté de l'individu à quelque chose de plus étendu, de plus durable et de plus précieux que lui : sa famille, sa patrie, l'humanité, la science, etc. Comme conseil pratique, elles lui disent que ses exigences sont ridicules, que pour le bonheur tel quel auquel il peut aspirer, l'indication essentielle est donnée par ses instincts, que ses instincts prédominants sont indiqués par l'histoire, que dans le monde actuel civilisé, toutes les chances sont pour que ses principaux besoins (dont la profondeur lui est inconnue à lui-même) soient un métier et un ménage, l'un et l'autre capables d'extension, d'embellissement par la vue de leur utilité, par les agréments environnants de politesse, d'art, de science, etc.

III

L'Association[1]

I. Conditions des Sociétés autres que l'État. — Comment le législateur français a conçu l'association humaine. — II. Le Code pénal de 1810. — *La loi de* 1834. — *La jurisprudence établie.*

I

Commune, département, Église, école, ce sont là dans une nation, à côté de l'État, les principales Sociétés qui peuvent grou-

1. Ce fragment des *Origines* a été publié partiellement par M. Maurice Barrès dans un article du *Journal* du 18 avril 1899, puis intégralement par les *Débats* du 22 janvier 1901. Les *Débats* le faisaient précéder de la note suivante : « Quand il fut terrassé par la maladie qui devait l'emporter, M. Taine commençait à écrire le livre VIII des *Origines de la France contemporaine* et se disposait à y étudier *l'Association et la Famille.* Les quelques pages qu'il eut, seules, le temps de rédiger, formant un fragment très court, n'ont pu être publiées après sa mort, en

per des hommes autour d'un intérêt commun et les conduire vers un but marqué ; d'après ces quatre exemples, on voit déjà de quelle façon, à la fin du dix-huitième siècle et à la fin du dix-neuvième, nos politiques et nos législateurs ont compris l'association humaine. Pareillement, à l'endroit des autres entreprises collectives et en vertu de la même conception, quelle que soit l'entreprise, locale ou morale, et quel qu'en soit l'objet, sciences, lettres et beaux-arts, bienfaisance désintéressée ou assistance mutuelle, agriculture, industrie ou commerce, plaisir ou profit, ils sont méfiants et même hostiles. Ils n'admettent pas que le corps social soit un composé d'organes distincts et spéciaux, tous également naturels et nécessaires, chacun d'eux adapté par sa structure particulière à un emploi défini et restreint, chacun d'eux spontanément produit, formé, entretenu, renouvelé et stimulé par l'initiative, par les affinités réciproques, par le libre jeu de ses cellules. Selon eux, parmi ces organes, il en est un d'espèce supérieure, l'Etat, siège de l'intelligence ; en lui seul résident la raison, la connaissance des principes, le calcul et la prévision des conséquences ; dans les autres, il n'y a que des poussées brutes, tout au plus un instinct aveugle. C'est pourquoi l'Etat sait mieux qu'eux ce qui leur convient ; il a donc le droit et le devoir, non seulement d'inspecter et de protéger leur travail, mais encore de le diriger ou même de le faire, à tout le moins d'y intervenir, d'opérer, par des excitations et des répressions systématiques, sur les tendances qui accolent et ordonnent en tissus vivants les cellules individuelles. A ces tissus, il impose une forme et prescrit une œuvre ; par suite, sur chaque organe, il applique, du dehors et d'en haut, ses ligatures, ses appareils mécaniques de direction et de compression, de beaux cadres systématiques et rigides ; tous ces cadres prohibitifs et préventifs, il les maintient en place ; partant, sous prétexte de conduire le travail organique, il le dévie ou l'enraye ; à force d'ingérence, de refoulements et de tiraillements, il parvient à fabriquer des organes artificiels et médiocres qui tiennent la place des bons et empêchent les bons de repousser. Ainsi s'est fait, à la longue, un corps social développé à faux et demi factice, dont les proportions ne sont plus normales et dont l'économie interne subit les troubles qu'on a décrits, avortements et déformations, étranglements et engorgements, appauvrissement vital et arrêt de croissance, çà et là, l'atrophie aggravée par l'hypertrophie, inflammations partielles, irritation générale, malaise

même temps que les parties déjà achevées. Mais les circonstances actuelles leur donnent un intérêt très particulier, et c'est pourquoi nous sommes à la fois reconnaissants et heureux de ce que la famille de notre illustre collaborateur ait bien voulu nous mettre à même de les placer sous les yeux de nos lecteurs. »

permanent et sourd. Ces troubles, qui sont des symptômes, indiquent une altération profonde de tout l'organisme, un vice introduit dans sa texture intime, un défaut contracté par les éléments contributifs, une diminution et une perversion des aptitudes par lesquelles les individus s'agrègent, adhèrent les uns aux autres et agissent de concert. Le mal est ancien, héréditaire, il date de l'ancienne monarchie ; mais ce sont les législateurs modernes qui l'ont institué à demeure, par système, et qui, pour l'entretenir, l'étendre, l'empirer au delà de toute mesure, ont employé la précision, la rigueur, l'universalité, la contrainte impérative et les plus savantes combinaisons de la loi.

II

« Nulle Association de plus de vingt personnes, dont le but sera de se réunir tous les jours ou à certains jours marqués, pour s'occuper d'objets religieux, littéraires, politiques *ou autres*, ne pourra se former qu'avec l'agrément du gouvernement et sous les conditions qu'il plaira à l'autorité publique d'imposer à la Société..... Toute Association de la nature ci-dessus exprimée, qui se sera formée sans autorisation ou qui, après l'avoir obtenue, aura enfreint les conditions à elle imposées, sera dissoute. Les chefs, directeurs ou administrateurs de l'Association seront, en outre, punis d'une amende de 16 à 200 fr.[1] » Avec l'autorisation du gouvernement, il faut en plus la permission de « l'autorité municipale ». Tout individu qui, sans cette permission, aura accordé ou consenti l'usage de sa maison ou de son appartement, en tout ou en partie, pour la réunion des membres d'une Association *même autorisée*, ou pour l'exercice d'un culte, sera puni d'une amende de 16 fr. à 200 fr. » Et ces dispositions du Code pénal sont encore précisées et aggravées par la loi du 10 avril 1834 ; désormais, elles seront applicables dans tous les cas, alors même que, par une échappatoire, l'Association se subdiviserait en sections comprenant moins de vingt personnes, alors même que, par une autre échappatoire, ses membres éviteraient de se réunir à « certains jours marqués », à des dates périodiques ; en cas d'infraction, non seulement les chefs, mais encore tous les associés sont punis[2]. Du même coup, le chiffre de l'amende grossit, il sera de 50 à 1 000 fr., et une autre peine s'y ajoute : les délinquants subiront un emprisonnement de deux mois à un an ; en cas de récidive, « les deux

1. Code pénal, articles 291 et suivants. (Exposé des motifs par Berlier, 6 février 1810.) Et rapport de Noailles au Corps législatif, 16 février 1810.

2. Loi du 10 avril 1834 ; article 1er et suivants.

peines pourront être portées au double, et le condamné pourra être placé sous la surveillance de la haute police ». Pour que la répression soit sûre, on en charge, non le jury, mais le tribunal correctionnel. Pour que l'Association, même autorisée, ancienne et inoffensive, n'oublie jamais ses origines et sa dépendance, pour qu'elle n'apparaisse jamais comme l'exercice d'un droit, pour qu'elle ne soit jamais que ce qu'elle doit être, c'est-à-dire une simple concession, la jouissance d'une grâce, elle restera indéfiniment précaire, et « l'autorisation sera toujours révocable ». — Encore aujourd'hui, disent les jurisconsultes, les articles du Code pénal et la loi de 1834 sont en vigueur : « Dans notre droit actuel [1] on désigne généralement par le mot d'Associations *illicites* toutes les Associations formées, sans l'autorisation de l'autorité, par plus de vingt personnes, *dans quelque but que ce soit* », non seulement les Associations politiques, mais les autres de toute espèce, religieuses, scientifiques, littéraires, charitables, Sociétés d'éducation, d'enseignement, de secours mutuels, de prévoyance ou d'assurance.

En vain, et à plusieurs reprises, des esprits libéraux ont voulu abolir ou atténuer ce régime discrétionnaire, soustraire les Associations à l'arbitraire administratif, ne plus subordonner leur droit de naître et de vivre à une permission individuelle, à une tolérance temporaire, abriter leur éclosion sous un statut, leur accorder, moyennant les formalités, les déclarations et les limitations convenables, la pleine faculté de se former, de subsister et d'agir, reconnaître en elles sinon des personnes collectives et des individus complets, du moins des groupements licites, déterminés par un contrat privé, constitués à demeure par la seule volonté des contractants [2], légaux et valables sans l'agrément d'un supérieur

1. Dalloz, *Répertoire de législation*, article : *Association*, V, 278. — Becquet, *Répertoire du droit administratif* (1884) ; II, 486 : « Actuellement encore, toutes les Associations, sauf celles soumises à des lois spéciales, sont régies par la loi de 1834 et par les articles 291-294 du Code pénal. » Les nouvelles lois spéciales (1884) concernent les chambres syndicales professionnelles et les Syndicats agricoles. — Alphonse Jouet, *les Clubs depuis 1789*, 1891, p. 207.

2. *Journal officiel*, 8 juillet 1880. — Projet de loi présenté par M. Dufaure, le 7 juin 1880, article 6 : « Toute Association ainsi déclarée est licite, et ses membres pourront se réunir, quel que soit leur nombre, et vivre en commun. Mais l'Association ne pourra contracter, ni ester en justice, et les actes juridiques où elle sera intéressée ne pourront être faits que sous le nom et la responsabilité d'un des sociétaires. » En conséquence, dit ce projet, les articles 291-294 du Code pénal et la loi de 1834 sont abrogés.

Ibid. Rapport de M. Jules Simon au Sénat, 27 juin 1882. Ces projets ont échoué.

et l'intervention d'un tiers. Toutes ces tentatives ont échoué, et la troisième République vient de reprendre à son compte les prétentions et les procédés du premier Empire ; par un acte éclatant, le 29 mars 1880, sur le point le plus contestable et le plus contesté, elle a fixé la jurisprudence au sens napoléonien [1]. Dorénavant, par cela seul qu'une Association religieuse n'est pas formellement autorisée, elle est prohibée, interdite à tous, aux femmes comme aux hommes, et le gouvernement a toujours le droit de la dissoudre. A la vérité, cette fois, par une indulgence spéciale, il veut bien n'user de son droit que contre les hommes ; mais, de fait, il en use publiquement et violemment. Peu lui importe que les 384 Associations d'hommes visées par son décret soient contemplatives et inoffensives, ou laborieuses et utiles, que les maristes et les dominicains soient des instituteurs très aimés, que les trappistes travaillent à la terre et assainissent les marécages, que la vie de ces 7 440 religieux [2] soit sobre, chaste, désintéressée, fraternelle, que, pour persévérer dans cette vie pénible et de bon exemple, ils aient besoin de s'encourager et de s'édifier les uns les autres tous les jours et tout le jour, partant, de vivre, travailler, prier, manger, habiter ensemble ; il ne leur faut que cela, ils ne demandent que cela, rien de plus, et ils allèguent que la cohabitation volontaire, sous une règle acceptée, est l'exercice le plus ordinaire

1. Décret du 3 messidor an XII, articles 1 et 4 : « L'agrégation ou association connue sous le nom de *Pères de la foi, d'Adorateurs de Jésus* ou Paccanaristes... sera et demeurera dissoute. — Seront pareillement dissoutes toutes autres agrégations ou associations formées sous prétexte de religion et non autorisées... Aucune agrégation ou association d'hommes ou de femmes ne pourra se former à l'avenir, sous prétexte de religion, à moins qu'elle n'ait été formellement autorisée par un décret impérial... » Décret du 18 février 1809, article 3 : « Toute congrégation d'hospitalières, dont les statuts n'auront pas été approuvés et publiés avant le 1er janvier 1810 sera dissoute. » Ch. Jacquier : *De la condition légale des Associations religieuses* (1869), p. 351 et 406. La loi du 24 mai 1825 ne s'applique qu'aux congrégations de femmes ; pour les congrégations d'hommes, point de loi précise et spéciale ; elles sont soumises au régime général prescrit par le décret du 3 messidor an XII ; un arrêt de la Cour de cassation du 26 février 1849 prononce que ce décret est encore en vigueur. De plus, et en général, « les congrégations religieuses sont soumises aux articles 291 et suivants du Code pénal, complétés par la loi de 1834 ; en conséquence, elles sont licites toutes les fois qu'il n'y a pas plus de 20 membres domiciliés dans le lieu de la réunion. » — Cf. dans le même sens Em. Ollivier : *Manuel de droit ecclésiastique*, p. 684 et suivantes ; *l'Église et l'État au Concile du Vatican*, I, p. 162 et suivantes. Dans le sens contraire, Edmond Rousse, *Consultations sur les décrets du 29 mars 1880*.

2. *État des congrégations, Communautés et Associations religieuses autorisées et non autorisées*, 1878.

et le plus innocent du droit le plus naturel et le plus universel : en effet, continue ou intermittente, sous une règle expresse ou tacite, la cohabitation est le régime normal de toute famille, ferme, usine, atelier ou même pension bourgeoise, et table d'hôte. Mais c'est justement la cohabitation que le décret leur interdit; en vertu du décret, le commissaire de police se présente à leur domicile; par les mains d'un serrurier, il force la porte de la maison qui est leur propriété, ou dont ils sont propriétaires par bail authentique; il les en expulse et, de peur qu'ils ne rentrent, il pose les scellés. Quelques tribunaux devant lesquels les expulsés portent plainte ont le courage de recevoir cette plainte et d'y donner suite; mais le tribunal des conflits, jugeant en dernier ressort, décide que les magistrats ont en cela dépassé leur compétence, et que « leurs arrêts doivent être considérés comme non avenus »[1]. — Après cet exemple significatif et récent, puisque d'ailleurs ces exécutions sont acceptées ou commandées par les autorités législatives, et que, par une sentence terminale, l'intervention des autorités judiciaires est écartée, il est sûr que, désormais, en matière d'association, l'autorité exécutive et administrative a les coudées franches et les mains libres; il lui suffira maintenant de trouver dans la législation du Consulat et de l'Empire des principes et des précédents commodes; et, sans beaucoup chercher, elle en trouvera; le plus proche parent de l'esprit napoléonien est l'esprit jacobin.

H. Taine.
1892.

1. Emile Ollivier. *Manuel de droit ecclésiastique*, p. 470. — Décisions du tribunal des conflits contre les arrêts du tribunal de Lille, 6 novembre 1880, et de la Cour de Poitiers, 22 décembre 1880.

APPENDICE III

JUGEMENTS DIVERS ET EXTRAITS D'ARTICLES SUR TAINE

I

Une lettre de feu M. Charles Bénard.

J'avais demandé à l'ancien professeur de Taine au collège Bourbon quelques renseignements sur la formation de l'esprit et du talent de son élève. Il me fit l'honneur de m'écrire une longue et intéressante lettre dont voici les principaux fragments :

Monsieur et cher Confrère,

Je suis très touché des sentiments, en particulier de la confiance que vous me témoignez. Je ne puis que répondre laconiquement aux questions, sur mon ancien élève Taine, que vous m'adressez.

1° Sur ce que j'appellerai la *genèse de sa pensée philosophique*, voici ma réponse.

Taine est entré (1848)[1] dans la classe de philosophie, sortant de rhétorique, mais déjà philosophe, j'entends disciple fervent de Spinoza. Sa foi au spinozisme était déjà telle qu'il n'y avait pas à

1. Légère inexactitude : il faut lire : 1847.

la changer d'un iota. Il s'y était enfermé comme dans une forteresse dont, du reste, il n'est jamais sorti. Il n'y avait pas même à discuter là-dessus avec lui. Il a, je crois, profité de mes leçons sur les différentes parties du cours de philosophie classique. Il m'a toujours témoigné, alors et depuis, beaucoup de respect et même d'affection ; mais je ne crois pas avoir exercé sur lui, quant au fonds, la moindre influence. Je venais sans cesse me heurter à un parti pris, en particulier en ce qui concerne la pierre de touche, le libre arbitre. Il n'en était pas moins toujours le premier à une distance très grande des autres élèves. Il a eu les deux seconds prix au concours général.

Voilà tout ce que je puis vous dire sur le premier point. Comment est-il devenu *hegelien*, ou *semi-hegelien*? Il n'y a qu'un pas à franchir. Ma traduction de l'*Esthétique* de Hegel, les livres, en allemand, de Hegel que je lui ai prêtés, surtout à l'Ecole normale, ont pu y contribuer. Mais c'est une influence tout extérieure. Plus tard, il est devenu *positiviste*. Comment son positivisme s'est-il enté sur le spinozisme et l'hegelianisme? Pour moi, sans parler de l'évolutionisme qui est déjà dans la dialectique hegelienne, il faut y joindre *l'immanence* spinoziste, aujourd'hui le grand mot à la mode, qui est la clef qui devra, selon moi, forcer toutes les serrures. C'est ainsi que l'on est passé en Allemagne de Hegel à Schopenhauer, à von Hartmann. C'est ce qui s'appelle *l'idéalisme concret* succédant à *l'idéalisme abstrait*. — Mais ici, je m'arrête, ayant trop à dire.

2° Sur le second point, je m'expliquerai en toute franchise. Taine philosophe et artiste est-il plutôt l'un que l'autre? Quelle est, selon sa langue, sa faculté « maîtresse »? Pour moi, Taine n'est pas à proprement parler un philosophe. Il a été du moins sous ce rapport beaucoup surfait. C'est un écrivain d'un très grand talent, un merveilleux esprit d'assimilation (*réceptif*, non spéculativement parlant original et né créateur); comme penseur toujours disciple à la suite de Spinoza, de Hegel, de Comte, de Darwin, de Spencer. Ses formules sont vides (race, milieu, moment). Ce qu'il a produit sous ce rapport ne laissera pas la moindre trace, — du moins, à mon avis. C'est autre chose s'il s'agit de l'écrivain, du styliste, du *poète*, comme vous dites. L'imagination chez lui domine de beaucoup, quoique le sens pittoresque ne lui manque pas. — J'aurais encore, Monsieur, trop à dire sur ce sujet, en particulier de l'abus énorme qu'il fait sans cesse de la métaphore, scientifique si vous voulez, mais qui ne donne que de grossières analogies (ex. : *les couches d'idées*, etc.).

Sur Taine, encore une fois, je n'en puis dire plus; cela me mènerait trop loin...

II

Un jugement inédit de Vacherot sur Taine.

Vacherot a laissé parmi ses papiers un manuscrit, intitulé *Ma psychologie*, qui débute par un parallèle entre Renan et Taine, et se poursuit par une étude très élogieuse sur Taine, dans laquelle l'auteur oppose son spiritualisme à l'empirisme de son élève et ami. Nous en détachons les passages suivants, dont nous sommes redevables à une obligeante communication :

« Taine avait un tempérament, d'aucuns diraient de moine, si l'on ne savait qu'il fut un parfait époux et un excellent père. N'ai-je pas ouï dire qu'il associait son intelligente moitié à ses études? Si le penseur a plus prêté à la critique que le savant, lequel ne fut jamais pris en défaut, c'est qu'il avait le besoin de conclure, non moins que la passion d'observer. Autant l'esprit de Renan se complaisait dans le doute, autant l'esprit de Taine tournait vite à la formule. Enfermé dans sa science toute d'analyse et de logique, il était sourd aux réclamations de l'opinion, voire même du sens commun. Ce n'était pas qu'il recherchât le paradoxe. Il y entrait en plein, sans s'en douter. Il avait une telle manière de voir les choses qu'il ne pouvait s'imaginer qu'on les vît autrement. C'est le secret de sa force et aussi de sa faiblesse. S'il était dans la nature de Renan d'avoir toujours une porte ouverte au doute, il était dans la nature de Taine de l'avoir toujours fermée, de façon à ne pouvoir sortir du cercle de ses théories. Taine n'était pas un artiste en style comme Renan. Quand l'expression devenait belle, c'était par la beauté de la pensée. Alors, elle avait un éclat qui en eût fait un écrivain de race, s'il eût traité de matières qui prêtent au style. Alors, il eût réuni la verve du pamphlétaire à la gravité du philosophe. C'est ce que promettait le premier livre de sa jeunesse. Tous deux furent des libres penseurs, Taine bien plus hardi et plus ferme que Renan qui, à défaut de croyances, laissa percer des sympathies religieuses qui étaient dans son âme, sinon dans son esprit... »

Un peu plus loin, après avoir exposé l'idée que Taine se faisait

du moi, Vacherot ajoutait : « Ah ! que Michelet avait raison de s'écrier : « Il me prend mon moi ! » Avec ce moi, il lui prenait toutes les facultés qui ont fait de ce petit homme un des esprits et des écrivains les plus originaux de son temps... »

« Notre philosophe était si bon, si honnête, si correct par nature, qu'il est bien possible qu'en lui le sentiment du devoir n'était pas nécessaire pour accomplir le bien. La voix de la conscience parle surtout quand il y a lutte entre le devoir et la passion. Taine a-t-il jamais eu à lutter contre quelque chose ou contre quelqu'un ? Tous ceux qui ont bien connu cet homme excellent s'expliquent comment la nature a pu lui suffire pour en faire l'homme d'une vie exemplaire [1]. »

« Ce n'est pas seulement l'emploi exclusif de l'analyse qui a conduit Taine à la négation des vérités de la conscience. C'était un esprit qui voulait voir clair en tout, ce qui est une grande qualité philosophique. Pour arriver à ce résultat, il avait pour méthode de simplifier d'abord les questions. Voilà pourquoi quand il cherchait l'explication d'un fait constaté par l'observation et décomposé par l'analyse, il s'arrêtait au mécanisme. Toutes ses synthèses ont ce

1. C'est ici le cas de citer tout au long la note qu'à l'Ecole normale Vacherot avait rédigée sur Taine, et qu'a publiée pour la première fois M. Monod : « L'élève le plus laborieux, le plus distingué que j'aie connu à l'Ecole. Instruction prodigieuse pour son âge. Ardeur et avidité de connaissances dont je n'ai pas vu d'exemple. Esprit remarquable par la rapidité de conception, la finesse, la subtilité, la force de pensée. Seulement, comprend, conçoit, juge et formule trop vite. Aime trop les formules et les définitions auxquelles il sacrifie trop souvent la réalité, sans s'en douter, il est vrai, car il est d'une parfaite sincérité. Taine sera un professeur très distingué, mais de plus et surtout un savant de premier ordre, si sa santé lui permet de fournir une longue carrière. Avec une grande douceur de caractère et des formes très aimables, une fermeté d'esprit indomptable, au point que personne n'exerce d'influence sur sa pensée. Du reste, il n'est pas de ce monde. La devise de Spinoza sera la sienne : *Vivre pour penser*. Conduite, tenue excellente. Quant à la moralité, je crois cette nature d'élite et d'exception, étrangère à toute autre passion qu'à celle du vrai. Elle a ceci de propre qu'elle est à l'abri même de la tentation. Cet élève est le premier, à une grande distance, dans toutes les conférences et dans tous les examens. »

Enfin, peut-être est-il bon de ne pas laisser perdre un autre mot sur Taine, qu'il y a tout lieu, ce semble, d'attribuer à Vacherot : « Un mot que nous empruntons à un des maîtres et des amis de M. Taine, résumera notre jugement sur lui : ce mot date de quatre ans, mais il est encore vrai aujourd'hui : M. Taine, disait-on, donnera un éclatant démenti à ceux qui l'accusent purement et simplement de matérialisme ; au fond, il est plus idéaliste qu'il ne le dit, et qu'il ne le veut peut-être. » (Gindre de Mancy (*Ecrivains contemporains : M. Taine*, *Journal général de l'Instruction publique*, 16 juillet 1862, p. 522.)

caractère... Cette méthode s'applique-t-elle à tout? Les naturalistes les plus autorisés ne le pensent pas, du moment qu'il s'agit des êtres du règne organique. » — Vacherot rappelle ici l'exemple de Claude Bernard qui, pour expliquer la vie, avait recours à « une loi supérieure qu'il appelait l'idée directrice et qui, quelque nom qu'on lui donne, est d'un tout autre ordre que les lois de la mécanique, de la physique et de la chimie. C'est ce que Taine avait peine à comprendre chez un savant tel que Claude Bernard. Il ne lui pardonnait pas d'introduire ainsi la métaphysique dans la science. Nous ne pouvions, Taine et moi, nous entendre sur ce point. J'ai toujours pensé que l'illustre biologiste était le vrai philosophe, dans cette explication des phénomènes de la vie... »

Enfin, après avoir montré que, chez la plupart des hommes, les idées de conscience, de liberté, de personnalité s'imposent à la pensée et s'expérimentent pour ainsi dire à chaque pas dans la lutte contre les passions, Vacherot ajoutait : « Notre cher Taine était de ces natures où tout s'équilibre, tout s'harmonise pour une vie de sagesse... »

III

Divers jugements anglais sur l'*Histoire de la littérature anglaise*.

L'*Histoire de la littérature anglaise* a, comme il était naturel, été l'objet d'un grand nombre d'articles anglais [1]. Il peut être intéressant de savoir ce qu'on a pensé de l'autre côté de la Manche de ce livre célèbre, de ce livre « glorieux », suivant la jolie et juste expression de M. Edouard Rod. A cet égard, les deux ou trois articles dont je donne ici quelques extraits exprimeront assez bien, je crois, l'état moyen de l'opinion anglaise. Le premier, qui a paru en 1865 dans la *Revue d'Edimbourg*, semble avoir été inspiré par un chauvinisme assez étroit; mais les témoignages d'admiration que laisse comme malgré lui échapper

1. Voir pour le détail, ma *Bibliographie critique de Taine* (Paris, A. Picard, 1901).

l'auteur, — qui signe Th. C., — n'en sont que plus significatifs. Il a été reproduit et traduit en entier par la *Revue britannique,* en janvier et février 1866 sous ce titre, l'*Histoire de la littérature anglaise de M. Taine jugée par la Revue d'Edimbourg*; et ceux qui ne lisent pas l'anglais pourront s'y reporter. Les deux autres n'ont, malheureusement, pas été traduits en français, ni même recueillis en volume. Ils sont l'œuvre d'un esprit singulièrement plus large, plus impartial et plus pénétrant. M. W. Fraser Rae est sans aucun doute le critique anglais qui a le plus fait pour tenir ses compatriotes au courant des travaux de Taine : dès le mois de juillet 1861, il le présentait aux lecteurs de la *Westminster Review*; trois et quatre ans plus tard, en avril 1864 et en janvier 1865, il entretenait longuement les lecteurs de la même *Revue* de l'*Histoire de la littérature anglaise* qui venait de paraître; plus tard enfin, il a traduit et « préfacé » les *Notes sur l'Angleterre*; toutes les fois qu'il a eu l'occasion de parler de Taine, — qu'il aime à comparer à Macaulay, — il l'a fait avec une sympathie admirative et intelligente, avec une justesse de ton, dont nous autres Français, devons lui être particulièrement reconnaissants. S'il réunissait en un livre les pages qu'il a consacrées à l'auteur de la *Littérature anglaise,* je serais assez tenté de croire que ce livre nous offrirait le jugement anglais le plus complet et le mieux motivé qui ait encore été porté sur Taine, — quelque chose comme le pendant anglais du livre de M. Barzellotti.

L'auteur de l'article de l'*Edinburgh Review* paraît croire que le livre de Taine est une sorte de pamphlet dirigé contre l'Angleterre et les Anglais au nom d'une admiration excessive pour la France, son génie et sa littérature. Il n'admet pas qu'on puisse critiquer les œuvres anglaises, et il voit des intentions satiriques dans toutes les pages où Taine, avec sa vigueur habituelle, analyse et décrit les traits par hasard moins heureux du caractère anglais. Il n'est même point satisfait de l'étude, si enthousiaste pourtant, sur Shakspeare : « De toutes les parties de son ouvrage,

nous dit-il, les chapitres que M. Taine consacre au grand poète sont les plus faibles » ; et il leur préfère de beaucoup les études de M. Mézières et celles de Schlegel. Mais, comme il avoue assez naïvement que ses réserves sur l'œuvre de Taine lui sont dictées par « l'orgueil national des Anglais », nous voilà bien avertis. Il rend, d'ailleurs, hommage « à l'universalité de son plan, à l'originalité de son style, au bonheur de ses commentaires, à la finesse de ses critiques, à sa parfaite et bien rare connaissance de la langue anglaise »..., à « la merveilleuse application » avec laquelle il a lu « un nombre infini de livres anglais ». « Nous aurions, dit-il, bien de la peine à découvrir, dans le champ pourtant si vaste de cette littérature, un recoin qui lui soit inconnu. » Il loue vivement aussi les « admirables traductions d'extraits choisis » que Taine a introduites dans son œuvre, traductions « si fidèles et si animées » que, parfois, « elles tiennent lieu d'un commentaire. » — Un certain nombre de remarques justes se trouvent ainsi noyées dans un fatras d'observations sans portée et souvent déplaisantes de ton. Il note, par exemple, avec raison que Taine, dans son livre, s'est bien occupé des Saxons envahisseurs, mais qu'il a complétement négligé les populations indigènes de la Grande-Bretagne, qui sont de race celtique. Ailleurs, il se demande si les idées philosophiques de Taine sur la race, le milieu, le moment, qui ressemblent si fort à celles de Buckle, — il rapproche à plus d'une reprise les deux noms et les deux œuvres, — n'auraient pas la même commune origine. « Dès que M. Taine, dit-il encore, n'est plus séduit et entraîné par des théories trompeuses et des préjugés nationaux, il saisit d'emblée les traits distinctifs du génie d'un écrivain ; discernant avec la plus lumineuse sagacité ses mérites et ses défauts, il lui assigne sa place définitive dans la république des lettres. » Et un peu plus loin : « Si seulement M. Taine pouvait mettre de côté ses théories, nous accepterions volontiers ses jugements comme ceux du plus éloquent et du plus fin critique qui ait étudié la littérature du règne d'Elisabeth. Dans ses chapitres sur Sydney et Spencer, il s'élève à un enthousiasme sincère, et jamais on n'a mieux rendu dans une langue étrangère le charme et la magie de ces poètes. » Enfin, il constate quelque part, — et l'observation a du prix à cette date, — que le nom de Taine non seulement « est déjà célèbre en France », mais encore « a passé le détroit ».

Les deux articles de M. W. Fraser Rae, le premier sur les trois premiers volumes, le second sur le quatrième et dernier volume de la *Littérature anglaise* sont surtout analytiques ; mais ils renferment un certain nombre d'appréciations fort intéressantes, parmi lesquelles je relève les suivantes : « M. Taine a écrit l'histoire la plus approfondie et la plus remarquable qui existe encore de l'abondante et splendide littérature de l'Angleterre...

Quelques objections que puissent soulever quelques-unes des doctrines de M. Taine, il est indiscutable qu'il a caractérisé les diverses époques de la littérature anglaise avec une originalité et une précision singulières, qu'il a analysé les ouvrages des plus grands écrivains anglais avec une rare pénétration, qu'il a présenté les résultats de ses recherches avec une plénitude, avec une vigueur et une maîtrise de pensée qui dénotent une connaissance de notre littérature à la fois minutieuse et large, et une faculté d'admirer tout ce qu'il y a de noble en elle, aussi personnelle que peu commune... Quand on a à rendre compte d'un ouvrage aussi remarquable et aussi magistral que celui-là, il faut lui appliquer, comme disait Chateaubriand, la critique féconde des beautés, et non la critique stérile des défauts. Or, ici, les beautés l'emportent. Comme œuvre de composition historique, cette histoire a peu d'égales de nos jours. Comme galerie de tableaux, elle rivalise avec l'incomparable ouvrage de Macaulay ; comme exposé de vues philosophiques, elle fait plus que rivaliser avec les travaux si suggestifs de feu M. Buckle. — Aucune autre histoire de notre littérature ne peut être comparée à celle de M. Taine pour la largeur et la force de la pensée, pour l'éclat du style et pour la sûreté et la justesse de l'exposition. » L'auteur ajoute que l'Angleterre, en fait d'histoire littéraire, doit maintenant a un Français tout autant que l'Espagne à un Américain (Ticknor), l'Italie à un Français (Ginguené), et l'Allemagne à un Anglais (Lewes et sa *Vie de Gœthe*). « Jusqu'à ce qu'elle soit remplacée par une histoire meilleure que toutes celles qui existent actuellement, l'œuvre magistrale de M. Taine restera la peinture la meilleure et la plus accomplie qu'on puisse trouver de la noble littérature de l'Angleterre. »

Dans le second article (sur *les Ecrivains anglais contemporains*), M. Fraser Rae s'exprime ainsi à propos de l'étude sur Stuart Mill : « A notre avis, c'est la meilleure exposition et la plus juste appréciation de ses doctrines qui ait encore été écrite en aucune langue [1]. »

1. Rapprochons de cette appréciation le jugement de Stuart Mill lui-même sur l'étude que Taine lui a consacrée : « On ne pouvait donner en peu de pages une idée plus exacte et plus complète du contenu de mon livre, comme corps de doctrine philosophique... » (Cité par Taine, *le Positivisme anglais, Préface.*) Et puisque nous tenons Stuart Mill, notons encore ce qu'il a dit de *l'Intelligence* : « M. Taine ne s'écarte des principes empiristes que dans les deux derniers chapitres de son livre qui, à notre avis, dépassent les limites de l'induction vraiment scientifique, et, sans même invoquer une intuition supposée *a priori*, revendiquent une valeur absolue à travers tout l'espace et le temps pour les généralisations de la pensée humaine, valeur que nous ne pouvons admettre que dans les limites propres de l'expérience humaine. » (*Fortnightly Review*, juillet 1870).

Et plus loin : « Quoique ne pouvant faire droit à la prétention qu'il affecte d'être quelque chose de plus qu'un critique ordinaire, cependant nous considérons les études critiques de M. Taine sur nos écrivains comme plus dignes d'attention qu'aucune de celles des étrangers vivants. » Il rend hommage au mérite des études anglaises de Chateaubriand, de Villemain, de Guizot et de Rémusat. « Mais aucun de leurs écrits n'est aussi complètement affranchi des méprises qu'un étranger commet sans s'en douter, aucun ne renferme autant de ces remarques fines et perçantes où les Français généralement excellent, que ceux de M. Taine. » Et après quelques réserves sur certaines appréciations de Taine : « L'étude de M. Taine sur Macaulay est l'analyse la plus approfondie et l'appréciation la plus impartiale de ses mérites littéraires qui ait encore été faite. Les critiques anglais sont à peine capables d'accomplir cette tâche » à cause de leurs préventions politiques. — « Les études sur Carlyle et Tennyson sont toutes deux excellentes : la première contient une très juste appréciation du génie de Carlyle ; la seconde met très nettement en lumière à la fois les mérites et les défauts de la poésie de Tennyson. Tous les jugements de M. Taine sont fondés sur une connaissance intime du sujet qu'il traite ; jamais il n'écrit au hasard, jamais il ne reproduit des opinions de seconde main. Toujours indépendant et bien informé, il montre une remarquable habileté à découvrir et à louer tout ce qui est réellement digne d'attention. »

IV

Guillaume Guizot, *D'une nouvelle méthode critique* (à propos de l'*Essai sur Tite-Live*).

Je reproduis ici quelques fragments des deux articles si fins, si pénétrants, si judicieux que Guillaume Guizot a consacrés à l'*Essai sur Tite-Live*, et auxquels j'ai déjà fait plus haut quelques emprunts. Ils sont peu connus, je le crains ; il me semble pourtant qu'ils sont du petit nombre de ceux qui, en naissant, se sont comme inscrits en marge de l'œuvre de Taine.

Guillaume Guizot commence par exposer la méthode critique de Taine, et il l'oppose à celle des critiques antérieurs : à ce

propos, un très joli portrait de Sainte-Beuve. — Puis, il aborde la question que pose la Préface de l'*Essai sur Tite-Live* : « Y a-t-il en nous, demande Taine, une faculté maîtresse dont l'action uniforme se communique différemment à nos différents rouages, et imprime à notre machine un système nécessaire de mouvements prévus ? — J'essaie de répondre oui, et par un exemple. » — « Essayons, reprend Guizot, de répondre non, et par trois exemples. »

Le premier est Tite-Live. — Guizot montre que la définition *historien-orateur* peut s'appliquer à beaucoup d'autres historiens : « M. Macaulay aussi est un historien orateur ; M. Taine lui-même l'a dit ailleurs. » — Et, d'une manière générale, la formule peut s'appliquer à tous les historiens romains : donc, elle est trop large. « Ce n'est pas la propre clef d'un caractère unique, c'est un de ces passe-partout qui vont à quatre ou cinq serrures. »

Le deuxième exemple est Annibal. — D'après Taine, c'est un *aventurier*, et il a expliqué tout son caractère en développant la formule. — Guizot montre qu'elle est trop étroite, et qu'il y a une foule de traits du caractère d'Annibal qu'elle n'explique pas. — « La logique excessive (de Taine), après l'avoir conduit à affirmer des faits qui ne sont pas certains et à mal interpréter des faits qui sont clairs, lui fait encore omettre des faits importants qui dérangeraient son système. »

Le troisième exemple est Taine lui-même. — On pourrait croire, et il aimerait à croire qu'il est un *critique philosophe*. — Mais, reprend Guizot, « vous êtes vous-même orateur, faut-il lui dire, puisque vous avez la passion de prouver, la dialectique échauffée par une flamme intérieure dont vous êtes à peine maître, le talent de ranger vos idées suivant une progression nette et sensible, l'instinct et le goût du style nerveux, pressant, qui poursuit à coups redoublés l'auditeur ou le lecteur sans lui laisser le temps de réfléchir, ni de se retourner contre vous, dix façons au moins d'exprimer une même pensée, une singulière variété de mouvements imprévus qui réveillent l'attention, une grande richesse d'images neuves qui laissent chacune de vos conclusions fortement gravée et colorée dans tous les esprits. Vous êtes pamphlétaire », — ou du moins satirique (le *La Fontaine*, et ses attaques contre le XVIIe siècle reprises dans les articles sur *Saint-Simon* et *Fléchier*). — « Vous êtes peintre encore » (le *Voyage aux Pyrénées*). — « Vous êtes même poète, ô philosophe ! puisque ces grands paysages ont pour vous plus que des couleurs et des formes, puisqu'à leur aspect votre cœur bat jusqu'à vous faire croire qu'un cœur aussi palpite en eux, puisque vous faites passer votre émotion dans vos descriptions jusqu'à nous faire croire, à nous, simples lecteurs, que nous sentons sous vos paroles sourdre la vie confuse de la matière et toutes ces forces

de la sève et du sang qui sont l'âme des vers de Lucrèce. Tout cela ne vous empêche pas d'être philosophe. Ce serait plutôt votre philosophie que nous accuserions de gêner le reste de votre talent. » — Il y a, dans Taine, trop de logique, trop d'esprit de système. — « Heureusement pour vous, vous n'êtes pas parvenu à nous convaincre, et votre talent vous sauve en ruinant votre système... Mais l'étendue de vos connaissances, la robuste hardiesse de votre esprit, l'enchaînement et l'éclat de votre style, tous les procédés de critique étrangers à votre méthode, que vous employez à votre insu aussi bien que s'ils vous étaient propres, toutes les idées étrangères à vos formules, que vous exposez malgré vous aussi largement que si vous trouviez vous-même vos formules insuffisantes, l'ensemble varié de vos talents, de vos recherches et de vos pensées nous apprend beaucoup et ne nous trompe pas en nous faisant présager pour vous un bel avenir. »

(*Débats* des 21 et 27 janvier 1857.)

V

J.-J. Weiss, sur les *Essais de critique et d'histoire.*

Voici encore un article qu'on peut lire avec profit après les articles de Sainte-Beuve, et qui ne souffrira pas trop du voisinage.

Indication des divers articles qui composent le livre. — « Ce sont trois ou quatre mondes différents dont M. Taine essaye de fixer la formule. J'ai eu occasion de le dire plus d'une fois ici ou ailleurs, je n'aime de M. Taine ni ses principes, ni sa méthode de composition, ni même toujours son style. Mais il est un des rares esprits qui subsistent par eux-mêmes : dignes à ce titre de la sympathie résolue de tous ceux qui vivent dans les hautes pensées. Il a jugé de bonne heure que rien n'est beau comme d'être soi ; ambition, fortune, plaisirs de jeunesse, il a tout dédaigné pour cette suprême fierté. Je l'estime assez pour croire qu'il eût dédaigné la réputation elle-même. La réputation, du moins, lui est venue, rapide et brillante. Il a maintenant un journal et un public ; il est sûr d'être écouté quand il parle, et, quoique ce soit un droit qu'il ait certainement payé son prix, puisqu'il a usé, pour le conquérir, jusqu'à sa santé, je ne le trouve pas à plaindre. » = « Que l'on conteste ou que l'on subisse les conclusions de M. Taine,

on le lit toujours avec entraînement. Son style, excessif comme son système, est rempli d'expressions qui s'imposent à l'esprit et s'y enfoncent. Ecrivain de goût? je ne sais, mais écrivain puissant, chez qui les mots et les images tiennent de la nature des spectres! Il n'est pas éloigné de considérer l'hallucination comme le principe de toute poésie, et on est tenté de dire qu'il l'a transportée lui-même dans la critique. Quand son regard se fixe sur un objet, c'est pour le créer une seconde fois. Il regarde où il faut; il voit juste. Mais il regarde trop longtemps du même côté, et sa vue est grossissante. Et comme il écrit sous l'empire de cette vision, à la fois prolongée et disproportionnée avec l'objet, son dessin et ses couleurs frappent par un caractère d'énormité, qui étonne le lecteur, et çà et là le choque. Je ne suis pas aussi subtil architecte de forces que M. Taine, et je ne me charge pas d'expliquer comment ont pu se fondre dans le même écrivain les deux qualités saillantes qui marquent de leur double empreinte, non pas seulement chacun de ses ouvrages, mais dans chaque développement d'idées, chaque phrase, chaque mot qui porte. Elles s'y fondent cependant, et M. Taine est géomètre exact autant que peintre emporté. Il y a dans sa réflexion comme une exaltation de froideur; il a toujours l'air de s'enfermer dans des rectangles d'où il éclate. » = Exemples de la véhémence de son style. — « Il aura certainement exercé sur la langue cette influence funeste, qu'il en a surélevé le diapason de deux ou trois tons... » = « Il résulte de là que les sujets qu'il traite ne lui conviennent pas tous également. » — Exemples : Fléchier, la princesse de Clèves, Racine. — « C'est la première fois qu'on ait interprété Racine si intimement et avec tant de justesse; et pourtant, un vague instinct vous avertit que sur toutes ces pages règne une fausse teinte et qu'il est bien étrange de parler de Bérénice, de Phèdre et de Bajazet en un tel langage...; il a trop d'énergie pour ces natures délicates, trop d'âpreté, trop de précision rectiligne, trop de brutalité sous son ingénieuse finesse, trop de pente à croire que toute vérité est bonne à dire sans ornement et sans détour, trop enfin de tout ce qu'elles ne peuvent supporter. Il parle la langue qui leur serait le plus antipathique... — Au contraire, rien n'égale la verve de M. Taine, quand il se mesure à l'un de ces génies débordés de qui les passions, éclatant furieuses, après un long refoulement, se poussent en quelque sorte elles-mêmes sans règle et sans frein jusqu'aux limites de la folie et ne reculent pour s'exprimer et se satisfaire en s'exprimant, devant aucun scandale de style. Là est la vraie matière de son talent. Le bon goût d'un auteur gêne sa fougue; les proportions, partout où elles sont respectées, dérangent sa doctrine. « Le génie, s'il faut l'en croire, le génie, uniquement et totalement englouti dans l'idée qui l'absorbe, perd de vue la mesure, la décence. Il est à ce prix. » Ces principes esthétiques

supposent Balzac, Saint-Simon ou Swift: avec eux, M. Taine est avec ses pairs. Aussi, comme il les pénètre! Comme il les explique! Quelle puissance dans les définitions dont il les enserre et les dompte! Quelle clarté saisissante dans ses images! — Citation : « Le duc d'Orléans fut emporté... — et après 150 ans, il éblouit encore. » Essayez de mieux dire, avec plus de force et cette fois aussi — tant il est bon d'être chez soi! — avec une délicatesse plus exquise. Et qui n'a admiré son étude sur Swift? Ce genre d'éloquence particulier à la critique et à l'histoire, qui naît de la profondeur d'un sentiment juste, cette éloquence, la plus difficile, la plus belle de toutes, peut-elle être portée plus loin? » = « M. Taine, en effet, n'est pas seulement un moraliste et un philosophe. C'est un historien de premier ordre. Personne, depuis longtemps, n'avait creusé si avant dans l'histoire des passions et des idées. Personne n'a plus d'adresse à démêler l'esprit d'une époque et les tendances d'une civilisation. On admire que des principes qu'on juge faux lui soient un guide si sûr à travers le pêle-mêle des faits. »

Weiss ne peut pas discuter dans l'ensemble les doctrines de Taine. Mais il y a des reproches qu'il ne peut admettre. « Je me garderai de croire, par exemple, que ses idées constituent une si grave offense envers le christianisme. Il a quelquefois manqué de respect à la métaphysique, — que la métaphysique s'en tire comme elle pourra, — jamais à l'Evangile ni à la religion. Quand il n'aurait rendu aux âmes chrétiennes d'autre service que de les délivrer de ces fadaises spiritualistes, sorte de rhétorique verbeuse, née dans les écoles à l'usage de certaines gens qui veulent être à la fois de beaux esprits indépendants et de très sages fonctionnaires, spécialement agréables à leur chef de bureau, elles lui devraient une reconnaissance infinie. Le christianisme n'a rien à perdre, si parmi les raisonnables il s'en élève un plus sincère que les autres ou de plus de vue, qui arrache les voiles menteurs et nous montre sans détour, par la déduction hardie de ses théorèmes, où aboutit la raison toute seule. » = Il venge aussi Taine de l'accusation politique qu'on lui adresse d'être un révolutionnaire, et il montre que sa philosophie même le rend complètement indifférent en politique, et partisan du fait accompli. — « Pour dire toute notre pensée, ceux qui écriront un jour l'histoire des révolutions politiques et morales du XIXe siècle, seront amenés à conclure que le rétablissement de l'Empire dans l'Etat et l'invasion triomphante du système de M. Taine dans le monde intellectuel sont deux faits corrélatifs. L'un aide l'autre. » — Napoléon Ier ne s'y serait pas trompé. — « Il fit Volney sénateur, sachant ce qu'il faisait; et Volney n'était autre chose que l'aïeul de Taine avec moins d'originalité dans l'érudition et moins de force dans le génie. »

(*Revue de l'Instruction publique* du 15 décembre 1859.)

VI

M. J. Lachelier, Fragments d'un article sur *Taine*.

On a déjà parlé plus haut de cet article, écrit à propos des *Philosophes classiques*, et de *l'Idée de Dieu*, de Caro. Ce serait trahir la volonté formelle de M. Lachelier que de vouloir y chercher sa pensée *actuelle* sur Taine. Dans une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, et où se peignent avec une admirable et touchante fidélité les délicats scrupules de la plus parfaite probité intellectuelle, l'éminent philosophe déclare « qu'il serait peiné de figurer » ici, « même rétrospectivement, comme un critique et un adversaire » de Taine. « Il craint d'avoir été » jadis « superficiel et peut-être même injuste » à son égard. Si, de son propre aveu, il est « resté toujours fort loin de la philosophie de Taine », si, en lisant *l'Intelligence*, « il en a surtout goûté le style », ces divergences doctrinales ne l'ont pas empêché de « devenir le lecteur et l'admirateur passionné des *Origines de la France contemporaine* ». Il est donc à présumer que le jugement qu'il porterait aujourd'hui sur l'ensemble de l'œuvre de Taine différerait sensiblement de celui qu'il portait, il y a plus de trente ans, sur les seuls *Philosophes classiques*. Néanmoins, les oppositions de doctrines subsisteraient, je crois, toujours, et, d'ailleurs, pour réfuter certaines théories dont Taine semble bien être resté imbu jusqu'à la fin, aujourd'hui encore, on ne trouverait rien de plus fortement et de plus sobrement persuasif que ces pages restées malheureusement enfouies dans une vieille *Revue* [1] où peu de gens iront

1. La *Revue de l'Instruction publique* du 7 janvier 1864 annonçait de M. Lachelier un livre en préparation, qui eût été intitulé *Notions de morale privée et publique* (chez Hachette), et qui n'a sans doute jamais vu le jour.

les chercher sans doute. D'autre part, M. Lachelier est, comme l'on sait, l'un des cinq ou six grands noms de la philosophie française du XIXe siècle, et tout écrit de ce maître est donc un véritable événement philosophique : or, cela est vrai même de ces trois articles sur *l'Idée de Dieu* qui, indépendamment de leur valeur critique, ont été, si je ne me trompe, la première expression publique de sa pensée métaphysique. Ainsi du moins en jugeait M. Ravaisson qui, dans son mémorable *Rapport sur la philosophie en France au XIXe siècle,* croyait devoir leur consacrer quelques lignes. Voilà, je pense, une autorité que la modestie même de l'auteur du *Fondement de l'induction* pourrait difficilement récuser, — et qui me dispensera d'insister davantage sur l'importance philosophique et historique des trop courts fragments qu'on va lire.

« Les doctrines qui s'accordent à contester non seulement la personnalité de Dieu, mais la réalité même de son existence... ont été très goûtées du public dans ces dernières années... Le succès de ces doctrines prouve avant tout le talent de leurs auteurs ; d'autres causes y ont contribué, l'influence des spéculations germaniques, les résultats acquis ou espérés des sciences positives, et surtout la secrète impatience de beaucoup d'esprits, qui n'attendaient qu'un signal pour secouer le joug du spiritualisme officiel... Le spiritualisme avait besoin d'une revanche et il vient de la prendre... » — Éloge de Caro, de sa méthode et de sa courtoisie ; l'accueil que lui a fait le public peut faire espérer « le triomphe définitif de la bonne cause... » = « Le naturalisme de M. Taine est fondée sur l'idée particulière qu'il se forme des causes. On s'est figuré quelquefois sous ce nom de petits êtres spirituels, cachés derrière les faits et occupés à les produire : M. Taine bannit de la philosophie ces êtres imaginaires, et les relègue honteusement parmi les sylphes et les gnomes. Il croit cependant qu'il y a des causes, et il ne désespère pas de les trouver : mais la cause d'un fait est toujours, selon lui, un autre fait dont le premier n'est qu'une transformation. D'où vient, par exemple, qu'une pierre tombe, qu'une rivière coule, que le mercure monte dans le baromètre, et que les ballons s'élèvent dans l'atmosphère ? Mais qu'est-ce que ces quatre faits, sinon les formes variées d'un fait unique, celui de la pesanteur ? Et qu'est-ce que découvrir la cause de ces quatre faits, sinon les résoudre dans le fait élémentaire

dont ils dérivent ? L'expérience qui constate les faits, et l'abstraction qui dégage un fait simple de plusieurs faits complexes, voilà, pour M. Taine, les seules ressources de l'esprit humain et les seuls instruments de ses découvertes. On devine aisément où aboutit ce genre d'explications. Si la cause d'un fait n'est et ne peut être qu'un fait, il est évident qu'il ne faut pas chercher la dernière raison de l'univers dans une pensée distincte de la somme des faits, mais dans un fait primitif, le plus simple et le plus général de tous, qui soit par conséquent le fond commun de tous les autres. Ce fait, que la science n'a pas encore découvert, est vraiment le Dieu de M. Taine : c'est « l'axiome éternel qui se prononce au suprême sommet des choses, au plus haut de l'éther lumineux et inaccessible » ; c'est « la formule créatrice dont le retentissement prolongé compose, par ses ondulations inépuisables, l'immensité de l'univers ». Que cette façon de concevoir les causes soit la seule qui ait un sens et un usage dans les sciences positives, c'est ce que personne, je crois, ne songe à contester ; et la méthode de M. Taine deviendrait facilement celle de tout le monde s'il la renfermait dans ses bornes légitimes, et si l'explication purement physique qu'il donne de l'univers n'avait la prétention de remplacer celle que l'on a de tout temps été demander à la métaphysique. Il y a cependant un point sur lequel cette méthode si rigoureuse et si exclusive semble tout à coup se retourner contre elle-même et faire éclater à plaisir sa propre insuffisance. J'entends très bien M. Taine quand il me dit que la cause d'un cylindre est la révolution d'un rectangle autour d'un de ses côtés ; mais je cesse de l'entendre quand il m'assure du même ton, et comme s'il n'y avait aucune différence dans les deux cas, que la cause de la digestion est la nutrition. Cause finale, à la bonne heure, lui répond M. Caro ; mais que viennent faire les causes finales dans ce système ? La cause d'un fait, selon vous, est un fait plus simple dans lequel il se résout : la cause de la digestion est donc tout à la fois l'action mécanique qui déplace les aliments dans l'estomac et l'action chimique qui les décompose : voilà bien les deux éléments qui la constituent, les deux facteurs dont elle est le produit ; mais comment voulez-vous qu'elle dérive de la nutrition qui en est au contraire un résultat, et qui ne commence que quand elle est finie ? Une cause, dites-vous encore, est un fait dont on peut déduire la nature, les rapports et les changements des autres ; d'où vous concluez que c'est la nutrition qui est la cause de la digestion, puisque la digestion et toutes les fonctions qui s'y rattachent sont toujours combinées de manière à rendre la nutrition possible. Soit ; mais comment ces fonctions et leurs combinaisons diverses se déduisent-elles de la nutrition ? Par voie d'identité ou par voie de convenance ? Il n'y a pas à hésiter, et il ne peut être ici question que de convenance ; mais si M. Taine l'entend ainsi, il avoue

par cela même qu'un fait peut être la cause d'un autre de deux façons différentes, ou plutôt complètement opposées ; qu'il peut l'engendrer, comme le rectangle engendre le cylindre, ou comme le mouvement se transforme en chaleur, sans cesser d'être au fond identique à lui-même ; et qu'il peut, au contraire, le susciter, comme un but que l'on poursuit suscite la série entière des actes destinés à l'atteindre, sans pour cela se confondre avec aucun d'eux ; qu'il y a, en un mot, deux ordres de causes dans l'univers : les causes efficientes et les causes finales. Or, qu'est-ce qu'une cause finale, et comment est-elle liée à ses effets ? Comment un fait qui n'est pas encore arrivé peut-il déterminer d'autres faits qui serviront à leur tour à le produire ? N'est-ce pas parce que ce premier fait est conçu ou senti d'avance comme un certain degré de perfection à réaliser et que le ressort secret de tous les autres est un désir, éclairé ou aveugle, qui travaille à se rapprocher, comme par autant de degrés successifs, du terme idéal où il aspire ? Qu'est-ce donc que cette perfection qui n'est pas encore réalisée sur un point donné de l'espace et du temps, et dont l'invisible présence suscite, pénètre, anime un groupe entier de faits qui gravitent autour d'elle ? Elle existe apparemment puisqu'elle agit ; et cependant elle n'a rien de matériel et de sensible : ne serait-elle pas cet être spirituel caché derrière les faits, dont il vaut mieux encore altérer la nature que contester l'existence ? Et de même que la série des explications mécaniques aboutit nécessairement à un premier fait qui est en quelque sorte la matière de tous les autres, qui ne voit que les perfections diverses en voie de se réaliser dans l'univers ne sont que les manifestations inégales d'une perfection souveraine, forme des formes et âme des âmes, présente à tout et distincte de tout, qui détermine du sein de son immobilité absolue l'infatigable mouvement de la nature ? Voilà non l'axiome, mais l'acte éternel, non la formule, mais la Pensée créatrice qui resplendit dans le divin éther : voilà le Dieu de la métaphysique qui est en même temps celui du genre humain. — Dans une page mystérieuse où il esquisse à grands traits la philosophie de l'avenir, M. Taine déclare lui-même que la pensée est le terme extrême auquel la nature est tout entière suspendue. Espérons qu'il développera un jour le germe fécond qu'il s'est contenté cette fois d'indiquer, et que, sous le mécanisme de la nature, il saura reconnaître de plus en plus la spontanéité de l'esprit. »

(*Revue de l'Instruction publique* du 16 juin 1864.)

VII

Ernest Renan, sur *l'Intelligence.*

« Tout homme de valeur, en quelque ordre que ce soit, a sa philosophie. J'annoncerai une nouvelle sûrement agréable à ceux qui pensent, en leur apprenant que M. Taine va nous donner la sienne. Le livre sera intitulé : *De l'Intelligence...* Des deux grands problèmes sur lesquels l'esprit humain n'a pas et n'aura peut-être jamais de solution, M. Taine n'en aborde qu'un seul ; mais d'après les communications que je dois à sa bienveillante amitié, je crois qu'il l'attaque avec beaucoup de pénétration et de profondeur. Le monde assurément est plein d'innombrables obscurités ; il n'y a cependant, selon moi, dans la philosophie des réalités, que deux questions totalement mystérieuses ; ces questions sont l'origine de la conscience humaine et le but suprême de l'univers. Comment se fait-il que, certains faits physiologiques étant posés, un être apparaît qui dit *moi*, qui veut, qui agit, qui perçoit? Le coup d'œil rapide que j'ai jeté sur les épreuves du livre de M. Taine me montre qu'il aborde ce problème avec beaucoup de franchise, de savoir et de sincérité. Il fait un grand usage de la physiologie, et il a raison. C'est par l'étude expérimentale de la vie que le mystère de la conscience pourra être éclairci. A vrai dire, ce problème est bien plus susceptible d'être résolu que le problème de la cause primordiale et finale. Devant celui-ci, la raison sera peut-être frappée d'un éternel vertige. Esprit ferme et positif, M. Taine s'est borné à ce que l'étude des faits nous apprend de plus clair sur ces questions qui sont à la fois notre charme, notre tourment, et, en tout cas, la meilleure marque de notre noblesse. Voici la préface du livre qui donnera une idée de la méthode qne notre illustre ami porte dans ces difficiles investigations. Plus tard, je rendrai compte de l'ouvrage avec étendue. » — Suit la Préface de *l'Intelligence.*

(*Débats* du 28 mars 1870.)

VIII

M. Émile Boutmy, *Hippolyte Taine* (fragments).

L'admirable étude que M. Boutmy a écrite sur Taine au lendemain de sa mort est un pur et émouvant chef-

d'œuvre. Des trois oraisons funèbres laïques qui ont été composées pour rendre hommage à cette noble mémoire, — les deux autres sont celles de M. E.-M. de Vogüé et de M. Albert Sorel, — celle de M. Boutmy n'est ni la moins belle, ni la moins touchante. Il est telle page sur le style de Taine où l'on croirait entendre Taine lui-même, dans sa langue de poète-logicien, nous livrer son propre secret. L'homme, le penseur et l'écrivain, ainsi évoqués par cette voix qui leur fut connue, revivent pleinement à travers ces lignes. Et à entendre cette voix si juste, si déchirante et si discrète, on se prend à penser que c'est bien ainsi que Taine eût aimé à être loué.

L'article de M. Boutmy étant aujourd'hui recueilli en volume, je ne veux en détacher que la page à laquelle je viens de faire allusion. Je ne saurais mieux clore que par l'extrait qui va suivre cette série de « pièces justificatives » où j'ai essayé de rassembler tout ce qui pourrait servir à compléter ce livre — ou à le refaire.

« ...De là ce style qui n'est qu'à lui. Sous une riche diversité, sous une décoration changeante, la structure en est invariable et rigide. Le lecteur en reçoit une impression singulière, il a comme l'hallucination de voir monter autour de lui les murs d'une prison dialectique. D'abord une suite de blocs réguliers, exactement alignés. C'est le théorème sous forme abstraite par lequel s'ouvre l'alinéa. Sur cette première assise, l'auteur entasse une épaisseur énorme de petits matériaux nuancés qu'il noie, mélange, relie, comprime dans un moule puissant avec un mortier indestructible. Ce sont les faits particuliers et sensibles. A cette masse hétérogène, il donne la consistance, la densité, la solidité d'un mur romain. A la crête, une autre ligne de superbes blocs équarris reproduit le bandeau d'un bas, masque définitivement l'horizon. C'est le théorème qui reparaît en conclusion, revêtu des magnificences d'une image qui a parfois l'ampleur d'une allégorie. La clôture logique monte ainsi sur les quatre côtés, massive, compacte, d'avance séculaire, sans une ouverture sur le dehors, sans une fissure dans l'appareil présageant une ruine ou une déhiscence. Le lecteur contemple ; un moment encore, il sait qu'il sera enfermé pour jamais ; mais il est comme fasciné par ce travail fait largement et d'une main si sûre ; il en veut voir la fin ;

il en ressent la fatigue, qui n'atteint pas le robuste architecte ; il demeure là immobile, déjà captif, et quand la dernière issue est close, il s'oublie encore à admirer tant d'art et de magie.

Taine n'était pas seulement un raisonneur puissant. Il avait la vision d'un peintre et l'imagination d'un poète. Si ce don et cette vocation ne lui ont pas été comptés au même degré que les autres, c'est que l'artiste qu'il était s'astreignait à ne travailler que sur la commande du psychologue et dans les cadres fournis par le logicien... A y bien regarder néanmoins, on distingue un courant d'images qui circule, abondant et caché, sous la bande unie et serrée de la démonstration. L'image affleure çà et là, se trahi dans un mot abstrait par un reste de couleur, dans la phrase par une métaphore étroitement condensée ; elle se déploie à la fin de l'argument en une comparaison plus ample qui le traduit par les sens. La poésie est là comme une nappe souterraine prête à sourdre par toutes les fissures. Ce n'est que par exception que la source s'étale un peu largement, mais alors avec quelle splendeur sombre, quel bleu intense d'eau profonde ! Je ne connais aucun poème plus émouvant que les premières pages de l'article sur Sainte-Odile... ; aucun ne témoigne d'une âme plus naturellement et plus profondément ouverte sur l'au-delà. »

(*Annales de l'École libre des Sciences politique,* avril 1893).



TABLE DES MATIÈRES

Pages.

DÉDICACE. V

Avertissement de la Deuxième Édition

A Menthon-Saint-Bernard. — A travers les inédits de Taine. — Documents nouveaux utilisés dans cette seconde édition. — Taine et Pascal. VII

Préface de la Première Edition

Une lettre de Taine. — Objections que peut soulever actuellement le dessein d'une monographie consacrée à l'auteur des *Origines*. — Il n'y a pas de monographie « définitive » des grands écrivains. — Méthode à suivre pour étudier Taine. — Documents dont nous manquons, et documents dont nous disposons : les œuvres imprimées ; — les variantes des différentes éditions ; — les lettres ou articles dispersés dans les *Revues* ou journaux : — les études antérieures : utilité de la critique. — Nécessité d'appliquer à Taine la méthode qu'il appliquait aux autres, et modifications qu'on y peut apporter : souci plus grand de la chronologie, — préoccupation psychologique moins exclusive, — étude des questions d'influence. — Obligation qu'on ne saurait éluder de porter un jugement moral, philosophique et esthétique sur l'œuvre qu'on étudie. — Raisons qui ont fait restreindre dans ce livre la part de l'élément critique. — La soumission à l'objet est le premier devoir de l'historien. — Obligeantes collaborations auxquelles on a eu recours. . . XI

CHAPITRE I

HISTOIRE DE SA PENSÉE ET DE SES LIVRES

Nécessité et utilité de la méthode psychologique. . . . 1

I. **Les alentours de Taine.** — La « race » : le génie ardennais, intermédiaire entre le génie français et le génie allemand. — Le « milieu » : l'hérédité, la famille ; — premières dispositions et premières études. — Le « moment » : état des esprits et des doctrines en France vers 1840. — Situation politique et religieuse, philosophique et littéraire : réaction imminente contre l'éclectisme et naissante religion de la science ; — banqueroute du romantisme. 2

II. **Les années de jeunesse.** — Influence de la culture universitaire et classique. — Probable crise religieuse et morale aux environs de la vingtième année : fragments de lettres inédites. — Les influences philosophiques : Spinoza, Condillac, les éclectiques. — Les événements de 1848. — L'Ecole normale : le milieu ; — influence des condisciples et des maîtres : Vacherot ; — première rencontre avec Hegel et avec Gœthe. — Les influences littéraires : Balzac, Stendhal, Sainte-Beuve, Michelet et Guizot ; — Musset et Marc-Aurèle. — L'échec à l'agrégation, le coup d'Etat et la vie de province. — L'influence hegelienne et la conception de la Science. — Le retour à Paris (1852). 14

III. **Du « La Fontaine » à l' « Histoire de la littérature anglaise ».** — Les origines hegeliennes et spinozistes de la critique et de l'esthétique de Taine : la théorie de la « faculté maîtresse ». — L'*Essai sur les fables de La Fontaine* (1852-*1853*[1]) et le *Tite-Live* (1853-*1856*). — L'année 1854 : contact forcé avec le monde extérieur, études scientifiques et artistiques ; — le *Voyage aux Eaux des Pyrénées* (1854-*1855*) : la théorie de la « race » et celle du « milieu » entrevues. — Les « monographies » et les études de psychologie

1. Les dates imprimées en caractères romains indiquent l'époque où les divers ouvrages de Taine ont été commencés par lui, les dates en italiques, l'époque où ils ont été publiés.

individuelle : les *Essais de critique et d'histoire* (1855-*1858*) et les *Philosophes français du* XIX[e] *siècle* (1855-*1857*); — tendances philosophiques qui s'y manifestent : la critique dite *scientifique*, et la réfutation de l'éclectisme. — Réputation croissante de Taine. . . 37

IV. L' « Histoire de la littérature anglaise. » (1856-*1864*). — Origines multiples de l'ouvrage. — La part du hasard dans la conception du livre. — Persistance de l'influence hegelienne et emprunts à la critique allemande : la théorie du « moment ». — Influence d'Émile Montégut et de Guizot, d'Augustin Thierry et de Philarète Chasles : la théorie de la « race ». — Influence de Macaulay et de Carlyle, de Stuart Mill et de Buckle. — « Découverte » d'Auguste Comte (1860), et influence du positivisme : la théorie du « milieu ». — Parenté du génie anglo-saxon et de celui de Taine. — La philosophie de l'ouvrage : confiance en l'avenir de la science et croissante inquiétude morale. 52

V. De l' « Histoire de la littérature anglaise » à l'« Intelligence ». — Taine à l'École des Beaux-Arts (1865). — La *Philosophie de l'art* (1865-*1869*). — Principales sources du livre : l'*Esthétique* de Hegel et celle de Jouffroy ; — les travaux de l'érudition allemande ; — les Notes de voyage. — Le *Voyage en Italie* (1864-*1866*) et le *Graindorge* (1863-*1867*). — Impossibilité de séparer les ouvrages « exotériques » de Taine, de ses autres écrits durant cette période, et tendances communes qu'ils expriment : anxiété obsédante de la préoccupation morale et son invasion inattendue dans l'ordre esthétique ; — attachement invétéré à l'idéal antique. — Réalisation d'anciens projets impatiemment ajournés, et retour à la psychologie pure. — *L'Intelligence* (1867-*1870*) : liaison du livre avec les œuvres antérieures ; — les emprunts à Condillac, à Stuart Mill, à Bain, à Spencer ; — involontaires échappées métaphysiques sous l'action lointaine de Spinoza et de Hegel. 69

VI. La crise de 1870 et les « Origines de la France contemporaine » (1872-*1893*). — La guerre et la Commune : profond bouleversement moral, angoisse patriotique, et dessein des *Origines*. — En quoi le

livre se rattache à d'anciennes préoccupations et aux précédents ouvrages de Taine, en particulier à la *Littérature anglaise* : vives sympathies anglo-saxonnes qu'il manifeste et qu'il suggère. — Les *Notes sur l'Angleterre* (1858-1872). — De quelques « sources » des *Origines* : Burke et Carlyle, Rivarol, Tocqueville et Le Play. — Influence de son sujet sur la pensée de Taine : ses jugements sur les Jacobins, sur Napoléon et sur le christianisme. — Opposition maintenue par lui entre le catholicisme et la science moderne. — Les dernières années et la mort. 85

VII. La « faculté maîtresse » de Taine : un poète logicien. — Le portrait de Bonnat. 103

CHAPITRE II

LE LOGICIEN

L'œuvre doctrinale de Taine vaut d'être étudiée pour elle-même.. 108

I. Le premier état du système. — Intime corrélation des mots doctrine et méthode. — Universel déterminisme. — Le monde physique et le monde moral se ramènent à des faits. — Unité de la méthode et constitution de la science. — Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction. — Conception panthéistique de la Nature. 109

II. Applications à la critique générale. — La théorie de la « faculté maîtresse » et son étroite liaison avec la doctrine générale de Taine. — Insuffisance de la théorie établie par l'exemple même de Taine. — Superposition de la théorie de la « race », du « milieu » et du « moment ». — Démentis involontaires que Taine lui a infligés. — Réintégration inconsciente de l'élément subjectif. — Échec partiel de la méthode. . 118

III. Applicatious à l'esthétique et à l'histoire politique. — Efforts mlaheureux de Taine pour les constituer comme sciences. — Il est dans l'essence des « sciences morales » de ne pouvoir être « soudées » aux « sciences physiques ».. 128

IV. **Philosophie de la vie.** — Le dernier état du système : un « panthéisme spiritualiste ». — Pessimisme apparent. — Optimisme intellectualiste. 132

CHAPITRE III

LE POÈTE

Indices extérieurs d'une vocation poétique. 139

I. **L'imagination philosophique.** — Très différente de l'imagination dramatique, l'imagination philosophique n'est pas sans analogies avec l'imagination lyrique. — Forme d'art à la fois abstraite et colorée qu'elle engendre. — Légende qui s'est répandue sur Taine écrivain et qui ne résiste pas au regard d'une critique attentive. 141

II. **Le style.** — Conservation du moule classique : la composition architecturale, l'allure oratoire et l'appareil démonstratif. — La notation des sensations : le vocabulaire pittoresque, le mouvement rythmique de la phrase, les images hardies et expressives ; — la prose ainsi traitée tend vers la poésie comme vers sa limite extrême. — Inconvénients du procédé : le prétendu « matérialisme » de Taine n'est que vivacité et naïveté d'expression. — Les avantages : le symbolisme ingénu et le don d'évocation mythique. — Taine est un poète naturaliste. 149

III. **La pensée.** — Personnification des idées générales : la « faculté maîtresse », la « race », la « nature » ; — valeur poétique de ces conceptions philosophiques. — La puissante imagination poétique de Taine a fait de lui un philosophe et un panthéiste. 162

CHAPITRE IV

L'INFLUENCE

Difficulté du problème. 169

I. **Les faits.** — On peut mesurer approximativement le nombre des lecteurs de Taine ; — les éditions de ses ouvrages ; — essai d'évaluation statistique. — Critique de ces chiffres : succès de *l'Intelligence*. — C'est bien

le vrai Taine qu'on a connu et lu. — Profondeur et diversité de son influence : témoignages personnels de M. Boutroux et de M. de Vogüé, de M. Anatole France, de M. Paul Leroy-Beaulieu et de M. Faguet. 170

II. Taine et les générations de 1830 et de 1850. — Peu d'action de Taine sur les survivants du romantisme. — Les réfutations spiritualistes. — Renouvellement de la philosophie et de la littérature contemporaines. — Taine et les évadés du romantisme : curieuse influence qu'il a exercée sur Sainte-Beuve. — La génération de 1850 : pourquoi l'œuvre de Taine s'est si exactement encadrée dans celle de sa génération ; — étroite corrélation entre sa philosophie et la littérature du second Empire ; — Taine et Fromentin. — Le naturalisme. — Influence de Taine sur M. Zola, sur Alphonse Daudet, Maupassant et Ferdinand Fabre. 176

III. Taine et les générations contemporaines. — La génération de 1870. — Taine et l'école historique : MM. Lavisse, Hanotaux, Sorel, Chuquet et Henry Houssaye. — Taine et les critiques sociologues : MM. Brunetière, Faguet, de Vogüé et Jules Lemaître. — Taine et M. Bourget. — Les philosophes : Taine et l'idéalisme contemporain. — Taine et les générations nouvelles : M. Barrès. — Réserves à faire sur les tendances individualistes et décentralisatrices de Taine, sur sa conception de la *Science*. — Critique de cette dernière notion : l' « ordre » scientifique n'est pas le même que l' « ordre » religieux et moral. — Leçons fécondes que nous a prodiguées Taine : rôle des infiniment petits en histoire, et véritable notion de la solidarité sociale ; — les cellules actuelles n'ont pas le droit de compromettre la vie des cellules futures et de ruiner l'œuvre des cellules passées. — Taine nous enseigne à faire sortir l'idéal du réel. 190

CONCLUSION

Taine a vécu pour penser et pour « bien penser », mais il a pensé trop vite. — Simplisme excessif du système qu'il a de trop bonne heure embrassé. — Il est cependant « très grand ». — Il est un de nos grands écrivains. — L'homme en lui est encore supérieur à l'œuvre. — Démentis successifs que sa probité morale a donnés à sa logique abstraite. 209

APPENDICES

Appendice I. — Extraits de quarante articles de Taine non recueillis dans ses œuvres.

I. C. de Witt, *Histoire de Washington*, etc., avec une étude sur Washington, par M. Guizot. . 218
II. La Rochefoucauld, *Maximes morales*. 220
III. Edmond About, *Tolla*. 223
IV. Guillaume Guizot, *Ménandre, étude sur la comédie et la société grecques*. 224
V. Jules Simon, *la Liberté de conscience*. 226
VI. *Lettre* à M. Alloury. 227
VII. Henri Ritter, *Histoire de la philosophie moderne*, traduction et introduction par M. Challemel-Lacour. 228
VIII. Victor Duruy, *la Grèce ancienne*. 230
IX. C. Selden, *Daniel Vlady*. 231
X. Auguste Comte, *Cours de philosophie positive*, 2e édition. 232
XI. M. de Bostaquet, *Mémoires inédits*, et M. Fustel de Coulanges, *la Cité antique*. 233
XII. Camille Selden, *l'Esprit des femmes de notre temps*. 234
XIII. Joseph Bertrand, *les Fondateurs de l'astronomie moderne*. 235
XIV. O. Müller, *Histoire de la littérature grecque*, traduction Hillebrand. 236
XV. Hector Malot, *les Amours de Jacques* et *les Victimes d'amour*. 237
XVI. Guillaume Guizot et son cours sur *Montaigne*. . 238
XVII. E. Renan, *les Apôtres*. 239
XVIII. Camille Selden, *Mendelssohn et la musique allemande*. 241

XIX. *Titien*, leçon à l'École des Beaux-Arts. . . . 241
XX. MM. Saigey, Cournot, Whewell, Bain, H. Spencer, St. Mill et Renouvier, *De quelques ouvrages philosophiques récents*. 243
XXI. Camille Selden, *l'Esprit moderne en Allemagne*. . 244
XXII. Stuart Mill, *Philosophie de Hamilton*, traduction Cazelles. 248
XXIII. Paul de Saint-Victor, *les Femmes de Gœthe*.. . 248
XXIV. Pour une statue à Hegel. 249
XXV. *Lettre* au Directeur du *Temps*. 250
XXVI. *Lettre* aux *Débats*.. 251
XXVII. Émile Deschanel, *Études sur Aristophane*.. . . 254
XXVIII. L'École des sciences politiques.. 256
XXIX. *Lettre* au Directeur-gérant des *Débats*. . . . 257
XXX. MM. Alphonse Daudet, Hector Malot, Ferdinand Fabre, *Romans nouveaux*.. 258
XXXI. *Lettre* à M. Albert Collignon (18 octobre 1875). 261
XXXII. *Lettre* à M. Saint-Genest, rédacteur du *Figaro* (13 novembre 1875). 262
XXXIII. Deux *Revues* nouvelles. 263
XXXIV. Ph.-G. Hamerton, *Round my house*. 264
XXXV. Funck-Brentano et Albert Sorel, *Précis du droit des gens*.. 266
XXXVI. *Lettre* à M. Francis Poictevin (4 octobre 1883). 268
XXXVII. *Lettre* au Directeur du *Journal des Débats* (3 mars 1887).. 270
XXXVIII. *Lettre* à M. Alexis Delaire (19 avril 1890).. . 271

APPENDICE II. — **Notes inédites et fragments des Origines**. 272

I. Sur l'idée de l'État en 1789. 273
II. Notes sur le chapitre de la Restauration et de Louis-Philippe. — Conséquences de l'état social sur la littérature et l'état moral.. . . 274
III. L'Association. 276

APPENDICE III. — **Jugements divers et extraits d'articles sur Taine**.. 282

I. Une lettre de feu M. Charles Bénard. 282
II. Un jugement inédit de Vacherot sur Taine. . . 284
III. Divers jugements anglais sur l'*Histoire de la littérature anglaise*. 286

IV. Guillaume Guizot, *D'une nouvelle méthode critique* (à propos de l'*Essai sur Tite-Live*). . . . 290
V. J.-J. Weiss, sur les *Essais de critique et d'histoire*. 292
VI. M. J. Lachelier, Fragments d'un article sur Taine. 295
VII. Ernest Renan, sur *l'Intelligence*. 299
VIII. M. Émile Boutmy, *Hippolyte Taine* (fragment). 299

FIN

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE
LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Notre siècle a eu, dès son début, et léguera au siècle prochain un goût profond pour les recherches historiques. Il s'y est livré avec une ardeur, une méthode et un succès que les âges antérieurs n'avaient pas connus. L'histoire du globe et de ses habitants a été refaite en entier; la pioche de l'archéologue a rendu à la lumière les os des guerriers de Mycènes et le propre visage de Sésostris. Les ruines expliquées, les hiéroglyphes traduits ont permis de reconstituer l'existence des illustres morts, parfois de pénétrer jusque dans leur âme.

Avec une passion plus intense encore, parce qu'elle était mêlée de tendresse, notre siècle s'est appliqué à faire revivre les grands écrivains de toutes les littératures, dépositaires du génie des nations, interprètes de la pensée des peuples. Il n'a pas manqué en France d'érudits pour s'occuper de cette tâche; on a publié les œuvres et débrouillé la biographie de ces hommes fameux que nous chérissons comme des ancêtres et qui ont contribué, plus même que les princes et les capitaines, à la formation de la France moderne, pour ne pas dire du monde moderne.

Car c'est là une de nos gloires, l'œuvre de la France a été accomplie moins par les armes que par la pensée, et l'action de notre pays sur le monde a toujours été indépendante de ses triomphes militaires : on l'a vue prépondérante aux heures les plus douloureuses de l'histoire nationale. C'est pourquoi les maîtres esprits de notre littérature intéressent non seulement leurs descendants directs, mais encore une nombreuse postérité européenne éparse au delà des frontières.

Beaucoup d'ouvrages, dont toutes ces raisons justifient du reste la publication, ont donc été consacrés aux grands écrivains français. Et cependant ces génies puissants et charmants ont-ils dans le monde la place qui leur est due? Nullement, et pas même en France.

Nous sommes habitués maintenant à ce que toute chose soit aisée; on a clarifié les grammaires et les sciences comme on a simplifié les voyages ; l'impossible d'hier est devenu l'usuel d'aujourd'hui. C'est pourquoi, souvent, les anciens traités de littérature nous rebutent et les éditions complètes ne nous attirent point : ils conviennent pour les heures d'étude qui sont rares en dehors des occupations obligatoires, mais non pour les heures de repos qui sont plus fréquentes. Aussi, les œuvres des grands hommes complètes et intactes, immobiles comme des portraits de famille, vénérées, mais rarement contemplées, restent dans leur bel alignement sur les hauts rayons des bibliothèques.

On les aime et on les néglige. Ces grands hommes

semblent trop lointains, trop différents, trop savants, trop inaccessibles. L'idée de l'édition en beaucoup de volumes, des notes qui détourneront le regard, l'appareil scientifique qui les entoure, peut-être le vague souvenir du collège, de l'étude classique, du devoir juvénile, oppriment l'esprit ; et l'heure qui s'ouvrait vide s'est déjà enfuie ; et l'on s'habitue ainsi à laisser à part nos vieux auteurs, majestés muettes, sans rechercher leur conversation familière.

L'objet de la présente collection est de ramener près du foyer ces grands hommes logés dans des temples qu'on ne visite pas assez, et de rétablir entre les descendants et les ancêtres l'union d'idées et de propos qui, seule, peut assurer, malgré les changements que le temps impose, l'intègre conservation du génie national. On trouvera dans les volumes en cours de publication des renseignements précis sur la vie, l'œuvre et l'influence de chacun des écrivains qui ont marqué dans la littérature universelle ou qui représentent un côté original de l'esprit français. Les livres sont courts, le prix en est faible ; ils sont ainsi à la portée de tous. Ils sont conformes, pour le format, le papier et l'impression, au spécimen que le lecteur a sous les yeux. Ils donnent, sur les points douteux, le dernier état de la science, et par là ils peuvent être utiles même aux spécialistes. Enfin une reproduction exacte d'un portrait authentique permet aux lecteurs de faire, en quelque manière, la connaissance physique de nos grands écrivains.

En somme, rappeler leur rôle, aujourd'hui mieux

connu grâce aux recherches de l'érudition, fortifier leur action sur le temps présent, resserrer les liens et ranimer la tendresse qui nous unissent à notre passé littéraire; par la contemplation de ce passé, donner foi dans l'avenir et faire taire, s'il est possible, les dolentes voix des découragés : tel est notre objet principal. Nous croyons aussi que cette collection aura plusieurs autres avantages. Il est bon que chaque génération établisse le bilan des richesses qu'elle a trouvées dans l'héritage des ancêtres, elle apprend ainsi à en faire meilleur usage; de plus, elle se résume, se dévoile, se fait connaître elle-même par ses jugements. Utile pour la reconstitution du passé, cette collection le sera donc peut-être encore pour la connaissance du présent.

J. J. Jusserand.

LES
GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES

SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE
DES PRINCIPAUX AUTEURS DE NOTRE LITTÉRATURE

Chaque volume in-16, orné d'un portrait en héliogravure, broché. 2 fr.

LISTE DANS L'ORDRE DE LA PUBLICATION

DES 46 VOLUMES PARUS

(Août 1901)

VICTOR COUSIN, *par M. JULES SIMON*
de l'Académie française.

MADAME DE SÉVIGNÉ, *par M. GASTON BOISSIER*
secrétaire perpétuel de l'Académie française.

MONTESQUIEU, *par M. ALBERT SOREL*
de l'Académie française.

GEORGE SAND, *par M. E. CARO*
de l'Académie française.

TURGOT, *par M. LÉON SAY*
de l'Académie française.

THIERS, *par M. P. DE RÉMUSAT*
sénateur, membre de l'Institut.

D'ALEMBERT, *par M. JOSEPH BERTRAND*
de l'Académie française.

MADAME DE STAEL, *par M. ALBERT SOREL*
de l'Académie française.

THÉOPHILE GAUTIER, *par M. MAXIME DU CAMP*
de l'Académie française.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE,
par M. ARVÈDE BARINE.

MADAME DE LAFAYETTE,
par M. le comte D'HAUSSONVILLE
de l'Académie française.

MIRABEAU, *par M. EDMOND ROUSSE*
de l'Académie française.

RUTEBEUF, *par M. CLÉDAT*
professeur de Faculté.

STENDHAL, *par M. ÉDOUARD ROD.*

ALFRED DE VIGNY,
par M. MAURICE PALÉOLOGUE.

BOILEAU, *par M. G. LANSON.*
professeur de Faculté.

CHATEAUBRIAND, *par M. de LESCURE.*

FÉNELON, *par M. Paul JANET.*
membre de l'Institut.

SAINT-SIMON, *par M. GASTON BOISSIER*
secrétaire perpétuel de l'Académie française.

RABELAIS, *par M. RENÉ MILLET.*

J.-J. ROUSSEAU, *par M. ARTHUR CHUQUET*
professeur au Collège de France.

LESAGE, *par M. EUGÈNE LINTILHAC.*

VAUVENARGUES, *par M. MAURICE PALÉOLOGUE.*

DESCARTES, *par M. ALFRED FOUILLÉE*
membre de l'Institut.

VICTOR HUGO, *par M. LÉOPOLD MABILLEAU*
professeur de Faculté.

ALFRED DE MUSSET, *par M. ARVÈDE BARINE.*

JOSEPH DE MAISTRE, *par M. GEORGE COGORDAN.*

FROISSART, *par Mme MARY DARMESTETER.*

DIDEROT, *par M. JOSEPH REINACH.*

GUIZOT, *par M. A. BARDOUX*
membre de l'Institut.

MONTAIGNE, *par M. PAUL STAPFER*
professeur de Faculté.

LA ROCHEFOUCAULD, *par M. J. BOURDEAU.*

LACORDAIRE, *par M. le comte D'HAUSSONVILLE*
de l'Académie française.

ROYER-COLLARD, *par M. E. SPULLER.*

LA FONTAINE, *par M. G. LAFENESTRE*
membre de l'Institut.

MALHERBE, *par M. le duc DE BROGLIE*
de l'Académie française.

BEAUMARCHAIS, *par M. ANDRÉ HALLAYS.*

MARIVAUX, *par M. GASTON DESCHAMPS.*

RACINE, *par M. GUSTAVE LARROUMET*
membre de l'Institut.

MÉRIMÉE, *par M. AUGUSTIN FILON.*

CORNEILLE, *par M. G. LANSON.*
professeur de Faculté.

FLAUBERT, *par M. ÉMILE FAGUET*
de l'Académie française.

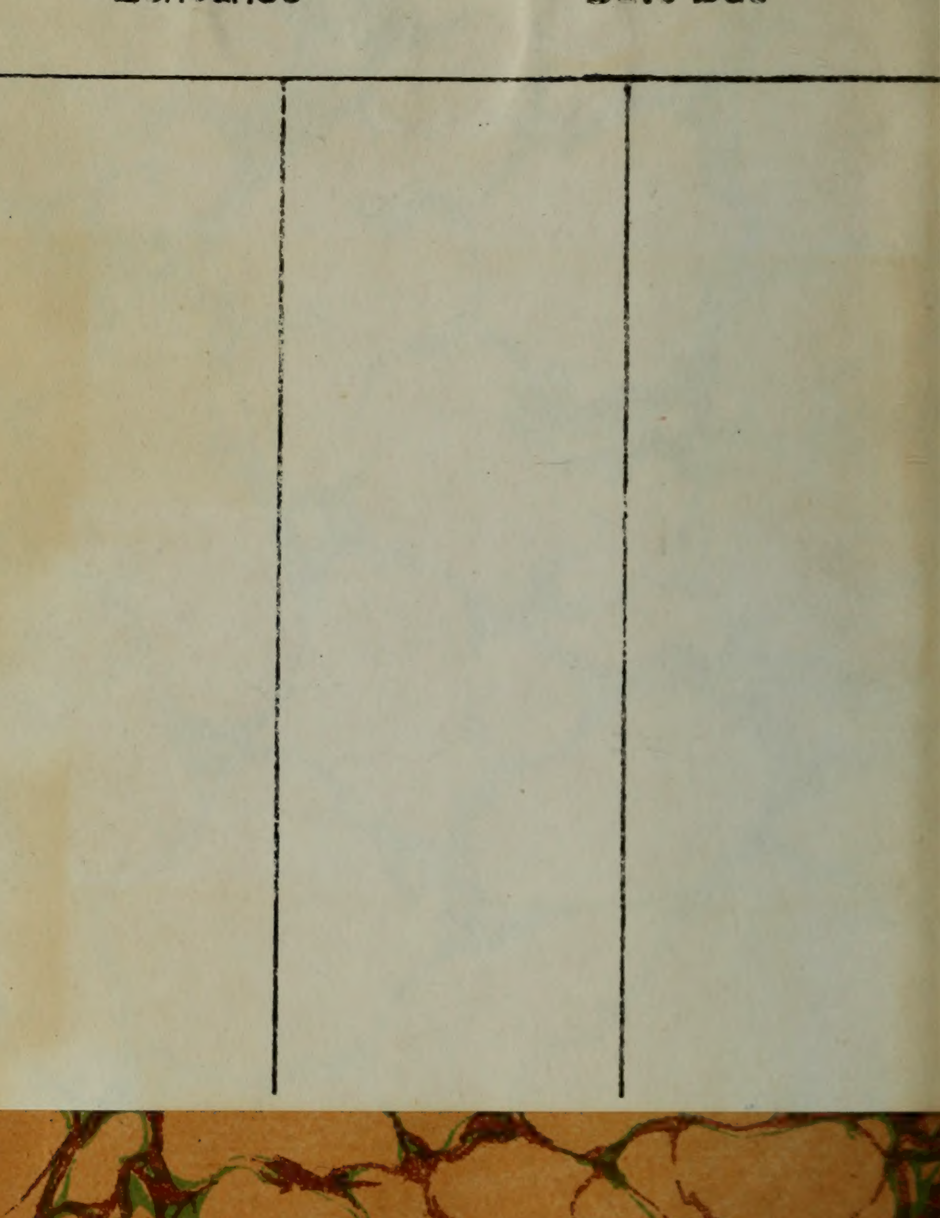
BOSSUET, *par M. ALFRED RÉBELLIAU.*

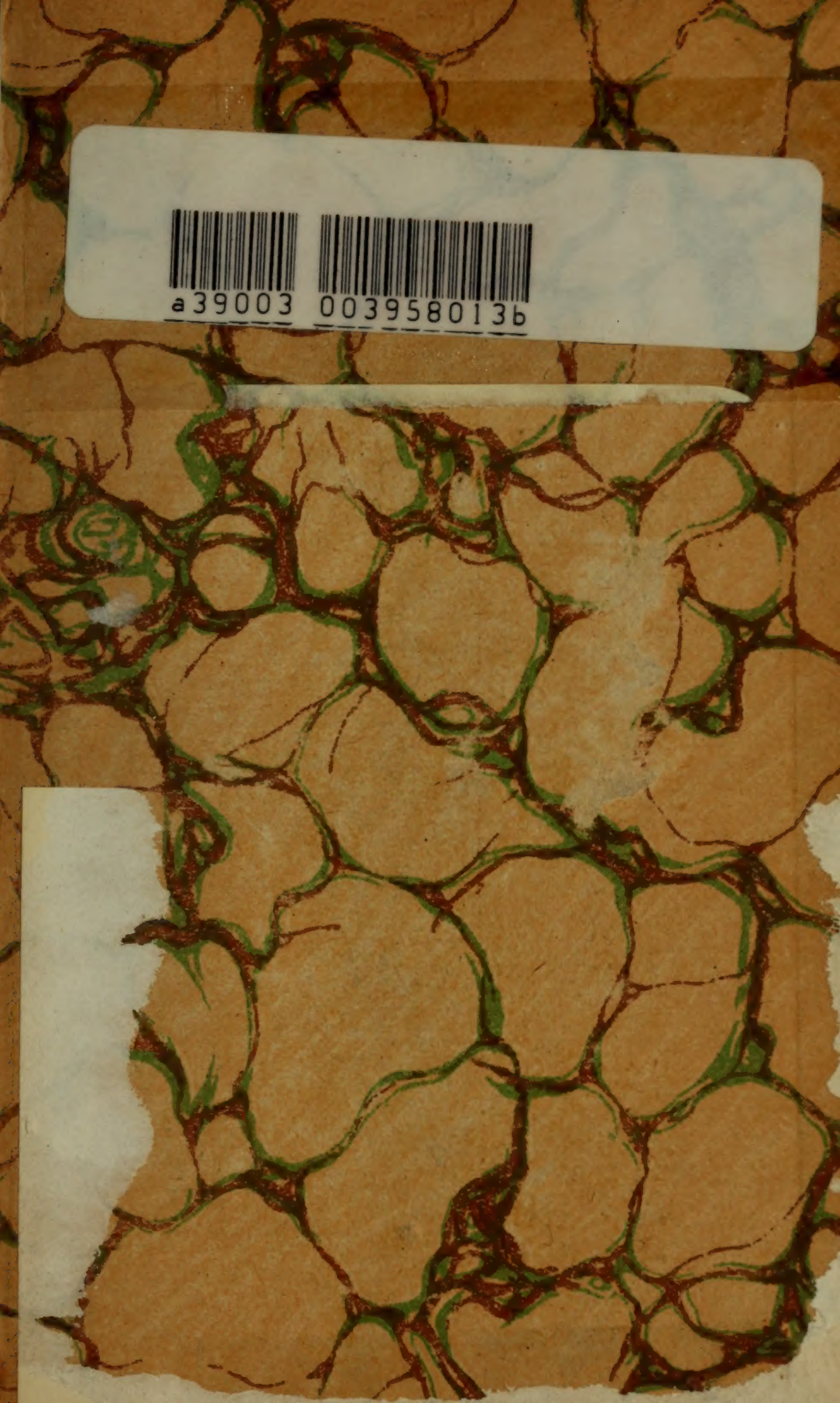
PASCAL, *par M. ÉMILE BOUTROUX*
membre de l'Institut.

FRANÇOIS VILLON, *par M. GASTON PARIS*
de l'Académie française.

ALEXANDRE DUMAS, *par M. PARIGOT.*

(Divers autres volumes sont en préparation.)




a39003 003958013b

